

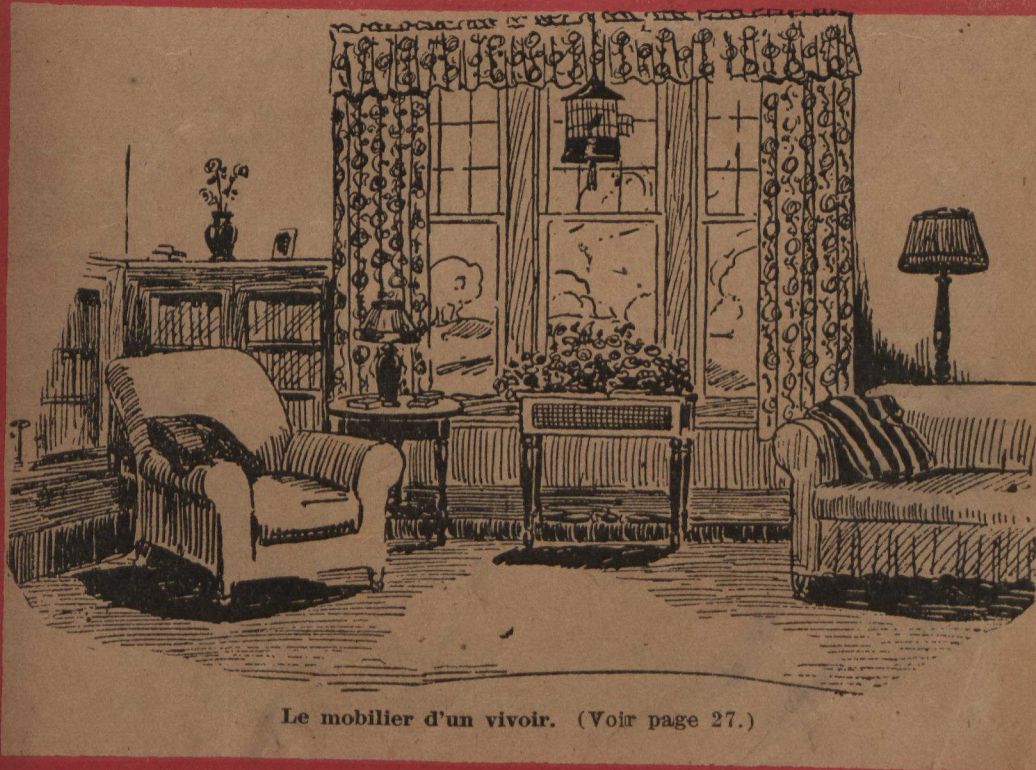
La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

13e Année, No 5

MAI 1920

PRIX: 20 CENTS



Le mobilier d'un vivoir. (Voir page 27.)

20c LA REVUE POPULAIRE 20c

UN APPEL A L'ESPRIT DE JUSTICE DES LECTEURS

Les lecteurs de la REVUE POPULAIRE ont pu constater la grande augmentation de matière à lire que ce Magazine leur a donnée depuis quelques années.

De cent, le nombre de ses pages s'est élevé progressivement à 196, soit le double, cela malgré la cherté toujours plus grande des matières premières et des heures de travail.

Or, depuis quelques mois, des frais imprévus sont venus augmenter considérablement les frais d'édition et mettent en danger l'existence de ce Magazine favori des Familles Canadiennes.

Les typographes, pressiers, margeurs, etc., faisant partie de l'Union, ont eu un important relèvement de salaires ce qui a déjà notablement augmenté les frais de revient; il vient s'y ajouter aujourd'hui une dépense supplémentaire considérable par le fait de l'augmentation énorme du prix du papier. Ce prix avait déjà été augmenté à plusieurs reprises mais il dépasse maintenant les limites que l'on aurait pu prévoir.

Et ce n'est sans doute pas définitif car, à partir de juin où les fabricants auront toute latitude d'agir et ne se guideront qu'après la loi de l'offre et de la demande, ce prix sera sans aucun doute encore relevé!

De plus, la Société des Gens de Lettres, avec laquelle nous avons un contrat pour la reproduction de romans, a augmenté son tarif de 40 pour cent.

C'est une situation critique sans précédent et dont sont victimes tous les éditeurs de Journaux et de Magazines; nous sommes donc dans l'obligation formelle de porter le prix de la REVUE POPULAIRE à 20c l'ex-

emplaire, à partir du présent numéro, et ce n'est qu'après mûre réflexion que nous avons pris cette décision. Nos lecteurs reconnaîtront, néanmoins, que nous sommes venus à cette mesure imposée par les circonstances, plus tardivement encore que la généralité des autres Journaux et Magazines.

Or, cette augmentation de 5 cents que nous demandons à nos lecteurs qui ont de l'intelligence et comprennent la situation, est-elle un sacrifice?

Non, si l'on veut bien réfléchir à ceci : LA REVUE POPULAIRE donne, chaque mois, un roman complet lequel, en librairie au prix actuel des livres, ne coûterait pas moins de 40 à 50 cents, ce qui signifie déjà une économie pour le lecteur.

De plus, est-il besoin de rappeler que la REVUE POPULAIRE contient en plus une énorme quantité d'articles souvent instructifs et toujours intéressants, que l'on ne trouve dans aucune autre publication en langue française au Canada et qui formeraient à eux seuls un volume d'une valeur indiscutable?

L'ensemble, partie des articles et partie du roman, est donc vendu au-dessous de sa valeur réelle à 20 cents et nous sommes convaincus que le nouveau prix de notre Magazine sera accueilli avec d'autant plus de bonne volonté par notre clientèle qu'elle comprendra que nous l'avons établi, non par idée de bénéfice pour nous-mêmes, mais par la force des circonstances.

Nous espérons, en conséquence, que les nombreux amis de la REVUE POPULAIRE lui continueront, dans l'avenir, la même faveur qu'ils lui ont toujours accordée dans le passé.

POIRIER, BESSETTE & CIE.

131, rue Cadieux, Montréal.



La plus importante librairie et papeterie française du Canada.

Fondée en 1885



Littératures canadiennes et françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

Catalogues sur demande.

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs,
43, Notre-Dame, Ouest, Montréal

EDMOND J. MASSICOTTE



Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 13, No 5

Montréal, Mai 1920

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$2.40 — Six Mois: — \$1.20
Montréal et banlieue excepté

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
MONTREAL,
131 rue Cadieux,

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

MAI, LE MOIS DES FLEURS ET DES DEMENAGEMENTS

Les poètes sont comme les dessinateurs de modes, dès qu'ils pensent au mois de mai, vite, ils accordent lyres et luths, et avec des voix plus ou moins fausses, entonnent des sérénades, des rondels, des madrigaux, des hymnes ou des cantilènes, aux oeillets, aux roses, aux papillons, aux femmes jolies et aux aurores vermeilles. Ils chantent ce que les autres dessinent.

Tout ça, chez nous du moins, c'est fort beau en théorie, mais en pratique, il arrive souvent que le joli Mai est plutôt frisquet, et que messire Cupidon risquerait fort d'attraper une vilaine grippe, s'il osait se promener dans les prairies verdoyantes, avec un simple carquois et quelques flèches, en guise de pourpoint.

Parler des déménagements c'est bien plus dans la note, encore que cette année ils soient de beaucoup moins nombreux que par le passé, vu l'excessive rareté du logement et l'exorbitance du prix des loyers.

Les déménagements ne sont pas chose nouvelle, et l'histoire en fait remonter l'origine aux débuts même de la création, alors que l'ange déchu Lucifer, parti armes et bagages, avec tous ses amis, pour des pays plus chauds que celui qu'il avait toujours habité jusque-là.

Il y eut un autre déménagement fameux, un peu plus tard, alors qu'Adam et Eve furent chassés de l'Eden et durent se chercher un autre domicile, en compagnie du serpent qui leur avait conseillé si mal à propos de détériorer les prémises où ils avaient passé leur lune de miel, en croquant une pauvre petite pomme qui ne leur appartenait pas. On prétend que madame Eve ne prit même pas le temps d'emporter avec elle, sa brosse (Adam) à dents et son kimono de feuilles de vigne.

Plus tard encore, ayant entendu dire qu'une grande inondation se préparait, le père Noé, sa femme, ses trois fistons et ses filles, se hâtèrent de construire une maison flottante assez vaste pour s'y loger avec tous leurs animaux préférés, et il y en avait des tas! Ce déménagement-là fut passablement long, car les prépa-

ratifs ne durèrent pas moins de cent ans. Après un voyage de quarante jours et autant de nuits, le bateau s'arrêta sur une haute montagne, dans le quartier Ararat. On était arrivé et l'on était heureux de voir le soleil, attendu qu'il avait plu tout le temps du voyage.

Ne me parlez pas de déménager à la pluie.

Pour les Hébreux, ce fut tout le contraire, lorsqu'ils déménagèrent à la cloche de bois d'Egypte en Palestine, non seulement il ne pleuvait pas, mais ils traversèrent toute la mer Rouge à pied sec. Ils furent chanceux, cependant, car à peine avaient-ils mis les pieds de l'autre côté, que les eaux engloutirent leur Pharaon de propriétaire et tous ses haussiers pyramidaux. S'il n'est pas agréable de déménager à la pluie, ne me parlez pas non plus des déménagements "à sec". Il paraît que c'était si "dry" sur le sol arabique, que Moïse était obligé de battre les rochers à coups de batons pour en faire jaillir des fontaines.

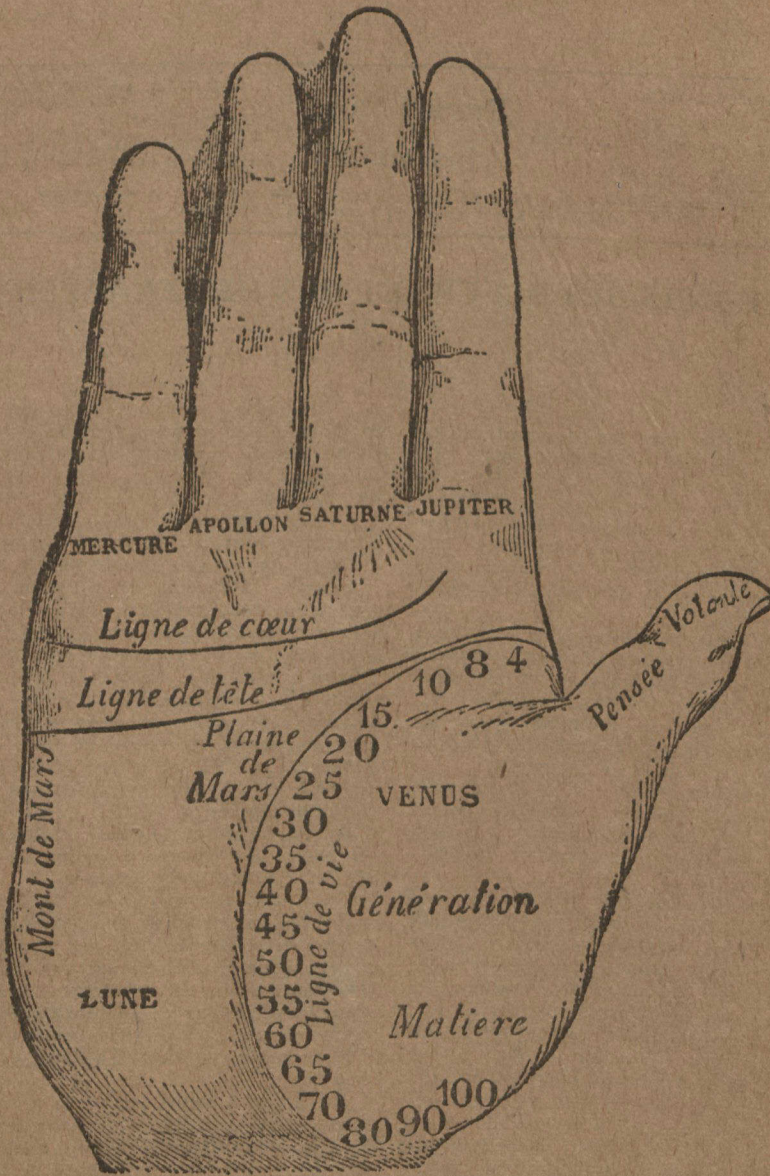
Ça, c'était encore pire que la prohibition.

S'il fallait feuilleter toute l'histoire du monde pour y retrouver le récit des grands déménagements, nous n'en finirions plus. Déménagement des Anglais du sol de France, à la vue de la Pucelle d'Orléans; déménagement des Académiens, si mélancoliquement raconté par l'auteur d'Évangéline, et tant d'autres, et tant d'autres.

Et, il y a à peine un an, le grand déménagement, sans tambours ni trompettes, de tous les Boches, des différents sols envahis, sans parler des déménagements précipités de tous les arrogants potentats qui s'étaient imaginés qu'ils pouvaient, tout le temps, conduire la plèbe à coups de talons de bottes vous savez où?

Décidément, après tant et tant de déménagements, il est grand temps qu'on se repose un peu. Pour ma part, je ne déménage pas, cette année du moins, et c'est la grâce que je vous souhaite à tous, lecteurs et lectrices de la Revue Populaire.

GUSTAVE COMTE.



Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

CE QU'ON PEUT LIRE DANS SA PROPRE MAIN

La ligne de chance au Saturnienne et ses différents effets, selon les individus.—Obstacles et réussites.—Exemples historiques.—La ligne du Soleil et son importance.—La main creuse, sa signification.—Absence de la ligne du Soleil.—Hépatique de la ligne de foie.—L'anneau de Vénus.

A la fin de notre dernière étude nous avons annoncé à nos lecteurs que nous leur parlerions cette fois de la ligne de chance, appelée aussi la Saturnienne. Pour le plus grand nombre, cette ligne est, de toutes celles qu'on trouve dans la main, la principale et la plus captivante. Tout le monde en effet désire, malgré soi, devancer les événements et savoir, autant que possible, quelle sera sa chance, en face de telle ou telle complication, tel ou tel événement de sa vie.

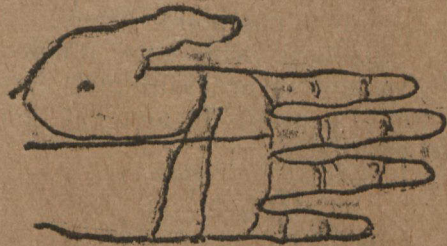
Or, si l'on étudie bien tout ce qui est dit ici, au sujet de la Saturnienne ou ligne de chance, on se convaincra facilement qu'il ne s'agit pas d'un travail de pure fantaisie, mais bien du résultat réel et irréfutable de longues et minutieuses complications, accumulées avec une extraordinaire patience et un soin de tous les instants. Étudions donc ensemble notre ligne de chance et voyons un peu ce que l'avenir nous réserve ou même ce que le passé nous a donné.

Ligne Saturnienne, dite ligne de chance.

La saturnienne part ou doit partir de la rascette et s'élever jusqu'au mont de Saturne; elle est alors, si rien

n'empêche ou ne gêne son parcours, et si elle est droite et bien tracée, dans les conditions les plus favorables.

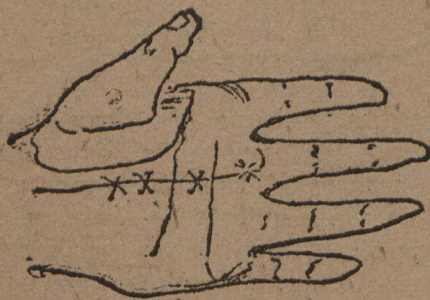
La saturnienne est la "fatum" des anciens; elle annonce la destinée. Elle est la contre-épreuve des événements marqués dans la ligne de vie; elle annonce les mêmes faits, mais sans les désigner d'une manière aussi précise, — surtout quant à l'époque, — parce qu'elle n'est pas mesurée comme elle par degrés, ce qui d'ailleurs n'est pas



nécessaire, puisque ces deux lignes correspondent ensemble dans leur parcours, de telle manière que la ligne de vie explique les événements marqués seulement sur la saturnienne par une croix, une étoile, un point noir, une rupture ou cessation de parcours.

Il faut la consulter en montant de bas en haut. En partant de la rascette jusqu'à la ligne de tête, elle représente environ trente ans, de telle sorte

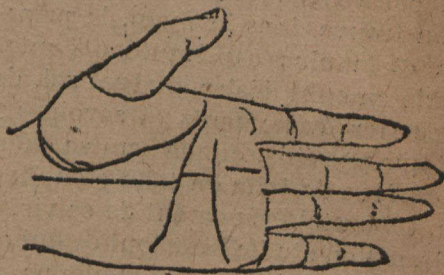
qu'il est facile, en partageant cette longueur avec cette donnée, d'obtenir aussi des mesures d'époque; elle contrôle, reproduit comme une espiègle de reflet les fatalités plus ou moins grandes, et même les fatalités heureuses, mais presque toujours avec des nuances qui élargissent le champ de la divination. A partir de la ligne de tête (par conséquent de l'âge de trente ans environ) jusqu'à la ligne de coeur, elle marque un espace de dix à quinze ans. A partir de la ligne de coeur, elle s'élève et continue jusqu'à la fin de la vie. La saturnienne a cela d'étrange que l'une des deux mains résume d'une seule ligne presque tous les événements en donnant un total heureux ou malheureux, tandis que l'autre main détaille les époques d'obstacles ou de réussites jusqu'à la fin de la vie, en se brisant ou en se rattachant plusieurs fois, en retraçant ainsi les temps d'élan ou d'arrêt de la destinée. Généralement la saturnienne commence à s'écrire du moment où la position favorable s'est "dessinée", même lorsque la position heureuse est venue "plus tard" avec cette nuance qu'elle va en "se creusant plus distinctement" à partir du moment "où elle est assurée".



Parmi les oracles, les changements de position sont indiqués par une croix, et l'on peut voir si ces changements ont été favorables ou s'ils ont été fatals. Une étoile au milieu de la

saturnienne annonce toujours un malheur, soit dans le passé, soit dans l'avenir; on a souvent prédit des renversements de position, dans les moments les plus heureux, et ces pronostics se sont toujours malheureusement vérifiés quelquefois un mois après avoir été prédits.

On a souvent aussi prédit des pertes de jeu deux ou trois ans d'avance, quand la main annonçait absolument un joueur, et il arrive presque journellement, pour ainsi dire, de désigner l'époque des pertes de fortune, qui, du reste, sont expliquées dans la ligne de vie par des procès, des morts de protecteurs, ou par des entreprises hasardeuses basées sur des coups de tête et de faux calculs.



La ligne de chance s'arrête assez souvent près de la ligne de tête; quelquefois, très souvent, elle s'arrête après avoir été très brillante, très bien écrite, et cesse tout à fait, ou pour ne jamais reparaitre, ou pour reparaitre cinq, dix, quinze ans plus tard, pour s'interrompre de nouveau et se tracer encore. Les combinaisons de la saturnienne et de la ligne de vie donnent les plus étranges explications, et souvent dans de grands détails, comme on le verra par la multitude des exemples accompagnés de dessins.

C'est dans la saturnienne que s'écrivent les trahisons avec l'époque de leur durée; ces trahisons correspondent souvent à une perte de position et

l'expliquent; il y en a d'autres qui amènent une fortune brillante. La durée est indiquée par la longueur du signe — une île — dont le dessin a été déjà donné et que je reproduis ici.



Il y a des îles qui tiennent une main presque tout entière à la ligne de chance, quelquefois à la ligne du Soleil; celles-ci promettent une destinée brillante, surtout lorsque, comme le dessin l'indique, le pouce très long signifie volonté dominatrice, et la ligne de tête longue désir d'acquérir; volonté double et toujours puissante par l'entente du vouloir et de la raison. Très longues, ces lignes, comme le dessin l'indique, annoncent une union qui dure toute la vie ou une grande partie de la vie, selon la dimension.

Il y a des îles dont les branches se réunissent à la fin de la vie.

Un amour très ardent, pour une personne engagée du sexe opposé suffit pour tracer cette île, même lorsque la personne aimée ignore cette passion. Il existe de ceci des preuves trop nombreuses pour ne pas être convaincu; l'île peut même se tracer dans la main d'une personne mariée qui aime en silence, et si l'objet de sa passion est distingué, soit par son talent soit par sa position ou par ses richesses, la personne qui aime porte sur le mont de Jupiter une étoile liée à une croix d'inclination.

Du reste, on a deviné ou annoncé

bien souvent des liaisons avec des princes, des grands et même des rois et des empereurs. On pourrait en donner des exemples qui ne seraient pas démentis.

Un célèbre chiromancien raconte qu'un jour, se trouvant à Bade, il y a de cela quinze ou vingt ans peut-être, il prédit à une actrice qui se trouvait dans une position de fortune très précaire, — grâce à ce signe dont nous connaissons déjà la valeur et en consultant aussi sa ligne de chance, — qu'elle serait très prochainement en faveur auprès d'un roi ou d'un prince et aurait une grande fortune, ce qui arriva absolument l'année suivante. Cette personne se trouva bientôt millionnaire.

Il y a des gens qui n'ont aucune saturnienne et qui, par conséquent, n'ont ni bonheur ni malheur, ni trop grands obstacles; ils peuvent aussi n'avoir jamais de chance, mais généralement ce sont des gens peu sensitifs et qui prennent leur parti de tout ce qui peut arriver; ce ne sont pas toutefois les mains malheureuses, car ces mains appartiennent surtout aux personnes qui font du calme leur principal bonheur. La saturnienne est une marque de sensitivité. Ainsi les gens du peuple (non pas ceux de Paris et des villes,



et on le comprendra,) les gens occupés à des travaux grossiers ou inférieurs, comme les valets de labourage, les garçons des maçons, les balayeurs de rues ou d'égouts, enfin

tous ceux qui ont des travaux pénibles, n'ont pas la ligne saturnienne; les Esquimaux, comme le prouvent les mains moulées dans un voyage scientifique, n'ont pas de saturnienne, et cela se conçoit; s'ils étaient impressionnés par une vie de souffrances physiques qu'ils ne sentent souvent pas, ils ne pourraient pas vivre et arriveraient au désespoir.

La saturnienne est en quelque sorte une marque de distinction dans la création. Les extra-sensitifs ont une saturnienne très irrégulière, avec une main très rayée qui les tient ainsi dans un état d'irritabilité complète et incessante. Quand la saturnienne se brise à la ligne de tête, c'est un malheur causé par un faux calcul.

Si elle s'arrête à la ligne de coeur, c'est un malheur causé par un amour ou par les parents.



Quand la saturnienne entre dans la troisième phalange du doigt et s'élève jusqu'à la seconde jointure, c'est un signe fatal, souvent même un signe de prison; si, sur le mont de Saturne, la saturnienne est coupée de nombreuses lignes en travers, c'est obstacle en toutes choses, et, si ce signe forme des échelons, c'est souvent prison, mais c'est toujours infortune et succession de malheurs. Quand il se trouve sur le mont un carré formé par ces lignes mêmes, c'est préservation des fatalités annoncées par ces lignes

mauvaises, comme il a été dit à l'ins-tant.

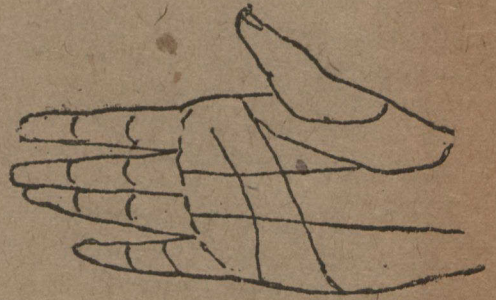
La saturnienne, bien tracée sur le mont de Saturne, simple, droite, c'est bonheur, et bonne santé dans la vieillesse, car Saturne est l'emblème de la vieillesse en chiromancie. Les saturniens vivent généralement vieux et les vieillards prennent peu à peu les signatures de Saturne.

Si la saturnienne prend son cours vers Jupiter et s'arrête sur le mont de Jupiter, c'est le bonheur en quelque sorte oblique; c'est, en tout cas, signe de grande réussite, pour les savants surtout, dont les oeuvres seront estimées et récompensées par la fortune et la gloire.

On verra souvent, dans les faits rapportés plus loin, des exemples toujours variés, des révélations de la saturnienne.

Ligne du Soleil

La ligne du Soleil est peu compliquée; elle est moins féconde en indications que la saturnienne; elle représente le calme, la talent, la modestie,



qui tout en gardant pour soi le sentiment de sa valeur, se contente de son approbation personnelle et ne la produit pas au dehors. Elle signifie gloire, amour de l'art, célébrité, richesse, distinction amenée par le mérite. Si elle est droite, creuse, bien faite et tranquille, elle signifie richesse quand les tendances sont moins élevées et que la

main est dominée par Mercure ou Jupiter. Un mont de Soleil développé, mais sans ligne, donne le goût du beau, du noble, du simple; mais sans production. La ligne du Soleil indique l'homme qui met ses aptitudes en action, et devient artiste et souvent célèbre.

S'il y a plusieurs lignes de Soleil, elles indiquent que l'on peut s'occuper de plusieurs arts à la fois et y réussir; mais une seule ligne a plus de chance de parvenir. Cependant, si deux ou trois lignes de Soleil, également belles, droites et bien distinctes, se tracent sur le mont, elles peuvent indiquer un homme supérieur qui réunit la célébrité, la fortune et les places élevées: de Lamartine avait trois lignes de Soleil dans la main, deux étaient brisées. La ligne de Soleil se trouve dans les mains de tous les gens intelligents qui occupent des places importantes: rois, ministres, ambassadeurs, etc. Les hauts gradés militaires, maréchaux, généraux ont une ligne de Soleil.

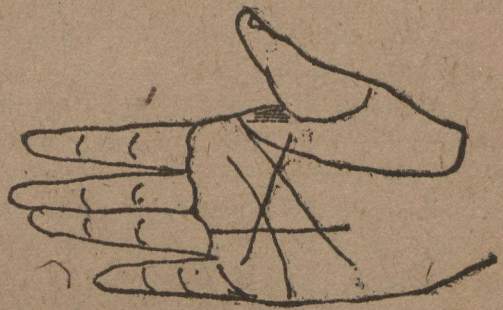
Les prélats arrivés par leur mérite ont une ligne de Soleil.

Tous les artistes, tous les savants, tous les médecins d'élite, tous les écrivains distingués ont une ligne de Soleil plus ou moins longue, plus ou moins belle, mais elle existe toujours.

Voltaire, Goethe, Shakespeare, Milton, Jean-Jacques Rousseau, Molière, Racine, Corneille, devaient avoir chacun une splendide ligne de Soleil. Louis XIV, qui imposa sa volonté et son influence au monde entier, et dont les goûts étaient portés vers le grand, devait avoir une belle ligne de Soleil. Il devinait si bien l'influence solaire, qu'il avait pris le soleil pour emblème avec la devise: "Nec pluribus impar". Même chez des personnes d'une intel-

ligence secondaire, qui sont arrivées ou doivent arriver à la fortune, on trouve une petite ligne de Soleil qui signifie alors fortune et succès de position, puisque le soleil est l'or en alchimie.

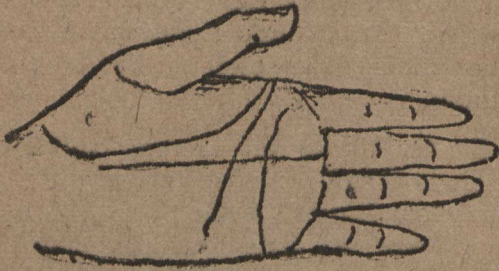
Si des lignes en travers coupent celle du Soleil, c'est obstacles, luttes, pertes de fortune, surtout si la ligne en travers est dans les deux mains. Dans une seule main, c'est succès obtenu au prix de grandes peines et de rudes travaux.



Si plusieurs lignes de Soleil sont tortueuses, inégales sur le mont, c'est essai dans plusieurs branches de l'art qui se nuisent en dispersant une riche sève et entravent une réussite complète. Quand au bas du mont du Soleil la ligne part d'une petite île, c'est qu'une trahison a contribué à la réussite et à la célébrité. Quand il part de la Lune (caprices) une ligne qui vient s'élever droit sur le mont du Soleil, c'est fortune par une protection. Lorsque la ligne s'élève, mais accompagnée de raies qui la barrent sans la couper profondément, c'est obstacle à la gloire élevée par l'envie, ou peut-être aussi par la mauvaise volonté des supérieurs.

Mais en tous cas, une belle ligne de Soleil est un des signes les plus favorables, surtout pour les artistes, les enfants du Soleil.

Importance de la ligne du Soleil.



La ligne du Soleil, qui représente la clarté, doit toujours être consultée en chiromancie comme preuve définitive. Lors même que la ligne de chance serait très belle, si la ligne manque, surtout entre la ligne de tête et la ligne de coeur, il faut s'attendre à une chance troublée par quelques incidents fâcheux. Si dans cet espace, qu'on appelle le "quadrangle", la ligne de Soleil, en s'élevant parallèlement à la ligne de chance, est rompue en plusieurs tronçons, ce sont des obstacles plus significatifs encore, qui indiquent que la chance, sans être complètement détruite, sera arrêtée à certaines époques successives. Si dans la ligne de Soleil, il se trouve une étoile ou un rassemblement de lignes en désordre, c'est une catastrophe ou un



événement souvent suivi de succès si la ligne de Soleil continue. Si ces lignes se trouvent dans le quadrangle que l'on peut diviser en dix années environ, il surviendra une catastrophe qui ne détruira pas le bonheur, mais

pourra compromettre la position, la réputation peut-être ou la notoriété, toutes choses spécialement représentées par le Soleil, et, de même tout signe, si insignifiant qu'il soit dans cet espace — car la ligne de Soleil commence rarement plus bas, — mérite considération, avec cette restriction cependant que l'obstacle sera en rapport avec l'importance du signe, et peut quelquefois indiquer seulement des chagrins. Du reste, ordinairement, toujours presque, les lignes transversales qui indiquent des tracas ou des malheurs dans la vie expliquent, en donnant en même temps l'époque plus exacte de la catastrophe ou du chagrin, la cause de la perturbation annoncée par la ligne de Soleil, ou naturellement aussi par le bris de la ligne de chance. Il faut donc prendre note de ce qui est indiqué par les lignes transversales parties du mont de Vénus, et en chercher à la fois les stigmates dans la ligne du Soleil et dans la ligne de chance. On arrivera ainsi à des résultats étonnants et prouvés deux fois.

La main creuse.

Cette forme de main est très importante par sa signification; on l'a remarqué, pour la première fois, chez une personne qui avait eu une grande fortune qu'elle avait perdue et qui vivait de petites pensions que lui faisaient ses amis et ses parents. Cette forme consistait dans une paume tellement creuse, qu'elle formait une espèce de grand trou dans la main, on l'a retrouvée depuis, assez souvent à un moindre degré, chez les personnes qui n'avaient pas réussi dans leurs affaires, ou qui avaient éprouvé des catastrophes de fortune qu'il paraissait impossible de réparer. On l'a retrouvée surtout dans toutes les mains des men-

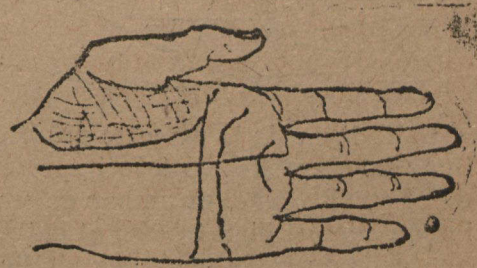
dians, mais jamais dans les mains d'enfants de gens du peuple qui devaient faire leur chemin comme l'indiquaient les autres lignes et l'intelligence de leur regard. On l'a retrouvée aussi chez une dame, dans un asile de charité à Bordeaux; en étudiant les mains des pensionnaires, le chiromancien remarqua celles de cette dame, à cause d'un mont de Jupiter excessif que l'on ne rencontre guère dans des endroits pareils. Il lui demanda si elle n'avait pas eu une grande fortune dans sa jeunesse, comme l'indiquait d'ailleurs une belle ligne de chance complètement brisée à l'âge de trente ans environ; elle répondit qu'elle avait eu chevaux, voiture et une vie très brillante, mais qu'elle avait été complètement ruinée par de mauvais placements et autres catastrophes du même genre. Ainsi Jupiter, même excessif, ne peut détruire l'influence de la main creuse. On peut avoir une ligne de Soleil passable, mais une main creuse détruit les chances que cette ligne pourrait donner, puisqu'elle paralyse les chances de Jupiter. Toutefois, par le travail et l'intelligence on peut combattre cette influence mauvaise, tout en s'attendant à la lutte; seulement avec une main creuse, on agira sagement à s'embarquer dans des entreprises aventureuses.

Ligne de Soleil absente chez des gens d'avenir probable.

Lorsque, chez des gens de haute intelligence ou à grandes entreprises, la ligne de Soleil manque, c'est que les entreprises ne réussiront pas, ou plutôt en resteront aux projets, ou bien que la vie de ces personnes sera courte.

On a vu bien souvent ces signes et tiré des pronostics qui se sont tou-

jours accomplis dans le sens indiqué. Voici une expérience racontée par un célèbre chiromancien: "Me trouvant un jour chez M. de Saulcy, où se réunissait une société de la plus haute distinction, souvent même exclusivement composée de savants de tout genre, on annonça M. Lambert, celui qui avait formé le projet du voyage au pôle Nord. Il parla de son entreprise, des moyens qui en assuraient le succès, les capitaux mêmes paraissaient garantis. M. de Saulcy pria M. Lambert de me donner sa main pour y lire, ce à quoi il se prêta de très bonne grâce; la main était parfaitement douée, et,

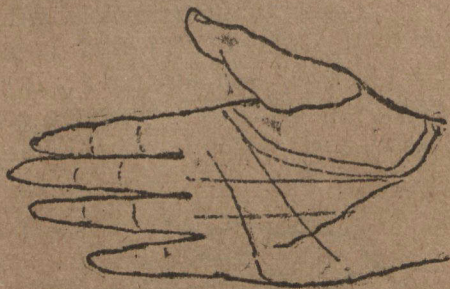


en effet, c'était un homme de haute intelligence, capable de mener à bonne fin une pareille entreprise. Je lui racontai ce que je voyais, mais lui souhaitais un succès plutôt que de lui promettre. Dès qu'il fut parti, je dis à M. de Saulcy: "Le voyage ne se fera pas; un homme qui réussirait dans un voyage de ce genre aurait une ligne de Soleil splendide, car son nom serait consacré, et il n'a pas de ligne de Soleil. Et en effet, l'entreprise ne se fit pas, il fut tué glorieusement en combattant à Paris contre les Prussiens, en 1870".

Non seulement M. de Lesseps, qui a eu l'idée du percement de l'isthme de Suez et l'a exécuté, avait une très belle ligne de Soleil, mais son type était tout à fait un type Soleil; aussi il devait réussir quand même, avec de nom-

breux obstacles naturellement, car les types Soleil n'arrivent pas sans peine.

Le savant abbé Paramelle, qui a inventé l'art de découvrir les sources, avait une très belle ligne de Soleil, bien que son type principal fût nécessairement Lune, puisqu'il s'est toujours occupé d'eau dès son enfance, et que toute sa vie s'est passée dans ces études inspirées par la Lune et favorisées par le Soleil.



Cette ligne de la rascette près de la ligne de vie; elle est très importante en ce qu'elle annonce un bon estomac, lorsqu'elle est bien tracée, et cette ligne est très belle chez des vieillards de l'âge le plus avancé, même dans la ligne de vie n'est pas des plus favorables. Lorsque l'hépatique manque dans la main, c'est très souvent agilité corporelle; c'est aussi peau serrée qui s'oppose à la transpiration, et donne par cela même de la disposition aux maux de tête et aux migraines. Il faut alors s'adonner aux exercices fatigants et énergiques, comme l'escrime ou le canotage, et l'on éloigne ainsi les migraines par des transpirations forcées. Si l'hépatique s'élève jusqu'aux monts des doigts, mais toujours bien formée, elle donne la santé jusque dans la vieillesse.

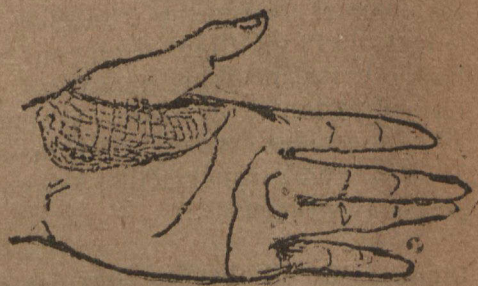
Si l'hépatique forme un triangle avec la ligne de tête, c'est aptitude aux sciences occultes.

L'hépatique très colorée, c'est brutalité, orgueil; si elle est tortueuse et

de diverses couleurs, elle peut annoncer des maladies de foie, surtout si les lignes sont noir-jaune. Cette coloration des lignes en est le signe le plus certain.

L'anneau de Vénus, comme l'indique clairement la gravure, prend naissance entre le mont de Jupiter et le mont de Saturne, et va en formant un demi-cercle se perdre entre l'annulaire et l'auriculaire.

L'anneau de Vénus augmente seulement la sensibilité nerveuse à un degré éminent. Ainsi il se trouve presque toujours dans la main des personnes qui s'adonnent au spiritisme et aux pratiques qui touchent à la sorcellerie. Cet anneau augmente souvent l'intelligence et l'aptitude à comprendre spontanément; mais comme cette disposition résulte d'une surexcitation de l'état nerveux, l'anneau donne aussi des mélancolies profondes, des prostrations, et est en quelque sorte la signature des tendances hystériques et aussi des passions extraordinaires. Sapho avait certainement deux ou trois



anneaux superposés, car l'anneau double ou triple, mal tracé ou non, brisé ou non, est toujours un signe de recherches étranges.

Les personnes, les femmes surtout, qui ont l'anneau de Vénus, le mont de Vénus rayé et une grand ligne de tête —la domination sur soi-même—peuvent exciter de violentes attractions sur les personnes des types Vénus ou

Jupiter, qu'elles veulent séduire. Ces femmes sont un danger.

Ceci n'est pas douteux, et au point de vue artistique, disons qu'un type

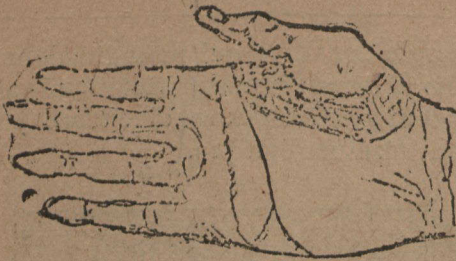
énergie sensitive qui peut lui donner dans le monde une supériorité morale, surtout en littérature et encore plus en littérature lyrique.



Les anciens, surtout les Romains, étaient très au fait de la science de la chiromancie.

noble et sage, et surtout avec une grande ligne de tête et le type du Soleil, peut combattre ces attractions, et acquérir alors par cela même une

Nous avons dit que Lamartine avait un anneau de Vénus brisé et le mont de Vénus couvert de grilles; mais quels trésors de Poésie Lamartine n'a-



t-il pas trouvé dans ces élans de tendresse qui eussent été chez tant d'autres, de terribles écueils.

Jean Jacques Rousseau qui, encore enfant, éprouvait un vague plaisir sous un châtiment mérité, avait évidemment les mêmes stigmates que Lamartine; c'est bien certainement un indice des sources de son talent et la cause des attractions qu'il exerce sur toutes les natures nerveuses, et sans doute parce qu'il jette aussi sur ces épanchements de larges rayons de son type principale: le Soleil! la Clarté!

En attendant de parler, dans notre prochain numéro, des signes qui modifient l'effet des monts, des lignes et des formes de la main, répétons d'une manière générale, la chiromancie était connue des anciens qui pratiquaient cette science de la divination avec des données surprenantes quant à l'exactitude.

PIQURES

Les piqûres des insectes, abeilles, guêpes, frelons ou autres se guérissent par l'application d'un oignon coupé en deux sur la plaie dont on aura préalablement retiré l'aiguillon. Pour prévenir le danger des piqûres des mouches charbonneuses, il faut ouvrir la blessure avec la pointe d'un canif et la mouiller de phénol.

PRECIEUX ICONES

Les icônes de la cathédrale de l'Assomption, dans le Kremlin de Moscou, sont d'une valeur inestimables. En 1812 les soldats français en ont retiré environ cinq tonnes d'argent et cinq cents livres d'or, mais ce trésor fut repris par les Cosaques qui, dans leur gratitude, ont donné à la cathédrale un chandelier d'argent pesant 900 livres.

Les bijoux dont les icônes sont parés sont évalués à \$125,000. On remarque une émeraude valant \$50,000. Il y a aussi une bible si grande qu'il faut deux hommes pour la soulever. Elle est sertie d'or, d'émeraudes et d'autres pierres. Le poids de l'or qui sert à l'ornementation de cette église est évalué à 1,600 livres.

POUR DEJOUER L'ESPIONNAGE

Dans tous les ministères des Affaires Etrangères d'Europe on agit comme si toute une armée d'espions était toujours aux aguets pour surprendre les secrets, et l'on prend d'innombrables précautions pour déjouer ses tentatives. La dernière guerre a démontré qu'on n'avait pas tort.

Peu après la mise en usage du papier buvard on découvrit que celui-ci pouvait révéler des secrets quand on le mettait en face d'un miroir. Le ministère des Affaires Etrangères de la Grande-Bretagne adopta alors le sable au lieu du papier buvard. Enfin on inventa un petit rouleau absorbant qui, quand il a été promené une ou deux fois sur une page de manuscrit, ne peut laisser échapper aucun secret.



Choses d'il y a 40 ans.—La débâcle au mois de mai, en 1879—Le mariage du duc de Connaught; figures d'illus tres disparus.—Nos gouverneurs.— Un évènement artistique qui fit be aucoup parler nos pères—La construction et les dang ers de l'incendie.

Avec le mois de mai, c'est le printemps, la jeunesse et la gaité; du moins ça s'écrit et ça se chante même. Dans la réalité, il arrive parfois que le "joli mois de mai" est plutôt frisquet, que les lilas sont tardifs et qu'on part avec des mitaines, pour les villégiatures rêvées. Mais, il y a des années où les roses et les promenades sentimentales sont au programme dès l'avril.

Les anciens prétendent que cela arrivait même plus souvent autrefois qu'aujourd'hui.

Ça se peut. Pourquoi?

En tout cas, les anciens ont aussi connu les printemps tardifs, selon que le fait voir l'une de nos illustrations. Cette vignette remonte au mois de mai 1879, et selon qu'on peut le voir, nos quais n'étaient pas encore débarrassés de leur amoncellement de glace, la débâcle venant à peine de se produire.

Nos quais! Notre port!

Dire qu'il y a à peine quarante et un an de cela, et quelle transformation pourtant, en si peu de temps! Nous nous en souvenons, vous vous en souvenez et il se trouve encore des

vieillards qui se souviennent du temps où nous ne recevions la visite que de rares navires à voiles.

Un simple coup d'oeil sur notre vignette nous ramène au temps des simples quais de bois, souvent pourri, au temps où les glaces enfonçaient une digue insuffisante, au temps des inondations annuelles et des promenades en chaloupe dans nos rues. Voyez aussi, comment on s'y prenait pour enlever la glace des quais!

Quel progrès! quelle activité, depuis que la vapeur, l'électricité, les machines, les pelles et charrues mécaniques, le beton et le ciment armé ont remplacé tant d'efforts humains!

Eh! non, il n'y a pas tellement longtemps de cela, que la métropole qui compte aujourd'hui près d'un million de population, ne comptait qu'à peine cent mille habitants!

Cependant, c'est à l'aide de tels documents qu'on écrit l'histoire contemporaine, pour l'édification de la génération qui pousse.

* * *

L'autre vignette que nous reproduisons un peu plus loin fait aussi



Le mariage du duc de Connaught, 14 mars 1879.

partie de notre histoire, puisqu'elle représente la scène du mariage du duc de Connaught, au palais de Windsor, le 14 mars 1879, avec la princesse Marguerite, troisième fille du prince Frédéric-Charles de Prusse.

Le duc de Connaught, oncle de notre roi actuel, et troisième fils de la reine Victoria, fut le gouverneur général du Canada, jusqu'après la première année de la guerre, et il a laissé parmi nous le plus heureux souvenir.

La vignette ci-contre a d'autant plus d'intérêt pour nos lecteurs, qu'on y reconnaît aisément: Sa Majesté la reine Victoria, immédiatement en arrière de son fils, le duc de Connaught; puis, le prince de Galles, plus tard Edouard VII, accompagné de son épouse, la reine Alexandra, qui lui survit, et de leurs enfants, dont l'actuel souverain George V, père du prince de Galles actuel qui nous visitait l'automne dernier, comme l'avaient fait avant lui, son père et son grand-père.

Enfin, il y a la question des toilettes et des costumes, le tout si différent de ce que nous voyons aujourd'hui. Voici, du reste, ce que disait à ce sujet, un journal canadien-français dans le temps:

"Cette cérémonie empruntait un supplément d'intérêt à cette circonstance, que, pour la première fois depuis son veuvage, la reine Victoria assistait officiellement à une solennité de cour. Aussi, le peuple anglais, si fier de sa "loyalty", a-t-il tenu à manifester à cette occasion sa joie et son dévouement à la famille royale.

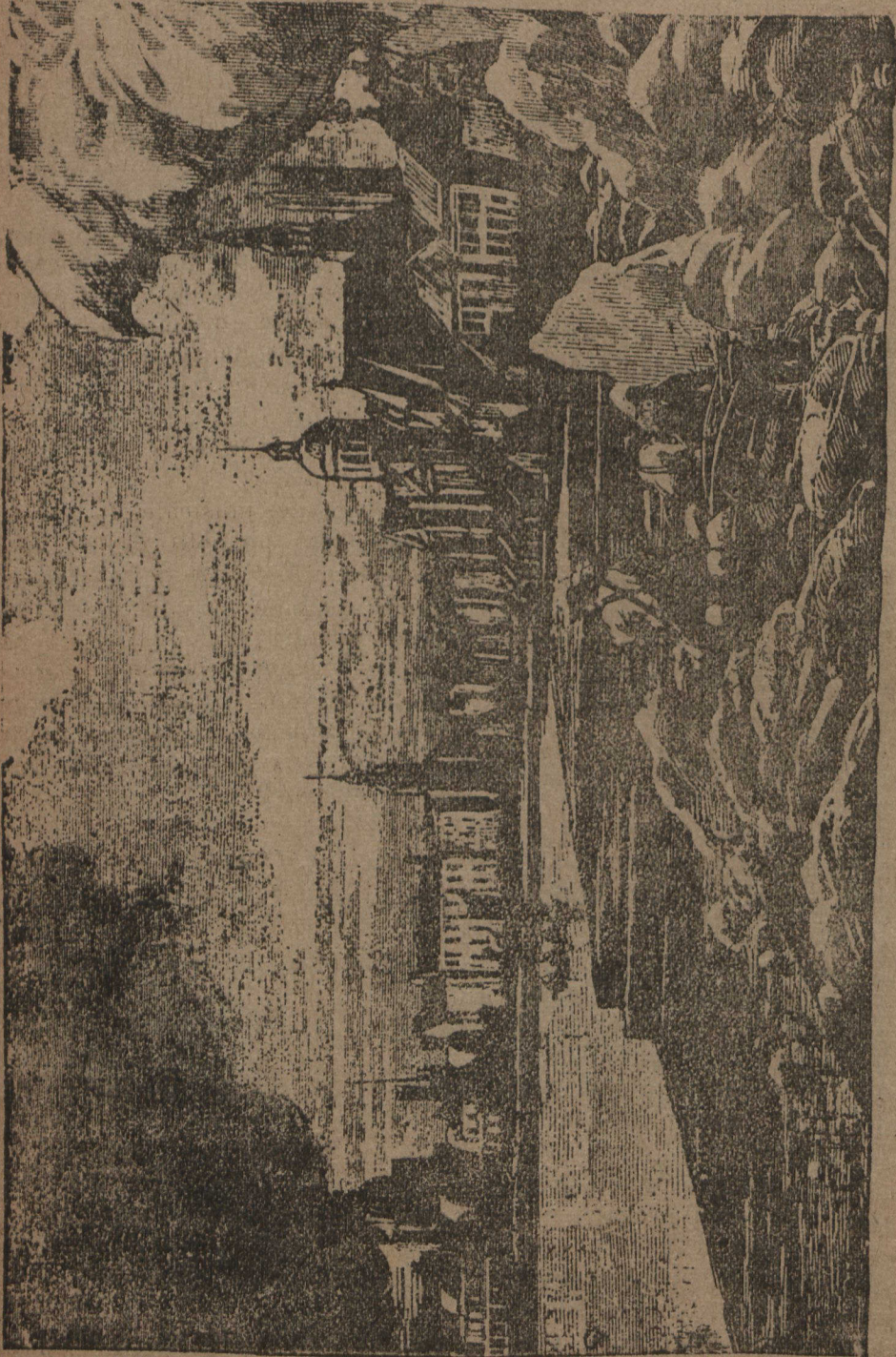
"Voici, pour nos lectrices, quelques renseignements sur la toilette de la duchesse de Connaught: la robe de satin blanc, avec corsage garni d'une

dentelle de quatre pouces de hauteur; la jupe est couverte d'une dentelle de douze pouces de hauteur, et ornée de petits bouquets de myrte. La traîne, de treize pieds de long, recouverte également d'une riche dentelle, est parsemée de bouquets de myrte. Le voile est un châle carré en magnifique point d'Alençon, dont le dessin représente un mélange de fleur d'orange, de myrte ou de roses; le mouchoir, aussi en point d'Alençon et du même dessin que le voile, porte à l'un des coins les noms et prénoms brodés de la fiancée, et à l'autre l'aigle de Prusse."

* * *

Et, à propos de gouverneur de notre pays, afin de satisfaire à la légitime curiosité de plusieurs de nos lecteurs qui nous demandent de leur publier la liste complète, par ordre chronologique, de tous les gouverneurs du Canada, sous la domination française, nous leur servons ce tableau compilé fidèlement à notre histoire.

Années.	Noms.	Titres.
1534	Jacques Cartier,	Capitaine-Général.
1540	DeRoberval (de la Roque),	vice-roi de la N.-France.
1598	De la Roche (Marquis),	Lt.-Général du G.
1608	De Champlain (Samuel),	Gouverneur.
1635	De Châteaufort (Bras de fer),	Administrateur.
1636	De Montmagny (Chevalier)	Gouverneur.
1648	D'Ailleboust (Chevalier),	Gouverneur.
1651	De Lauzon (Jean),	Gouverneur.



La débâcle au mois de mai, sur les quais de Montréal, en 1879.

- 1656 De Charny (De Lauzon), Administrateur.
 1657 D'Ailleboust (Chevalier), Administrateur.
 1658 D'Argenson (De Voyer, vicomte), Gouverneur.
 1661 D'Avaugour (Du Bois, baron), Gouverneur.
 1663 De Saffray (Mézy), Gouverneur.
 1665 De Courcelle (Chevalier), Gouverneur.
 1672 De Frontenac (Comte), Gouverneur.
 1682 De la Barre (Sieur) Gouverneur.
 1685 De Denonville (Marquis), Gouverneur.
 1689 De Frontenac (Comte), Gouverneur pour la 2e fois.
 1698 De Callière (Chevalier), Gouverneur.
 1703 De Vaudreuil (Marquis), Gouverneur.
 1725 De Longueuil (Baron), Administrateur.
 1726 De Beauharnois (Marquis), Gouverneur.
 1746 De la Galissonnière (Comte), Administrateur.
 1749 De la Jonquière (Marquis), Gouverneur.
 1752 Duquesne de Menneville (Marquis), Gouverneur.
 1755 Vaudreuil de Cavagnal (Marquis), Gouverneur.

* * *

En 1879, c'était toute une affaire que d'entendre de l'opéra au Canada. Aussi est-il amusant de relire, ce qu'on disait au sujet du premier opéra monté et joué par des amateurs, et du directeur de cette troupe, le regretté Calixa Lavallée, auteur de notre chant national: "O Canada, terre de nos aïeux!" Il ne s'agissait pourtant

que d'une oeuvre bien simplette, "La Dame Blanche", de Boeldieu, mais nos pères étaient tout heureux de l'événement, et les chroniqueurs du temps ne reculaient pas devant le dithyrambe, à preuve le fragment suivant d'une chronique publiée à Montréal, dans le cours du mois de mai 1879 :

"Le beau succès que les représentations de la "Dame Blanche" viennent d'obtenir à Québec, est le témoignage de l'essor que l'art musical a pris chez nous dans ces derniers temps. Jusqu'à ce jour, avons-nous déjà dit au sujet de ces représentations, tout en constatant avec bonheur les grands progrès que l'interprétation des oeuvres musicales font constamment dans un petit pays éloigné de plus de mille lieues de l'Europe artistique, nous regrettons de ne pas voir un Canadien doué d'assez de patience, d'énergie et de talent pour reproduire en entier quelque-une de ces grandes compositions lyriques qui ont rempli le vieux monde de la renommée de leur auteur. Eh! bien, ce vœu que nous faisons depuis si longtemps, il vient de s'accomplir, et il nous a été enfin donné d'assister au couronnement du plus grand effort musical qui se soit encore accompli au Canada. Grâce à notre cher et éminent artiste Lavallée, grâce à son beau talent et à son indomptable énergie, un opéra complet vient d'être représenté sur une scène canadienne avec un succès qui dépasse toutes les espérances que l'on avait le droit de fonder sur une pareille entreprise. Quelle patience, quelle force de volonté n'a-t-il pas fallu pour arriver à un résultat si écatant; et de quel talent ne faut-il pas être doué pour faire interpréter par des amateurs une telle oeuvre,

avec cette précision, cet entrain et cette juste observation des nuances qui ont pris tous nos "dilettanti" par surprise! Si l'interprétation de l'opéra de la "Dame Blanche" fait honneur aux solistes, aux accompagnateurs et aux choristes, quelle grande part de succès ne doit-on pas accorder au directeur de cette excellente troupe que notre vaillant artiste a su former chez nous, et diriger avec une entière réussite!

"En présence d'un si beau résultat, il n'y a pas à se dissimuler les aptitudes remarquables de nos compatriotes pour l'art musical. Qu'on nous indique, sur ce continent, un peuple qui ait autant de dispositions que le nôtre pour la musique. Et même, proportion gardée de la population, ne sommes-nous pas représentés à Paris avec autant d'honneur que bien des pays européens? Notre glorieuse Albani ne remplit-elle point tout le monde civilisé du retentissement de sa voix merveilleuse; et Lavallée, Couture, Desève, Jehin-Prume, Rosita, Delvecchio, Cordélia Lavallée, et Martel n'ont-ils pas su percer dans ce grand monde parisien qui attire à lui toutes les célébrités artistiques du globe?"

* * *

Il y a 40 ans, il y avait au Canada, plus de constructions en bois que de nos jours, cependant, les statistiques démontrent que les incendies étaient alors moins nombreux qu'aujourd'hui. Cette constatation est assez bizarre, et elle tendrait à faire croire que le danger augmente en raison directe de la condensation de la population vers certains centres.

En tout cas, voici des chiffres récents, pour terminer cet article dans

lequel nous avons revécu ensemble les jours pas encore si lointains, mais si différents, d'il y a 40 ans:

"On compte environ 2,000,000 d'édifices et d'habitations au Canada; on ne trouve même pas qu'un dixième de un pour cent de ces constructions soit pourvu des moyens voulus pour la protection contre le feu.

Les statistiques que l'on possède sur les cités et les villes, nous montrent que 70 pour cent des constructions sont en bois. La grande majorité des maisons en briques est défectueusement construite et mal protégée contre le feu, une seule sur 1,200 n'est même que nominale à l'épreuve du feu.

"Vu un tel état de choses, la mise en vigueur des mesures destinées à régulariser la construction future ne saurait effectuer aucune réduction sensible de la quantité des pertes occasionnées par le feu.

Le nombre des constructions en bois au Canada peut maintenir indéfiniment le taux actuel de ces pertes.

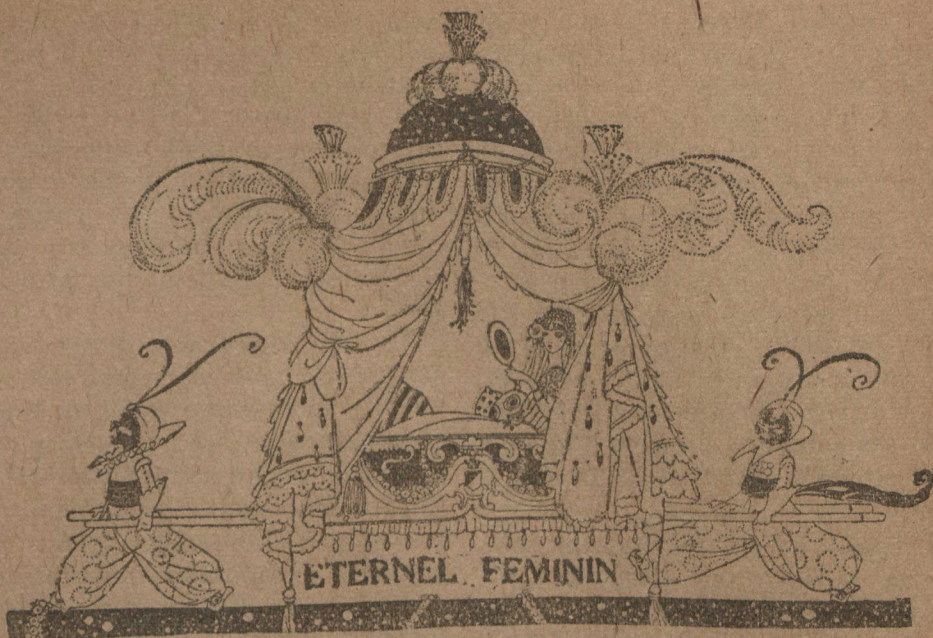
"On peut dire qu'en moyenne, une maison par chaque 80, dans les villes et les cités, est la proie des flammes chaque année.

La protection contre l'incendie consiste non seulement à bâtir de nouvelles maisons, mais, ce qui est d'importance égale ou supérieure, à corriger les pires fautes de celles qui existent déjà, afin de les rendre plus ignifuges."

—o—

PENDANT LES CHALEURS

Pendant les jours de grande chaleur, les bains de vinaigre dilué adoucissent la peau et procurent une agréable sensation de fraîcheur.



Eloge de la femme de trente-cinq ans. — C'est par sa propre faute qu'une "jeune fille de trente-cinq ans" ne trouve pas à se marier. — Ce qu'elle devrait faire.

Balzac qui était le grincheux entre les grincheux, en plein romantisme, à une époque où les humains, au lieu d'être réels, étaient invariablement plus grands que nature, trouva cependant des charmes à la femme de trente ans. Il lui en trouva tellement qu'il lui consacra un de ses plus beaux livres de sa comédie humaine.

Il n'y a donc pas de quoi se désoler, ô mes soeurs, si vous avez atteint cet âge où les gens trop pressés voudraient vous voir mariées et une demi douzaine de fois mère de famille.

Il y a bientôt un siècle que Balzac faisait ses premières armes, et il est admis qu'un siècle est une période suffisante pour les évolutions importantes de l'espèce humaine. Mon Dieu depuis la dernière guerre seulement,

notre mentalité n'a-t-elle pas subi une évolution presque stupéfiante, alors qu'on parle librement de transformations radicales dans notre système d'éducation, de cours classique ou universitaire, sans risquer de passer pour des esprits frondeurs et révolutionnaires?

C'est ce qui me donne aujourd'hui la fantaisie de relancer de un de mieux feu Balzac, et d'entreprendre dans cette chronique, l'éloge de la femme de trente-cinq ans.

Voici le problème que, tout dernièrement encore, j'entendais poser dans un de nos salons où l'on cause :

Quelles sont les chances d'aimer et d'être aimée pour la femme de trente-cinq ans? Cette dernière, si elle n'a pas encore trouvé le mari de son

choix, doit-elle faire son irrévocable sacrifice et se condamner à un célibat aigri et détestable?

A ces deux questions qui se complètent j'ai répondu spontanément et avec véhémence, au risque de passer pour vouloir défendre ma "paroisse". Non, non, et mille fois non, la femme de trente-cinq ans n'a pas le droit d'abdiquer, alors qu'elle est en pleine éclosion, qu'elle est le fruit mûr savoureux que l'on convoite, pourvu qu'il ne se présente pas sous de fausses couleurs, ou sous une surface destinée à cacher les vers qui le rongent...

La femme de trente-cinq ans, célibataire, puisqu'il ne s'agit que de celle-là, pour l'heure présente, a, je le prétends, plus de chances de se marier qu'une plus jeune, pourvu qu'elle sache se faire connaître et apprécier comme une femme de trente-cinq ans.

Il existe des "vieilles filles" de trente-cinq ans, qui, bien qu'elles se sentent de la jeunesse, de l'enthousiasme et des illusions plein le cœur, finissent par se dire, avec découragement: "Bon, voilà que je suis rendue à trente-cinq printemps et autant d'hiver; désormais plus d'anniversaires pour moi. Je me contenterai de vieillir sans prendre la peine de marquer étapes."

Une telle résolution ou un tel langage, c'est absolument idiot. Il est évident que depuis un certain temps, cette femme, jeune encore, n'a plus voulu songer à la possibilité du mariage. Elle s'imagine avoir à jamais perdu sa chance.

Cependant, que diriez-vous, si nous lui amenions à ses pieds, un beau chevalier, tout comme, si au lieu d'avoir trente-cinq ans, elle n'avait que dix-

huit ou vingt ans? Ne haussez pas les épaules, il n'y a rien de miraculeux là-dedans.

A vrai dire, il n'existe que deux raisons pour lesquelles une femme célibataire de trente-cinq ans a pu jusque-là être écartée du mariage: soit qu'elle fut trop timide ou trop prude, soit qu'elle voulut trop poser au jeune âge.

Un célibataire sur le point de se convertir peut admirer une toute jeune fille rougissante, pour sa timidité et sa naïveté, parce qu'il sait que c'est de son âge, et qu'en vieillissant et avec l'expérience, tout cela disparaîtra. Il y a un peu d'éducation à faire, et en général, les hommes sont fiers d'assumer le rôle d'éducateurs, dans leur foyer. Cela flatte leur orgueil.

Mais, pour que le rôle ne paraisse pas odieux, il importe que l'élève soit jeune, très jeune, dénuée de tous caprices trop profondément ancrés.

Il faut avouer qu'avec une jeunesse de trente-cinq printemps, le rôle d'éducateur n'a plus les mêmes charmes. Il faut alors lutter contre des habitudes qui "ont pris le plis", et l'on risque de passer pour un vulgaire pion ou un tyran. L'expérience n'a donc rien de tentant.

Prenez une veuve, par exemple.

Peu importe qu'elle ait trente-cinq ans, quarante ou quarante-cinq ans, qu'elle soit blonde ou brunette ou même noire comme la nuit, qu'elle soit maigre ou grasse, rêveuse ou enjouée, riche ou pauvre, cela ne l'empêche pas de se remarier. Elle n'a qu'à regarder autour d'elle, et ordinairement elle trouve assez facilement.

Pourquoi?

Oui, pourquoi un homme préfère-t-il une veuve de trente-cinq ans ou

plus à une "jeune fille" du même âge?

La raison est bien simple. La veuve se montre au naturel, dans sa conversation et ses manières; elle n'est ni bégueule, ni bigote, ni timide, ni naïve. Elle ne le fait pas à la pose. Elle sait qu'on lui sait une certaine expérience des hommes, et elle ne cherche pas à se rajeunir inutilement.

J'en conclus que du moment que la femme célibataire de trente-cinq ans se décide à agir comme une femme de trente-cinq ans; du moment qu'elle sait les choses qu'il faut savoir, qu'elle ne se bouche pas les oreilles en rougissant devant le moindre propos un peu léger, j'en conclus, dis-je, que cette ancienne jeune fille de trente-cinq ans devient tout aussi attrayante, désirable et mariable que la veuve la plus "joyeuse" et la plus enjouée.

Mais, si au contraire, elle persiste à prendre des airs de candeur, à se faire passer pour une rougissante pensionnaire, pour une antique "sweet sixteen" en jupes demi courtes, à se montrer froide, scrupuleuse et ignorante de la vie, elle n'a qu'à en faire son sacrifice et à se préparer à passer toute son existence dans l'aride célibat. Une confiance en passant, surtout ne le dites pas à personne, j'ai même un peu plus de trente-cinq ans, pourtant je ne désespère pas de trouver un jour l'homme de mon choix. Oh, j'ai déjà eu des demandes, mais il n'y a pas de presse à se jeter au cou de celui qu'on n'aime pas.

Je sais, hors de tout doute, qu'il existe un nombre considérable de messieurs de trente-cinq, quarante et même quarante-cinq ans, qui ne demanderaient pas mieux que d'épouser une femme de leur âge. Mais, lorsqu'ils regardent autour d'eux et qu'ils

ne rencontrent que d'anciennes jeunes filles, plus timides, plus rougissantes, plus candides, plus naïves et plus froides que de toutes jeunes filles, ils courent immédiatement vers la veuve avenante ou le bébé blond de dix-huit ans.

Les hommes veulent avoir une femme qui pense, agit et parle selon son âge. Ils ne détestent pas la candeur et la naïveté, mais chez les très jeunes filles; lorsqu'ils ont affaire à une femme de leur âge, ils s'attendent à trouver chez elle une mentalité à leur niveau. Ils n'ont pas tort.

La femme de trente-cinq ans qui ne s'est pas encore mariée s'est condamnée elle-même au célibat, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Elle s' imagine à tort qu'elle est trop vieille pour se marier alors qu'en réalité elle est arrivée à l'une des plus belles phases de sa vie. Elle est le fruit mûr que l'on convoite, ayant absorbé tous les rayons vivifiants du soleil.

Seulement, elle ne le sait pas.

La veuve le sait, elle. Elle sait qu'elle a cessé d'être bouton de rose pour devenir rose en plein épanouissement. Mentalement et physiquement, c'est à trente-cinq ans que la femme devrait paraître sous son meilleur jour. Et si elle a le courage d'agir en conséquence, de s'habiller avec goût, de laisser deviner, sans fausse honte, l'expérience qu'elle a pu acquérir dans le monde ou dans les livres, elle a tout autant de chances de trouver un excellent parti que la veuve amoureuse.

J'ai connu de ces femmes de trente-cinq ans qui étaient si attrayantes, si spirituelles, qu'elles furent sérieusement demandées en mariage par des jeunes hommes de vingt-cinq ans. Non, la femme de trente-cinq ans qui

sait porter son âge, n'a pas le droit d'abdiquer, car à moins d'être d'une laideur repoussante, elle a tout autant de chances de se marier, sinon plus, que la jeune débutante sans expérience.

De nos jours, à cause des nouvelles conditions de vie, les hommes songent au mariage beaucoup plus tard qu'autrefois; et étant plus âgés, ils recherchent forcément des compagnes plus âgées qu'on en cherchait jadis.

Nous évoluons, et le temps n'est pas éloigné où les femmes ne seront pas plus vieilles à trente-cinq ans qu'elles ne l'étaient il n'y a pas si longtemps à vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Nos grands-pères parlaient de vieilles filles à vingt-cinq ans. De nos jours, à vingt-cinq ans, une jeune fille songe à peine au mariage. Dans quelques années on songera à attendre la quarantaine avant de parler "d'attacher le fameux bonnet de Sainte-Catherine". On ne désire plus aujourd'hui des demi-siècles de vie commune; on est plus dilettante, on veut plus de bonheur réel dans un nombre d'années moins considérable. On se marie moins par étourderie et la paix du foyer ne s'en porte que mieux.

Manon.

RICHESSE ENCOMBRANTE

Il n'y a pas de lieu au monde où la fortune est plus encombrante qu'à Uap (îles Carolines). Quand un monsieur d'Uap va chercher des fonds il lui faut absolument un camion et un âne.

L'"argent" d'Uap est taillé dans la pierre, sous forme de meule percée

d'un grand trou au centre. Certaines pièces de monnaie peuvent peser 500 livres chaque, ce qui représente la valeur d'un porc. Pour la petite monnaie on emploie des écailles d'huître découpées en disques.

La situation sociale et financière d'un Uapien est déterminée par le nombre de pièces de monnaie en pierre compilées dans sa cour, où il peut les surveiller afin de chasser les voleurs vigoureux et hardis qui essaieraient de les transporter sur leur dos.

On peut voir un spécimen de cette monnaie au University Museum de Philadelphie.

— o —

NOUVELLE TABLE DE BILLARD

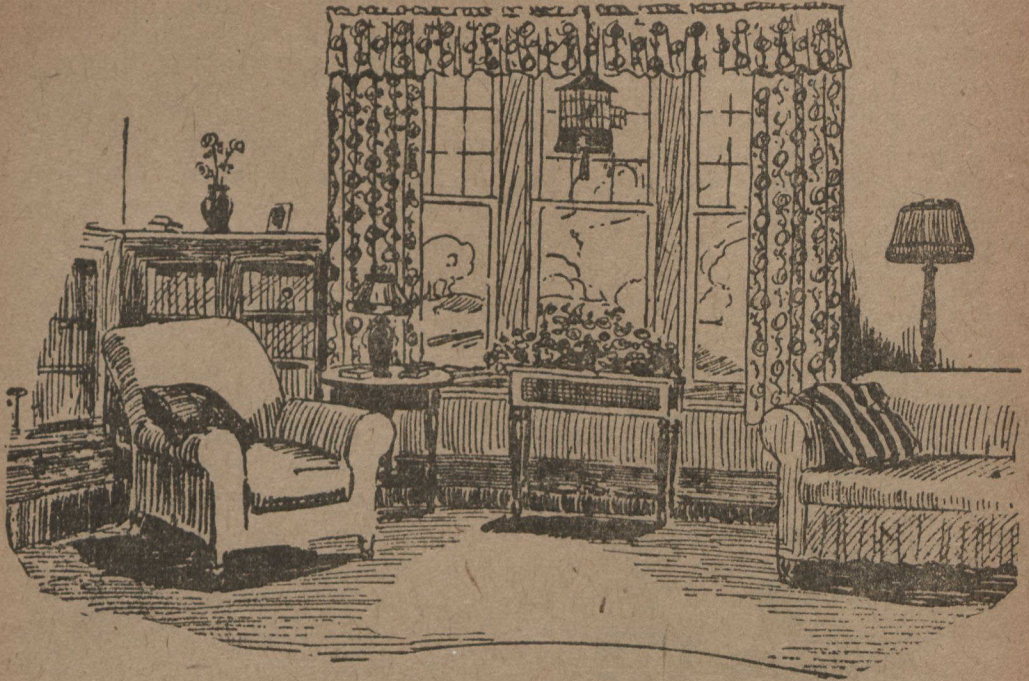
L'appareil consiste en une boîte à fond plat, de boules et d'une toupie. Dans la ligne de circonférence de la boîte sont ménagées des ouvertures correspondant à des petits canaux intérieurs, qui aboutissent à une galerie divisée en compartiments, située sur le devant de la boîte.

Voici comment l'on procède pour jouer. On place huit ou douze boules au milieu de la boîte et on met la toupie en mouvement avec le doigt et l'index.

Comme la tige inférieure de la toupie est carrée, elle frappe dans ses révolutions, les boules qui s'en vont rebondir sur les bords, pour revenir au milieu et être rejetés de nouveau.

Dans cette opération, un certain nombre de boules sont entrées dans les ouvertures graduées et glissent dans les compartiments.

On compte le nombre de boules dans chaque compartiment et celui qui en a le plus, gagne la partie.



Comment harmoniser les tapis, les tentures et le mobilier d'un vivoir.

COMMENT LES JEUNES EPOUSES PEUVENT EGAYER LEUR NOUVEAU FOYER

De nos jours, on ne songe guère à avoir un salon, à son foyer. Le prix exorbitant des loyers force les gens à choisir des logis plus étroits, à "économiser l'espace."

Du reste, ne se trouve-t-on pas vraiment mieux, plus en famille, plus à l'aise, dans un confortable vivoir (living-room) avec mobilier sans prétentions, que dans un salon aux meubles de style fragile qu'on craint de briser, au moindre mouvement?

Le salon, c'était bon jadis pour les jours de réception officielle, mais avec nos moeurs modernes, madame se contente parfaitement de son simple boudoir, à elle.

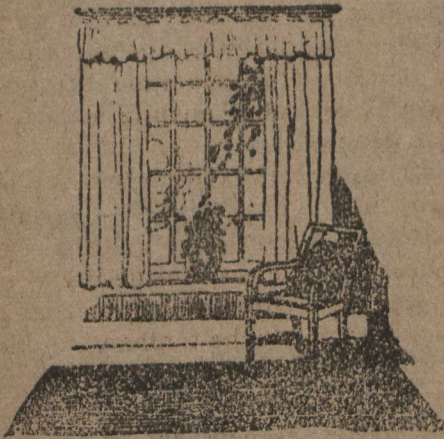
Ce qu'il faut à la famille pour s'y réunir, s'y amuser, y causer, y vivre, c'est le vivoir où l'on peut tout faire, depuis la lecture des journaux et du livre favori, le tricotage ou la sieste, jusqu'à la partie de cartes, le concert improvisé de gramophone, ou la danse en famille.

Dans le vivoir, on se montre nature. Pas besoin de toilette spéciale ni appareil. On s'y trouve à toute heure du jour, on s'y installe, on y fume, on y repose, on y vit continuellement.

C'est pourquoi il importe que cette pièce si importante de la maison soit meublée et décorée de façon à ce que l'oeil soit flatté et à ce qu'on y trouve

tout le confort imaginable, sans être guinder ou avoir peur de briser les meubles ou les bibelots.

Dans le vivoir, on peut tout placer: bibliothèque, table de travail, table à broderie pour madame, piano, gramophone, téléphone, fauteuils, sofas, chaises. C'est l'endroit où l'on vit; il faut donc que tout soit à la portée de la main. Cependant, et précisément parce qu'on y met tant de choses, il



Les carpettes à fond uni sont préférables.

importe de ne rien encombrer avec des bibelots. Quelques fleurs, dans une jardinière ou dans un vase suffisent à égayer l'oeil. Au mur quelques cadres, pas trop, mais de bon goût, ou des toiles; mais, de grâce, pas de calendriers ou affiches fixées sans ordre, de manière à masquer les boiseries ou les tapisseries.

Une carpeite non fixée au plancher par des clous, suffisamment grande, mais de fond uni afin que n'importe quel ameublement puisse être déposé dessus, suffit amplement et est de bon goût. Les tapis ramagés ou de style oriental ou semili oriental de jadis, ne sont plus de mode. Un beau vert olive ou un vert vif sied

toujours avec tous les genres de mobiliers, que ce soit du chêne, de l'acajou ou du noyer.

Quant aux styles d'ameublement, il n'y a, pas de préférences particulières: que ce soit du Louis XVI, de la Renaissance italienne, de l'Empire, du Quaker ou du Mission. Seul, le Louis XV est trop délicat et de fantaisie pour un vivoir. Il importe aussi de choisir la pièce la plus gaie et la mieux éclairée pour y installer le vivoir, et comme tentures, rideaux, coussins et même couverture de mobilier, la forte cretonne unie ou à ramages en fleurs, c'est encore ce qu'il y a de plus hygiénique, du moins salissant, voire de plus distingué. Un seul bon tapis, suffisamment grand, mais pas de profusion de petites carpettes aux dessins et nuances multiples, ne servant qu'à embarrasser les pieds.

Ces conseils peuvent paraître bien ordinaires à plusieurs jeunes ménagères, mais il n'est pas mauvais de les répéter, parfois, attendu qu'il n'est pas besoin de rechercher tout le luxe d'un salon pour se procurer un vivoir charmant où rien ne choque l'oeil et dans lequel on se sente heureux et satisfait.

Les deux illustrations ci-contre résument éloquemment ce que nous venons de dire au sujet de l'installation d'un vivoir.

— 0 —

UNE CHOSE QUI VAUT LA PEINE D'ÊTRE SUE

Suivant un savant bien connu, poids pour poids, le macaroni est aussi bon pour faire engraisser que le boeuf ou le mouton.

LA BARBE!

Son histoire et son influence à travers les âges.

Depuis quelques années, la mode est aux visages rasés. C'est peut-être plus propre, mais la barbe avait aussi ses qualités décoratives. Elle servait parfois à masquer des déformations physiques. Du reste, il y a à peine une quinzaine d'années, elle était encore fort en vogue, chez le sexe pas beau.

La barbe a été, presque de tout temps, vénérée comme un signe de vaillance; sans remonter aux légendaires fictions d'Homère — un poilu aussi, celui-là, — on voit que l'antiquité grecque considérait comme un axiome qu'un homme courageux ne peut être que copieusement barbu. Les Spartiates coupaient la barbe aux lâches qui avaient fui dans les combats.

Tous poilus, les héros de Plutarque; poilus aussi les vieux Romains de la bonne époque; poilus encore les druides gaulois, car si la barbe, brune ou blonde, était l'indice de la force, elle devenait, en blanchissant, l'emblème de l'expérience et une garantie de sagesse; un grand-prêtre complètement imberbe ou portant simplement les favoris ou la moustache en croc n'aurait jamais été pris au sérieux.

Une enquête intéressante à poursuivre serait celle qui nous renseignerait sur les revirements et les fluctuations de cette croyance quasi superstitieuse. Les raisons seules de ces variations importent à notre sujet, et il serait précieux de savoir pourquoi la barbe, respectée à certaines époques

comme l'indice avéré de la valeur et de l'importance sociale, venait, à d'autres, une marque d'infamie et de servitude, pour paraître, après des siècles de mépris, plus triomphante que jamais et retomber ensuite sous le dédain général.

En ce qui concerne particulièrement le monde latin, ces variations sont aussi nombreuses que mal expliquées. Les Gaulois, nul ne l'ignore, se rasaient le menton et les joues, et portaient la moustache tombante, uniquement, dit-on, pour se distinguer des Romains. Ceux-ci laissaient croître leur barbe, et cela depuis un temps immémorial; mais dans les derniers temps de leur république, ils renoncèrent unanimement à cet ornement. Scipion l'Africain mit à la mode les visages glabres; les élégants suivirent cet exemple, bientôt officiellement imposé à tous les citoyens de vingt et un à quarante-neuf ans. Passé cet âge, défense de se raser.

Vers l'an 120 de notre ère, l'empereur Adrien ayant constaté que son menton se couvrait de cicatrices, dissimula ce désagrément en renonçant au rasoir, et tout de suite, d'un bout à l'autre de l'empire, le bon genre fut d'être velu comme feu Neptune. Ça dura pendant quelques siècles; après quoi l'humanité civilisée en revint aux mentons et aux lèvres lisses, sans qu'on aperçoive le motif de cet unanime engouement. Il y a des mystères

en Histoire, quoi que prétendent les gens qui savent tout. Qui dira par exemple pourquoi la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, décida le vieux monde latin à porter de nouveau la barbe? Les papes eux-mêmes, dont pas un, depuis sept cents ans, ne s'était permis cette fantaisie, adoptèrent la nouvelle mode: Jules II était barbu comme Moïse.

Quant aux conséquences de la barbe sur les peuples, et sur les révolutions sanglantes qu'elle a pu causer dans l'histoire, réalisons l'histoire lamentable du roi Louis VII qui n'est pas tout à fait dénuée d'actualité. Revenant, pas victorieux de la Croisade, ce pauvre sire, avant de se présenter devant la reine son épouse, la fière Eléonore de Guyenne, céda à la malencontreuse coquetterie de raser complètement sa barbe, qui, sans doute, n'avait pu recevoir, durant la longue expédition contre les infidèles, en un pays dépourvu de barbiers et de parfumeurs, les soins indispensables. Eléonore, indignée de cette infraction aux bons usages, déclara que le visage glabre de son époux lui faisait horreur, qu'elle avait épousé un roi et non un moine; bref, elle ferma sa porte au mari déconfit, demanda le divorce, l'obtint du concile de Beaugency; si bien qu'il advint que Louis VII perdit, par sa maladresse, non seulement sa barbe et sa femme, mais, ce qui lui fut plus sensible encore, la belle dot que celle-ci lui avait apportée, c'est-à-dire la Guyenne, la Gascogne, le Poitou, la Saintonge et d'autres territoires non moins désirables. Le plus désagréable de l'aventure fut que Pirascible Eléonore épousa par la suite Henri Plantagenet — prince opulement barbu, à n'en point douter — lequel se trouva, par cet union, posséder un quart de la France. Comme il devint ensuite roi

d'Angleterre, il en résulta un grand mécontentement chez les Gascons et les Poitevins: conflits, disputes, batailles, revendications d'héritages et de suzeranetés, invocations tumultueuses de la loi salique, guerre de Cent ans, désastres de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, conspirations, meurtres, révolutions. DuGuesclin, Jeanne d'Arc, tueries de millions d'hommes, cataclysmes sans précédents, sans exemple et sans nombre. Louis VII était mort et oublié depuis bien longtemps que les arrière-petits-neveux de ses contemporains se massacraient encore, parce qu'il s'était rasé.

Dans le beau sexe, les cas de femmes à barbe sont tellement extraordinaires et isolés, que les encyclopédistes ont préféré ne pas s'en occuper. Faisons comme eux.

— o —

L'EMBAUMEMENT

Selon M. J. Elliot Smith, qui a publié dans une revue anglaise une étude remarquable sur les migrations des peuples, la pratique de l'embaumement des corps provient d'un rite religieux des antiques adorateurs du soleil.

M. Smith a constaté que l'on s'était livré à la momification des cadavres jusque dans les endroits les plus reculés du globe. Il faut remarquer qu'il était facile de conserver les corps dans des pays chauds et secs comme l'Egypte, mais que la chose était extrêmement difficile et répugnante sous les climats chauds et humides, et il en conclut que cette pratique n'a pu se maintenir que grâce à son caractère religieux.

— o —

LE TEMPERAMENT PEUT-IL S'ACQUERIR? EST-CE UNE APTITUDE DE NAISSANCE?

Le tempérament!

Tout le monde en parle. En avez-vous? En ai-je moi-même? Qu'est-ce que ça peut bien être?

Il est probable qu'il ne se trouve pas, dans le dictionnaire, un seul mot prêtant à autant d'interprétations différentes et toutes plus fausses les unes que les autres.

Pour les sans-cervelle et les ignorants, "avoir du tempérament", ça signifie tout ce qu'on veut, pourvu que ça serve d'excuse aux folies, aux gaffes et aux coups de tête. Et l'on est tellement habitué à cette définition vague et fantaisiste du mot tempérament, que des personnes très intelligentes se laissent gagner par la contagion et finissent par croire que c'est arrivé.



On s'imagine, par exemple, que pour avoir du tempérament, il faut

piétiner sur tout ce qui est moral, normal, admis, logique; on s'imagine qu'il faut s'asseoir sur les conventions sociales; on s'imagine que le mot tempérament vient du mot "tempête", et que pour en avoir il est absolument nécessaire de semer les ruines et les débris, autour de soi. Enfin, on s'imagine que cette "qualité" appartient exclusivement aux artistes.

Pourtant, le tempérament n'a rien de commun avec toutes ces interprétations fantaisistes et déconcertantes.

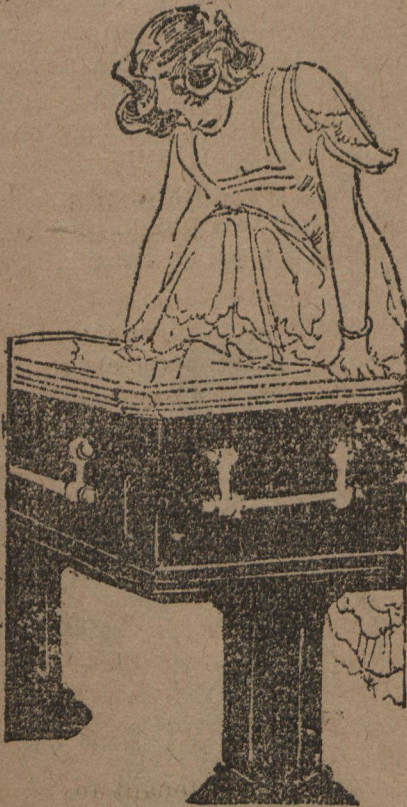
Lorsqu'on dit, par exemple, que Dorothy Dalton est doué d'un tempérament extraordinaire, avec un T majuscule, s'il vous plaît, cela ne veut pas dire qu'elle démantibule le mobilier, à chaque fois que quelque chose ne va pas à son goût. S'il suffisait de ça pour avoir du tempérament, avec un grand T, je sais plus d'une brave petite ménagère qui en auraient à revendre.



En parlant de la radieuse May Allison, si l'on dit que le tempérament déborde en elle, il ne s'agit pas de s'i-

maginer qu'elle passe son temps à crêper le chignon aux machinistes des studios, lorsque la porte d'un décor s'est brusquement refermée sur la traîne de sa robe, ou lorsqu'on lui a présenté un bouquet de fleurs en papier au lieu d'une gerbe d'American Beauties authentiques.

Parce que Géraldine Farrar déploie une somme considérable de tempérament tragique dans les grandes scènes à mouchoir, on aurait tort de croire que pour s'entraîner aux phases intenses de la vie romanesque du théâtre, elle couche tous les soirs dans



un cercueil. Non, Géraldine Farrar est une toute petite femme fort gracieuse et fort simple dans ses manières, qui aime son art à la folie, qui se donne la peine d'étudier ses rôles sur le vif, et qui, une fois qu'elle les a bien compris, se contente de les vivre. Ce qui

est encore plus difficile qu'on le croit.

Il n'est pas plus exact de s'imaginer que Dorothy Dalton passe son temps couchée paresseusement, afin de con-



server et reposer ses traits de beauté exquise, après avoir joué des scènes mouvementées, exigeant une grande dépense de tempérament.

Il existe certainement des artistes qui ont de tels accès d'humeur, mais cela n'indique en aucune façon qu'elles ont du tempérament. Cela indique tout au plus qu'elles ne sont pas commodes et qu'il vaut mieux ne pas les contrarier, les jours où elles se sont levées de mauvaise humeur.

Mais, qu'est-ce donc alors que le tempérament, si ce n'est pas une aptitude à sortir de ses gonds, à la moindre provocation; si ce n'est pas une absence totale de pondération ou de sens moral; si ce n'est pas la perte momentanée de sa propre responsabilité d'action; si ce n'est pas une disposition à la paresse ou aux actions les plus anormales?

Ah! oui, au fait, le tempérament, qu'est-ce que ça peut bien être exactement?

Il est probablement plus facile de

dire ce que ce n'est pas que ce que c'est.

Le tempérament a déjà été défini de tant de manières. Quelques-uns appellent ça du sentiment, et, sans avoir tort, ils sont au-dessous du sens exact. Car, il existe des milliers de femmes exquises qui sont de véritables volcans, au point de vue sentiment et émotion.

Cela ne veut pas dire, cependant, qu'elles ont du tempérament.

Le tempérament, à vrai dire, c'est plutôt le sentiment ou l'émotion, sous le contrôle de la réflexion. C'est en quelque sorte la mémoire émotive en action; c'est la même qualité de mémoire, chez l'artiste dramatique que chez le musicien. Autrement dit, l'artiste à tempérament, est parvenu à cataloguer dans son cerveau les procédés dont il s'est servi une première fois pour produire telle ou telle émotion, de manière à pouvoir les retrouver intacts, au moment où il en aura besoin. C'est le pouvoir d'analyse de son moi intime et de ses possibilités de rendement par la parole ou le geste extérieurs.

Dans ces conditions, le tempérament est souvent une aptitude native, mais il peut aussi s'acquérir par un travail consciencieux et l'observation de soi-même. Cette dernière réflexion est au moins consolante pour celles qui ont le goût de la scène et voudraient réussir à s'y créer une situation brillante et enviée. Les personnes qui se destinent au concert, à la tribune ou aux beaux-arts peuvent également acquérir du tempérament.

— 0 —

Camphre pour les meubles — Un linge humecté de camphre enlèvera les taches blanches sur les meubles.

LES VOYAGES, LES VACANCES ET LES ANCRES DE L'ARCHE DE NOÉ

Souvent on entend dire: "Passons au déluge", lorsqu'un interlocuteur felandreux et qui n'en finit plus, à entrepris de nous "vendre un piano" à queue. Or, à propos du déluge, sait-on ce que sont devenues les ancres de l'arche de Noé?

Une très vieille légende assure que ce patriarche distingué, ancêtre des navigateurs, n'eut garde d'oublier cet accessoire. Son cousin, Tubal Caïn, venait précisément d'inventer l'art de travailler les métaux et spécialement le fer; il est donc bien possible que le père Noé ait utilisé la découverte de son parent.

Comment, suivant le récit de la Bible, l'arche de Noé s'arrêta sur le mont Ararat, c'est-à-dire en Arménie, province de l'Asie occidentale, il faut croire que ce grand bateau avait perdu ses ancres en route, car c'est au fond de la Tunisie que les nègres, moyennant une obole, les montrent aujourd'hui. Elles sont au nombre de quatre: l'une de fer, l'autre en bronze, la troisième en or et la quatrième en argent.

Il est encore possible aussi que l'arche les ait gardées jusqu'au bout de son voyage et que le flot les ait, plus tard, roulées jusqu'au Sahara, lequel à cette époque quasi préhistorique, fut une mer occupant tout le centre du continent africain.

Comme on va maintenant aux pyramides en fiacre, peut-être quelques-unes d'entre vous, une fois rendus en Tunisie, auront-ils l'occasion d'aller facilement voir les ancres de l'arche de Noé. Seulement leur authenticité n'est pas absolue. A beau mentir qui vient de loin.

Cependant l'excursion peut paraître amusante. Il faut bien employer les vacances et aujourd'hui on ne croirait pas l'avoir fait utilement si l'on n'avait pas un peu voyagé.

C'est d'ailleurs le moyen de s'instruire et pour peu que l'on sache observer, on rapporte toujours quelque connaissance nouvelle d'un déplacement si court qu'il soit, témoin ce collégien qui s'était borné à remarquer que... les routes étaient plus longues que larges, — impressions des plus exactes.

Un autre, plus profond dans sa manière d'observer, avait copié le "règlement" d'un hôtel exotique. Et le voici: messieurs les voyageurs couchent avec leurs bottes ou leurs souliers;

20 Trois coups frappés à la porte pendant la nuit indiquent qu'un meurtre vient d'avoir lieu dans l'hôtel et qu'il faut se lever tout de suite (c'est rassurant!);

30 On est prié de ne pas enlever les briques qui sont dans les matelas (voilà qui dame le pion aux noyaux de pêches);

40 S'il pleut dans la chambre, il y a un parapluie sous le lit, etc., etc.

Espérons que vous rencontrerez, au cours de vos voyages de vacances, des hôtels moins pittoresques et des lits plus douilletts.

— o —

COMMENT ILS VONT AU LIT

La vieille fille... jette son tricot sur la table, s'étire et se retire. Il est neuf heures. On la reverra qu'à bonne heure le lendemain matin.

Le père... se fait apporter une pomme, la coupe en quatre parties égales, en mange le quart, puis l'autre,

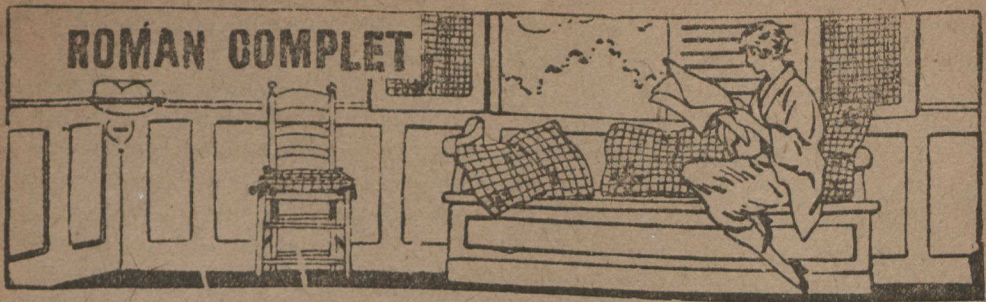
puis l'autre et l'autre également. Il est 10,30 h. Dix minutes plus tard le père est au lit et dort profondément.

débutante de 17 ans... se rend au lit assez tard. Il est 11,30 h. Si par mégarde, vous entrez dans une chambre à coucher et que vous apercevez une robe de mousseline blanche étendue dans un beau désordre au milieu de la pièce, un bas de soie rose dans un coin et un autre bas de soie rose dans un autre coin, puis ici et là des monceaux de lingerie de tout genre; pour l'amour de Dieu, rebroussez chemin, vous êtes chez une jeune fille de 18 ans.

Le fils aîné... entre se mettre au lit assez tard. Si vers minuit ou un peu plus tard vous entendez des pas dans le passage, c'est que le fils aîné va se coucher. Si vous vous informez pour savoir qui entre, une voix vous répond: "Ne parlez pas si haut. Chut! Vous allez réveiller papa".

L'oiseau de nuit... a plusieurs variétés: le noctambule et le reclus. Le noctambule est toujours absent et le reclus est toujours présent. Le reclus porte des lunettes et a toujours un livre sous le bras; le noctambule porte un monocle et a toujours un nouvel amour dans le coeur. Les deux variétés se couchent à six heures... du matin.

Le bébé... a besoin d'un père, d'une mère et d'une bonne pour aller au lit. Il lui faut embrasser tout le monde avant de se retirer, il lui faut un verre d'eau et ses joujoux dans son lit, il lui faut de la lumière dans la pièce à côté, il a besoin d'être mieux brodé, d'être bercé, il lui faut aussi une histoire, etc., etc. Vous pouvez le mettre au lit, mais tous les pères, mères ou bonnes ne pourront jamais faire dormir un bébé.



LA MAISON DE TERREUR

ROMAN MYSTERIEUX INEDIT

PAR PAUL DE GARROS

I

— Mais c'est horrible, ce qui nous arrive, ma chère petite Denise! Vous ne croyez pas?...

Denise Duhamel, à qui s'adressait cette exclamation véhémement, était une superbe fille de vingt-cinq ans, fine et gracieuse, aux traits délicats, au teint éclatant, aux grands yeux noirs veloutés, que faisait valoir une opulente chevelure rousse.

Elle hocha la tête d'un air hésitant, sans répondre.

— Vraiment, vous n'êtes pas de mon avis? continua Maurice Corbières. C'est l'évidence, pourtant. Comprenez donc que je vous aime, que je vous adore, Denise, et que, vous aimant de toutes les forces de mon être, je vous veux heureuse, complètement heureuse, non seulement moralement, mais aussi matériellement, c'est-à-dire entourée de tous les agréments que donne la fortune.

— Il me suffit d'être heureuse moralement, fit la jeune fille, c'est-à-dire d'être aimée, car tout est là...

— Non, à moi cela ne suffit pas.

Je vous veux ou plutôt je vous voulais, puisque maintenant mon rêve est irréalisable, je vous voulais à l'abri de tout souci matériel... mieux: nageant dans le luxe... Ce n'était à mes yeux qu'une juste revanche, qu'une équitable réparation de tout le mal que vous fit jadis mon père en ruinant le vôtre.

— Bah! A quoi bon revenir sur le passé qui est mort, qui est oublié?...

— Est-il oublié, ce passé, autant que vous le dites, Denise? J'en doute un peu et il me semble bien que vous êtes toujours animée d'une haine violente, farouche, contre celui qui, en dépouillant votre famille de tout ce qu'elle possédait, vous a jetées, vous et votre soeur, dans cet abîme de misères.

— Il est certain que la vie a été dure pour nous! murmura Denise.

— Elle a été atroce, je le sais, puisque j'ai été votre confident pendant ces jours sombres, mais vous me rendrez cette justice que j'ai toujours cherché à alléger votre peine, à soulager votre détresse.

— Merci, Maurice, vous êtes bon et mon attachement pour vous a été fortifié, vous le savez, par l'infinie reconnaissance que m'ont inspirée toutes vos bontés.

— Mais cela ne suffit pas, poursui-

vit le jeune homme en s'animant, je veux vous donner mon nom, pour que vous soyez sûre de recevoir un jour, par le jeu normal de l'héritage, l'argent qui vous a été volé jadis, l'argent qui a passé de la poche de votre père dans celle du mien.

— «Quand je dis: je veux... j'exprime que ma volonté de vous épouser n'a pas changé, mais maintenant, dans la situation actuelle, à quoi bon y penser, hélas!... Enfin, si ce rêve n'a pas été réalisé au moment où il a été formé, c'est qu'il m'a fallu compter tout à la fois avec votre résistance et avec celle de mon père.

— «Oh! je me souviendrai toujours de son épouvantable colère lorsque je lui ai signifié ma résolution bien arrêtée d'épouser Denise Duhamel. Pourtant, cette hostilité, je me sentais de force à la vaincre, ma chère Denise, si j'avais été soutenu par vous. Mais c'est alors que vous m'avez déclaré que vous ne pouviez pas être ma femme. Pourquoi?... Pas de raisons. Pas d'explications.

— «Hélas! maintenant, je le répète, il ne peut plus être question de ce mariage, puisque me voilà aussi pauvre que vous, puisque je ne peux plus vous apporter que la misère, au lieu de la réparation que je vous dois... Et vous ne trouvez pas cette situation atroce, tragique?... Je vous aime tant, Denise!...

— «Moi aussi, mon bon Maurice, j'aurais été heureuse de partager votre vie; mais, puisque c'est impossible pour le moment, il faut se faire une raison, et je me contenterai de la joie d'être aimée qui m'est infiniment plus douce, croyez-le bien, que la jouissance des richesses... Allons, remettons nos projets à plus tard, et n'en parlons plus... Mais vous ne m'avez toujours pas dit comment M. Valentin Corbiè-

res, votre père, a pu d'une extrême opulence tomber dans un dénuement complet.

— «Hé! C'est l'éternelle histoire... Mon père, tout riche qu'il fût, a trouvé qu'il ne l'était pas encore assez. Il a donc voulu, pour augmenter ses richesses, tenter une opération formidable, une spéculation gigantesque, qui, si elle avait réussi, eût d'un seul coup triplé, quadruplé ses capitaux. Mais la Fortune l'a trahi; et d'un seul coup il a tout perdu. C'est du moins ce qu'il m'a raconté.

— «Il est bien extraordinaire, objecta Denise d'un air incrédule, que l'on puisse perdre dans une seule spéculation tout ce qu'on possède... quand on possède beaucoup.

— «C'est aussi mon avis, approuva Maurice Corbières. Je trouve cela bizarre, incompréhensible. Mais mon père l'ayant affirmé, je n'ai pas le droit d'en douter. Du reste, sa conduite est là pour prouver qu'il est maintenant réduit à une situation très précaire.

— «Pour qu'il se soit décidé à sacrifier son petit château de Fraicheval, auquel il tenait tant, il faut qu'une impérieuse nécessité l'y ait contraint. Et enfin, pour avoir sollicité la place de juge de paix qu'on vient de lui accorder, il faut vraiment qu'il n'ait pas pu faire autrement.

— «Alors, c'est fait, M. Corbières est nommé juge de paix à Liverdon?

— «C'est fait. Mon père doit prendre possession de son poste très prochainement. Il ne nous reste plus qu'à trouver à Liverdon une maison susceptible de nous abriter tous, pour que nous transportions nos pénates dans cette horrible petite ville.

— «Pourquoi vous en plaindre? Nous nous verrons plus facilement.

— «Nous serons plus près, sans doute, mais il nous sera peut-être plus dif-

ficile de nous rencontrer sans éveiller l'attention; tandis que, de Fraicheval, j'abordai aisément cette maison isolée sans être vu de personne.

— C'est vrai. Faudrait-il donc ne plus nous voir?

— Oh! ça, jamais! protesta Maurice avec énergie. Je vous aime trop, Denise, pour consentir à vous perdre de vue. . . je vous aime trop pour renoncer à vous. Puisque je ne peux plus compter sur la dot que mon père aurait pu me donner, je vais travailler pour être à même de vous offrir bientôt mon nom.

— Comment trouverez-vous à Liverdon le moyen de vous créer une situation lucrative? Il n'y a rien à faire dans ce trou, comme vous dites.

— Pourtant, d'autres ont réussi à y gagner leur vie. J'essaierai. Comprenez donc, Denise, que ce serait atroce pour moi de m'éloigner d'ici. . . alors que vous êtes parvenue à y revenir, à vous y cacher.

— Ah! ne parlez pas de cette folie, de ce coup d'audace! Je frémis à la pensée que notre présence pourrait être découverte. . .

— Bah! Personne ne songe à vous chercher dans cette maison isolée et abandonnée.

— Quel coup de théâtre, si notre retraite était découverte! et quel désastre!

— Allons, n'y pensons pas, et espérons que l'avenir nous dédommagera de nos peines, de nos épreuves présentes. Pourvu que vous consentiez à m'attendre, Denise, tout le reste m'est égal, car j'ai foi que tôt ou tard je serai en mesure d'assurer votre bonheur.

— En attendant, mon ami, soyez prudent. . . Voyons, il faut partir. Surtout, qu'on ne nous voie pas sortir d'ici. . . Au revoir! A bientôt!

Maurice baisa longuement, pieuse-

ment, les mains que lui tendait la jeune fille, et, entrebâillant la porte, se jeta dans la nuit.

II

Maître Eusébe Lardy, l'unique notaire de Liverdon, était un homme de trente-cinq ans, à la tournure élégante, moustache et cheveux blonds, physionomie fine et distinguée.

Enfant du pays, il avait jadis été clerc dans son étude au temps où la gérance son prédécesseur; mais celui-ci n'ayant pas de fille à lui colloquer, Eusébe était encore célibataire.

L'idée de se marier ne lui répugnait pas. C'était l'occasion qui lui avait manqué jusqu'à présent. On prétendait bien qu'il avait jeté un jour son dévolu sur Mlle Marthe Corbières. Mais on dit tant de choses dans les petites villes. En tous cas, ayant tardé à se déclarer, il n'avait plus envie de le faire maintenant que M. Corbières était ruiné.

Le digne officier ministériel était occupé ce matin-là à dépouiller son courrier dans son cabinet de travail, lorsqu'on lui annonça la visite de M. Valentin Corbières et de Mme Sophie Corbières, son épouse.

Il donna ordre de les introduire aussitôt et, avec sa bonne grâce habituelle, s'enquit de l'objet de leur démarche.

— Mon cher maître, commença M. Valentin Corbières, vous nous voyez fort embarrassés et fort ennuyés: il nous est impossible de trouver dans Liverdon un logement convenable pour nous.

— Parbleu! C'était à prévoir, il n'y a que des maisons de paysans, qui ne sont d'ailleurs pas libres; et les quelques maisons bourgeoises qui existent sont habitées par leurs propriétaires.

— Cependant, il faut que je m'installe cette semaine, puisque d'une part j'entre en fonctions mardi prochain et que, d'autre part, ayant vendu Fraicheval, je suis obligé de livrer samedi mon petit château au nouveau propriétaire.

— Votre acquéreur refuse de vous accorder un délai?

— Absolument. L'acte indique, comme vous le savez, qu'il doit entrer en jouissance samedi. Il y tient; il entrera en jouissance samedi.

— Situation tragique! murmura le notaire. Il faut pourtant que vous trouviez un abri pour vos meubles, car en ce qui vous concerne personnellement, vous et votre famille, vous auriez toujours un abri provisoire à l'hôtel du Boeuf.

— C'est d'ailleurs à l'hôtel du Boeuf, observa Mme Corbières, que logent tous les fonctionnaires: l'agent-voyer, le receveur d'enregistrement, etc. Il est vrai qu'ils sont célibataires.

— C'est pour cela qu'ils y logent.

— M. Bridier, votre prédécesseur, logeait là également, poursuivit le notaire, mais il était veuf et cela simplifiait les choses; tandis qu'il est difficile d'installer à l'hôtel toute une famille. Non, repoussons cette éventualité, il est indispensable que vous trouviez une maison... Voyons, cherchons encore... Je connais pourtant bien Liverdon... Ah!... il y a bien, sur la route de Fraicheval précisément, cette vieille maison du seizième siècle que l'on appelle "château Gaillard".

Mme Sophie Corbières ne put réprimer un frisson.

— Je vous concède, continua Me Lardy, qu'elle est un peu loin du centre de la ville, qu'elle est complètement isolée et qu'elle est de plus fort délabrée. Dame! Lorsque quatre siè-

cles ont passé sur des murs, si bien bâtis qu'ils soient, ça ne vaut pas du neuf. Certes, l'avant-dernier propriétaire, M. Duhamel, l'avait assez bien restaurée. Mais depuis que, à la suite de sa mort, la maison a passé entre d'autres mains, personne ne s'occupe de l'entretien.

— Il n'y vient jamais, le nouveau propriétaire? interrogea M. Corbières.

— Jamais. Et tout est à l'abandon.

— C'est vous probablement, mon cher maître, qui êtes chargé de surveiller la bicoque et de la louer, s'il y a lieu.

— Oui, mais je vous avoue que je m'en désintéresse complètement... Pourquoi ferais-je mieux que le propriétaire qui s'en moque absolument?

— Evidemment. Mais ce n'est pas étonnant, dans ces conditions, que la maison ait l'apparence lamentable des choses abandonnées.

— Et c'est cela que vous nous offrez comme logement? intervint soudain Mme Corbières d'un ton farouche et apeuré.

— Je serais heureux, madame, si je pouvais vous donner le choix entre plusieurs immeubles confortables, mais devant l'impossible...

— C'est un vrai coupe-gorge, cette maison, poursuivit Mme Corbières, ça en donne l'impression du moins: une mesure délabrée au milieu d'un jardin insulte... Vous savez très bien, d'ailleurs, monsieur Lardy, que des bruits sinistres circulent dans le pays sur cette bicoque, que la nuit on voit de la lumière filtrer à travers les planches mal jointes des volets, alors qu'au vu et au su de tout le monde la maison est pourtant inhabitée; ce qui tendrait à faire supposer qu'elle sert de repaire à quelque bande de voleurs... à moins qu'il ne faille attribuer ce

phénomène mystérieux à des esprits, à des revenants. . .

— Tais-toi, ma bonne Sophie, culpa M. Corbières d'un ton ironique, tu nous fais rire avec tes revenants. Comme s'il y avait des revenants dans notre siècle de précision, de clarté scientifique! . . .

— Cependant, on y voit de la lumière la nuit, répéta Mme Corbières.

— Bah! Bah! des ragots de bonnes femmes. . .

— Ce n'est guère rassurant tout de même.

— Cette lumière qui a été vue une fois par hasard, c'est l'imagination des gens hallucinés par les racontars populaires qui l'a fait jaillir dans leur cerveau détraqué, à moins que ce soir-là, un cheminéau ne soit venu chercher là un abri contre la tempête.

— Ah! tu vois. . . tu admets. . . Jolie perspective! . . .

— Mais, sois tranquille, lorsqu'il y aura des locataires permanents, il n'y aura plus de locataires intermittents, pas plus chemineaux que revenants. Je suis donc tout à fait d'avis que nous nous logions à "Château-Gaillard".

En affirmant cette opinion, M. Corbières avait cependant un ton hésitant, comme si une arrière-pensée l'eût empêché d'adopter cette solution sans restriction.

— Dame! approuva le notaire, si vous n'allez pas à "Château-Gaillard", je me demande où vous irez.

— J'aurais dû réfléchir à tout cela, observa l'ex-châtelain de Fraicheval, avant de me faire nommer à Liverdon. Mais j'y ai vu l'avantage de ne pas changer de pays, de ne pas devenir un déraciné, et je n'ai pas pensé à autre chose. Et le poste de juge s'étant trouvé vacant par suite de la mort subite de M. Bridier, j'ai cru bien faire en saisissant l'occasion.

— Si tu m'avais écoutée, grogna Mme Corbières, tu aurais demandé Béziers.

— Et tu penses, ma bonne, qu'on m'aurait donné ce poste-là pour débiter! On m'aurait envoyé promener tout simplement, et peut-être nommé nulle part. Voilà ce que j'aurais gagné avec mes prétentions folles.

— N'importe où, nous n'aurions pas eu à subir les ennuis que nous éprouvons dans ce trou de Liverdon.

— Trop tard pour récriminer.

— Non, il n'est jamais trop tard pour récriminer. . . Les récriminations préparent l'avenir. Quant à habiter "Château-Gaillard" eh bien, vraiment, si tu voulais m'en croire! . . .

M. Valentin Corbières jugea que le moment était venu de faire acte d'autorité.

— Ma chère amie, interrompit-il, je regrette beaucoup de te contrarier — cette contrariété ne sera d'ailleurs que passagère — mais il faut en finir. Si nous ne nous décidons pas immédiatement, nous risquons de nous trouver samedi dans le plus cruel embarras, littéralement sur les chemins.

"J'estime donc, mon cher maître, continua-t-il en s'adressant au notaire, que la sagesse me fait un devoir de traiter cette affaire le plus tôt possible. Où habite le propriétaire de la maison? Il n'y a pas une minute à perdre.

— Il habite Paris, mais j'ai pleins pouvoirs pour traiter à sa place. Nous pouvons donc dresser et signer le bail aujourd'hui même. Il serait peut-être bon cependant que vous fissiez d'abord à la maison une rapide visite.

— C'est juste, c'est juste, bredouilla M. Corbières confus de n'avoir pas eu le premier, cette idée. Mais, au fait, je la connais la maison, j'y suis entré jadis. . . et bien souvent.

— Tu ne connais pas l'état de délabrement dans lequel elle se trouve sans doute, ronchonna Mme Sophie Corbières implacablement hostile.

— Allons la voir.

Séance tenante, les deux époux, sous la conduite du notaire lui-même, partirent pour "Château-Gaillard".

La maison était en effet dans un état de délabrement lamentable. Mais M. Lardy affirma que les réparations pouvaient très bien être faites après l'eménagement, et M. Corbières approuva énergiquement le notaire. Quant à Mme Corbières, elle continua à protester. Ce qui n'empêcha pas les deux hommes de rentrer à l'étude, où l'engagement fut préparé et signé sur-le-champ.

Mais, le soir, au dîner de famille qui réunit les époux Corbières et leurs enfants, ce fut une autre affaire. Quand M. Corbières annonça qu'il avait loué "Château-Gaillard", Maurice protesta violemment.

— Mon, père, c'est impossible.

— Pourquoi donc?

— La maison est en ruines.

— Tu la connais?

— Oh! par on-dit seulement, bredouilla le jeune homme assez troublé, mais d'ailleurs l'aspect extérieur, qui indique suffisamment ce que peut-être l'intérieur, n'est pas réjouissant.

— Moi, déclara à son tour Marthe Corbières, je mourrai d'ennui et de peur dans cette baraque.

— Tu le vois, triompha la mère, tout le monde te désapprouve. Il ne peut en être autrement. C'est une folie, une pure folie. Ce qui est le plus navrant, c'est que cette folie va sans doute avoir une fâcheuse répercussion sur la santé de notre chère Marthe, si nerveuse déjà.

— Ne dirait-on pas que Marthe a douze ans et que la peur des revenants

va lui "tourner les sangs"! Voyons, une fille de vingt-trois ans, solide comme elle l'est, n'a pas peur des esprits, que diable!

— Tu oublies que Marthe a eu, il y a six ans, une maladie nerveuse, que nous avons eu beaucoup de peine à guérir, et que la moindre émotion peut la faire retomber dans l'état où elle était.

— Allons, allons, ma chère amie, tu exagères, coupa M. Corbières, que les critiques rendaient acerbe. Marthe a eu des troubles nerveux au temps dont tu parles, parce qu'elle était anémique. Maintenant, elle est guérie. Il n'y a aucune raison pour que ça recommence.

— Dis donc plutôt, pour tout résumer en un mot, que tu veux avoir raison et qu'aucun argument contraire à ta décision ne te convaincra.

— Mais non, je n'ai aucun parti pris, protesta M. Corbières, je me défends simplement. Crois-tu, par hasard, que "Château-Gaillard" est mon idéal? Pas le moins du monde. Seulement, devant l'impossibilité de trouver autre chose je me raccroche à cette mesure et j'essaie de vous démontrer que cette mesure n'est pas aussi horrible que vous le prétendez. Je constate d'ailleurs que jusqu'à présent je n'ai pas réussi. Eh bien, soit! je renonce à vous faire entendre raison. Mais lorsque, après-demain, nous serons sans gîte, vous serez sans doute très heureux de vous mettre à l'abri sous ces vieilles tuiles moussues.

Lasse d'entendre discuter, Marthe quitta la table pour se retirer dans sa chambre. Deux minutes après, Maurice s'en fut de son côté.

Et les deux époux ayant épuisé leurs arguments se turent. Mais cet apaisement momentané cachait sans nul doute de violents orages futurs.

III

Maurice Corbières avait vingt-huit ans. C'était un garçon superbe, grand, bien découplé, barbe et cheveux châtains, les traits réguliers, le visage ouvert et sympathique.

Marthe, sa soeur, qui venait d'atteindre ses vingt-trois ans, ne lui ressemblait pas du tout. D'assez belle venue également, souple et admirablement campée, mais très brune, avec de grands yeux bleus, la peau ambrée, les traits délicats, elle n'avait avec son frère aucun air de famille.

Quant au moral, il était, chez le frère comme chez la soeur, excellent.

Bons naturellement, indulgents pour tous avec une nuance d'insouciance, il n'y avait jamais place dans leur esprit pour une intention mauvaise.

Le seul reproche qu'on pût leur faire — et encore c'était aux parents surtout qu'il aurait fallu l'adresser — c'est qu'ils étaient l'un et l'autre des oiseaux de luxe.

Gâtés, choyés, habitués à faire plier tout leur entourage au gré de leurs caprices, accoutumés à jouir de toutes les douceurs de la fortune, élevés à ne rien faire, destinés à attendre le mariage riche, ils étaient tous les deux des êtres inutiles et désœuvrés, que l'idée du moindre travail désorientait.

La ruine du père les frappait donc cruellement. Mais, à vrai dire, depuis que cette ruine était consommée, ils n'avaient ni l'un ni l'autre envisagé les moyens de réparer la catastrophe, tant l'idée de faire oeuvre de leur intelligence et de leurs doigts s'acclimatait difficilement dans leur cerveau.

Maurice, en affirmant à Denise Duhamel qu'il allait essayer de gagner sa vie pour pouvoir l'épouser, Maurice s'était donc un peu avancé à la légère. Cependant, en faisant cette promesse,

en prenant cet engagement, il était de bonne foi.

Après tout, son amour pour Denise était peut-être capable de transformer sa paresse invétérée en une activité débordante.

En attendant que ces belles intentions pussent devenir des réalités, Maurice, dès qu'il sut que son père avait loué "Château-Gaillard", crut utile d'en informer immédiatement Denise.

L'automne finissait, un automne sec et chaud. La soirée était tiède et le ciel serein. Le jeune homme avait fait si souvent, même la nuit, le chemin de Fraicheval à Liverdon, qu'il connaissait les moindres accidents de la route. Aussitôt qu'il eut quitté la salle à manger, laissant son père et sa mère en tête-à-tête, il prit donc sa canne et son chapeau et se dirigea d'un pas rapide vers la petite ville.

Dès qu'il fut en présence de la jeune fille, il exposa ce qu'il venait d'apprendre. Mais, au lieu de la stupeur, du désarroi, de l'affolement qu'il s'attendait à constater chez son interlocutrice, il eut la surprise de voir sa déclaration accueillie par un éclat de rire.

— Vous ne me croyez pas? dit-il. C'est pourtant vrai.

— Mais non, ce n'est pas cela, fit-elle en riant toujours, je ne conteste pas l'exactitude de votre renseignement, je m'amuse parce que, aujourd'hui, en fouillant dans les papiers laissés par papa, j'ai découvert une relation concernant précisément Château-Gaillard et dans laquelle il est dit, avec force détails et preuves à l'appui, que cette vieille bicoque contient un trésor.

— Un trésor!... Oh! si nous le trouvions, Denise, ce serait la solution du problème de notre mariage.

— Attendez que je m'explique... un trésor qui aurait été caché dans les caves au moment de la Révolution par un comte Adalbert d'Anglemar, qui se sentait menacé, comme tant d'autres, de déshonneur, de mort et de confiscation.

— Qui prouve que ce trésor, si réellement il a existé, n'a pas été mis à jour et pris par les gens qui ont habité la maison depuis.

— Je ne le pense pas, répondit Denise, car c'est ma famille qui a possédé Château-Gaillard depuis l'époque révolutionnaire jusqu'à ces dernières années, et je n'ai jamais entendu dire qu'elle fût entrée en possession d'un trésor.

— Cependant, elle a eu connaissance de ce trésor, puisque les papiers qui établissent son existence proviennent justement de vos ascendants.

— Oui; et je ne comprends pas bien ce qui a pu se produire. Peut-être personne n'a-t-il pris garde au contenu de ces papiers. Au bien, on a cherché le trésor et on ne l'a pas trouvé.

— Rien d'étonnant à cela. C'est qu'il y en a des caves et des caves sous cette grande baraque.

— On prétend même que ces caves se prolongent par des souterrains qui s'étendent dans la direction de Fraicheval et qui devaient autrefois faire communiquer Château-Gaillard avec une forteresse moyenâgeuse beaucoup plus importante et aujourd'hui rasée, dont Château-Gaillard n'était qu'une dépendance.

— Où avez-vous cela?

— Toujours dans mes paperasses.

— Mais c'est passionnant... il faudra me montrer cela... Oui, si, à force de patience, nous finissons par trouver ce trésor, quelle aubaine!

— Que vous êtes enfant! s'écria Denise. Ah! les trésors ne tombent pas si

facilement que ça entre les mains des gens qui en ont besoin. Il n'y a que dans les contes de fées que ces choses arrivent... non, je ne compte pas là-dessus pour améliorer notre situation, mais je trouve comme vous cette histoire passionnante et amusante.

— C'est toujours autant de pris sur les soucis... Mais, voyons, parlons sérieusement, Denise. Qu'allons-nous faire pour échapper à la situation infernale que crée pour nous, pour vous surtout, la décision de mon père?

La jeune fille secoua sa lourde tison rousse d'un geste insouciant, puis posant un doigt sur sa tempe, répondit d'un ton moitié grave, moitié ironique:

— Le fait est qu'il nous met dans de beaux draps, Monsieur Corbières!... Comment sortir de là?

— Soyez donc sérieuse, Denise, je vous en prie. La situation est très grave.

— Je le sais bien, reprit-elle. Elle nécessite même toute notre attention et j'avoue d'ailleurs que je suis incapable d'imaginer au pied levé une combinaison qui nous fournisse une solution pratique. Il faut que je réfléchisse. Quand ma soeur sera rentrée, nous tiendrons un conseil de cabinet.

— Ah! Mademoiselle Julie est sortie à cette heure?

— Oui, et pour un motif extraordinaire.

— Qu'est-ce donc?

— C'est le notaire, M. Lardy, qui lui a fait dire ce soir de passer à son étude le plus tôt possible pour affaire la concernant. Et comme elle n'est libre que le soir, elle s'est décidée tout de suite: il lui tardait d'être fixée.

— Quelle nouvelle surprise se cache là-dessous?

— Nous le saurons bientôt.

— Pas moi, interrompit Maurice,

car l'heure s'avance et il faut que je rentre à Fraicheval avant que tout le monde soit couché. Autrement, je m'attirerais demain matin des questions indiscrettes ou des remarques désobligeantes. Comme si, vraiment, je n'étais pas d'âge à rentrer sans contrôle à l'heure qui me plaît!...

Il s'arrêta, réfléchit un instant, puis prenant les mains de la jeune fille, il les embrassa longuement en murmurant:

— A demain, n'est-ce pas? Et tâchez d'ici là de trouver la solution... Je vais vivre dans des transes...

— Oui, c'est affolant, balbutia Denise en fixant sur l'élu de son cœur le regard profond de ses grands yeux bruns. Heureusement que Julie a de l'imagination! Elle trouvera sans doute, elle!...

IV.

— Tu vois, Sophie, s'exclama d'un ton triomphal M. Corbières, tout en surveillant les déménageurs qui transportaient le mobilier, tu vois, tu as encore crié d'avance et sans motif.

— Comment cela?

— A t'entendre, nous ne devons pas trouver une servante pour faire notre service dans notre nouvelle résidence, attendu qu'aucune fille du pays ne consentirait à habiter cette maison maudite, sur laquelle courent tant d'histoires effrayantes. Et nous ne sommes pas encore installés que déjà nous sommes pourvus.

— Un hasard! grogna Mme Corbières. Rien ne prouve d'ailleurs que cette fille restera, elle me semble bien délicate pour un si dur service.

— Enfin, puisqu'elle accepte, nous tâcherons de la garder, nous aurons pour elle les meilleurs procédés, elle y sera peut-être sensible.

— Peut-être. Essayons.

Les meubles casés tant bien que mal dans des pièces délabrées, il fallut monter les lits, chercher les draps, des couvertures pour les faire, puis organiser la cuisine pour cuire le dîner.

La nouvelle bonne se montra fort pressée et très débrouillarde.

Mme Corbières habituée pourtant à l'impeccable service de son Baptiste et de sa Noémie — un ménage de serviteurs modèles qui, naturellement, n'avaient pas suivi leurs maîtres dans la débacle — se montra très satisfaite des aimables dispositions de sa bonne à tout faire, et lui prodigua compliments et encouragements.

— Julie, je suis très contente de vous. Si vous continuez, je vous augmenterai le mois prochain. A la bonne heure! Voilà une fille entendue, intelligente, active et serviable.

Julie se contenta de sourire en s'inclinant, et il semblait que son sourire était plein de réticences.

Marthe s'en aperçut et mâchonna tout bas:

— Ah! par exemple, je crois que maman se fait des illusions. M'est avis que la précieuse Julie lui causera au contraire de cruels déboires.

Quelques jours s'écoulèrent dans le tohu-bohu de l'installation sans que rien vint modifier la première impression de Mme Corbières. D'où il ne faut pas conclure que l'ex-châtelaine de Fraicheval fut tranquille et délivrée de tout souci. Au contraire, la pauvre femme était rongée de tracasseries, de préoccupation, de craintes.

Car, si ses journées qui se passaient à ranger des placards et des armoires étaient pénibles, ses nuits étaient encore bien plus dures, peuplées pendant le sommeil d'atroces cauchemars, et, pendant l'insomnie, d'hallucinantes évocations.

— Non, non, répétait-elle du soir

au matin, jamais je ne m'habituerai à vivre dans cette maison maudite.

On s'habitue à tout.

Peu à peu, l'apaisement se faisait.

Les nuits de Château-Gaillard, en dépit des hallucinations de Mme Corbières, n'offraient aucune scène de sabbat, aucune apparition de fantôme.

Sophie commençait à s'endormir dans une sécurité relative.

Un matin, cependant, après une nuit particulièrement fiévreuse, Mme Corbières éprouva une première alerte. En pénétrant dans la salle à manger, un peu endormie encore, elle ne vit pas une crédence qu'elle avait placée la veille entre les deux fenêtres, en face le buffet.

Aussitôt, elle ressortit de la salle comme un tourbillon, en criant de toutes ses forces: "Au voleur! Au voleur!"

Puis, comme les autres habitants de la maison ne jugeaient pas à propos de lui répondre, soit qu'ils fussent occupés d'ailleurs, soit que, la sachant portée à l'exagération, ils jugeassent inutile de se déranger, elle porta au dehors ses vociférations et ses clameurs.

La route passant devant Château-Gaillard était, à cette heure matinale, sillonnée par des rouliers, des laitiers et des maraichers se rendant au marché de Liverdon.

Les cris et gesticulations de Mme Corbières leur donnèrent l'idée qu'un malheur était peut-être arrivé. Ils s'arrêtèrent pour se renseigner. L'attroupement fut bientôt considérable. Et comme le garde-champêtre surveillait sur ces entrefaites, quelqu'un lui suggéra:

— Cette dame crie: "Au voleur!" C'est sans doute qu'elle vient d'être volée. Vous pourriez peut-être vous informer.

Le représentant de la loi fut de ce avis. Il s'approcha et questionna Mme Corbières.

— Voyons, qu'est-il arrivé?

— Oh! monsieur le garde-champêtre, une chose épouvantable; j'en suis encore toute frémissante.

— Remettez-vous. Voyons, qu'est-ce que c'est?

— Il y a dix minutes environ, tout le monde à la maison reposait encore et j'étais moi-même au lit mais éveillée, lorsque j'ai entendu du bruit dans la salle à manger. Je me suis levée aussitôt, habillée à la hâte et j'ai couru de ce côté. Personne. Les cambrioleurs étaient déjà partis. Mais il était impossible, hélas! de nier leur passage, puisqu'une crédence, que j'avais placée moi-même hier soir entre les deux fenêtres avait disparu... Hein quelle audace! Des bandits qui s'introduisent en plein jour chez les honnêtes gens pour enlever les meubles!

"J'ai été tellement affolée que, sans songer à prévenir mon mari, mon fils la bonne, je n'ai pas vu d'autre moyen pour pincer les voleurs, que l'ameuter les passants... Je suis sortie aussitôt mais je dois avouer que je n'ai vu aucune trace de cambrioleurs. Cependant, la porte était ouverte, c'est une preuve.

— Le coup avait été soigneusement préparé, observa quelqu'un.

— C'est sans doute la bande des dévaliseurs d'églises, qui ont tant fait parler d'eux, il y a quelques semaines ajouta un homme grave.

— Voyons, voyons, reprit le garde-champêtre avec autorité, il ne s'agit pas de se lamenter. Soyons pratiques! Il faut fouiller tout de suite la maison! Si des cambrioleurs s'y sont introduits, ils y sont encore, nous les pincerons.

Le défenseur de l'ordre pénétra aus

sitôt dans la vieille bicoque, précédé de Mme Corbières et suivi de plusieurs passants.

Toute la bonde s'engouffra d'abord dans la cave. Rien. Elle gagna ensuite les combles. Rien.

Mais, au moment où elle redescendait au premier étage pour continuer la visite domiciliaire, elle se heurta à un homme en bras de chemise, à une jeune fille en peignoir rose et à un jeune homme en pyjama.

C'étaient M. Corbières, Marthe et Maurice, qui, réveillés par le vacarme, venaient aux renseignements.

— Ah! ça, commença le juge de paix d'un ton dépourvu d'aménité, voudriez-vous me dire ce que signifient cette invasion, ces cris, ce tohu-bohu?...

— Ah! mon ami, gémit Sophie frémissante et crispée, un vol d'une audace inouïe vient d'être commis ici, dans la maison, dans la salle à manger, à deux pas de notre chambre, et tu n'as rien entendu. C'est beau, le sommeil de l'insouciance! Heureusement, j'ai entendu, moi, et j'ai donné l'éveil et grâce à moi...

— Cependant, madame, interrompit le garde-champêtre nous n'avons relevé jusqu'à présent aucune trace de cambrioleurs...

— Voyons, qu'est-ce qu'on a volé? interrogea Valentin.

— Ce qu'on a volé?... La crédence dans la salle à manger, tout simplement.

— Un rien, comme tu vois.

— C'est étrange.

— Ah! oui, c'est étrange. Mais si tu n'as que ça à dire, tu peux...

— As-tu demandé à Julie si elle avait entendu? coupa M. Corbières d'un ton autoritaire.

— Julie? Je ne l'ai pas vue. Où donc peut-elle être, au fait?

Soudain, Julie apparut sur le palier, un pot de lait à la main.

— Me voici, madame, dit-elle, je reviens de chez le nourrisseur, où j'ai attendu plus de vingt minutes.

— Ah! ma pauvre fille, c'est heureux que vous n'ayez pas été là, car autrement les cambrioleurs vous auraient peut-être tuée pour se débarrasser de vous, pour opérer à leur aise.

— Les cambrioleurs! balbutia Julie d'un air effaré. Il y a des cambrioleurs dans la maison?...

— Il y en a eu et il n'y en a plus, puisqu'on ne les trouve pas, mais leur passage est indéniable; ils ont enlevé la crédence de la salle à manger.

Le visage de la bonne révéla un ahurissement profond. Puis, soudain, elle éclata de rire.

— La crédence!... la crédence bredouilla-t-elle en s'esclaffant. Je sais... je sais...

— Parlez donc. Voyons, que savez-vous?

Et elle riait de plus belle, se tordant en effet littéralement.

— Parlerez-vous, voyons?

— Madame ne se souvient donc pas?... C'est nous deux, madame et moi, qui avons transporté la crédence hier soir dans la lingerie... Madame peut voir. Elle y est encore, j'ai pris le pot de lait dessus tout à l'heure.

L'hilarité la plus folle avait gagné tous les assistants de cette scène. Mme Corbières, prenant gaiement son parti de sa mésaventure, se décida à faire chorus avec les autres. Et l'affaire se termina au dépens du "bourgogne" de M. Corbières, dont le garde-champêtre et ses aides volontaires lampèrent deux bouteilles à la santé de la crédence.

— N'empêche, ma chère maman, disait Maurice pendant le déjeuner, ce matin-là, n'empêche que, pour que tu

puisses te forger de pareilles histoires, il faut que Château-Gaillard t'ait mis dans la tête l'obsession du mystérieux.

— Oh! tu ne te trompes pas, mon ami, je vis dans cette obsession...

— Pourvu qu'elle n'ait jamais de plus graves inconvénients! conclut le jeune homme.

Mais les "esprits" de Château-Gaillard devaient bientôt faire parler d'eux d'une façon plus sérieuse.

V

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis que les Corbières avaient transporté leurs pénates à Château-Gaillard. Et, en dépit des bruits sinistres qui couraient sur cette vieille bicoque avant qu'ils y entrassent, rien de fâcheux ne s'était produit.

C'était le calme, le calme plat.

Le juge de paix et sa famille commençaient à s'habituer à leur nouvelle résidence, lorsque, un soir, Marthe, arriva très émue, très surexcitée, dans le bureau où travaillait son père et lui dit:

— Vraiment, papa, il n'est pas possible que nous gardions Julie à notre service, sa manière d'agir à mon égard est insupportable.

— De quel crime s'est-elle donc rendue coupable? demanda en riant M. Corbières.

— Cette fille est d'une indiscrétion révoltante. Si, par hasard, je laisse ma porte entrebâillée quand j'entre dans ma chambre, j'entends aussitôt marcher derrière moi et si je me retourne brusquement, je vois disparaître dans le couloir une... robe qui me... semble être celle de Julie.

— Tu lui as parlé?... Tu es sûre que c'est elle?...

— Je ne l'ai jamais interpellée, car alors il m'eût fallu me fâcher... Mais

qui veux-tu que ce soit, puisqu'il n'y a pas d'autre femme dans la maison?

— Tu sais que Julie n'est jamais sortie de la campagne. Il faut donc tenir compte de son manque d'usage. Mais tu peux lui faire des observations, je suis persuadé qu'elle s'amendera, car c'est une brave fille.

Ce conseil était sage. En effet, dix jours ne s'étaient pas écoulés que Marthe faisait spontanément l'aveu de son erreur.

C'était un matin, vers neuf heures. Comme elle sortait de sa chambre en courant, affolée, la jeune fille se heurta à sa mère dans le corridor.

— Maman, maman, s'écria-t-elle tout émue, ce n'est pas Julie qui commet l'indiscrétion de me suivre partout... C'est... c'est une femme qui a les cheveux rouges... Je viens de la voir... Je viens de la voir nettement dans la glace pendant que j'étais en train de me coiffer... Je n'ai pas pu distinguer son visage, qu'elle cachait avec ses bras, mais je suis sûre que ce n'est pas Julie.

Marthe, toute frémissante encore de l'émotion qui l'avait saisie, parlait d'une voix saccadée, sifflante. Mme Corbières la regarda d'un air inquiet que semblait dire: "Mon Dieu, est-ce que ma fille serait folle?" Puis, elle murmura.

— J'avoue, ma chère enfant, que j'aurais préféré voir se justifier tes griefs contre Julie: nous l'aurions congédiée; et tout eût été dit. Au contraire, comme il n'existe dans la maison aucune femme ayant les cheveux rouges, il faut admettre, si vraiment tu en as vu une, il faut admettre que quelqu'un s'est introduit ici pour nous mystifier, ou bien... que tu as rêvé.

— Oh! c'est impossible...

— Je ne vois pas d'autre manière d'expliquer...

Elle n'eut pas le temps d'achever. M. Corbières venait de se précipiter dans le couloir, les yeux égarés, le visage ensanglanté.

— Oh! mon pauvre ami, que t'est-il arrivé là? s'écria sa femme affolée.

— Il m'est arrivé, grogna le juge de paix, que j'ai failli me couper le cou en me rasant... C'est la faute de la nouvelle bonne... J'étais debout devant la glace et j'approchais le rasoir de ma joue, lorsqu'elle s'est précipitée soudain dans le cabinet de toilette sans demander la permission. Elle agitait ses bras au-dessus de sa tête et ses cheveux rouges flottaient au vent; elle avait vraiment l'air d'une folle.

Mme Corbières et sa fille se regardèrent, terrifiées.

— Naturellement, continua Valentin en étanchant le sang qui coulait de sa blessure, je me suis coupé, je ne pouvais pas faire autrement. Quelque maître qu'on soit de ses nerfs, on ne domine pas l'émotion d'une pareille surprise.

— Mais, mon ami, murmura doucement Mme Corbières, je te certifie que je n'ai pas engagé de nouvelle bonne et qu'il n'y a dans la maison aucune femme ayant les cheveux rouges.

— Comment! je viens de la voir dans mon cabinet de toilette aussi distinctement que je vous vois là toutes les deux.

— Je te jure que tu te trompes.

— Dis tout de suite que je suis fou.

— Je ne sais comment a pu se produire l'illusion dont tu as été le jouet, mais je te garantis que c'est une illusion... à moins que tu ne préfères admettre que des esprits...

— Laisse-moi donc tranquille avec tes esprits! coupa le juge de paix. Je t'ai déjà dit qu'à notre époque de lu-

mière, il était absurde de parler de revenants.

— En tous cas, il y a là un mystère que tu te declares impuissant à percer.

— Je ne sais pas, il faut voir, réfléchir, se renseigner...

— En attendant, ton sang coule... Voyons, il faut soigner cela. Après, nous aviserons.

— Aviser à quoi?

— A percer le mystère...

— Je ne suis pas de cet avis.

— Nous pourrions toujours avertir Julie, que si des faits semblables se reproduisent...

— Garde-toi bien d'ouvrir la bouche de tout cela à Julie, qui est une excellente domestique et qui, froissée qu'on la soupçonne, te tirerait immédiatement sa révérence.

— Non, non, rien ne prouve la culpabilité de Julie... Nous n'avons donc, pour l'instant, qu'à nous tenir cois. Ce qui ne nous empêchera pas d'agir, d'épier, de contrôler, de surveiller, jusqu'au jour où nous aurons une certitude.

Ce parti était sage. Il fut donc décidé que l'on s'efforcerait, en apparence tout au moins, de ne tenir aucun compte de l'incident.

Cependant, à partir de ce jour, chose curieuse, ce fut M. Corbières qui, au lieu de donner l'exemple du calme, se montra, plus que les autres, nerveux, inquiet, préoccupé.

Pour un oui ou pour un non, ou même sans rime ni raison, il entra dans des colères violentes, interminables. A d'autres moments, il était impossible de lui tirer un mot.

Le soir, dès le dîner fini, il s'enfermait dans son cabinet, sous le prétexte de travailler. Mais parfois, il en ressortait au bout d'un quart d'heure et descendait à la cave dans laquelle il faisait alors des stations sans fin.

“C'était, disait-il, afin de savoir si des étrangers n'essayaient pas de s'introduire dans la maison par la porte extérieure de la cave,—opération qui eût été difficile à réussir, car la susdite porte était munie d'un solide verrou intérieur, sans la complicité d'une personne de la maison.

Naturellement, cette surveillance ne donna aucun résultat.

Une nuit, pourtant, M. Corbières remonta de la cave extrêmement ému et vint rejoindre précipitamment sa femme à qui il raconta l'histoire suivante :

— Pendant que j'étais en faction, tapi derrière un tonneau, j'ai tout à coup entendu un bruit de ferraille dans le second caveau qui fait suite, comme tu le sais, à la cave principale et qui est lui-même encombré de futailles vides.

“J'avoue que j'ai eu le trac. Cependant, armant mon revolver, j'ai tourné bravement mes regards du côté d'où venait le bruit et j'ai vu alors deux yeux énormes et flamboyants qui me fixaient.

“J'ai crié: “Qui est là?” Et ne recevant pas de réponse, j'ai déchargé mon revolver dans la direction où flambaient les yeux. Mais, à la détonation, un éclat de rire sec et strident a seul répondu et les yeux se sont éteints.

“J'ai alors pressé le déclat de ma lampe électrique, j'ai regagné vite le rez-de-chaussée et me voilà. C'est drôle, hein?”

M. Corbières affectait de rire de son aventure, mais en réalité il tremblait encore de peur.

Et cette nuit-là, le juge de paix fut bien tenté de croire que les “esprits” n'étaient pas un mythe.

Naturellement, Mme Corbières fut encore plus que son mari bouleversée par l'incident burlesque et mystérieux de la cave, bien que cet incident lui

permit de triompher, en démontrant à tous que sa mauvaise impression sur Château-Gaillard était largement justifiée.

Marthe prit la chose en riant.

— Je crois que papa finit par se monter la tête, lui aussi, observa-t-elle tranquillement. Il aura rêvé, tout simplement. Enfin, cette apparition d'yeux flamboyants est plus amusante qu'effrayante.

Quant à Maurice, il blagua ouvertement, effrontément son père.

— Vois-tu, papa, cette histoire démontre une chose, c'est que l'imagination enfiévrée, surexcitée, peut, selon le dicton populaire, en faire voir de toutes les couleurs. Ne t'en défends pas. Certainement, tu es de bonne foi, il n'y a pas l'ombre d'un doute... mais tu as vu... ce que ton imagination t'a fait voir... C'est purement et simplement de l'auto-suggestion.

— Dis tout de suite que je suis gâteux, mon ami.

— Voyons, papa, ne te fâche pas. Je ne parle pas de gâtisme, je parle d'auto-suggestion. Ce n'est pas la même chose. Cette dernière se soigne et se guérit. Je vais prier mon ami Julius Abrassac, le distingué psychiatre de la Faculté de Montpellier, de venir examiner ton cas — notre cas à tous, car depuis que nous sommes à Château-Gaillard, tous, plus ou moins, nous faisons de l'auto-suggestion.

— Toi aussi?... Je croyais que tu savais dominer ta volonté, l'empêcher de s'égarer...

— J'essaie, interrompit Maurice pointu, mais je n'y réussis pas toujours: la contagion de l'exemple constitue un entraînement auquel il est parfois difficile de résister. Cependant, pour ce qui est des yeux flamboyants, je ne marche pas... Non,

c'est trop dur à avaler... D'abord, qu'entend exactement par yeux flamboyants? Des yeux qui seraient rendus plus brillants que nature par une substance spéciale?... Et, dans cet ordre d'idées, je ne vois guère que le radium qui pourrait jouer ce rôle.

— Or, le radium est une substance très rare, très chère et qui, de plus, brûle les corps avec lesquels elle est en contact. Il faudrait donc admettre, si réellement tu avais eu affaire dans la cave à un être en chair et en os, que cet être était un médecin, un pharmacien ou un préparateur de laboratoire, enfin quelqu'un étant à même de manipuler le radium.

— Hypothèse douteuse, presque invraisemblable. Du reste, tu reconnais toi-même que le porteur des yeux flamboyants a été rébelle aux balles ou plutôt insensible aux balles de revolver, et qu'en tirant sur lui tu n'as pas obtenu d'autre résultat que de le faire ricaner.

— Je le reconnais, et pourtant j'ai bien visé.

— D'où je crois être en droit de conclure, acheva Maurice, que tu as eu tout simplement affaire à un spectre, c'est-à-dire à un produit de ton imagination. Ce qui revient à dire que tu as été victime d'un phénomène d'auto-suggestion.

— Soit! concéda M. Valentin Corbières, résigné, je veux bien admettre que j'ai été suggestionné, puisque tu y tiens. Après tout, quand on l'est, on ne doit pas le savoir.

— Et je le répète, poursuivit le jeune homme, cela se soigne. Mon ami Julius Abrassac a fait des cures merveilleuses.

— Eh bien, je le verrai, s'il vient à Liverdon, déclara le juge de paix.

— Il sera ici dans deux ou trois jours. Il me l'a promis. Du reste, je

n'attendais que son arrivée pour vous faire une surprise.

— Ah bah!

— Oui, Abrassac vient installer dans notre petite ville une section de la ligue des contribuables dont il est vice-président — les médecins ne peuvent pas s'empêcher de faire de la politique — et je vais être nommé secrétaire général de ce groupement aux appointements de deux mille quatre cents francs par an.

— Comment! Tu te déciderais à faire quelque chose?... Tu comprendrais enfin la nécessité de gagner ta vie?... C'est inouï...

— Oh! papa, sois indulgent et... mets-toi à ma place. Pourquoi aurais-je cherché à gagner ma vie puisque jusqu'à présent tu suffisais à tout? Maintenant, au contraire...

— Ah bien, ma foi, interrompit M. Corbières, si ma déconfiture a eu comme résultat de t'inculquer l'amour du travail ou tout au moins l'idée de la nécessité du travail, c'est une sérieuse atténuation à l'ennui qu'elle m'occasionne.

— Seulement, papa, ajouta Maurice en entraînant son père à l'écart et en lui parlant à voix basse, tu ne seras pas surpris, que gagnant ma vie et devenant ainsi indépendant, je reprenne mes projets de mariage.

M. Corbières esquissa un geste de réprobation.

— Encore cette marotte! mâchonna-t-il d'un ton revêché, je croyais que c'était fini... Comment ne comprends-tu pas que ce qui était une folie, il y a six mois, un an, serait une bien plus grande folie encore aujourd'hui?

— Tu veux donc que je sois éternellement malheureux?

— Bah! à ton âge, les désespoirs d'amour passent vite.

— Je crois que celui-ci ne passerait pas facilement. En tous cas, je préfère ne pas en courir le risque.

— Qu'est-ce à dire?

— Cela veut dire que, si tu ne me donnes pas ton consentement à mon mariage avec Denise Duhamel...

— Eh bien?...

— Eh bien, je m'en passerai.

— Tu me braverais?... Tu ajouterais ce chagrin à tous ceux qui m'accablent déjà?...

— J'en serais désolé, mais il le faudrait bien, puisque tu ne veux pas entendre raison...

— Tu es fou, complètement fou, ricana M. Corbières. Tu l'étais déjà jadis, lorsque, riche, tu voulais épouser cette fille sans le sou, mais t'entêter dans cette lubie aujourd'hui que tu es aussi pauvre qu'elle, vraiment, c'est de l'aberration.

— Je vais avoir deux mille quatre cents francs d'appointement.

— Cette ressource peut te manquer d'un moment à l'autre, car l'emploi dont tu parles me semble d'une stabilité douteuse. Mais, même si tu conservais ce traitement, crois-tu donc que deux mille quatre cents francs suffisent pour faire face à toutes les dépenses d'un ménage?

Maurice baissa la tête d'un air abattu. Puis, la relevant soudain:

— On peut bien, lança-t-il, compter sur les surprises agréables qui peuvent se produire.

— Les surprises?... Elles sont toutes désagréables rectifia le jeune homme d'un air ironique et mystérieux.

— Pour en parler ainsi, c'est que tu la connais... Ce n'est donc plus une surprise.

— Oh! après tout, je peux te dire tout de suite de quoi il s'agit. Voici. Denise a trouvé récemment dans ses

papiers de famille un document curieux qui indique qu'un trésor a été caché au moment de la Révolution dans les caves d'une maison habitée jadis par ses parents. Elle espère, elle est convaincue, elle a la certitude que ce trésor tombera un jour, bientôt sans doute, entre ses mains.

Au mot de trésor, M. Corbières ne put dissimuler un petit geste d'embaras. Mais il se ressaisit tout de suite et éclatant de rire:

— Je vais te renvoyer, mon cher enfant, s'écria-t-il, le compliment que tu me faisais tout à l'heure. Tu prétends que les phénomènes étranges dont j'ai été témoin dans la cave proviennent de l'auto-suggestion qu'a créée dans mon esprit l'ambiance mystérieuse de cette maison.

— Je crois qu'on peut en dire autant du trésor caché dans la cave de ta bien-aimée. La croyance qu'elle y attache et que tu y attaches toi-même par ricochet ou plutôt par amour est purement et simplement un phénomène d'auto-suggestion.

Maurice hocha la tête en réprimant avec peine, sembla-t-il, une folle envie de rire.

— Nous verrons, murmura-t-il simplement.

— Par conséquent, conclut le juge de paix en affectant une gaieté bruyante, ton cas et le mien relèvent au même titre de la science de ton ami Julius Abrassac. Qu'il vienne!... Nous nous ferons soigner ensemble.

VI

— Monsieur, c'est M. Lardy qui voudrait vous parler.

— Oh! Julie, quel langage, quel style! Vous ne pourriez pas vous exprimer autrement?...

— Alors, vous ne lui avez pas dit que j'étais absent?...

— Dame! non, puisque je savais que vous étiez en train de travailler dans votre bureau.

— C'est que je dois justement m'absenter pour aller apposer des scellés au domaine du Breuil; j'ai donc très peu de temps. Enfin, puisque M. Lardy sait que je suis chez moi, je ne peux pas faire autrement que de le recevoir. Faites-le entrer au salon.

Julie exécuta une petite courbette, accompagnée d'un sourire ironique, et se retira pour exécuter l'ordre.

Me Eusèbe Lardy, le sympathique et frigrant tabellion était à peine introduit dans la grande pièce carrelée, vaguement garnie de meubles Louis-Philippe et de rideaux en reps grenat, qui servait de salon à la famille Corbières, que le juge de paix y pénétra lui-même, l'air affable et l'échine courbée.

— Comment ça va, mon cher maître, dit-il en tendant les mains au notaire.

— Très bien, mon cher monsieur, très bien, mais c'est à moi plutôt de vous demander comment vous vous portez dans cette maison qui ne brille pas précisément par le confortable.

— Mon Dieu, les santés sont assez bonnes.

— Et commencez-vous à vous habituer, les uns et les autres, à votre nouvelle résidence, à ce Château-Gaillard de sinistre réputation?

— Heu! Heu! à ce point, tout n'est pas parfait. Il y a bien, par-ci par-là, quelques accroches...

— Ah bah!

— Oui, des choses bizarres se produisent autour de nous et nous assistons à des phénomènes difficiles à expliquer.

— Vraiment?

— Mais Maurice prétend que tout cela n'existe que dans notre imagina-

tion. Nous sommes suggestionnés, dit-il, par l'ambiance mystérieuse qui règne dans cette maison, et il affirme que c'est un cas qui relève de la science médicale. Aussi, veut-il que nous nous fassions soigner par son ami le docteur Abrassac, le célèbre psychiatre de Montpellier, qui doit précisément venir à Liverdon ces jours-ci.

Me Lardy réprima avec peine une douce envie de rire.

— Il est certain, observa-t-il, que l'auto-suggestion peut expliquer les phénomènes les plus extraordinaires, mais de là à conclure que tout peut s'expliquer par l'auto-suggestion... Non, M. Maurice exagère... Enfin, vous pouvez toujours confier votre cas au docteur Abrassac, cela ne vous fera certainement pas de mal.

— J'y consens volontiers, répondit le juge de paix, mais à une condition, c'est que mon fils se soumettra lui aussi au diagnostic de son ami, car il m'a entretenu récemment d'une légende abracadabrante qui prouve qu'en fait d'auto-suggestion il n'a rien à m'envier.

— Pas possible! Monsieur Maurice d'esprit si calme, si pondéré, se laisserait influencer également par les histoires de revenants?

— Oh! tout autant que ceux qu'il critique. Il m'a servi, l'autre jour, un conte invraisemblable, où se mêlaient dans un chaos inextricable une théorie fantastique sur des propriétés du radium et une histoire de trésor soi-disant caché pendant la Révolution dans un souterrain tout proche de Fraichèval.

Le notaire ne put dissimuler un geste d'ahurissement et de pitié qui pouvait très bien signifier: "Il me semble que ce pauvre monsieur Corbières déménage complètement".

— Vous voyez, poursuivit le juge de

paix, que, si je subis l'influence néfaste de cette maison lugubre, mon fils ne la subit pas moins et quant au reste de mon entourage, c'est encore pire...

— Oui, murmura Me Lardy, je reconnais que les appréhensions de Mme Corbières étaient justifiées et que j'ai eu tort de vous offrir Château-Gaillard comme résidence.

— C'est moi, vous vous le rappelez, rectifia M. Corbières, qui ai insisté pour le choix de Château-Gaillard. C'est donc moi qui suis responsable des ennuis que nous subissons. Bah! Il n'y a qu'à prendre patience, ça passera sans doute.

— Mais pardon, mon cher maître, si je me permets d'interrompre cette conversation. Je suis attendu à trois heures au domaine du Breuil pour y apposer des scellés et j'ai maintenant tout juste le temps de m'y rendre. Du reste, en retardant mon départ, je risquerais de revenir qu'à la nuit close et ce n'est pas réjouissant de patauger dans les fondrières au milieu de l'obscurité.

— Oh! je suis tout au regret d'avoir dérangé vos projets, balbutia Me Lardy en se levant.

— Pardon! je ne vous prie pas de vous en aller, je vous laisse seulement entrevoir que j'aurai besoin de sortir bientôt...

— Aviez-vous quelque chose de spécial à me communiquer?...

— Mais... oui, bredouilla le notaire subitement intimidé. Seulement, si vous êtes pressé...

— Non, je ne le suis pas au point de vous fausser compagnie immédiatement, je peux parfaitement vous consacrer quelques minutes encore... Voyons, je vous écoute.

— C'est que... ce que j'ai à dire n'est pas facile à formuler... il faudrait certaines préparations...

— Oh! Vous m'effrayez! De quoi s'agit-il donc, grand Dieu?

Me Lardy hésita quelques secondes, puis prenant son courage à deux mains:

— Bah! reprit-il, c'est encore plus facile après tout de lâcher l'aveu d'un seul coup. Eh bien, voici: depuis longtemps, j'aime Mademoiselle Marthe et je serais le plus heureux des hommes si elle consentait à être ma femme.

Le juge de paix fit un geste de stupefaction.

— C'est une surprise? Vous ne vous doutiez pas de cela? poursuivit le notaire.

— J'avoue que je ne m'en doutais pas, que je n'y ai même jamais pensé. Et j'ignore si Marthe a deviné vos sentiments: elle ne l'a jamais laissé voir.

— Vous lui transmettez ma déclaration et ma supplique, vous serez mon avocat auprès d'elle, vous plaidez chaleureusement ma cause et je vous en serai éternellement reconnaissant.

— Mais... je ne demande pas mieux, fit M. Corbières d'un air paternel. Après tout, vous êtes pour Marthe un excellent parti. Vous appartenez à une famille fort bien posée, votre étude vous donne de beaux bénéfices, je ne peux donc désirer qu'une chose, c'est que votre projet se réalise. Je parle ici, bien entendu, au point de vue qui me concerne, car, pour ce qui est de la question sentiment, c'est à Marthe seule qu'il appartient de donner son avis, et la solution sous ce rapport dépend d'elle seule.

— J'espère, murmura le notaire, que je réussirai à convaincre Mademoiselle Marthe de mon ardent amour et à obtenir en retour un peu d'affection...

— Je le souhaite, mon cher ami, je le souhaite très sincèrement. Et maintenant, voulez-vous me permettre une

observation qui est toute à votre honneur. . .

— Dites.

— Pourquoi avez-vous attendu, pour me demander la main de ma fille, que je fusse ruiné? Je trouve là évidemment la preuve de votre parfait désintéressement, mais c'est un peu déconcertant. . .

— Je comprends votre étonnement, répondit Me Lardy, ma façon d'agir n'est pas dans la "note" si grossièrement utilitaire de notre époque. Mais quand vous étiez riche, j'étais, au point de vue de la fortune, dans un tel état d'infériorité par rapport à vous, que mon échec ne pouvait faire aucun doute. Je n'ai donc pas osé poser ma candidature, par crainte d'être qualifié à juste titre et sans profit de coureur de dot. Tandis que, maintenant, ma démarche prouve, comme vous le dites, que je suis entièrement désintéressé et que je suis guidé uniquement par mon amour ardent et profond pour Mlle Marthe.

— Parfait! approuva le juge de paix, votre réponse est d'une haute dignité et votre attitude est celle d'un homme au cœur noble et délicat. Mon cher ami, nous sommes faits pour nous entendre. Comme vous le souhaitez, je serai auprès de ma fille votre avocat chaleureux, tenace, pressant, et je suis persuadé que nous réussirons. Qu'est-ce qui prouve d'ailleurs que Marthe n'est pas déjà toute disposée à se laisser convaincre, toute prête à accepter cette union?

— Puissiez-vous dire vrai!

— Je lui transmettrai tout prochainement votre demande et je vous tiendrai au courant sinon de sa réponse, qui ne peut être immédiate, du moins de son impression et de . . . la mienne. Et maintenant, laissez-moi aller apposer mes scellés. Si je tarde davantage,

il n'y aura plus rien dans les armoires. Et moi, je serai sur les chemins à la nuit noire. A bientôt!

Les deux hommes échangèrent une étreinte tout particulièrement cordiale et se séparèrent, très satisfaits l'un de l'autre.

VII

Julius Abrassac terminait ses études de médecine — il était à sa dernière année d'internat — lorsque Maurice Corbières était arrivé à Montpellier pour commencer son droit.

Les deux jeunes gens avaient sept ans de différence.

Néanmoins, une circonstance fortuite les ayant rapprochés dès le premier jour et une sympathie réciproque les poussant l'un vers l'autre, la vie d'étudiant vécue en commun pendant plusieurs mois avait créé entre eux une très solide intimité, qui avait résisté à la séparation déjà lointaine.

Tandis que Maurice, en effet, sa licence de droit péniblement décrochée, rentra à Fraicheval pour ne rien faire, Abrassac, plus que jamais ardent au travail et dévoré d'ambition, poursuivait, sous la direction de son maître, le célèbre professeur Crescent, l'étude des maladies mentales, dans laquelle il acquérait rapidement une indiscutable maîtrise, décompensée tout de suite par une très large notoriété.

Et dans ces conditions, les relations entre les deux camarades d'autrefois étaient devenues forcément très rares; ce qui aurait dû en diminuer la cordialité.

Cependant, lorsque le docteur débarqua à la gare de Liverdon, il se jeta avec une joie sincère et un abandon d'enfant, au cou de Maurice Corbières, qui l'attendait sur le quai.

— Ah! mon pauvre vieux, comme

il y a longtemps que nous ne nous sommes vus! Pourquoi ne viens-tu pas à Montpellier, toi qui n'as rien à faire?

— C'est vrai... un peu de flemme! Et puis, pourquoi me déranger, puisque c'est toi qui viens vers moi?...

— Ingrat! Il m'a fallu, je te prie de le croire, faire un grand effort pour effectuer ce voyage, j'ai si peu de temps!... Mais tu as insisté si vivement, si amicalement aussi, pour que je vienne étudier sur place un cas intéressant qui te touche de près, m'as-tu dit, que je n'ai pas pu résister... Que ne ferais-je pas pour l'amour de la science d'abord et ensuite pour te faire plaisir?...

— Oh! tu sais, ne te monte pas la tête! Il n'y a peut-être rien d'intéressant du tout dans le fameux cas que je veux te soumettre. Il est possible que nous soyons tout simplement victimes d'une fumisterie. Dame! Entre la psychose et le charlatanisme, la nuance est quelquefois insaisissable.

— Maurice, déclara le docteur gravement, respecte les malades, c'est la meilleure façon d'honorer la science qui les guérit.

Tout en bavardant, les deux jeunes gens, bras dessus bras dessous, avaient pris la chaussée plantée d'arbres qui conduit de la gare à la ville de Liverton.

Un peu plus petit que Maurice, sec et nerveux, le torse souple, les cheveux bruns, la physionomie fine, complètement rasé selon la mode du jour, Julius Abrassac donnait l'impression d'une intelligence et d'une force.

Mens sana in corporé sano. Jamais l'adage latin n'avait trouvé une plus juste application.

Après un court silence, pendant lequel il parut s'absorber dans la contemplation du morne paysage d'hiver

qui s'offrait à ses regards, le docteur reprit soudain:

— Alors, ce Château-Gaillard de sinistre réputation vous en a fait voir de toutes les couleurs?

— Oh! à papa, à maman et un peu à ma soeur, murmura Maurice négligemment.

— Mais moi, je me tiens en dehors et au-dessus de ces manifestations, je m'y efforce du moins, car je ne parviens pas toujours à me soustraire à l'influence de l'ambiance.

— Est-ce bizarre, ponctua Julius, que des êtres sains, pondérés, raisonnables, se laissent dominer ainsi par des influences occultes!...

— Pardon! interrompit Maurice, je crois que, si ces êtres se laissent dominer c'est qu'ils y mettent beaucoup de bonne volonté.

— Cependant, tu avouais tout à l'heure que toi-même...

— Moi, ce n'est pas la même chose, mais mon cas demanderait des explications préalables que je n'ai pas le temps de te donner maintenant.

— Soit! remettons à plus tard l'examen de ton cas, et occupons-nous des autres. Mais avant tout, il est indispensable que je prenne contact avec mes sujets... Dis donc, tu m'as retenu une chambre à l'hôtel?

— Oui, nous n'en avons pas une à t'offrir. Tu seras, d'ailleurs, plus tranquille à l'hôtel du Boeuf.

— Eh bien, allons d'abord à l'hôtel du Boeuf.

— Tu y trouveras ta valise, que j'ai confiée au conducteur de l'omnibus.

— Et quand j'aurai fait un peu de toilette tu me conduiras à Château-Gaillard et me présenteras à ta famille.

— C'est le programme que j'avais arrêté: il est excellent. Tu dînes à la maison, d'ailleurs.

— Avec plaisir

Deux heures plus tard, Julius Abrassac était assis à la droite de Mme Corbières devant une table passablement servie, dans la salle à manger délabrée de Château-Gaillard. Et tandis que Julie se multipliant faisait de son mieux pour que le service ne fût pas trop défectueux, Marthe placée à côté du docteur buvait les paroles que celui-ci prononçait sur les cas les plus curieux d'hypnose ou de névrose qu'il avait étudiés au cours de sa carrière.

"Quel homme troublant!" pensait-elle.

Mlle Marthe, il est bon de le faire remarquer, était, ce soir-là, sous le coup d'une très vive émotion. Son père lui avait, dans l'après-midi, transmis la demande en mariage d'Eusèbe Lardy, et quoique son cœur ne fût pas très profondément intéressé dans l'affaire, elle ne pouvait pas se défendre d'un trouble assez violent.

Elle avait été étonnée, certes, que le notaire eût attendu, pour présenter sa demande, la ruine de M. Corbières. Mais cette demande lui paraissait d'autant plus sincère qu'elle se produisait justement dans des circonstances qui prouvaient son parfait désintéressement. Et elle se répétait qu'on ne doit jamais mépriser ni négliger un amour sincère.

Après tout, comme le lui avait fait observer son père, M. Lardy était pour elle un parti brillant: bonne famille, situation honorable; ressources pécuniaires très largement suffisantes. Quoi désirer de plus?

De l'homme lui-même, physiquement parlant, rien à dire sinon que c'était un cavalier fort élégant, fort séduisant. Et quant au moral, c'est chose qu'on ne peut connaître — chez n'importe quel prétendant — qu'après le mariage... Alors?... .

Donc, Mlle Marthe était, ce soir-là,

dans un état d'esprit qui frisait le désarroi et cela lui faisait trouver, aux récits effrayants du docteur Abrassac, un charme d'autant plus troublant.

"Tout de même, conclut-elle, lorsque, vers le dessert, la conversation prit un tour plus gai, tout de même je n'aimerais pas être la femme d'un tel homme. Il me semble qu'à fréquenter les fous ou tout au moins les névrosés, mon mari risquerait toujours de devenir fou lui-même et que la contagion pourrait aussi gagner femme et enfants... Brrr! Non, décidément, un notaire est moins dangereux.

Le docteur Abrassac s'était parfaitement rendu compte que la jeune fille avait suivi ses explications et démonstrations avec un intérêt passionné; et pas besoin d'ajouter qu'il lui avait rendu avec usure l'attention dont il était l'objet de sa part.

"Comment cette jolie fille, si fine, si gracieuse, si séduisante, n'est-elle pas encore mariée? pensait-il... C'est vrai, pas le sou!... Inutile de chercher d'autres raisons!... Mais moi, je gagne beaucoup d'argent, je n'ai pas besoin d'épouser une dot!... Allons, allons, pas d'emballement! Je dois rester quelques jours à Liverdon. Il sera toujours temps de parler, lorsque je l'aurai bien étudiée, cette jolie fille!"

La soirée s'acheva sans autre incident. Et quand sonna l'heure de la retraite, le docteur, après avoir remercié ses hôtes, regagna tranquillement l'hôtel du Boeuf en se disant:

"À part Mme Corbières, qui me paraît un peu exaltée, j'ai l'impression que toute la famille est un état psychique absolument normal. Dès lors, il pourrait bien se faire que les phénomènes dont Château-Gaillard a été le théâtre fussent tout bonnement l'oeuvre de quelque farceur... car le dia-

bolisme — si j'ose forger ce mot — hum! je n'y crois guère.

VIII

— Denise, vous êtes là?

— Mais oui, mon ami.

— C'est bien vous en chair et en os?

Oui, je sens dans ma main votre poignet si délicat et votre chère petite main, si fine, si fuselée, toujours un peu moite.

— Moite d'émotion.

— Oui, oui, c'est bien vous... aucune autre peau n'a le velouté de celle que je caresse... Denise, je vous aime... Oh! laissez-moi vous embrasser...

— Chut! On vient.

— C'est vrai... Des pas, de la lumière dans l'escalier... C'est encore loin. Pas un mouvement, n'est-ce pas? Retenez votre souffle...

La lumière approchait; c'était celle d'une petite lampe électrique de poche. Les pas, feutrés cependant, devenaient plus distincts. Enfin, un homme apparut, passa, glissa; puis, parvenu à l'extrémité du caveau, s'arrêta, se baissa et tira fortement sur un anneau de fer scellé dans la muraille au ras du sol.

Une dalle se souleva, oscilla, se déplaça, démasquant un large trou noir.

Cachés derrière les futailles vides, Denise et Maurice, en proie à une émotion intense, sentaient leur cœur danser dans leur poitrine.

Sans hésiter, l'homme avait mis dans le trou un pied, puis un second, puis le corps y avait disparu tout entier... Maintenant, les pas s'éloignaient, le bruit s'en atténuait graduellement... M. Valentin Corbières descendait rapidement un escalier de pierre qui s'enfonçait vers les entrailles de la terre.

— Mon père est fou, souffla Mau-

rice à l'oreille de sa compagne, l'idée fixe qui le poursuit sans cesse le pousse à d'inqualifiables extravagances; ou bien il a découvert notre "trésor".

— J'inclinerais plutôt vers cette dernière hypothèse, insinua Denise, car, pour avoir trouvé l'anneau de fer qui fait basculer la dalle, il faut qu'il ait sérieusement exploré la cave; et pour s'enfoncer sans hésitation dans ce trou, il faut qu'il possède le fil conducteur... Ce n'est certainement pas la première fois qu'il suit ce chemin; son assurance le prouve.

— Mais où a-t-il pu se procurer des indications que nous sommes seuls à détenir?

— Vous n'auriez pas parlé? interrogea Denise.

— Oh! jamais. Le jour où j'ai fait allusion au trésor que vous cherchiez et que vous aviez l'espoir, la conviction, de trouver bientôt, je n'ai pas dit que la cachette se trouvait dans le souterrain qui part de cette cave pour aboutir je ne sais où, peut-être dans les caves de Fraicheval, comme le prétend la légende; car, si j'avais révélé ce détail, j'aurais révélé du même coup que vous aviez élu domicile dans cette cave.

— Notez en passant, mon ami, que je n'y suis pas bien du tout, dans cette cave; j'aimerais mieux être ailleurs.

— Je le comprends, ma chérie.

— Mais, hélas! je n'ai pas le choix. Puisque votre famille m'a chassée des étages supérieurs, j'ai bien été forcée de me réfugier à l'étage inférieur.

— J'en suis assez navré, croyez-le. C'est un cauchemar qui me poursuit sans trêve. Je me répète qu'un jour cette horrible situation finira et que ce sera pour vous le jour du triomphe. Mais quand?...

— Quand vous aurez le courage de le vouloir, tout simplement.

— C'est vous, ma chérie, qui invoquez toujours quelque prétexte pour reculer l'échéance. Car moi, j'ai fait ce que je devais, j'ai posé la question à mon père avec une netteté qui ne laisse place à aucune équivoque. Je lui ai dit que j'étais plus que jamais décidé à vous épouser, que, s'il me refusait son consentement, je m'en passerais. On ne peut pas être plus catégorique.

— Alors, qu'attendons-nous pour passer aux actes?

— Nous attendons... Parbleu, nous n'avons rien à attendre... Si, il vaut mieux que nous soyons en possession du trésor.

— Il n'y a qu'à le prendre.

— Ce n'est pas si facile que vous le croyez, car il faudra ensuite expliquer l'origine de notre trouvaille, partager avec l'Etat, composer avec le fisc... Ah! si vous vous imaginez qu'on met comme ça la main sur un tas de monnaies anciennes sans rendre de compte à personne, sans faire la part de toutes les convoitises, éveillées infailliblement par la vue de l'or.

— Mais, alors, que fait votre père en ce moment? Que peut-il projeter?

— Je l'ignore. Sa façon d'agir me déconcerte un peu. Lui aussi peut-être ne sait-il pas au juste ce qu'il doit faire. Ayant découvert ce trésor — par quel miracle, je me le demande — il va lui faire de temps en temps de petites visites, pour s'assurer qu'il est toujours là; c'est une manie d'homme autrefois riche qui a manipulé jadis de gros capitaux et qui souffre d'en être privé.

— Mais là s'arrête sa prise de possession. Comme nous, il hésite et cherche un moyen d'expliquer la soudaine apparition dans sa poche ou plutôt dans son coffre-fort de cet amas de richesses. Puis, ne trouvant rien et ne sa-

chant quelle solution adopter, il remet toujours à plus tard sa décision.

— Et, en attendant, soupira Denise, nous nous morfondons tous dans une expectative angoissante, car la situation actuelle est atroce, vous le reconnaissez vous-même, atroce pour vous, pour moi, surtout, qui vis dans des conditions épouvantables, comme une recluse, sans pouvoir jouir de la lumière du jour, puisque je ne sors que la nuit. Heureusement que c'est l'hiver et qu'il fait chaud ici, mais si l'été venait avant...

— Taisez-vous, Denise! Quelques jours encore et vous serez délivrée.

— Je crains toujours aussi que Julie ne perde patience tout d'un coup et ne se livre à quelque excentricité, qui fasse crouler tout notre échafaudage. Oh! je vous assure que j'endure un véritable martyre.

— Denise, calmez-vous!... Je souffre assez moi-même... N'augmentez pas mes souffrances et mes angoisses...

— Chut!... Ecoutez!... On dirait que les pas se rapprochent.

— Oui, c'est mon père qui revient. Taisons-nous.

Ce conseil était prudent; car, dans le silence de la nuit, le moindre son est perçu facilement et cependant, cette conversation, est-il besoin de le dire, était chuchotée à voix très basse.

M. Corbières reparut bientôt et sortit de son trou, dont il referma soigneusement l'orifice. Puis, sans se douter que quatre yeux étaient braqués sur lui, il repassa tranquillement devant la cachette des deux jeunes gens pour remonter chez lui.

Lorsqu'il fut sûr que personne ne pouvait plus l'entendre, Maurice reprit:

— Votre soeur est-elle descendue ce soir?

— Non, pas encore.

— Elle va venir ?

— Oh ! certainement et d'ici peu, car c'est l'heure où elle termine son travail et où ordinairement votre famille se couche, ce qui lui donne un peu plus de liberté.

— Alors, je vous fais mes adieux pour aujourd'hui, Denise, car j'aime mieux n'être pas là quand Julie viendra, c'est trop humiliant pour moi de jouer ce double jeu en sa présence.

— Bah ! pourquoi y penser, puisque les choses sont ainsi convenues ?

— Non, je préfère... Adieu!... Au revoir, plutôt!... A demain ! Et dormez en paix, la solution est toute proche maintenant, nous serons heureux bientôt, oui, bientôt, croyez-moi.

La jeune fille ne répondit pas. Malgré ces assurances optimistes, elle voyait l'avenir sous les couleurs les plus sombres, et elle était si lasse qu'elle n'avait plus la force de penser.

IX

Quand Maurice reprit contact avec sa famille, il trouva sa mère et sa soeur au salon, engagées dans une discussion passionnante avec Julius Abrassac.

— Où étais-tu donc ? glapit Mme Corbières, on t'a cherché partout lorsque ton ami est arrivé.

— On m'a sans doute mal cherché, répartit le jeune homme avec beaucoup de flegme, car il n'était pas difficile de me trouver dans ma chambre, où je lisais les journaux.

— Oh ! cette Julie, elle est vraiment d'une légèreté, d'une insouciance!...

— Non, non, n'accable pas Julie, qui est active, dévouée, pleine de bonne volonté.

— Elle n'a pas trouvé ton père plus

que toi, d'ailleurs. Je te dis qu'elle est aveugle.

— Mon père est sorti un instant, je crois, mais il est maintenant dans son cabinet, je vais le chercher.

En prenant ce prétexte de disparaître pendant quelques minutes, Maurice avait surtout comme but de dissimuler un mouvement de mauvaise humeur qu'avait suscitée chez lui la vue du docteur Abrassac donnant à Marthe une leçon d'hypnotisme.

“Quelle idée, vraiment, avait-il pensé — sans oser le dire — Marthe n'a pas besoin d'excitation sur ce chapitre ; elle est déjà assez nerveuse!... Et puis, ce bon ami est venu pour étudier et guérir des malades et non pour jouer avec eux. Julius tromperait-il toutes mes espérances ?”

Par bonheur, les impressions chez Maurice, si elles étaient très vives, étaient peu profondes. Quand il rentra au salon, son mouvement d'humeur avait disparu et ce fut de la meilleure grâce du monde qu'il se mêla à la conversation générale, laquelle fut, pendant une heure, aussi gaie qu'intéressante.

Aussi, lorsque le docteur se leva pour se retirer, Maurice, qui était revenu tout à fait à sa cordialité habituelle envers Abrassac, proposa-t-il de l'accompagner jusqu'à son hôtel — proposition qui fut acceptée avec d'autant plus d'empressement que le médecin cherchait justement un moyen de se ménager un tête-à-tête avec son ami.

Cependant, lorsque les deux jeunes gens furent dehors, marchant côte à côte dans la nuit, il y eut entre eux une minute d'embarras.

Pour rompre le silence, Maurice dit enfin :

— Tu ne m'as pas encore expliqué en quoi consistent mes attributions de

secrétaire général de la ligue des contribuables. J'admets bien que les contribuables se liguent pour se défendre contre les prétentions du fisc, mais je ne comprends pas que cela puisse donner lieu à un organisme administratif...

— Mon ami, toutes les fois qu'un groupement se fonde et agit, il y a des bureaux, des employés, des crédits pour les rémunérer... etc. Ainsi, la direction ayant jugé qu'un représentant était nécessaire à Liverdon, j'ai pensé tout de suite à toi.

— Je t'en remercie encore.

— Ce petit traitement de deux mille quatre cents francs n'est pas gros et ne te permettra pas de faire un brillant mariage, mais enfin, pour le moment, c'est mieux que rien.

— S'il me permettait seulement de faire un mariage, tout court!...

— Tu dis cela comme si tu avais quelque chose en vue.

— C'est-à-dire que...

— Allons, raconte.

Après s'être un peu fait tirer l'oreille, Maurice se décida et exposa en quoi consistait son projet: depuis longtemps, il aimait Denise Duhamel et il voulait l'épouser pour réparer l'iniquité commise jadis envers son père par M. Corbières...

— Par ton père?...

— Oui, par mon père qui a cyniquement dépouillé ce pauvre Gustave Duhamel.

— Oh! s'exclama le docteur, es-tu bien sûr de ce que tu avances? Es-tu bien sûr qu'en accusant ton père d'un acte indélicat, tu ne portes pas contre lui un jugement téméraire?

— Non, je suis sûr.

— Tu n'exagères pas?

— Aucunement.

— En ce cas, ton intention de ré-

parer est évidemment très louable, mais...

— Mais tu veux dire, n'est-ce pas? que j'offre maintenant une bien maigre réparation. C'est juste. Aussi, mon projet date de loin, du temps où nous étions riches.

— Attends, ne me fais pas parler sans savoir... Oui, ma réticence avait un peu le sens que tu viens d'indiquer, mais elle en avait encore un autre; je voulais laisser entendre qu'il n'y a lieu à réparation que lorsqu'il y a eu intention de nuire. Or, la ruine de M. Duhamel a pu être le résultat de la malchance plus que des manoeuvres de ton père.

— Allons, je vois que tu veux des détails, je vais te les donner. Voici.

Et Maurice raconta tout au long ce qu'il savait de ce passé douloureux, d'après des renseignements qu'il croyait puisés aux meilleures sources.

La suite de ce récit montrera que ces renseignements étaient incomplets sinon inexacts.

Abrassac fut bien forcé alors de convenir que son ami avait raison; et cette constatation le jeta pendant quelques minutes dans une méditation troublante. Puis, tout à coup, il sortit de son mutisme pour passer à un autre ordre d'idées:

— Et ta soeur, demanda-t-il, elle n'a encore fait aucun projet?... ou plutôt personne, dans votre entourage, n'a fait de projet à son sujet?

La question était délicate, et Maurice se trouva fort embarrassé pour y répondre, car il avait eu vent de la demande du notaire.

— Ma soeur, balbutia-t-il évasivement, non, je crois qu'elle n'a rien en vue. Tu sais, Marthe est encore, sous le rapport de la formation morale, très jeune, très enfant même; le mariage ne l'a pas préoccupée jusqu'à présent.

Et puis, les graves difficultés financières que nous avons traversées ces temps derniers ne favorisent guère les projets de ce genre.

— Mais, au fait, tu ne m'as jamais expliqué comment vous étiez tombés d'une très grande prospérité dans une situation voisine de la gêne... Je ne suis pas indiscret en posant cette question?

— Nullement, à toi je n'ai rien à cacher. Mais il m'est impossible de te répondre d'une façon précise. Je t'avoue, en effet, que mon père ne m'a pas fait connaître les raisons exactes de sa ruine soudaine... je ne peux que les soupçonner d'après certaines allusions.

— Cette réserve ne t'a pas paru étrange?

— Non, grogna Maurice après une courte hésitation. Mon père a des défauts, entre autres celui d'aimer un peu trop l'argent, mais j'ai confiance dans sa loyauté. Donc, lorsqu'il nous a dit qu'il était ruiné, complètement ruiné, je l'ai cru, je n'avais aucun motif de ne pas le croire.

— Et tu ne t'es pas demandé comment un tel cataclysme pouvait se produire.

— La spéculation peut tout expliquer.

— Sans doute, sans doute, mais le mutisme que ton père a gardé sur ces prétendues spéculations est moins explicable.

— Mon père pouvait avoir des raisons de nous cacher une partie de la vérité, nous devons respecter son secret.

— C'est entendu. Puisque M. Corbières ne te donnait pas d'explication, tu n'avais pas à en demander. Mais tu pouvais, tu peux tout de même raisonner, discuter sur l'affaire de façon à te... l'expliquer à toi-même. Or, si

tu vieux bien réfléchir, la première objection qui te vient à l'esprit, c'est que la spéculation gigantesque, susceptible de faire disparaître instantanément une fortune aussi considérable, aussi bien assise que la vôtre, ne peut être tentée que par un caractère aventureux, léger, insouciant. Est-ce là le caractère de ton père! Il me semble que non.

— Je ne connais encore M. Corbières que superficiellement. Cependant, je crois pouvoir affirmer qu'il est tout le contraire d'un homme aventureux et insouciant. Ce qui me paraît plutôt le caractériser, c'est la prudence, la pondération, la réflexion, la défiance... Comment admettre dès lors l'hypothèse d'une spéculation folle?...

Maurice baissa la tête, confus.

— Je me suis fait toutes ces objections, bégaya-t-il, et elles m'ont amené à des conclusions... qui sont infirmées par la réalité.

— Il y a mieux, poursuivit le docteur. M. Corbières qui, avant d'être riche, végétait, m'as-tu dit, dans une situation médiocre, avait conservé de ce passé pénible un souvenir amer. Cela le rendait non seulement défiant, mais avare — pardonne-moi le mot — oui, avare. Cet homme vivait dans la crainte d'une catastrophe qui l'eût appauvri... Cet homme, qui avait souffert de la gêne, avait peur d'y retomber.

— Je me souviens, avoua Maurice, de certains détails de mon adolescence qui vérifient pleinement ce jugement.

Julius Abrassac acheva:

— Et cet homme qui a peur de la gêne se serait jeté dans une spéculation formidable, capable de doubler, de quindupler sa fortune, mais aussi de le ruiner d'un seul coup! Allons donc! c'est inadmissible.

— Pourtant, la ruine est incontestable, reprit Maurice avec lassitude. Le genre de vie auquel mon père s'est résigné en est une preuve péremptoire.

— J'estime, répliqua le docteur, que cette conclusion est inexacte ou excessive, car la peur de manquer peut expliquer toutes les restrictions.

— Oh! à ce point-là...

— Toutes les manies, mon cher, mènent à des exagérations absurdes, fit Abrassac d'un ton paisible. Enfin, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, si tu me permets de continuer mon enquête, comme je le désire.

— Qu'est-ce à dire?

— C'est assez complexe et, pour me faire comprendre, il faut que je reprenne la question d'un peu haut. Voici. Tu m'as dit, n'est-ce pas? que ton père, obsédé par l'idée fixe que les incidents burlesques dont sa femme, sa fille et lui-même ont été victimes depuis l'installation à Château-Gaillard pouvaient bien être l'oeuvre de mauvais plaisants, descendait assez souvent à la cave, le soir ou la nuit, sous le prétexte de pincer les étrangers qui seraient tentés de s'introduire dans la maison par la porte extérieure de la cave; et tu as même ajouté que le prétexte invoqué était enfantin, attendu que personne ne pouvait entrer par cette porte qui est munie à l'intérieur d'un énorme verrou.

— C'est exact.

— Naturellement, ton père a remarqué ce détail aussi bien que toi.

— Probablement.

— Et malgré cela, il continue à descendre à la cave de temps en temps.

— Oui, dit Maurice qu'un long frisson secoua.

— Cet... entêtement ne te semble pas bizarre?

— Si, mais il se passe ici tant de choses bizarres que... je suis blasé.

— Tu m'as même raconté, poursuivit Abrassac, qu'un soir, ton père était remonté de la cave complètement bouleversé et terrifié. Il avait vu, dit-il, un spectre qui le fixait de ses yeux flamboyants... bien qu'il fût, lui, invisible, caché derrière un tonneau — quel logique! — il avait tiré un coup de revolver dans la direction de ce spectre, mais n'avait obtenu comme résultat qu'un ricanement sinistre et l'extinction... des yeux. Après quoi, il avait pris bravement la fuite.

— Je me souviens parfaitement de t'avoir fait ce récit.

— Et qu'as-tu pensé alors de cette histoire grotesque?

— Comme je l'ai fait observer à mon père, le soir même, cette histoire m'a paru être tout simplement un produit de son imagination.

— C'est le moins qu'on en puisse dire. Moi, j'y verrais plutôt, de la part de M. Corbières, une intention de maintenir dans cette maison une ambiance mystérieuse qui... favorise ses plans.

— Tu fais là, mon cher, une hypothèse toute gratuite, balbutia Maurice d'un ton mal assuré. En quoi cette ambiance mystérieuse pourrait-elle être utile à mon père? Quels plans pourrait-il avoir à réaliser? J'avoue que je ne comprends pas.

— Eh bien, accorde-moi une satisfaction. Laisse-moi me cacher dans la cave tous les soirs, pour y attendre la visite de ton père: je serais curieux de savoir ce qu'il vient faire là.

Maurice, atterré, fut dans l'impossibilité de répondre.

Refuser, c'était blesser Abrassac. Demander des explications, c'était montrer de la défiance et par conséquent le froisser également. Et l'in-

roduire dans cette cave, c'était... c'était embrouiller à plaisir une situation déjà inextricable.

— Hein! Qu'en penses-tu? interrogea le docteur en voyant que le silence se prolongeait.

— Je n'en pense rien, murmura Maurice d'un air hébété, ou plutôt, je pense qu'il pourrait en résulter des complications graves... qu'il vaut mieux éviter.

— Tu m'étonnes. Quelles complications pourraient se produire? Je serai prudent, sois tranquille. Ton père ne saura rien.

— Non, c'est impossible... Ecoute, je vais t'expliquer... La cave... la cave...

— Eh bien, quoi?...

— Eh bien, la cave est habitée.

— Tu rêves! Habitée par des esprits peut-être? Tant mieux! je m'amuserai beaucoup.

— Non, habitée par un être en chair et en os, qui attend non sans impatience la réparation qui lui est due.

Le docteur ahuri resta bouche close.

— Si tu parlais clairement! dit-il enfin.

Maurice réfléchit une minute, hésitant entre plusieurs partis, puis se décidant soudain:

— Oui, reprit-il, avec toi je ne peux pas faire autrement que de parler clairement, franchement. Il ne faut pas qu'il reste entre nous l'ombre d'une arrière-pensée. Voici...

Et en quelques mots, il narra toute l'histoire de la pauvre Denise: l'arrangement provisoire qu'elle avait accepté pour ne pas quitter cette maison qui avait été la sienne, à laquelle l'attachaient ses souvenirs d'enfance, et les souffrances qu'elle endurait et l'impatience qui la rongeaient.

De tout cela, cependant, Julius Abrassac finit par rire.

— Voilà, dit-il, une histoire ténébreuse qui est bien dans la "note" de la maison. D'ailleurs, c'est sans doute l'ambiance qui vous a suggéré cette combinaison. Eh bien mon ami, je crois que je peux tout de même, sans gêner aucunement Mlle Denise, exécuter mon projet de descente à la cave. Si elle y consent, nous ferons connaissance. Si au contraire, ça l'ennuie de me voir, nous ferons bande à part. Après tout, les soirs où descend M. Corbières, il y a place pour deux. Pourquoi n'y aurait-il pas place pour trois? Donc, si tu n'y vois pas d'autre inconvénient, je commencerai demain.

— Maintenant que tu es prévenu, je ne vois aucun inconvénient. Plus tôt tu commenceras, mieux cela vaudra. Mais je dois compléter mon récit, tu ne sais pas tout, la cave mystérieuse contient encore un... trésor.

— Bon, c'est le complément. Sais-tu que voilà une cave bien montée... Voyons, raconte...

— Ça, c'est une histoire banale, c'est l'histoire de tous les trésors qui, depuis une lointaine époque remplie de troubles — dans le cas présent, c'est depuis la Révolution — moisissent au fond d'un sombre caveau, parce que personne n'a eu connaissance des documents qui permettent de mettre la main dessus.

— Or, ces documents pour ce qui concerne l'objet en question, je les ai, c'est Denise qui les a trouvés dans ses papiers de famille.

— Alors, elle est riche, ta fiancée?

— Elle le sera.

— Comment! Vous n'avez pas encore déniché le magot?

— Il est repéré, nous savons où il git, mais nous n'avons pas encore osé le prendre.

— Quelle délicatesse! Vous atten-

dez sans doute qu'un autre vous le souffle.

— Cette éventualité n'est pas impossible à admettre.

— Hein? Tu crains le cambriolage, et tu n'empêches pas tout de suite? . . . Conduis-moi sur l'heure à la cachette, mon bon ami, et tu verras si j'aurai les mêmes scrupules que vous deux.

— Attends, je n'ai pas encore achevé mes révélations et, avant de commencer ton enquête, tu dois tout savoir. Ce soir, lors que l'on me cherchait partout, j'étais dans la cave. Or, tandis que je m'entretenais avec Denise, mon père est survenu. La lueur de sa lampe électrique, le bruit de ses pas nous ayant avertis de son approche, nous avons pu nous dissimuler et faire silence en temps utile; et il est passé tout près de nous sans se douter de notre présence.

“Parvenu au fond du caveau, il a soulevé une dalle qui ferme l'orifice d'un puits étroit dans lequel s'enfonce la vis d'un escalier de pierre. Alors, sans hésiter, évoluant sans doute sur un terrain qui lui est familier, mon père s'est mis à descendre l'escalier. . .

— Ah! J'ai saisi, c'est là. . .

— Oui, c'est là, au bout d'un long couloir, auquel on accède par l'escalier, qu'est la cachette du trésor. Dans un trou rectangulaire, est placée la grande boîte métallique, affreusement rouillée, qui le contient, et, sur le couvercle de celle-ci, est un tube de verre dans lequel est roulé un parchemin où sont consignées toutes les indications nécessaires sur l'origine, la date du dépôt, la destination du trésor.

“Ces indications, je les sais par coeur, les ayant lues maintes fois. . . ailleurs. Les voici:

“En prévision des dangers dont je me sens menacé, je soussigné, comte

Adalbert d'Anglemar, ai réuni et enfermé dans cette boîte tout ce qui reste, à la date du 14 novembre 1792, de ma fortune jadis considérable. Si je ne survis pas à la tourmente révolutionnaire, mes héritiers pourront un jour rentrer en possession de cet argent, en se servant des documents qui sont laissés à la garde de M. Pierre Duhamel, l'ancien bailli de Liverdon, dont la haute probité est inaccessible à toute tentation. Ces documents devront être identifiés par la comparaison avec ceux que contient le tube de verre. Leur similitude prouvera leur authenticité. Ainsi, mes héritiers seront sûrs que ce coffre contient l'héritage qui leur appartient.

“Au cas où mes héritiers auraient également disparu dans la tourmente, tout le contenu de ce coffre appartiendrait à Pierre Duhamel ou à ses héritiers.

Fraicheval, le 14 novembre 1792

“Comte Adalbert d'Anglemar.”

— Ah! par exemple, punctua Julius Abrassac, quand Maurice se tut, voilà qui est merveilleux et déconcertant tout à la fois! D'abord, aucun doute ne peut exister sur l'attribution de cette fortune: c'est à Mlle Denise qu'elle appartient.

— Oui, à Denise et à sa soeur.

— Bien entendu. En effet, les héritiers naturels du comte Adalbert n'ayant pas donné signe de vie, on peut en conclure qu'ils n'existaient plus à la mort du comte. Mais le brave bailli, Pierre Duhamel, toujours scrupuleux a laissé passer les années sans toucher à quoi que ce soit, attendant évidemment que ces gens se décident à se montrer. Personne n'est venu et le bailli est mort sans même penser à attirer sur ce trésor l'attention de ses héritiers personnels. Ceux-ci igno-

rants ou négligents n'ont pas pris garde à ces documents précieux. Il a fallu que Mlle Denise, curieuse et désœuvrée, mit le nez par hasard dans les papiers de ses ancêtres pour que fut révélée l'existence de cette fortune abandonnée. Voilà une jolie aubaine pour elle — une aubaine qu'elle a bien méritée!

— Pardon, objecta Maurice, l'explication est facile en ce qui concerne Denise, mais le cas de mon père est beaucoup plus mystérieux: comment expliquer qu'il connaît l'emplacement du trésor?

— Ah! ça... ça, c'est en effet un mystère, murmura Julius d'un air désorienté. Mais ce mystère n'est pas impénétrable, il faut le percer le plus tôt possible. J'entre donc en campagne dès demain. Et laisse-moi carte blanche, je t'en prie. Tu verras, j'ai mon idée...

X

Le lendemain soir, à neuf heures, Julius Abrassac s'introduisait dans la cave de Château-Gaillard par la porte extérieure, dont Maurice avait tiré préalablement l'énorme verrou. Après s'être fait présenter à Mlle Denise et avoir adressé quelques paroles d'encouragement, le docteur pressé d'exécuter le plan qu'il avait arrêté, ajouta:

— Maintenant, il convient d'agir au plus vite, c'est le meilleur moyen de réaliser rapidement les espérances que je viens de vous laisser entrevoir.

Et se tournant vers Maurice:

— Allons, mon ami, à l'oeuvre!... Montre-moi le chemin, puisque tu le connais.

Munis chacun d'une petite lampe électrique, les deux jeunes gens descendirent l'escalier et parvinrent

bientôt devant le trou rectangulaire où gisait la boîte contenant le trésor:

— Voyons, fit Abrassac, procédons par ordre. Moi, j'ignore tes scrupules. Nous allons emporter cette boîte, c'est indispensable, d'ailleurs, pour juger de l'effet que produira sa disparition.

— C'est probablement très lourd, objecta Maurice.

— Essayons toujours.

Ils saisirent la boîte chacun par un bout et l'enlevèrent comme une plume.

— Oh! oh! remarqua le docteur, il ne pèse pas lourd, le trésor du comte Adalbert! Est-ce que cet aimable gentilhomme aurait voulu se payer la tête de ses héritiers?

Lorsqu'ils furent revenus avec leur fardeau dans la première cave, Abrassac reprit:

— Je n'attendrai pas plus longtemps, je veux savoir ce qu'il y a là-dedans.

La serrure de la boîte métallique étant rongée par la rouille, le couvercle se détacha facilement. Alors, apparut une seconde boîte, en bois léger, sur laquelle était collée cette étiquette: Bougie de La Chapelle.

Denise et les deux hommes se regardèrent stupéfaits.

— La bougie n'existait pas au temps de la Révolution, lança la jeune fille.

— Que signifie cette plaisanterie? ajouta Maurice. Enfin, allons jusqu'au bout.

Sous la pression d'une lame de couteau, le léger couvercle sauta et, au lieu de monnaies d'or anciennes, ils virent, soigneusement rangées et étiquetées, des piles de papiers multicolores, de ces papiers parcheminés, filigranés, savamment nuancés, dont on se sert pour établir les titres des valeurs mobilières. Tirant plusieurs lias-

mer aussi de nouvelles économies. n'ont jamais varié, dit fièrement Dever ma fortune, j'ai remis à Me Lardy ses au hasard, Abrassac lut quelques étiquettes:

— Cinquante obligations 3% du chemin de fer du Midi. Cent obligations 3% du chemin de fer d'Orléans. Six mille francs de Rente 3%... Hé! Hé! Il y a là-dedans un joli magot.

— Mais à quoi tout cela peut-il appartenir? lança Maurice.

— Tu le demandes, mon ami, c'est pourtant facile à deviner... Chut! Du bruit!

Instantanément, les lampes furent éteintes, et le silence se fit. Bientôt, une lumière apparut. C'était M. Corbières. Comme la veille, il passa sans se douter que six yeux l'épiaient, gagna le puits, descendit et... poussa un cri de rage.

— Ça y est, nous allons assister à une jolie scène! souffla Julius.

Mais, contrairement à ce pronostic, il y eut d'abord un long silence. Puis, M. Corbières, ayant remonté l'escalier précipitamment, traversa la cave comme un ouragan et se précipita dans la maison en criant comme un fou:

— Au voleur! Au voleur! Ah! je m'en doutais bien que les cambrioleurs entreraient un jour par la porte du jardin. C'est fait, ils ont tout pris, je suis ruiné.

Mme Corbières était accourue à ces cris.

— Ruiné! dit-elle, tu l'étais déjà!

— Je le suis encore plus. Ah! c'est fini, j'en mourrai...

Le juge de paix ne put en dire davantage. Ses idées s'embrouillèrent, sa langue s'empata, il tournoya sur lui-même et serait tombé tout de son long si sa femme ne l'avait retenu dans ses bras. Mais, elle se mit à son tour à

pousser des cris d'angoisse, auxquels accoururent Marthe et Julie.

— C'est peut-être grave, j'y cours, dit enfin Maurice.

— Moi aussi, ajouta Abrassac, on peut avoir besoin de mon ministère.

C'était grave, en effet. M. Corbières venait d'être frappé d'une congestion cérébrale. Pendant trois jours, il fut dans un état alarmant. Puis, sa bonne constitution reprit le dessus: il était sauvé. Mais avec ses facultés, ses angoisses reparurent. Il voulut parler, s'expliquer. Et il fallut s'incliner devant son désir.

Le vieillard pria alors qu'on recherchât les deux filles de Gustave Duhamel. Quand il vit apparaître Denise et Julie — Denise, dont l'opulente chevelure lui rappelait un souvenir pénible, et Julie sa bonne — il éprouva une impression étrange, mais ne fit aucune observation. Puis, constatant que tout le monde était réuni autour de son lit, il fit appel à toute son énergie et commença:

— Mes enfants, je suis un grand criminel. Peut-être me pardonneriez-vous... Mais il faut, pour cela, que vous sachiez tout. Ecoutez-moi. Il y a une vingtaine d'années, mon ami intime, Gustave Duhamel, habitait cette maison avec sa femme et ses deux fillettes. Je venais alors de trouver dans la succession d'un vieil oncle une somme assez importante, qui m'avait permis d'acheter Fraicheval. Gustave, lui, continuait à attendre la fortune — sans aucune amertume d'ailleurs.

Un jour, en fouillant ensemble dans ses papiers de famille, nous découvrîmes des documents confiés jadis à un de ses ascendants, nommé Pierre Duhamel, qui permettaient de retrouver un trésor déposé à un moment de la Révolution dans les caves de Château-Gaillard par le comte d'Anglemar, sei-

gneur de Fraicheval. Ces papiers établissaient même qu'à défaut d'héritiers directs des d'Anglemar, le trésor appartiendrait à Pierre Duhamel ou à ses héritiers.

«Là-dessus, mon imagination se mit à travailler. Tandis que Gustave, insouciant, ne faisait aucun effort pour découvrir le magot, moi, je passai mon temps à étudier le problème. Et à force de chercher, je finis par retrouver le chemin qu'avait suivi le comte d'Anglemar pour aller, partant de Fraicheval, cacher son trésor dans les caves de Château-Gaillard. Le trésor était toujours à la place indiquée par les documents. Je m'en emparai. Il était considérable. J'eus tôt fait, grâce à la complicité de changeurs complaisants, de monnayer les pièces d'or anciennes, et j'achetai à la place de bonnes valeurs modernes. Tout cela fit la boule de neige et je me trouvai bientôt à la tête d'une très belle fortune.

«Entre temps, mon pauvre ami était mort d'une pneumonie sans se douter du vol infâme que j'avais commis à son égard, et sa femme ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Peu après, les deux fillettes durent vendre cette maison à un commerçant de Paris, qui ne l'a jamais habitée, d'ailleurs.

— Ce qui nous a permis, insinua Denise, de l'habiter clandestinement.

— Ah! voilà donc l'explication des racontars qui couraient sur elle dans le pays!

— Aussi, acheva Denise, vous êtes venus vous y installer, nous avons fait l'impossible pour vous en dégouter et vous faire fuir. Mais nous n'avons pas réussi. J'ai donc continué à habiter la cave et Julie... sa cuisine.

— Situation tragique, horrible, dont je suis responsable. Enfin, mes pauvres enfants, vous pourrez bientôt re-

prendre ouvertement possession de votre maison, que vous allez racheter, car tout ce qui m'appartient est à vous. Ah! cette fortune, je serai content d'en être débarrassé. Elle m'a donné tant de soucis! Vous ne comprenez pas pourquoi je l'avais cachée à la place même où était le trésor. Eh bien, c'est que j'étais poursuivi sans cesse par le remords de mon crime. Et un jour, j'ai été pris d'une peur horrible, la peur de manquer, la peur d'être dépossédé de ce produit de mon vol. Alors, je l'ai enfoui sous terre et je me suis fait passer pour pauvre, afin d'inspirer de la pitié, afin de légitimer aussi de nouvelles économies.

«Tout cela n'a pas empêché le châtiment de m'atteindre. Du reste, depuis vingt ans, il m'accable, le châtiment; d'abord parce que le remords me tenaillait, ensuite parce que je sentais le mépris de tout mon entourage. J'avais toujours l'impression que les personnes de ma famille, que les étrangers qui faisaient allusion à mon passé connaissaient ma vilénie. Et cependant, je ne l'ai révélée à personne. Faut-il donc croire que la Justice Immanente, qui fouille si cruellement la conscience du coupable, projette dans celles des autres des clartés troublantes?..

— Clartés troublantes, mais notions inexactes, interrompit Maurice. Jusqu'à présent, d'après les bruits que j'avais saisis, d'après ce que Denise m'avait dit elle-même, je croyais savoir en quoi consistait l'acte répréhensible commis par mon père envers M. Gustave Duhamel. Et ce matin seulement, par une lettre anonyme, signée: "quelqu'un qui sait", je connais l'exacte vérité.

— C'était inévitable, il y a toujours quelqu'un qui sait, balbutia le malade.

— La lettre anonyme, ajouta Mau-

rice, affirme que M. Gustave Duhamel a connu, avant de mourir, l'exacte vérité et qu'il a pardonné.

— Dieu soit loué! soupira le vieillard. Eh bien, mes enfants, maintenant que vous avez entendu l'aveu de mon crime, vous m'accorderez vous aussi, votre pardon, si vous le jugez bon. En tous cas, je ne vivrai désormais que pour racheter mon abominable passé. Au surplus, je veux que tout le monde soit heureux autour de moi. Toi, Maurice, tu épouseras Denise, si elle y consent encore, car c'est elle maintenant qui, pour devenir ta femme, dois te faire une grande grâce.

— Riche ou pauvre, mes sentiments n'ont jamais varié, dit fièrement Denise.

Et elle mit sa main dans celle de Maurice qui la serra longuement.

— Pour toi, Marthe, toutes réflexions faites, je ne te conseille pas d'accueillir favorablement la demande de Me Lardy, car j'ai tout lieu de croire que cette demande est le résultat d'un abus de confiance. Voici pourquoi. Il y a quelques semaines, vou-

lant qu'après ma mort on pût retrouver ma fortune, j'ai remis à Me Lardy un testament scellé de gros cachets, dans lequel je donnais toutes les indications nécessaires. Ce testament, je soupçonne fort le notaire de l'avoir ouvert en décollant les cachets selon le procédé classique. A la suite de quoi, étant sûr que tu serais riche un jour, il a demandé ta main.

— Pouah! le vilain monsieur! fit Marthe avec dégoût. Oh! d'ailleurs, tu sais, papa, je ne tiens pas essentiellement à m'appeler Madame Lardy.

— Il ne manque pas d'autres noms aussi glorieux à porter, insinua Maurice en regardant Abrassac.

Le docteur se troubla.

— Depuis que je suis à Liverdon, balbutia-t-il, j'ai déjà fait des projets... que je n'osais pas avouer. Mais, si on m'y autorise...

— Va, on t'autorise! répondit Maurice. D'ailleurs, tu réaliseras ainsi ton rêve: épouser une femme sans dot.

— Oh! mais pas du tout, s'écrièrent en choeur Denise et Julie, le trésor de Château-Gaillard doit être partagé entre tous les habitants de la maison.



NOS PETITS ROMANS

JOSETTE ET SYLVIA

PAR PAUL DE GARROS

I

De Cannes à San-Rémo, la "saison" battait son plein.

Fêtes, bals, concerts ou batailles de fleurs se succédaient sans interruption pour la plus grande joie de la foule élégante qui vient chercher sur la côte d'Azur le plaisir autant que le soleil.

Parmi les salons les plus en vogue cette année-là, celui de miss Sylvia Greenway passait pour l'un des plus brillants, car l'élite des colonies française et étrangère s'y donnait habituellement rendez-vous.

C'était une étrange petite personne que miss Sylvia et absolument Américaine jusqu'au bout des ongles.

Orpheline depuis quatre ans et riche d'une dizaine de millions de rente, elle promenait à travers le monde, au seul gré de ses caprices, ses vingt-deux ans, sa beauté et son spleen.

Une vieille Irlandaise qui l'avait élevée la suivait, en maugréant sans cesse d'ailleurs, et lui servait de chaperon, en principe du moins, car, dans la pratique, on ne voyait guère paraître en public, l'institutrice aux côtés de son élève.

Celle-ci courait les réunions mondaines, montait à cheval, se livrait à

tous les sports et à tous les flirts sans aucun contrôle que sa fantaisie, escortée seulement par quelques jeunes citoyens de la libre Amérique pris au hasard parmi ses innombrables adorateurs.

Car il est superflu de dire, n'est-ce pas? que les multiples avantages réunis dans la gracieuse personne de miss Sylvia faisaient naître sur ses pas les prétendants en cohortes aussi compactes que la nuit fait surgir les étoiles au ciel.

Mais il est nécessaire d'ajouter que, dans cette foule d'adorateurs, la jeune fille n'avait jamais remarqué personne.

Miss Sylvia avait en effet un autre idéal.

Sacrifiant à la mode— elle qui se croyait au-dessus de toutes les conventions—elle avait résolu de choisir son mari dans l'aristocratie française, d'épouser un homme jeune, portant un grand nom.

A vrai dire, cette résolution ne datait pas de très loin et n'était pas le résultat d'une boutade irraisonnée. C'était une rencontre occasionnée par le hasard qui avait créé l'idéal de la jeune Américaine.

Elle avait, un jour, trouvé sur son chemin un jeune homme qui lui avait

plu, qui avait fait battre son coeur. Or, ce jeune homme était Français et gentilhomme. Voilà tout bonnement pourquoi miss Sylvia sacrifiait à la mode.

Quant à l'heureux garçon, qui avait eu la chance de fixer le choix de la richissime Américaine, il avait vingt-sept ans, s'appelait Bernard de Vaudreuil et ne paraissait d'ailleurs ni disposé à partager la passion de la jeune fille, ni même flatté d'avoir été distingué par elle.

* * *

Ce jour-là, qui était le jeudi de la mi-carême, miss Greenway donnait son dernier bal de la saison. Et à l'occasion de cette fête d'adieu offerte à ses amis, elle s'était promis de livrer un assaut définitif, qu'elle espérait victorieux, à celui qui jusqu'à présent avait repoussé ses avances.

A la vérité, Bernard de Vaudreuil, n'ignorant pas les projets de miss Sylvia et prévoyant bien qu'une entrevue avec la jeune Américaine ne pouvait avoir d'autre résultat que d'aigrir leur malentendu, aurait pu se dispenser de répondre à son invitation.

Mais Bernard n'était pas seul à diriger sa vie. Bernard avait un père. Et ce père avait tellement insisté pour qu'il fit acte de présence à la soirée de miss Greenway qu'il n'avait pas osé refuser.

Le vicomte Bernard de Vaudreuil était un grand et beau garçon, bien découplé, aux cheveux châtain, à la moustache fine, aux traits délicats, à la physionomie avenante; en un mot extrêmement sympathique. Il ne lui manquait, pour être tout à fait séduisant, qu'une chose: la gaieté.

Son front toujours grave et soucieux portait l'empreinte des deuils,

des déboires, des tristesses de tous genres dont son enfance et sa jeunesse avaient été abreuvées.

A dix ans, il avait perdu sa mère; il n'aimait qu'elle: sa disparition lui avait laissé au coeur un vide immense. Resté seul avec son père, que de gros ennuis matériels et moraux avaient profondément aigri, Bernard avait grandi, chez lui d'abord, au collège ensuite, dans l'atmosphère la plus maussade.

Lui qui était rêveur, sentimental, aimant, avait souffert cruellement de la sécheresse de coeur de son père. D'autre part, avec les années, les difficultés matérielles n'avaient fait que s'accroître. D'insuccès en insuccès, de débâcle en débâcle, le comte Albert de Vaudreuil, qui n'hésitait cependant jamais devant les pires manières de se procurer de l'argent, avait fini par tomber dans une situation lamentable, voisine de la misère.

En cette triste occurrence, le père et le fils, qui étaient l'un et l'autre en âge et capables de gagner leur vie, auraient dû chercher dans le travail un moyen d'existence. Mais le comte de Vaudreuil avait horreur du travail qu'il considérait comme indigne de son nom, de sa race.

Et malheureusement, il sut faire partager cette horreur à son fils. Celui-ci mieux dirigé n'eût demandé pourtant qu'à faire oeuvre de ses doigts, de son intelligence. Mais totalement inexpérimenté, assez faible de caractère et sortant de pensions aristocratiques, où il avait fréquenté des camarades riches, chez qui le travail n'était guère en honneur non plus, il n'eut pas la force de réagir contre les conseils de son père.

Quand les embarras devenaient trop aigus, un bijou de prix, quelque bronze ou quelque tableau vendus dans de

bonnes conditions remettaient la barque à flot pour quelques semaines. Puis, c'étaient de nouveau les mille et mille combinaisons que suggère le manque d'argent et qui frisent si souvent l'escroquerie.

Cependant, le comte ne mêlait jamais son fils aux trafics de toutes sortes que la situation nécessitait. Pourvoyeur de la famille, il endossait seul toutes les responsabilités. Quant au jeune homme, il était persuadé que son père possédait encore quelques bribes de fortune, qu'il faisait habilement fructifier, et que cela suffisait à assurer leur existence. S'il eût connu la vérité, il se fût certainement refusé à subir un pareil régime.

Les choses allaient ainsi tant bien que mal depuis cinq ou six ans, et les messieurs de Vaudreuil continuaient à faire bonne figure dans le monde — brillante figure même, puisqu'ils fréquentaient encore les villes d'eaux, les plages ou les stations hivernales en vogue.

Il est vrai que c'était de la part du père un calcul. Il se disait: "Avec sa jolie tournure et son nom, mon fils finira bien par dénicher quelque mariage avantageux, qui nous tirera tous deux d'affaire."

Il comptait sans les caprices du coeur.

... Ce soir-là donc, miss Greenway offrait sa dernière soirée aux nombreuses relations qu'elle s'était créées pendant ses quatre mois de séjour à Nice. Mais cette réception, qu'elle s'était volontairement imposée, semblait lui être une insupportable corvée.

Elle était nerveuse, inquiète. Il était évident qu'une intense préoccupation absorbait entièrement son esprit.

Aussi, dès qu'elle eut satisfait à ses devoirs de maîtresse de maison, résolut-elle de brusquer la tentative dont

l'issue devait, pensait-elle, dissiper son angoisse.

Bernard accompagné de son père venait justement d'arriver. Après avoir salué la jeune fille, il s'était approché d'un groupe où l'on parlait sport, mais ne se mêlait que fort distraitemment à la conversation.

Sylvia manoeuvra si habilement qu'elle parvint à l'isoler du groupe et à l'accaparer, presque malgré lui, d'ailleurs. Et dès qu'ils furent en tête à tête, allant droit au but, elle murmura:

— Il est probable, Bernard, que nous nous voyons ce soir pour la dernière fois, si... si... vous persistez dans votre décision... Or, avant de quitter Nice, je voudrais savoir...

— Vous voudriez savoir si ma décision est irrévocable, interrompit doucement le jeune homme. Mais pourquoi, mademoiselle, aurait-elle changé depuis notre dernière entrevue?

— Vous êtes dur.

— Non, je ne fais que vous exprimer de nouveau ma volonté bien arrêtée de ne pas me marier.

— Dites plutôt, pour être franc, que vous ne voulez pas vous marier avec une jeune fille qui est venue vous offrir elle-même sa main. Ce procédé vous a choqué. Vraiment, est-ce un grand crime? Et pour avoir agi ainsi, ai-je cessé d'être une honnête femme?

— Oh! mademoiselle, je n'ai jamais commis l'indélicatesse de mettre en doute votre parfaite honorabilité. Je sais, d'ailleurs, apprécier, comme il convient, les grandes qualités de votre coeur et les charmes de votre esprit. Mais... je ne veux pas me marier.

— Pas vous marier!... Avec moi peut-être?... Mais avec une autre...

— Pas davantage.

— Ne niez donc pas l'évidence. Tout le monde ici connaît votre... com-

ment appeler ça?... votre amourette avec cette Josette Dalmont... Mais vous savez, mon cher monsieur, vous n'êtes pas seul à rôder autour d'elle. Il y en a d'autres, beaucoup d'autres. Votre ami, M. Maurice Reynès, n'est pas le moins empressé... à tel point que lui, qui a des millions, qui pourrait faire un brillant mariage, est tout prêt à donner son nom à cette... aventurière.

Bernard était tout pâle.

—Je ne nie pas, bégaya-t-il péniblement, que Mlle Josette Dalmont m'inspire une grande sympathie. Mais...

—Vous ne l'aimez sans doute pas?

—Si; je l'aime comme un frère aime sa soeur.

—Ah! Ah! Ah! ?

—Par conséquent, je n'ai pas l'intention de poser ma candidature à sa main.

—Evidemment, vous ne pouvez pas tous l'épouser. Or, comme la demoiselle en question doit être pratique, elle donnera la préférence à celui qui a le plus de millions.

—Et vous ajoutez "in petto" que ce ne sera pas à moi, murmura le vicomte avec beaucoup de philosophie. Miss Greenway se mordit les lèvres.

—Vous vous êtes mépris, dit-elle, sur le sens de ma réflexion. Je n'ai pas de jugement à porter sur votre situation de fortune, que je ne connais pas, d'ailleurs. Mais même si votre position était précaire, mes paroles ne sauraient vous blesser, car la pauvreté n'est pas déshonorante, surtout quand elle est noblement supportée.

Bernard eut le bon esprit de ne pas poursuivre la discussion sur ce terrain et reprit après quelques secondes de silence:

—Mlle Josette Dalmont qui est pau-

vre, elle aussi, n'en est pas moins parfaitement honorable. C'est une honnête fille et vous avez tort de la traiter d'aventurière.

—J'ai peut-être employé un mot un peu vif. Dans tous les cas, son origine est bien suspecte. Vous savez, comme moi, que Mme Dalmont, qui lui sert de chaperon, n'est pas sa mère et que la naissance de Mlle Josette est un mystère...

—En est-elle responsable? interrompit le vicomte avec vivacité. Et n'est-il pas déjà assez triste pour cette jeune fille d'être une enfant abandonnée sans qu'on lui fasse encore un grief de sa situation?... Au surplus, je m'téonne, mademoiselle, de vous entendre parler comme vous le faites, vous qui vous piquez d'être au-dessus des préjugés.

—Si je n'étais pas au-dessus des préjugés, Mlle Dalmont n'aurait jamais été invitée chez moi.

—J'allais vous en faire l'observation, en vous rappelant que c'est justement grâce à elle que j'ai eu l'honneur de vous être présenté.

—Je ne l'oublie pas, Mlle Josette venue d'abord chez moi comme professeur de piano et de chant m'avait beaucoup plu; elle est instruite, intelligente, très distinguée. J'ai cru pouvoir par la suite en faire mon amie.

—Et aujourd'hui vous la considérez comme une aventurière.

—Je ne me doutais pas en l'admettant dans mon intimité qu'elle serait un jour une rivale pour moi.

—Même si cela était vrai, ses qualités n'en subsisteraient pas moins. Par conséquent, il me semble que vous manquez de logique et de générosité en continuant à recevoir Mlle Josette parmi vos intimes pour mieux la calomnier.

Miss Greenway courba la tête. Ses lèvres frémissantes, les mouvements saccadés qui agitaient ses mains indiquaient à quel point elle était émue et avec quelle peine elle contenait une explosion de désespoir ou de colère.

— Veuillez m'excuser, dit-elle enfin, je ne suis pas absolument maîtresse de moi ce soir, je vous prie d'être indulgent...

Puis, après quelques secondes de silence, commençant à recouvrer son calme, elle ajouta :

— Alors, c'est votre dernier mot?...

— Mon dernier mot?... Sur quoi?... Oh! pardon!... Mais oui... je ne peux que vous répéter ce que je vous ai déjà dit... il m'est impossible de songer à ce mariage...

— Adieu, en ce cas ! coupa miss Sylvia, mieux vaut ne pas nous revoir.

Elle se leva, lui jeta un salut très sec et s'éloigna.

Accaparée de nouveau par ses invités la jeune Américaine ne tarda pas à dominer complètement son trouble et à présenter à tous un visage aussi souriant que si elle n'eût pas eu le moindre sujet de contrariété.

Bernard, au contraire, profondément attristé par cette scène, ne songea qu'à fuir le plus vite possible le bruit de cette fête qui lui faisait mal. Profitant de ce que l'attention de miss Greenway était occupée ailleurs, il gagna furtivement le vestibule, prit son chapeau et son pardessus, et s'esquiva prestement à l'anglaise.

Quand il fut dehors, la fraîcheur de la nuit calma ses nerfs. Après quelques secondes d'hésitation, il se dirigea vers la place Masséna. Mais il avait à peine fait deux cents pas sur l'avenue de la gare, qu'il se sentit saisir par le bras. Il se retourna et reconnut son ami Maurice Reynès.

— Tiens, tu m'as suivi, murmura le vicomte d'un ton presque fâché.

— Oui, parce que, en te voyant sortir si triste, si abattu, j'ai voulu savoir tout de suite... Voyons, quoi de nouveau?

— Mais, répondit Bernard, il n'y a rien de nouveau... J'ai eu avec miss Sylvia une dernière explication, voilà tout...

— Et tu as persisté dans l'attitude que tu as adoptée?

— Je ne pouvais pas faire autrement, puisque je ne veux pas me marier.

— Entre nous, objecta Maurice après un instant d'hésitation, ta décision est bien un peu incompréhensible, car enfin, tu me l'as avoué maintes fois, ta situation de fortune n'est pas brillante. Or, la proposition qui t'est faite te rendrait riche.

— C'est précisément parce que je n'ai pas le sou que je ne veux pas épouser une jeune fille archi-millionnaire.

— Heu! insinua Reynès, il y a peut-être encore une autre raison... Oh! loin de moi la pensée de suspecter la noblesse de tes sentiments. Je suis convaincu au contraire que ta délicatesse, chatouilleuse à l'excès, est parfaitement capable de s'alarmer de l'énorme inégalité de fortune qui existe entre vous deux.

— Néanmoins, je le répète, tes scrupules à ce sujet ne doivent pas être l'unique motif de ton refus.

— Que prétends-tu insinuer?...

— Ecoute, mon cher ami, interrompit Maurice, nous avons eu, il y a huit jours, tu t'en souviens, une longue et pénible explication sur le plus douloureux malentendu qui puisse diviser deux vieux camarades comme nous. Nous nous sommes avoué que nous aimions tous les deux Mlle Josette Dal-

mont et tu m'as déclaré alors que tu t'effaçais devant moi.

— Je ne songe pas à me rétracter. Tu épouseras Josette si tel est ton désir.

— C'est entendu, mais voudrais-tu me dire pourquoi tu as fait ce sacrifice, que, dans ma joi égoïste, j'ai accepté facilement, sans réfléchir, et qui est sans doute la cause de ta tristesse depuis ce jour-là?

— Mais... je me suis déjà expliqué sur ce point. Si je renonce à Josette, c'est parce que j'ai pour elle une affection... fraternelle.

— Permetts-moi d'avoir quelques doutes à cet égard. Quand on a vécu auprès de Josette comme tu l'as fait, il n'est guère possible de l'aimer autrement que je l'aime moi-même, c'est-à-dire pas du tout fraternellement.

Sans relever l'insinuation, le vicomte poursuivit :

— D'ailleurs, la question d'argent qui me sépare de miss Greenway me sépare aussi, mais pour une autre cause, de Mlle Josette. Elle n'a pas le sou, moi non plus, et je suis incapable de gagner la vie d'un ménage. Toi, au contraire, tu es riche. Tu feras donc beaucoup mieux que moi le bonheur de Mlle Dalmont.

— Tout ça, c'est du raisonnement, fit Maurice; et en amour, il n'y a pas de raisonnement. Avoue donc la vérité. Tu aimes Josette; seulement par discrétion, par scrupule, tu ne veux pas entrer en compétition avec moi. Mais ce sacrifice te fait souffrir et c'est pourquoi tu es maussade, renfermé, et que tu ne prends pas garde aux avances de miss Sylvia.

— Je t'assure que tu te trompes, affirma Bernard d'un ton mal assuré. Ce que j'éprouve pour Mlle Josette, c'est... comment dirai-je?... c'est

comme un besoin de protection, de dévouement... Mais quant à demander sa main, non, je n'oserais jamais... il me semble que je suis indigne d'elle.

Maurice faillit éclater de rire. Il se contenta et murmura simplement :

— Etrange!... Etrange!... Je ne comprends plus... Mais d'ailleurs tout cela, c'est parler pour ne rien dire; et cette façon de régler le mariage de Mlle Dalmont est plutôt plaisante. Supposons en effet que Mlle Josette ait fixé son choix, que je sois le prétendant agréé. La question ne sera pas réglée pour cela. Car ma mère s'opposera certainement à ce mariage.

— Tu peux avec le temps vaincre son opposition.

— Après tout, je fais cette supposition sans aucune preuve, attendu que je n'ai jamais pressenti ma mère sur cette question... Au fait, je peux l'interroger... Parfaitement, dès demain, j'aurai avec elle une franche explication... Et si elle refuse de donner son consentement, eh bien, je verrai... je verrai à passer outre...

Maurice tout en parlant s'excitait, s'exaltait, affirmant des résolutions irrévocables qui, l'instant d'avant, étaient loin de sa pensée.

Le vicomte regarda son ami d'un air mélancolique et désabusé, puis lui tendant la main, murmura :

— Allons, bonsoir, nous avons tous les deux besoin de repos et, puisque la nuit porte conseil, tu peux toujours attendre à demain pour prendre des décisions définitives.

II

Le lendemain matin, la première pensée du comte Albert de Vaudreuil en voyant son fils fut de lui dire quelque chose de désagréable.

Il est bon d'ajouter, pour son ex-

euse, que le comte de Vaudreuil, qui avait passé la plus grande partie de la soirée chez miss Greenway, où il s'était longuement entretenu avec Mme veuve Reynès, la mère de Maurice, était allé ensuite achever sa nuit au cercle de la Méditerranée. qu'il y avait joué un jeu d'enfer, qu'il y avait pris une culotte formidable, et qu'il était rentré vers trois heures du matin seulement à l'hôtel, où naturellement il n'avait pas fermé l'oeil—autant de circonstances qui n'étaient pas faites pour le mettre de bonne humeur.

Donc, lorsque Bernard, vers dix heures du matin, se risqua à entrer dans la chambre de son père pour lui dire bonjour, celui-ci l'accueillit fort mal.

—Ah! te voilà, bougonna-t-il. Eh bien, il paraît que tes bégueuleries ont eu enfin raison des aimables dispositions de miss Greenway à ton égard. Tu avais pourtant hier soir une belle occasion d'effacer la mauvaise impression que tu as produite par ton hostilité des jours derniers. Mais non, tu t'es juré de rebuter cette jeune fille. Te voilà bien avancé maintenant! Je suis sûr que c'est elle, cette fois, qui t'a signifié ton congé. Elle va quitter Nice aujourd'hui ou demain, tu ne la reverras plus.

—Que voulez-vous que j'y fasse ? reprit doucement le jeune homme.

—Rien, évidemment... L'affaire est perdue.

—Mais enfin, mon père, vous pourriez bien admettre, ce me semble, que dans une question aussi importante où je suis le premier intéressé, je dois être libre de mon choix. Or, si je n'ai pas le moindre désir d'épouser miss Greenway...

—Tu ne sais pas ce que tu désires.

—Si, je vous assure.

—Mais, malheureux, interrompit le comte avec véhémence, tu ne comprends donc pas que je comptais sur toi... sur ce mariage... pour...

Laisse-moi achever, coupa froidement le jeune homme, vous comptiez sur ce mariage pour remettre un peu d'ordre dans nos finances, pour rendre quelque élasticité à notre budget.

—Ma foi, je l'avoue, fit le père avec un superbe cynisme, car justement cette nuit j'ai eu encore une de ces déveines...

—Cette nuit, murmura Bernard, vous avez encore joué au cercle et perdu; ce n'est pas la première fois. Mais notre situation, pour une misérable perte de jeu, est-elle donc plus désespérée qu'auparavant?

—Oh! ma foi, non.

—Alors, pourquoi recourir à une vilénie?

—Tu ne m'as pas compris, interrompit le comte, je veux dire que notre situation n'est pas pire qu'avant, parce qu'elle est épouvantable depuis dix ans.

—Nous sommes ruinés depuis dix ans?

—A peu près. Nous avons marché jusqu'ici à coup d'expédients: ça va devenir maintenant de plus en plus difficile.

Bernard se laissa tomber sur une chaise avec un geste de lassitude et de dégoût.

—Et nous vivions comme si nous étions riches, balbutia-t-il. Et nous sommes à Nice depuis quatre mois! C'est navrant! Je ne pensais pas que nous étions tombés si bas...

Albert de Vaudreuil regarda son fils avec une gravité attendrie: la lueur d'un bon sentiment avait vacillé au

fond de son âme. Mais aussitôt, son cynisme reprit le dessus.

—Voilà pourquoi, dit-il, je répète que tu es un nigaud d'avoir agi avec miss Greenway comme tu l'as fait.

—Oh! je vous en prie, mon père, murmura le jeune homme, n'insistez pas! Tout cela est trop triste.

—Ouf! un sermon qui commence! ricana le comte, je n'ai pas le temps d'écouter ces histoires-là. Je te laisse, mon ami, à tes considérations philosophiques. Moi, je préfère aller prendre l'air. Au revoir!...

Et sortant aussitôt en claquant la porte, M. de Vaudreuil, sans plus s'occuper de son fils, descendit tranquillement vers la mer.

Comme il tournait au coin de la rue Paradis et de l'avenue Masséna, il se heurta à un jeune homme qui marchait très vite, la tête baissé, l'air préoccupé.

—Tiens, Maurice! s'écria le comte, quelle heureuse rencontre! Je me disais précisément, il y a une minute, que j'allais peut-être passer chez vous.

—Et moi, monsieur, je me dirigeais justement vers votre hôtel, car j'ai besoin de vous parler, j'ai un grand service à vous demander.

"Et moi donc!" pensa le gentilhomme en tapotant machinalement ses goussets vides.

—Mais dites-moi d'abord, reprit le jeune homme, pourquoi vous désiriez me voir.

—Oh! un rien, une bagatelle, murmura M. de Vaudreuil qui n'osa pas dire tout de suite ce qui le tracassait. Je me proposais tout bonnement de vous prendre en passant pour que nous fassions ensemble un tour de promenade.

—Bernard serait-il souffrant, qu'il ne vous accompagne pas?

—Non, non, Bernard est à l'hôtel et très bien portant. Seulement, il doit boudier en ce moment : nous venons d'agiter encore cette question de mariage, sur laquelle nous ne sommes pas d'accord.

— Là-dessus, je suis tout à fait de votre avis. Bernard a tort de ne pas vouloir épouser la richissime miss Greenway. Par le temps qui court, il faut de l'argent, beaucoup d'argent, pour traverser la vie.

— Hélas! soupira le comte, et lorsqu'on en manque, de ce maudit argent, ne fût-ce que pour peu de temps, on est bien embarrassé, même s'il s'agit d'une somme insignifiante.

L'allusion était si transparente, que Maurice fut sur le point de dire:

— Voulez-vous vingt-cinq louis?

Il n'osa pas et revenant à la pensée qui l'obsédait, il continua:

— Je vois décidément que la concorde au sein des familles n'est pas chose facile à réaliser et que les parents sont rarement d'accord avec les enfants dans les questions les plus importantes de la vie.

"Ainsi, ce matin, également, nous avons eu, ma mère et moi une longue discussion au sujet de mon projet d'épouser Mlle Josette Dalmont, et nous sommes restés chacun sur nos positions.

— Madame votre mère ne veut pas entendre parler de ce mariage?

— Non.

— Je vous avoue que je ne peux pas la désapprouver.

— Comment! Vous aussi! Vous que je croyais prêt à plaider ma cause!

Le comte eut une minute d'hésitation et d'embarras, puis exécutant un brusque changement de front:

— Mon cher ami, reprit-il, je suis disposé à vous servir dans la mesure de mes forces, mais je doute fort que

mon intervention vous soit de quelque utilité.

— Cependant vous avez beaucoup d'influence sur ma mère, qui a en vous la plus grande confiance.

M. de Vaudreuil sourit.

— Ecoutez, dit-il, j'ai eu précisément hier soir avec Mme votre mère un long entretien sur les questions qui intéressent votre avenir à tous les deux, c'est-à-dire le vôtre et celui de mon fils.

— Eh bien?

— Eh bien, je peux vous dire tout de suite que Mme Reynès ne consentira jamais à vous laisser épouser Mlle Dalmont.

— Pourquoi? Josette n'est-elle pas intelligente, bien élevée, instruite, distinguée, jolie? . . .

— Je vous l'accorde: elle a toutes les qualités physiques et morales. . . toutes, excepté deux: il lui manque de l'argent et un état civil régulier.

— Est-ce sa faute, si elle n'a pas de fortune?

— Non, mais c'est une situation qui offre bien des ennuis. Vous le disiez vous-même, par le temps qui court, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Vous m'objecterez que vous êtes assez riche pour prendre une femme sans dot. C'est vrai. Par conséquent, le plus obstacle qui vous sépare de Mlle Dalmont, c'est la situation irrégulière où se trouve cette dernière.

Maurice répliqua vivement:

— Mais enfin, monsieur, vous avouerez que c'est absurde de vouloir rendre Mlle Josette responsable de la situation irrégulière que lui crée sa naissance mystérieuse.

— C'est absurde, je vous l'accorde. Mais l'opinion publique est ainsi faite qu'elle voit dans cette irrégularité une tare.

— C'est un préjugé inique.

— Inique, comme tous les préjugés, d'ailleurs.

— Malheureusement, je sens bien que ma mère est esclave de ce préjugé et que rien ne pourra vaincre son opposition sur ce point. Ah! si cette difficulté était résolue, je crois que je viendrais facilement à bout des autres.

— Hélas! mon cher ami, la question est insoluble, m'achonna M. de Vaudreuil distrait.

— Vous ne voyez aucun moyen de tourner la difficulté?

— Aucun.

— Cherchez encore, je vous en prie, vous trouverez certainement. . . et vous serez mon sauveur, mon bienfaiteur. . . oui, oui, mon sauveur, car si je n'épouse pas Josette, je me tuerai.

— Vous parlez comme un enfant.

— Pas du tout, je parle très sérieusement. . . Allons, laissez-moi espérer que vous ferez tout votre possible pour trouver une solution à ce problème si compliqué. . .

Le comte ne répondit pas tout de suite. Il marchait, les yeux fixés à terre, absorbé, semblait-il, par une profonde méditation. Et ses soupirs prolongés, ses mouvements fébriles indiquaient qu'un violent combat — réel ou simulé — se livrait au fond de son cœur.

Soudain, il releva la tête et passant son bras sous celui du jeune homme:

— Pour vous, mon cher Maurice, balbutia-t-il, je ferai ce que je ne ferais pour personne autre au monde. Je m'imposerai pour cela un gros sacrifice d'amour-propre, mais vous êtes l'ami le plus intime de mon fils et à cause de cela, je m'efforcerai de supporter l'épreuve d'un cœur léger. Vous comprenez? . . . Non, vous ne pouvez pas comprendre. . . je vous

expliquerai cela plus tard, un de ces jours... demain peut-être...

— Tout ce que je peux vous dire aujourd'hui, c'est que je veux bien me charger du rôle que votre confiance attendait de moi, c'est-à-dire que je veux bien essayer d'aplanir les difficultés qui se dressent entre Mlle Josette et vous.

Maurice Reynès aurait dû s'étonner de ce langage qui contrastait si étrangement avec l'attitude précédente du comte. Il n'y songea pas. Du moment qu'on lui promettait de s'intéresser à son mariage, le reste lui importait peu. S'il ne se fût pas trouvé en pleine promenade des Anglais, au milieu de nombreux flâneurs, il aurait sauté au cou de M. de Vaudreuil.

Celui-ci, après être resté un instant silencieux comme pour mieux jouir de l'effet produit par ses habiles sous-entendus, reprit soudain avec une pointe d'ironie :

— Lorsque tous les obstacles qui vous séparent de Mlle Josette Dalmont auront été renversés, il ne vous restera plus qu'à faire la conquête de cette jeune personne.

— Oh ! je crois que ce ne sera pas le plus difficile, fit Maurice d'un ton qui révélait une assurance un peu présomptueuse.

— Hé ! Hé ! défiez-vous ! les têtes de jeunes filles sont fantasques...

— Vous allez me faire peur maintenant.

— Non, non, je me tais, je veux vous laisser avec la bonne impression que vous avez ressentie tout à l'heure. Allons, nous voilà en face de chez vous, je vous quitte. Dites à Mme votre mère que j'irai sans doute la voir ce soir ou demain. A bientôt !

— Oh ! monsieur, permettez-moi de

vous remercier encore, balbutia Maurice en serrant avec effusion les mains de M. de Vaudreuil.

Le comte rendit son étreinte au jeune homme d'un air d'air d'air d'air, puis, après avoir fait mine de s'éloigner, il se retourna et ajouta d'un air négligé :

— Si vous voyez Bernard ce soir, il est inutile de lui parler de cette conversation.

— Ah ! s'étonna le jeune homme.

— Ou, vous comprendrez plus tard.

III

Mme Dalmont et Josette n'étaient installées à Nice que depuis quatre ans. Auparavant, elles habitaient, près d'Angoulême, une toute petite propriété que possédait Mme Chassigne, mère de Mme Dalmont.

Celle-ci, mariée à vingt-quatre ans avec un employé des contributions directes, avait perdu son mari au bout de trois ans et, n'ayant ni enfant ni ressources, était revenue demeurer avec sa mère.

Mme Albertine Dalmont qui était jolie, instruite, distinguée, se fût sans doute remarquée au bout de quelque temps, si, quelques mois après son retour, il ne lui était tombé du ciel une petite fille.

L'arrivée de cette enfant chez les deux veuves fit pas mal jaser dans le pays, d'autant plus que ce fut après une absence de quelques semaines que la jeune femme rentra un jour avec ce bébé au maillot, qu'une nourrice accompagnait.

Mais Mme Dalmont laissant jaser les commères se mit à élever la fillette avec un dévouement vraiment maternel. Avec le temps, elle s'y attacha comme si elle eût été réelle-

ment sa mère et, dès lors, ne songea plus à se remarier.

Quinze ans s'écoulèrent ainsi. Puis, Mme Chassaigne mourut. Ce fut une perte cruelle pour Mme Dalmont et sa pupille, que les liens de la plus tendre affection unissaient à la grand'maman.

De plus, cette mort faisait disparaître une des ressources essentielles du ménage, Mme Chassaigne possédant comme veuve de fonctionnaire une pension qui représentait une grande part de son revenu.

Quand la petite succession fut liquidée, il fallut se rendre à l'évidence: il ne restait plus aux deux femmes de quoi vivre sans rien faire à la campagne. Sur les conseils d'une amie, Mme Dalmont et Josette quittèrent donc les environs d'Angoulême, en mettant en vente la petite maison, et vinrent s'installer à Nice avec l'intention d'y tenir une pension de famille.

Une pension de famille de plus dans une ville où il y en a déjà tant! C'était une entreprise bien aléatoire. Cependant, il y a des gens qui vivent de ce commerce parce qu'ils savent le rendre lucratif. On pouvait essayer.

En fait, Mme Dalmont n'avait pas lieu de regretter d'avoir pris cette détermination. Depuis quatre ans, le vaste appartement qu'elle avait loué rue Pastorelli avait toujours été chaque hiver entièrement occupé.

Elle avait pu ainsi faire face largement à toutes les dépenses de leur vie commune, principalement à celles qu'exigeait l'achèvement des études de la jeune fille.

Et maintenant, c'était elle, Josette, qui augmentait encore les ressources du ménage en donnant des leçons de piano. Elle était si heureuse, la chère mignonne, de se rendre utile, d'aider

sa chère "maman", de l'indemniser un peu des lourds sacrifices qu'elle s'était imposés pour l'élever.

L'existence des deux femmes, qui avaient l'une pour l'autre la plus tendre affection, eût donc été à peu près sans nuages, s'il n'y avait eu à l'horizon un point noir. Ce point noir, c'était l'avenir de Josette.

La pupille de Mme Dalmont avait alors un peu plus de vingt ans.

Grande, la poitrine et la taille admirablement tournées, le visage ni trop régulier ni trop chiffonné, mais éclairé par de grands yeux très doux et encadré par une forêt de cheveux châtain naturellement ondulés, Josette était évidemment trop séduisante pour n'avoir pas été déjà remarqué par bien des jeunes gens.

Mais justement parce que sa beauté la faisait trop facilement remarquer, elle se trouvait exposée à bien des dangers. Et la pauvre "maman" se rongait d'inquiétude en songeant à toutes les tentations dont sa chère "fille" pouvait être victime avant d'avoir trouvé l'épouseur sérieux.

* *

*

C'était absolument par hasard que les messieurs de Vaudreuil, en arrivant à Nice à la fin de décembre, avaient pris pension chez les dames Dalmont. Le comte cherchait à réaliser des économies, afin d'avoir plus d'argent disponible pour le jeu. Les hôtels coûtant cher, il s'était adressé là au petit bonheur.

Mme Dalmont n'avait accepté qu'à contre-cœur de prendre chez elle des messieurs seuls: c'était contraire à ses habitudes, à ses principes. Au bout de quinze jours, d'ailleurs, ses scrupules devenant plus aigus, elle s'était déci-

dée à leur signifier qu'elle ne pouvait pas les garder.

M. de Vaudreuil n'avait pas insisté et s'était enquis aussitôt d'une autre pension.

Ce n'était pourtant pas la présence de Bernard sous le toit de Mme Dalmont qui faisait courir des dangers à Josette: elle avait à peine remarqué le jeune vicomte. Mais, pendant son court séjour à la pension de la rue Pastorelli, Bernard avait reçu de fréquentes visites d'un de ses amis, un certain Maurice Reynès, qui avait fait sur la jeune fille, une très vive impression.

Tout d'abord Maurice Reynès, grand viveur et sabreur en matière d'amour, avait voulu prendre l'affaire en riant. Il avait même blagué la réserve de son ami à l'égard de Josette.

— Comment! Tu es ici depuis quinze jours et tu n'en as pas profité pour... pour?...

— Pour quoi faire? avait demandé Bernard gravement.

— Bah! Je ne sais pas, avait répondu Maurice évasivement.

En lui-même, il s'était dit:

«Puisque Bernard n'en veut pas, ce sera pour moi.»

L'installation de MM. de Vaudreuil dans une autre pension n'avait pas rompu les relations ébauchées entre ceux-ci et les dames Dalmont.

Bien mieux, le comte avait profité de l'intimité qui existait entre miss Greenway et Josette sa maîtresse de piano, pour se faire présenter chez l'Américaine en compagnie de Bernard, bien entendu. Une fois introduits chez la riche héritière, ils y avaient introduit à leur tour Mme Reynès et son fils.

Et le salon de miss Sylvia était ainsi devenu un terrain neutre où Josette avait revu, en même temps que Ber-

nard, l'ami le plus intime de Bernard, ce Maurice Reynès, si élégant, si fin, si séduisant, dont son coeur rêvait depuis le jour de leur première entrevue.

Après tout, Josette était d'autant plus excusable de se laisser aller au penchant qui la poussait vers Maurice qu'elle croyait ce dernier dans une situation de fortune analogue à la sienne, et qu'elle ne se rendait pas compte, la pauvre, de la tare qui pesait sur elle.

Lorsqu'elle apprit que Maurice avait reçu à la mort de son père une dizaine de millions et qu'il en recueillerait autant dans la succession de sa mère, elle resta confondue et se jura d'éviter désormais toutes les occasions de rencontrer "M. Reynès."

Mais... mais il y avait déjà de part et d'autre deux mois d'habitude: un tel serment était difficile à tenir, d'autant plus que Maurice faisait tous ses efforts pour l'empêcher de le tenir.

Cependant, un beau matin, le jeune millionnaire quitta Nice. Pendant dix jours il fut invisible. Il était aux environs d'Angoulême; il prenait des renseignements.

Quand il revint — c'était quelques jours avant la dernière soirée de miss Greenway — il déclara à sa mère que l'on ne connaissait pas l'origine de Mlle Josette, mais que Mme Dalmont appartenait à une famille dont l'honorabilité était parfaite et que, par conséquent, on pouvait épouser la pupille de celle-ci.

Nous savons déjà que Mme veuve Reynès n'avait pas été convaincue le moins du monde par ce raisonnement d'amoureux, et qu'à la suite d'une explication plus aigre où la vieille dame avait nettement signifié son refus de consentir au mariage de son fils avec Josette, Maurice désolé était venu supplier M. de Vaudreuil de l'aider à sor-

tir de cette situation angoissante.

Quelques heures après cette entrevue, le comte se présentait chez Mme Dalmont.

Soit qu'il se souciât peu de se trouver en tête à tête avec son fils, soit qu'il eût besoin de solitude pour mûrir ses résolutions, M. de Vaudreuil avait déjeuné au cercle d'où il avait envoyé un mot à Bernard pour le prévenir de ne pas l'attendre. Après quoi, il se dirigea vers la rue Pastorelli.

En pénétrant chez Mme Dalmont, le gentilhomme avait pris une attitude grave et embarrassée, un air à la fois sombre, inquiet et confus, qui contrastait singulièrement avec son insouciance habituelle et son imperturbable assurance. Il était même si pâle que l'excellente femme, en entrant dans le salon pour le recevoir, ne put s'empêcher de dire :

—Vous n'êtes pas souffrant, monsieur ?

Après s'être incliné très bas, le comte s'empessa de protester :

—Non, madame, je suis seulement très ému. Depuis quelques semaines ou plus exactement depuis quelques mois, puisque cela date de mon séjour chez vous, je suis poursuivi par la hantise d'un horrible passé qui me torture. A force de lutter, je suis parvenu à vaincre mes scrupules et j'ai pris enfin la résolution héroïque de me décharger du poids qui m'opprime, en réparant le mal que j'ai commis jadis. Je suis ici aujourd'hui pour cela. Et, vous le comprenez, on ne prend pas un parti aussi grave sans être profondément ému.

Mme Dalmont était complètement désorientée par ce langage.

—Mais, monsieur, balbutia-t-elle effarée, si vous avez quelque chose à vous reprocher, ce n'est pas à moi,

une étrangère pour vous, d'en recevoir la confiance. D'ailleurs, je ne saisis pas...

—Vous allez saisir: vous verrez que je ne suis pas fou comme vous pourriez le supposer. Mais, d'abord, Mlle Josette est-elle ici ?

—Non, monsieur. Josette vient de sortir à l'instant pour donner une leçon.

—J'aime mieux cela, Etes-vous sûre d'autre part que personne ne peut nous entendre ?

—Absolument sûre, murmura Mme Dalmont que toutes ces préparations déconcertaient un peu. Je suis seule en ce moment dans l'appartement avec la cuisinière qui est trop loin pour saisir un mot de notre conversation.

—Alors, je commence, reprit le comte en affectant de chercher à dominer une violente émotion. Mais d'abord, permettez-moi, madame, de vous adresser un reproche...

—Lequel ?

—Lorsque nous vîmes, mon fils et moi, nous installer chez vous, Mlle Josette passait aux yeux de tout le monde pour être votre fille. Comment se fait-il que, quelques semaines plus tard, la rumeur publique nous apprit que Mlle Josette ne portait pas le nom de Dalmont et s'appelait Josette tout court ?

—L'indiscrétion ne vient pas de moi, répondit Mme Dalmont en rougissant, mais sans chercher à nier le fait.

—A qui donc alors faut-il en faire porter la responsabilité ?

—La responsabilité? ... Elle incombe tout simplement aux nécessités de la vie. Josette désirant poser sa candidature comme professeur de solfège des écoles de la ville, j'ai dû four-

nir des pièces concernant son état civil. Et ceux qui ont eu ces pièces sous les yeux n'ont pas eu la discrétion de garder le renseignement pour eux.

—D'ailleurs, continua le comte, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de l'indiscrétion qui m'a fait connaître l'origine de Mlle Josette, puisque c'est cette révélation qui m'a tracé mon devoir.

—Mais, monsieur, je ne comprends pas du tout... Que voulez-vous dire?

—Je veux dire... je veux dire... ce que j'ai à vous dire, parbleu!... Je suis venu pour me confesser devant vous, je vous ai prévenue... mais l'aveu est si dur...

M. de Vaudreuil parlait par saccades, comme sous l'empire d'une horrible angoisse. Après s'être recueilli une minute, il reprit en balbutiant:

—Enfin, vous ne comprenez donc pas... vous ne comprenez donc pas que... que je suis le père de Josette?

Mme Dalmont se dressa toute pâle, désorientée.

—Monsieur!

—Calmez-vous, madame, fit doucement le comte. Je m'explique votre émoi, il est légitime. Mais avant de m'accabler des malédictions que je mérite, laissez-moi achever mes explications.

La malheureuse femme, anéantie, resta bouche close. Après quelques secondes de silence, M. de Vaudreuil poursuivit.

—C'est à Angoulême, n'est-ce pas? à l'Hôtel de France que Josette vous fut remise un soir d'avril, il y a de ça un peu plus de vingt ans...

—C'est exact.

—Le bébé avait alors une dizaine de jours. Sa nourrice l'accompagnait, naturellement.

—Parfaitement.

— Bien. Maintenant, écoutez-moi, vous allez comprendre... Un an avant l'époque où Josette vous fut confiée, étant veuf depuis dix-huit mois, je voyageais pour me distraire. C'était en Corse que mon humeur vagabonde m'avait mené. Un jour, je rencontre une jeune fille admirablement belle, dont je deviens sur l'heure éperdument amoureux. Un mois après, elle était ma femme.

— Votre désir de fonder une nouvelle famille était parfaitement légitime.

— Sans doute. Seulement avant de m'engager dans ces nouveaux liens, je n'avais pas suffisamment réfléchi. Je m'aperçus bientôt que j'étais entré dans une famille qui n'avait rien de mes idées, de mon éducation, dans laquelle en un mot je serais toujours un étranger.

“N'ayant pas jugé à propos de parler à mes parents de ce sot mariage avant sa conclusion, je songeai encore moins à leur en faire part après sa consommation, alors que ma folie m'inspirait déjà d'amers regrets.

“Dix mois s'écoulèrent ainsi. Durant ce laps de temps, je fis deux voyages en France pour aller voir mon fils que j'avais en partant confié à sa grand-mère maternelle. Mais à personne — sauf à un ami très intime et très sûr — je ne soufflai mot de ce mariage baroque.

“Puis, à la fin du onzième mois, ma femme mit au monde une fille et mourut trois jours après d'une péritonite.

“J'étais de nouveau veuf avec un bébé sur les bras et privé de tout secours, car je ne pouvais compter sur la famille de ma femme que j'exécrais et qui me le rendait amplement.

“Dans cette conjoncture difficile, je perdis la tête, je l'avoue. D'une part, je ne voulais pas laisser mon enfant

aux mains des parents de ma femme; d'autre part, je sentais tout le danger qu'il y aurait à emmener ce bébé si jeune en France à lui faire subir les fatigues d'une traversée.

«Cependant, je tenais à m'en aller, à fuir le plus tôt possible. Mon égoïsme l'emporta.

«La fillette avait été confiée dès le jour de sa naissance à une nourrice. Je décidai celle-ci à m'accompagner, et nous partîmes tous les trois pour la France.

— La nourrice qui me fut présentée à Angoulême n'était pas corse, objecta Mme Dalmont avec douceur.

— Attendez, poursuivit le comte en s'animant. Quand nous fûmes arrivés à Marseille, où je retrouvai mon ami — l'ami sûr et dévoué dont je vous ai parlé — à qui j'avais télégraphié de venir au-devant de moi, la nourrice nous déclara qu'elle n'irait pas plus loin, qu'elle voulait retourner chez elle.

«Mon ami s'enquit aussitôt d'une autre nourrice qu'il découvrit, je ne sais où, et qui était, ma foi, je ne me souviens plus de quel pays. Le soir même, nous embarquâmes l'autre pour la Corse.

«Puis, mon ami et moi nous tinmes conseil. Moi, à ce moment-là, j'avais tout à fait honte de ma ridicule équipée; l'aventure dans laquelle je m'étais fourvoyé me semblait parfaitement grotesque.

«Peut-être aussi avec la crainte du ridicule avais-je une autre crainte, celle d'entendre mon fils me reprocher un jour avec amertume de lui avoir donné, dans des conditions aussi absurdes, une soeur, une cohéritière.

«Toutes ces considérations furent plus fortes que l'affection que j'aurais dû avoir pour cette pauvre orpheline.

«Voilà pourquoi malgré les conseils

de mon ami qui me représentait que mon devoir était de me dévouer tout entier à ce bébé, je pris au contraire le parti de m'en séparer.

«Mon ami ne voulant pas partager une aussi lourde responsabilité me déclara qu'il allait partir immédiatement et que je ne le reverrais jamais. Mais je me jetai à ses genoux, je le suppliai de ne pas m'abandonner. Et quand il me vit affolé, résolu à me débarrasser de cette enfant par tous les moyens, il se décida à me venir en aide.

«Il me dit qu'il connaissait près d'Angoulême une jeune femme veuve, qui se chargerait peut-être d'élever le bébé, surtout si on pouvait lui donner une petite somme pour l'indemniser de ses soins, car elle n'était pas riche.

«J'acceptai tout de suite la combinaison. Nous réglâmes donc, séance tenante, les derniers détails matériels de l'affaire. Et le soir même, mon ami partait pour Angoulême avec l'enfant et la nourrice, tandis que moi je regagnais Paris.

«Vous savez le reste, puisque vous êtes, à n'en pas douter — toutes sortes de coïncidences le prouvent — la jeune veuve dont mon ami m'avait entretenu et à qui ma fille fut confiée.

Lorsque M. de Vaudreuil se tut, Mme Dalmont le regarda un instant d'un air hébété. Puis, faisant un effort pour dominer son trouble, elle murmura :

— J'ai accepté, en effet, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, de prendre chez moi et d'élever une fillette qui me fut apportée, il y a vingt ans, par un ami de ma famille, en qui j'avais toute confiance.

«Cet ami de ma famille étant aussi le vôtre, si votre récit est exact, il est inutile que je le nomme.

Le comte se mordit les lèvres et ne broncha pas.

—D'ailleurs, continua Mme Dalmont, j'ai juré, ce jour-là, de ne jamais prononcer le nom de cet homme. Ce serment qu'on m'a demandé, je ne le trahirai pas. Ce vieil ami de ma famille, que je considérais et que je considère encore comme un parfait honnête homme, m'affirma que le bébé qu'il m'apportait était le fruit d'amours illicites, c'est-à-dire né de père et mère inconnus, selon la triste formule de la loi, et que, par conséquent, je n'avais rien à redouter en me chargeant de lui.

—Il me fit promettre, ainsi que je viens de le dire, de ne pas mêler son nom à cette affaire et de ne jamais chercher à savoir d'où sortait l'enfant. Après quoi, il prit congé de moi en me remettant une certaine somme dont vous devez connaître le chiffre aussi bien que moi. Depuis, je ne l'ai jamais revu.

—Moi non plus, fit M. de Vaudreuil avec un soupir. Et non seulement, je n'ai jamais revu ce brave garçon, mais je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Je crois qu'il est parti pour l'Amérique et qu'il y est mort.

Il y eut un silence. Les deux interlocuteurs se regardèrent une minute d'un air désiant, comme deux ennemis qui s'observent.

—Depuis cette époque, reprit Mme Dalmont, vous ne vous êtes jamais inquiété de votre enfant?

—Ah! madame, gémit le comte, ne rouvrez pas une blessure qui m'a tant fait souffrir. Depuis vingt ans, le remords de mon infâme conduite me poursuit sans cesse. Mais, outre que le respect humain étouffait toujours la voix de ma conscience, je n'avais même plus la possibilité de rendre

justice à ma fille: je ne savais pas où la retrouver. Il a fallu que la Providence mit la chère enfant sur mon chemin pour que je puisse réparer mes torts envers elle.

—Hélas! murmura Mme Dalmont, la réparation est bien difficile maintenant, et je ne vois pas comment vous pourriez faire...

—Rien de plus facile, au contraire, interrompit M. de Vaudreuil, et je compte bien réintégrer mon enfant dans tous les droits dont mon égoïsme l'a injustement privée jusqu'ici.

—Les bonnes intentions ne suffisent pas.

—Mais, madame, vous oubliez que Josette est ma fille légitime et qu'il y a quelque part en Corse un acte officiel qui en fait foi: il ne s'agit que d'aller le chercher à Corte où il a été dressé.

—Vous pourriez le faire venir en écrivant au greffier du tribunal.

—Non, je préfère y aller moi-même, fit le comte avec une nuance d'embarras. Mais vous serez du voyage, si vous le voulez, et Josette aussi, et Mme Reynès aussi...

—Mme Reynès!... Pourquoi Mme Reynès, s'il vous plaît?

—Parce que... parce que... voyons, vous savez aussi bien que moi, que Maurice et Josette ont une très vive inclination l'un pour l'autre et que ce mariage pourrait sans doute se faire si Mme Reynès y consentait... Or, ce qui a fait, jusqu'à présent, hésiter Mme Reynès, c'est la situation irrégulière et mystérieuse de Josette. Du jour où celle-ci sera pourvue d'un état civil régulier, je suis convaincu que la mère de Maurice ne fera plus d'opposition à cette union. Voilà pourquoi je propose d'emmenner l'excellente Mme Reynès, cela lui permettra

de jouir tout de suite du bonheur de son fils. Je veux que tout le monde soit content, puisque je suis si heureux, moi, de faire le bien.

Mme Dalmont se leva. Elle avait les larmes aux yeux. Toutes les choses qu'elle venait d'entendre l'avaient profondément remuée, mais l'idée qu'elle devrait peut-être se séparer bientôt de sa fille chérie lui causait une émotion particulièrement douloureuse, une véritable angoisse.

Elle se contint cependant et, tendant la main à M. de Vaudreuil :

— Monsieur, dit-elle, j'avoue que j'avais contre vous de grosses préventions. Je vous en demande pardon, car vous m'apparaissez maintenant sous un jour très favorable; je vois que vous avez un coeur excellent sous des apparences un peu frivoles.

«Souhaitons que votre généreuse démarche marque le commencement du bonheur pour celle dont j'ai été jusqu'à présent toute la famille et dont la tendresse m'a d'ailleurs largement payée de mes peines.

Le comte s'était levé à son tour. Après avoir effleuré de ses lèvres le bout des doigts de Mme Dalmont, il murmura :

— Madame, quel que soit le genre de vie qu'adopte Josette, vous ne serez pas privée de sa tendresse; vous resterez toujours sa maman comme maintenant.

L'excellente femme, tout attendrie, ne put répondre.

M. de Vaudreuil reprit :

— Je vous laisse, madame. Après une pareille secousse, vous avez besoin de vous recueillir. Quand Josette rentrera, vous la mettrez au courant de tout cela. Espérons qu'elle ne sera pas trop fâchée de devenir Mlle de Vaudreuil. Puis, vous déciderez en-

semble ce qui vous semblera le plus pratique pour l'exécution de nos projets. Je pense toutefois que vous accepterez de m'accompagner en Corse: cela vous offrira l'agrément d'un voyage charmant.

Il s'inclina respectueusement et sortit, laissant Mme Dalmont sous le charme. Puis, une fois dans la rue, il mâchonna entre ses dents :

— Eh bien, vrai, j'en ai de l'imagination!... Le plus extraordinaire, c'est que cette histoire abracadabrante se trouve exacte et confirmée par un ensemble de coïncidences absolument stupéfiant... Du diable si je comprends un mot à tout cela!... Il va falloir maintenant dénicher ce fameux acte de naissance. Ce sera dur. Cependant, avec beaucoup d'audace...

«Alors, Josette sera très épousable. Toujours pas le sou, c'est évident. Mais, pour M. Reynès millionnaire, ce ne sera pas une mésalliance, certes, d'épouser Mlle de Vaudreuil.

«Ah! par exemple, si Maurice ne me fait pas, pour ma peine, un petit cadeau de cent mille francs, j'aurai le droit de le considérer comme un pin-gre mon gendre!...

IV

Après être passé chez lui pour changer de costume, M. de Vaudreuil se dirigea vers l'hôtel des Iles Britanniques, où Mme Reynès et son fils avaient leur appartement.

Ganté de frais, pincé dans une élégante redingote du dernier genre, le comte, tout guilleret, avait l'air et la tenue qu'on prend pour aller faire une demande en mariage.

Et n'était-ce pas, en effet, d'une chose à peu près semblable qu'il s'agissait?

Lorsque M. de Vaudreuil se présen-

parisien — Mme Reynès aimait qu'on la désignât ainsi — le salon était plein de bonnes amies de Paris venues pour bavarder autour d'une tasse de thé.

Force fut donc au nouveau venu d'attendre que toutes ces dames fussent parties pour aborder en tête à tête avec Mme Reynès le grave sujet qui l'avait amené. Celle-ci, dès l'arrivée du gentilhomme, avait d'ailleurs facilement deviné, à son attitude impatiente et nerveuse, qu'il désirait l'entretenir en particulier.

Aussi, s'empressa-t-elle, dès qu'ils furent seuls, d'aller au-devant des confidences.

— Je suis sûre, murmura-t-elle, que vous avez des choses sérieuses à me dire. Autrement, vous auriez levé le siège depuis longtemps. Mais je n'ai pas beaucoup de temps ce soir, car je dois m'habiller pour l'Opéra. Voyons, racontez vite ce que vous désirez me confier.

— Tenez, je parie qu'il s'agit de Maurice et de son amour pour cette petite couturière... non, maîtresse de piano, dénommée Josette Dalmont, qui fait tourner toutes les têtes. Mon fils est littéralement fou de cette... aventurière, et parle de l'épouser. Vous pensez si nous sommes d'accord sur ce point.

— Heureusement que nous repartons dans quelques jours pour Paris et qu'une fois là-bas, Maurice aura tôt fait d'oublier cette amourette.

— Eh bien, vous ne dites rien?... C'est un aveu... Et vous êtes vexé parce que j'ai deviné vos intentions... Ne niez pas, ce serait inutile... Je sais parfaitement que mon fils vous a circonvenu, que vous êtes maintenant de son côté et que vous veniez me vanter les avantages de ce mariage.

M. de Vaudreuil l'interrompt :

— Pardon, madame, dit-il en sou-

riant, il n'est pas du tout question pour aujourd'hui de ce que vous croyez. Je venais tout simplement vous inviter à une excursion que nous avons projetée pour demain ou après-demain. Nous allons en Corse, à Corte, chercher l'acte de naissance de ma fille.

La vieille dame regarda son interlocuteur d'un air ahuri qui semblait dire : "Est-ce que vous êtes fou?"

Le comte, sans doute, interpréta ainsi le sens de ce regard, car il reprit : — Non, je n'ai pas perdu la tête et je parle sérieusement.

— Je croyais pourtant que vous n'aviez pas d'autre enfant que votre fils, insinua-t-elle.

— Pas d'autre enfant... Oui et non... c'est-à-dire que... Mais écoutez-moi, je vais vous expliquer. Je suis un grand criminel. Oh! ne craignez rien, la crise est passée, je suis redevenu un honnête homme...

— Ah! je respire... Donc, vous avez une fille... De quel âge?

— Une fille de vingt ans.

— Parfait! Et vous avez besoin de son acte de naissance pour la marier probablement?

— Précisément.

— Mais comment se fait-il que cet acte se trouve en Corse? La chose est bizarre. Voilà une naissance qui a bien l'air d'être le fruit d'une liaison passagère.

— Passagère, oui, mais régulière tout de même! répliqua le comte. En deux mots, voici l'histoire. Il y a vingt et un ans, je voyageais en Corse. Veuf depuis dix-huit mois, j'étais seul, je m'ennuyais mortellement. A Corte, je fais la connaissance d'une jeune fille fort jolie qui me plaît et je l'épouse. Dix mois plus tard, elle meurt en me laissant un enfant. J'emène cet enfant en France, mais à peine débarqué à Marseille, je prends ce petit être en

grippe. Et par égoïsme, par peur du ridicule, par crainte des reproches de mon fils, je commets l'infamie de l'abandonner. Un ami se charge de confier la fillette à une personne sûre et pendant vingt ans, je n'entends plus parler de rien. Puis, il y a trois mois et demi, j'arrive à Nice et je retrouve ma fille.

—Ah! il y a plus de trois mois que vous avez fait cette découverte et vous ne disiez rien!

—Je n'étais pas sûr... je tâtonnais. Mais aujourd'hui l'évidence me crève les yeux... Je ne veux donc pas tarder davantage à réintégrer mon enfant dans tous ses droits.

—Et... elle est bien jolie, bien élevée, votre fille? interrogea Mme Reynès.

— Très jolie, parfaitement bien élevée.

— Nous ferons prochainement sa connaissance, j'espère?

—C'est précisément pour que vous fussiez tout de suite sa... connaissance que je venais vous inviter à prendre part à notre excursion en Corse; car elle aussi sera du voyage. Mais, d'ailleurs, je ne veux pas jouer plus longtemps au quiproquo... Vous la connaissez déjà...

—Je connais votre fille?

—Parfaitement... Voyons, vous ne devinez pas?

—Ma foi non... Mettez-moi sur la voie.

—Mlle Josette... Dalmont.

Mme Reynès ne put s'empêcher de rougir. Mais, en quelques secondes, elle eut repris son sang-froid et dit sèchement:

—Vous vous moquez de moi, monsieur.

— Pas du tout, madame, je n'ai dit que la vérité, et je répète que je se-

rais très honoré si vous vouliez être des nôtres.

—Je regrette, monsieur, répondit la vieille dame, cela m'est impossible, j'ai besoin d'être à Paris dans trois jours. D'ailleurs, je serais indiscrette en me mêlant de cette affaire qui vous concerne seul et d'une manière trop intime.

—Pardonnez-moi si j'insiste, madame, mais je croyais que cette affaire n'était pas sans intérêt pour vous.

—Je ne saisis pas.

—Vous avez manifesté naguère contre Mlle Josette— susceptible de devenir votre belle-fille— une hostilité ouverte qui n'avait pas, je pense, d'autre cause que l'origine irrégulière, mystérieuse de cette pauvre enfant. Maintenant que Mlle Josette tout court devient Mlle Josette de Vaudreuil, peut-être trouvera-t-elle grâce devant vous.

—Sur ce point, balbutia Mme Reynès d'un air pincé, il m'est impossible de vous répondre sans réfléchir. Nous reparlerons de cela à votre retour à Paris.

—Soit! fit le comte assez sèchement. Je ne puis vous dissimuler cependant que votre décision qui cache évidemment un reste de défiance contre ma fille et contre moi-même m'est extrêmement pénible.

—Vous admettez pourtant que, pour s'habituer à une situation aussi... inattendue, il faille quelques jours tout au moins quelques heures. Est-ce que Mme Dalmont s'est jetée tout de suite à votre cou lorsque vous êtes venu lui annoncer que vous étiez le père de sa pupille?

—Non, je l'avoue. Elle est restée un bon moment anéantie, figée par la surprise. Puis, peu à peu, à mesure que pénétrait dans son esprit la con-

viction que je n'étais pas un imposteur, ses sentiments se modifièrent. Et quand j'ai pris congé d'elle, c'est avec une sincérité émue qu'elle m'a remercié...

—Mlle Josette a--telle pris la chose aussi bien?

—Je n'en sais rien encore : elle était absente et j'ai chargé Mme Dalmont de la mettre au courant avec tous les ménagements possibles. Je crains néanmoins que ce soit une rude secousse pour la pauvre petite.

—Vous devenez sentimental, mon cher monsieur, depuis que vous avez retrouvé votre fille, murmura Mme Reynès avec un point d'ironie.

—Il y a de quoi, vous l'avouerez, répondit Vaudreuil gravement.

Et il se leva pour prendre congé.

—Alors, à bientôt! conclut la vieille dame, nous reprendrons cette conversation dans quelques jours, n'est-ce pas?

—Quand vous voudrez... Mais avant de partir, permettez-moi de vous faire une recommandation... Dans le cas où vous auriez l'occasion de voir mon fils, je préfère que vous ne lui parliez pas de ce que je viens de vous apprendre.

—Ah! Il n'est pas encore au courant?

—Non.

—Vous n'avez pas cependant l'intention de le tenir indéfiniment dans l'ignorance?

—Certainement non, mais je tiens à me charger moi-même de toutes les explications, quand je jugerai le moment opportun.

—Soyez tranquille, je ne trahirai pas votre confiance.

—Par contre, ajouta le comte, vous pouvez tout raconter à votre fils et le plus tôt possible, en lui recomman-

dant la même discrétion avec son ami.
— C'est entendu. Au revoir!

V

Quoiqu'elle fût sérieuse et réfléchie, Josette jusqu'à présent ne s'était pas beaucoup préoccupée de son avenir. Elle avait gardé à vingt ans la précieuse insouciance de la jeunesse.

Très droite et très franche, elle avait suivi sans écart comme sans amertume le chemin que lui avait tracé Mme Dalmont. Et elle avait ainsi grandi dans une atmosphère de paix et d'honnêteté, sans un secret pour celle qui lui servait de mère.

Sans doute, elle se savait loin — toutes les filles d'Eve qui sont dotées d'une physionomie agréable ne l'ignorent pas.

Sans doute, elle savait que, dans les maisons où elle donnait des leçons, dans les soirées où elle était invitée, dans la rue où elle passait, toujours modeste cependant, elle était, de la part des hommes, l'objet d'une admiration qui se trahissait parfois ouvertement.

Et elle savait aussi qu'un jour un de ses admirateurs, plus hardi ou plus ardent que les autres, viendrait demander sa main à Mme Dalmont. Mais quant à elle, jusqu'à présent, elle n'avait distingué personne.

Et voilà que son indifférence, son insouciance d'antan avait disparu. Il avait suffi pour cela qu'un certain Maurice Reynès se trouvât sur sa route... Aussitôt, il s'était établi entre eux ce courant de sympathie spéciale qui fait vibrer les cœurs...

Ah! certes, quand elle avait appris que Maurice était riche à millions, elle s'était juré de ne plus le revoir, comprenant bien qu'elle ne pouvait pas, elle pauvre petite maîtresse de piano,

aspirer à une union pareille. Mais plusieurs fois déjà depuis qu'elle avait fait ce serment, elle avait dû paraître dans les maisons où fréquentait le jeune homme, à la soirée de miss Greenway, par exemple, où les instances de l'Américaine lui avaient fait une obligation de se montrer.

Elle n'avait pas eu lieu de le regretter, d'ailleurs, car pendant toute cette soirée, Maurice s'était montré d'une réserve, d'une discrétion parfaites.

Le lendemain de cette soirée, Josette alla comme d'habitude donner ses leçons — nous avons vu qu'elle n'était pas chez elle lorsque M. de Vaudreuil se présenta.

Sa corvée quotidienne remplie, la jeune fille se sentant la tête un peu lourde ne se pressa pas de rentrer. Elle flâna quelques instants sous les arcades, à la devanture des magasins, contemplant d'un oeil distrait ces gravures et ces photographies qu'elle voyait chaque jour.

Puis, comme elle était lasse, elle entra dans le Jardin Public et s'assit sur un banc à l'ombre d'un eucalyptus, tournée vers la mer pour recevoir en plein visage la délicieuse caresse de la brise.

Elle était là depuis un moment, le regard perdu vers l'horizon, quand elle entendit le sable de l'allée craquer sous un pas léger.

Elle se retourna, un frisson au coeur. Maurice était à côté d'elle.

Elle rougit, voulut se lever. Mais lui, s'inclinant respectueusement, murmura d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Restez, je vous en prie, mademoiselle ! Je vous jure que je ne vous ai pas épiée, que je ne vous ai pas suivie, que le hasard seul en un mot a préparé cette rencontre. Et laissez-

moi vous parler dix minutes seulement.

Les yeux baissés, elle balbutia quelques mots inintelligibles.

Et Maurice toujours debout devant elle, son chapeau à la main, continua :

— Il est possible que ma mère et moi nous quittions Nice demain ou après-demain. Comment et quand vous reverrai-je ? Je ne sais. Rester, c'est contrarier ma mère. Partir, c'est me briser le coeur. Horrible alternative.

— Mademoiselle... mademoiselle Josette, permettez-moi, pour le cas où je serais forcé de m'éloigner pendant quelque temps, de vous demander une chose... une chose qui me donnerait la force de supporter cette absence... cette séparation momentanée...

— Dites.

— Consentiriez-vous à devenir ma femme ?

Josette toute frémissante eut un geste de protestation effarouchée.

— Oh ! je vous demande pardon. Je poursuivit le jeune homme, de vous poser cette question aussi brutalement. Mais je n'ai pas vu la possibilité d'agir autrement. Je ne pouvais ni prier ma mère de pressentir Mme Dalmont ni m'adresser moi-même directement à Mme Dalmont, sans tenir aucun compte de l'autorité de ma mère. Alors, j'ai pris le parti qui m'a paru le plus simple pour savoir tout de suite... Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

Josette qui était parvenue à calmer les battements désordonnés de son coeur répondit d'une voix posée :

— Monsieur, si vous n'avez pas chargé Mme votre mère de parler pour vous, c'est que vous savez bien qu'elle vous aurait opposé un refus catégorique.

— Je n'en sais rien... Cette question n'a jamais été traitée à fond entre nous. D'ailleurs, ma mère est très

fantasque. Quand elle aurait dit non une fois, ce ne serait pas sans raison...

— Si, interrompit Josette, elle dirait non toujours et je l'approuverais, car je suis de son avis.

— Comment! Vous...

— Oui, je trouve que nous sommes tous les deux trop jeunes pour nous marier.

— C'est un mauvais prétexte. Vous avez d'autres raisons sans doute?...

— Oui, j'estime qu'une pauvre fille comme moi ne peut épouser qu'un employé, un commis de magasin ou un professeur et non un archi-millionnaire comme vous.

— Au diable soit l'argent ! lança Maurice. Si je vous offre mon nom, Josette, c'est que vous êtes digne de le porter.

— Qu'en savez-vous?

— Je le sais... je le sais... parce que je vous estime autant que je vous aime... parce que vous êtes dotée de toutes les vertus.

— Vous vous faites des illusions, croyez-moi, murmura la jeune fille en se levant.

— Vous partez?... Vous me fuyez?

— Cette conversation a déjà trop duré... J'ai peur qu'on ne nous ait remarqués.

— Alors, vous ne voulez pas me répondre, vous me laissez dans la plus cruelle angoisse...

— Je ne puis rien dire... je ne puis pas prendre seule une décision de cette importance... Adieu!

Elle s'éloignait. Il n'osa pas la retenir davantage et s'assit à son tour consterné sur le banc qu'elle venait de quitter.

Quand Josette rentra chez elle, il y avait deux heures que Mme Dalmont se morfondait à l'attendre, en proie à

une angoisse bien compréhensible. Lorsqu'elle entendit la jeune fille ouvrir la porte, elle courut à sa rencontre.

— Enfin, te voilà! s'écria-t-elle, viens vite par ici, dans ta chambre, il faut que je te parle longuement tout de suite.

Josette était déjà très émue; cet accueil acheva de la bouleverser. Elle suivit sa mère adoptive machinalement, sans rien dire, et le cœur contracté par une appréhension si vive que ses forces tout à coup l'abandonnèrent: elle fut tombée à la renverse si un fauteuil ne se fût trouvé là juste à point pour la recevoir.

Mais Mme Dalmont était elle-même trop désorientée pour s'apercevoir de la pâleur de sa chère enfant. Une préoccupation unique l'absorbait. Sans laisser à Josette le temps d'enlever son chapeau, ses gants, elle s'assit auprès d'elle, lui prit les mains et commença d'une voix tremblante:

— Ma chère mignonne, écoute-moi bien, c'est une chose inouïe, invraisemblable qui nous arrive... quelque chose d'heureux pour toi, de malheureux pour moi...

La pauvre femme haletait, elle fut forcée de se cacher un instant le visage dans ses mains pour reprendre haleine.

Josette se pencha aussitôt vers elle, mit un long baiser sur son front, et maîtrisant les battements de son cœur, elle eut la force de balbutier:

— Calme-toi, maman, et parle vite. Quand tu m'auras confié ta peine, elle sera partagée, par conséquent à moitié soulagée.

Mme Dalmont s'essuya les yeux et prenant son courage à deux mains, raconta d'un trait avec une hâte fébrile

tout ce que lui avait dit M. de Vaudreuil.

La jeune fille ne jugea pas à propos de l'interrompre une seule fois ni de demander la moindre explication. Mais, lorsque le récit fut achevé, elle dit simplement :

—Et tu as cru tout cela?

—Je ne pouvais pas nier l'évidence. Toutes les circonstances rapportées par le comte de Vaudreuil concordent absolument avec celles qui ont accompagné ton arrivée chez moi.

—Voilà, soupira Josette avec abattement, à quoi on est exposé lorsqu'on est un pauvre enfant abandonné: le premier venu peut se déclarer votre père.

—M. de Vaudreuil n'est pas le premier venu.

La jeune fille dissimula avec peine une grimace.

—Alors, reprit Mme Dalmont, ça ne te sourit pas d'être la fille du comte de Vaudreuil?

—Non, pas du tout.

—Il me semble pourtant que son fils a toutes tes sympathies.

—Oh! oui, lui, c'est un cœur généreux, loyal... Mais le père... le père... eh bien, pour parler franchement, il me déplaît souverainement.

—Tu n'accepterais donc pas sans répugnance de le reconnaître comme ton père?

—Si l'évidence et la loi m'y obligent, il le faudra bien, mais ce ne sera toujours qu'à une condition, c'est que je ne serai pas pour cela séparé de ma chère maman.

VI

Le soir même, pendant le dîner, Mme Reynès mit son fils au courant de l'entretien qu'elle avait eu durant

l'après-midi avec le comte de Vaudreuil et ce récit extravagant laissa le jeune homme sous une impression de malaise.

—Hum! pensa-t-il, voilà une histoire abracadabrante qui me semble inventée de toutes pièces pour les besoins de la cause... Cependant, il faudrait être fou pour se lancer dans une pareille aventure sans être sûr de son fait. Or, M. de Vaudreuil n'est pas fou. Donc, ce qu'il avance doit être vrai..."

Cette conclusion paraissait raisonnable. Elle exaspéra pourtant Maurice, qui, après avoir passé une partie de la nuit à méditer sur cette question irritante, se leva le lendemain avec la résolution bien arrêtée de ne plus revoir Josette.

Aussi, sa mère lui ayant demandé quel jour il rentrerait à Paris, il bougonna: "Le plus tôt possible." Après quoi, il sortit pour tâcher de mettre la main sur Bernard de Vaudreuil qu'il n'avait pas vu depuis vingt-quatre heures.

Après avoir flâné un instant sur le quai, Maurice tournait au coin de la Promenade du Midi pour remonter vers la ville, lorsqu'il croisa deux dames qu'il ne put faire autrement que de reconnaître. C'étaient miss Sylvia Greenway et une Américaine de ses amies, qui revenaient du marché aux fleurs, les bras chargés de gerbes de roses et de mimosas.

Le jeune homme donna un grand coup de chapeau cérémonieux, avec l'intention de passer outre. Mais miss Sylvia l'arrêta.

—Je suis, cher monsieur, très heureuse de vous rencontrer, dit-elle aimablement, je me proposais justement d'aller voir cet après-midi Mme Reynès, pour lui demander quel jour elle rentre à Paris et si c'est l'usage d'y rentrer à cette saison. Probablement,

vous pourrez me donner le renseignement que je désire.

— Rentrer à Paris! fit Maurice, mon Dieu, oui, c'est à peu près l'époque. Mais qu'iriez-vous faire?

— Ce que tout le monde y va faire. D'abord sacrifier à la mode, ensuite me distraire, car je vous l'avoue ingénument, ici, malgré le tourbillon des fêtes, je m'ennuie...

— Ah! répondit Maurice d'un air embarrassé, je ne pensais pas que l'ennui pût avoir prise sur vous. Au surplus, si j'étais à votre place, ce n'est pas le séjour de Paris que je choisirais pour combattre une crise d'hyponcondrie. Je préférerais voyager.

— Vous avez peut-être raison, mais où aller? J'ai déjà visité tant de pays que je commence à me blaser...

— Je parie que vous ne connaissez pas la Corse.

— Je l'avoue... mais qu'est-ce qui vous fait penser à la Corse?

— Rien... rien de spécial, balbutia Maurice embarrassé. J'ai dit: la Corse, comme j'aurais dit: la Chine...

— Eh bien, je suivrai peut-être votre conseil, et j'irai peut-être en Corse, puisque votre réflexion semble indiquer que l'excursion est intéressante, conclut miss Sylvia en riant, mais si cette indication contenait, cachait une arrière-pensée...

— Quelle arrière-pensée pourrais-je dissimuler?

— Je ne sais pas... je m'imagine. Non, c'est fou, mettons que je n'ai rien dit, car vraiment, ce serait d'un machiavélisme...

— Vous parlez par énigme, mademoiselle, je ne comprends pas du tout.

Mais au lieu de répondre à cette interrogation indirecte, miss Greenway tendit la main au jeune homme en disant:

— Allons, au revoir, à bientôt peut-être!... En tout cas, à Paris, dans quelque temps!...

Maurice n'eut pas d'autre ressource que de s'incliner respectueusement pour prendre congé des deux jeunes filles qui s'éloignèrent aussitôt par le boulevard Victor-Hugo pour rentrer chez elles. Il se dirigea alors vers la pension de famille où habitait ses amis de Vaudreuil.

Quand il arriva, il trouva Bernard au salon en train d'écrire des lettres. Les deux jeunes gens se serrèrent la main avec une nuance d'embarras.

— On ne te voit plus depuis deux jours, commença Maurice qui eut recours à cette phrase banale de peur de prononcer une phrase malheureuse.

— Je ne suis pas sorti, répondit Bernard; dans l'état d'esprit où je suis, j'aimais mieux ne voir personne.

— Voyons, quel motif spécial as-tu de broyer du noir?

— J'ai eu avant-hier avec mon père un entretien qui m'a jeté dans le marasme... Notre situation financière est, paraît-il, beaucoup plus désespérée que je le supposais. Il faut que je cherche au plus vite un moyen de gagner notre pain; autrement nous mourrons de faim.

Maurice esquissa sans mot dire un geste de compassion.

— Outre cet affreux tracas d'argent, continua Bernard, j'ai un autre sujet d'inquiétude. Mon père, qui est depuis hier d'une humeur de chien, m'a déclaré ce matin qu'il allait partir en voyage et que, par conséquent, je n'avais, moi, qu'à rentrer à Paris comme je pourrais. Je ne sais vraiment ce qui a pu le prendre et ce que signifie ce voyage mystérieux.

Maurice, après avoir eu un instant d'embarras, se ressaisit vite et dit:

— Tu aurais tort pour cela de pren-

dre les chose sau tragique; ça ne te servirait à rien. Cherche plutôt à te débrouiller. D'abord, pour ce qui est de l'argent, tu sais bien que, tant que j'aurai un sou, je le mettrai à ta disposition avec joie.

— Merci, mon ami, mais ce n'est pas une solution.

— Allons donc! entre amis intimes, c'est tout naturel. D'ailleurs, ce n'est qu'un prêt, tu me rendras tout ça plus tard quand tu pourras.

— Pourrai-je jamais?...

Sans se laisser arrêter par l'objection, Maurice poursuivit:

Quant au voyage mystérieux de ton père qui t'intrigue et t'inquiète, je crois savoir dans quelle partie du monde il s'accomplira.

— Ah! il t'a mis au courant?

— Non, mais j'ai appris indirectement qu'il se proposait d'aller en Corse. Et de plus, j'ai tout lieu de supposer que ce voyage, il ne l'exécutera pas seul: Mme Dalmont et Josette l'accompagneront...

— Tu rêves!...

— Pas du tout... Et je vais même à ce propos te faire une proposition: nous pourrions profiter de l'occasion pour nous rendre nous-mêmes en Corse.

— C'est fou... D'abord, je n'ai pas le sou.

— Tu m'ennuies à la fin avec tes scrupules. Que diable! si tu m'interdis de te prêter de l'argent, tu peux bien me permettre de t'offrir un voyage... Seulement, je ne t'emmène qu'à une condition, c'est que notre voyage s'accomplira dans le plus grand mystère. Tu comprends, nous suivons Josette pour la protéger... il faut donc qu'elle n'en sache rien, ni elle, ni Mme Dalmont, ni ton père...

— Quel danger pourrait-elle courir?

— On ne sait jamais... Nous serons en Corse, mon ami, ne l'oublie pas!... en Corse, le pays du maquis et des vendettas!...

— Comme je ne sais où me fourrer, je suis bien forcé de te suivre, même en Corse, si tu as envie d'y aller, mais notre incognito sera percé à jour au bout de quelques heures.

— Ne crains rien, toutes mes précautions sont prises pour que nous soyons méconnaissables... Allons, c'est entendu, n'est-ce pas? je peux compter sur toi?

— Quelle idée, mon Dieu! quelle idée?... Pourquoi nous embarquer dans cette folle aventure?

Mais Maurice n'eut pas l'air d'avoir entendu l'objection. Il serra la main de son ami et s'éloigna, comme s'il eût été tout à coup pressé de partir, en répétant:

— Ainsi, c'est bien convenu; et tiens-toi prêt pour partir demain ou après-demain.

Demeuré seul, Bernard se remit à broyer du noir. Après quoi, il songea à miss Sylvia et l'évocation de la jeune et charmante américaine amena un sourire sur ses lèvres.

"Ah! soupira-t-il, combien d'autres, à ma place, n'hésiteraient pas à chercher un refuge de ce côté-là!... Ce serait si facile; et au moins, je n'aurais plus de soucis d'argent... Mais non, ce serait ignoble... Non, mille fois non, je n'achèterai pas ma sécurité par une telle abdication d'indépendance et de dignité... Si encore j'aimais miss Sylvia, mon sacrifice d'amour-propre aurait une excuse! Mais je ne l'aime pas... Non, certainement, je ne l'aime pas... En tout cas, je ne veux plus la revoir pour... n'être pas tenté de l'aimer..."

VII

Le lendemain, à trois heures, Mme Reynès prit le rapide pour Paris. Quelques minutes avant le départ, Maurice vint annoncer à sa mère qui décidément il ne rentrerait pas avec elle ce jour-là, car il ne pouvait pas se dérober à une invitation pressante d'amis toulonnais qui avaient organisé à son intention une excursion dans l'Estérel.

Mme Reynès hocha la tête, fit la grimace et ne souffla mot, préférant prendre son parti de la déconvenue que de risquer des remontrances inutiles. Elle se contenta donc d'embrasser tendrement son fils, qui la conduisit jusqu'à son wagon pour lui éviter tous les ennuis de l'embarquement, en exprimant le souhait de le revoir bientôt.

Et dès que le train fut parti, Maurice redescendit tranquillement vers son hôtel — ruminant ses projets de voyage — de ce voyage un peu fou, décidé à la légère, mais auquel il n'aurait voulu renoncer pour rien au monde, puisque c'était pour lui le seul moyen de continuer à vivre dans l'ombre de sa chère Josette.

Et voilà que soudain, tandis qu'il suivait l'avenue à pas lents, distrait, plongé dans ses méditations, celle dont l'image emplissait son cœur lui apparut. Elle venait à sa rencontre, la démarche lasse, l'air désabusé, les yeux baissés.

Aussi ne le vit-elle qu'au dernier moment, alors qu'elle le frôlait presque. Et en le reconnaissant, elle fit un geste de surprise effarouchée, qu'atténuait cependant une expression de joie, de confiance.

Tout heureux de la rencontre, Maurice murmura en souriant :

— Où allez-vous donc de ce pas,

mademoiselle Josette?... Mais vous êtes triste, vous semblez préoccupée. Qu'avez-vous?... Quel motif?...

Il s'arrêta, inquiet, le cœur battant, n'osant insister.

A ce moment, Josette releva les yeux, ses beaux yeux noirs, si doux, si caressants, et Maurice s'aperçut qu'ils étaient pleins de larmes.

— Oh! Que vois-je? s'écria-t-il tout ému. Vous pleurez?... Qu'y a-t-il? Voyons, qu'y a-t-il?

La jeune fille ne fit pas mine de vouloir s'éloigner comme la veille au Jardin Public. Elle semblait au contraire attendre de nouvelles questions comme si elle eût eu besoin d'une marque vibrante d'intérêt pour se décider aux confidences.

— Conte-moi ce qui vous cause du chagrin. Josette, je vous en prie! poursuivit le jeune homme de sa voix la plus douce. Confiez-moi votre peine, cela vous soulagera... Tenez, venez par ici, nous serons plus tranquilles pour bavarder. Dans l'avenue, il y a trop de monde.

Docilement, elle le suivit dans une rue adjacente moins fréquentée. Mais, comme elle demeurait silencieuse, il insista de nouveau :

— Vous n'avez pas confiance en moi, Josette? Vous ne voulez pas me dire ce qui vous a fait pleurer? Je suis sûr pourtant que je trouverais dans mon cœur les mots pour vous consoler.

— Je n'en doute pas, balbutia-t-elle enfin, car je crois que vous avez un peu d'affection pour moi.

— Un peu! C'est une façon de parler, n'est-ce pas? Car, au fond, j'en suis convaincu, vous pensez beaucoup.

Elle esquissa un geste vague, en rougissant légèrement.

—Voyons, reprit Maurice, ne me laissez pas supposer que vous ne pouvez pas me prendre comme confident.

—Oh! non, interrompit-elle vivement, ne croyez pas cela, car, au contraire, il n'y a dans les causes de mon chagrin, de mon émotion plutôt, rien que vous ne puissiez connaître, rien qui soit de nature à vous être désagréable.

—Alors?...

—Mais c'est tout de même assez délicat à expliquer... je dois mettre en cause votre plus intime ami.

—Bernard de Vaudreuil?

—Lui-même.

—Que vient-il faire ici?

—Oh! Il n'a rien fait de répréhensible, c'est le hasard qui a tout fait... Mais je ne veux pas tarder davantage à vous expliquer ce qui a causé mon émoi... bien à tort peut-être, après tout. Voici en deux mots: je suivais tout à l'heure la Promenade des Anglais, sortant de chez une élève. Soudain, je me trouve nez à nez avec M. Bernard de Vaudreuil débouchant d'une rue transversale. Il m'aborde, me demande des nouvelles de ma mère et des miennes; et comme il allait dans la même direction que moi, il sollicite la permission de faire route avec moi, permission que j'accorde bien volontiers et que d'ailleurs je ne pouvais pas refuser.

—Mais nous n'avions pas fait cinquante pas côte à côte que tout à coup nous voyons surgir devant nous miss Sylvia Greenway, qui nous aborde avec un air furibond.

—D'où sortait-elle?

—Il m'a semblé que c'était de l'un des grands hôtels de la promenade. J'étais si troublée que je ne me suis pas bien rendu compte, car aussitôt miss Greenway s'est mise... com-

ment dirai-je?... s'est mise non pas à nous injurier—elle est trop bien élevée pour cela—mais à nous lancer des pointes acérées, des allusions mordantes même méchantes sur "l'intimité de notre tête-à-tête".

—"J'ai protesté vivement. M. Bernard également. Néanmoins, miss Sylvia qui paraissait très énervée, très surexcitée, a continué ses attaques désobligeantes avec une âpreté toujours croissante. Si bien que, pour échapper à cette situation pénible, je me suis tout d'un coup décidée à prendre la fuite, laissant en tête à tête M. Bernard et miss Sylvia.

—C'est peut-être ce que désirait l'Américaine, observa Maurice.

—Alors, tant mieux pour elle!

—Miss Sylvia est une brave fille, continua le jeune homme, un peu personnelle et tyrannique, mais raisonnable et bonne tout de même. Il n'y a qu'une question sur laquelle elle puisse se montrer irascible, intraitable, c'est celle qui intéresse son coeur.

—Ah! par exemple, s'écria Josette, si elle suppose que je suis pour elle une rivale!...

—Cette supposition n'est pas tellement déraisonnable, à en juger par l'attitude de Bernard envers vous.

La jeune fille balbutia en rougissant:

—Les apparences sont souvent trompeuses. J'ignore quels sont les sentiments de M. Bernard de Vaudreuil à mon égard. Mais moi, qui n'ai pour lui qu'une bonne et franche amitié, toute fraternelle, je peux être très libre avec lui, sans que personne puisse s'alarmer de cette camaraderie.

Comme je suis heureux d'entendre cette déclaration! murmura le jeune homme.

—Aviez-vous donc des doutes sur ce point?

—J'étais perplexe et je me tracassais; on est si chatouilleux pour tout ce qui concerne les affaires de coeur... Du côté de mon ami Bernard, j'étais tranquille, il m'a affirmé que son affection pour vous était, selon votre propre expression, toute fraternelle. Mais, de vous, je ne savais rien.

Josette baissa les yeux, confuse et silencieuse. Elle ne pouvait guère répondre sans que sa réponse fût une véritable déclaration d'amour. Et il était assez naturel que sa timidité s'en effarouchât.

Heureusement, Maurice ne laissa pas durer le silence qui allait devenir embarrassant. Il conclut:

—Maintenant que je sais, mademoiselle Josette, pourquoi vos beaux yeux ont pleuré, permettez-moi de trouver que la cause de votre émoi est bien légère.

—Vous avez certainement raison, répondit la jeune fille.

—C'est en effet une sottise de perdre son calme pour si peu de chose, et je pense que, tout le long de la vie, j'en verrai bien d'autres.

—C'est probable.

—Mais aujourd'hui, j'ai une excuse. Enervée par des préoccupations antérieures, je me suis affolée aux premiers mots de miss Sylvia, sans prendre le temps de réfléchir, et je n'ai pas eu ensuite la force de réagir contre ce mouvement de découragement.

—Pauvre Josette! soupira Maurice attendri; des préoccupations antérieures! Ne dirait-on pas vraiment?... Oh! soyez tranquille, mademoiselle, je ne cherche pas à savoir...

—Vous faites aussi bien de ne pas chercher: vous ne sauriez pas. Tout

ce que je puis vous dire, c'est que, comme suite aux événements qui m'ont causé ces préoccupations, nous partons demain ou après-demain en voyage, maman et moi. Par conséquent, si vous rentrez bientôt à Paris, nous n'avons pas de chance de nous revoir avant l'année prochaine, et d'ici là...

—En ce moment, Josette, vous ne visez qu'à me taquiner, c'est très mal.

—Pas du tout, je vous annonce simplement que nous partons.

—Serait-il indiscret de vous demander vers quelle contrée vous dirigez vos pas?

—Ma foi, non, il n'y a pas lieu d'en faire mystère: nous partons pour la Corse.

—Ah! Et dans quel but?

—Quel but?... Mais dame! le but de nous promener, de voir du pays, de nous distraire. C'est maman qui a eu cette idée, sous prétexte que j'avais besoin de me reposer, de me détendre, de me changer d'air. Justement, nos deux dernières pensionnaires nous ont quitté hier. Dès lors, rien ne nous retenait plus à la maison, maman a décidé de hâter notre départ.

—C'est parfait. Alors, bon voyage et bonne chance, mademoiselle Josette! Je souhaite que le souvenir du petit incident d'aujourd'hui n'empoisonne pas votre excursion.

Le jeune homme avait pris pour dire cela un ton énigmatique et en même temps si détaché, que Josette ne put s'empêcher de s'en étonner. Mais, à cet instant, l'idée lui vint qu'elle ne pouvait pas prolonger indéfiniment cette conversation et qu'elle devait rentrer au plus tôt, si elle voulait éviter les questions embarrassantes.

Tendant brusquement la main à Maurice, qui comprit l'impossibilité

de la retenir, elle lui fit une jolie révérence et tourna les talons en lançant :

— Au revoir!... A l'année prochaine!

* * *

M. de Vaudreuil était homme de ressources; il l'avait montré maintes fois; il le prouva une fois de plus. Son portefeuille, complètement dégarni depuis plusieurs jours, se trouva soudain gonflé de billets de banque: c'était le matin du jour qu'il avait fixé pour son départ.

Il remit généreusement quelques coupures à Bernard en lui donnant rendez-vous à quinze jours de là à Paris. Après quoi, il lui fit ses adieux mais en oubliant de lui dire où il allait.

VIII

A peine le "Météor" avait-il accosté, que miss Greenway faisait jeter la passerelle et descendait à terre. Mais presque en même temps un gros cargo, le courrier de Marseille, vidait sur le quai la plus grande partie de la population qui contemplait ses flancs; et la jeune Américaine se vit bientôt entourée d'un flot de passagers se hâtant vers la ville.

Soudain, une exclamation de stupeur lui échappa :

— Je ne me trompe pas?... C'est M. Hector d'Angerville?

A ce cri, un monsieur d'une cinquantaine d'années, à la tournure élégante, au visage sympathique, à la moustache grise relevée en croc, qui passait alors tout près de la jeune fille, s'arrêta, se retourna et répondit avec une parfaite urbanité :

— Lui-même, madame... Oh! pardon! miss Sylvia!... Quelle rencon-

tre!... Si je m'attendais à vous trouver sur le quai de Bastia!...

— Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas, cher monsieur.

— Et comment allez-vous?... Votre santé?... Le spleen?...

— La santé se maintient... Le spleen aussi, hélas!

— Pauvre miss Sylvia!... C'est bien la peine d'avoir tant de millions pour s'ennuyer aussi profondément!

— Vous savez bien que l'argent ne fait pas le bonheur.

— Oh! certes. Je crois d'ailleurs vous l'avoir fait remarquer assez souvent jadis, lorsque vous me preniez comme confident de vos premières révoltes contre les préjugés dont votre famille était imbuë.

— Eh bien, vous le voyez, j'ai profité de vos leçons.

— Cela veut dire que, si vous êtes maintenant atteint d'une misanthropie aigue, c'est de ma faute.

— Parfaitement... Mais, voyons, nous n'allons pas rester ici en plein soleil. Si rien ne vous presse, voulez-vous que nous rentrions à bord: mon yacht est à à quelques pas.

— Soit, rentrons! J'ai tout le temps de bavarder, je ne quitterai pas Bastia avant deux ou trois jours.

— Et nous avons tant de choses à nous raconter depuis quatre ans!

— Quatre ans!... Y a-t-il donc déjà quatre ans depuis la mort de votre père, depuis votre départ?...

— Le temps passe vite, mon cher monsieur.

— Alors, vous continuez à courir le monde et cette vie errante ne vous fatigue pas?

— Pas du tout.

— Et la solitude ne vous pèse pas? Vous ne songez pas à vous fixer quelque part, à vous marier?

— La seule tentative que j'ai faite

dans ce sens n'a pas été heureuse, murmura la jeune fille avec amertume. Je ne suis pas pressée d'en faire d'autres.

—La déception a donc été bien cruelle? interrogea doucement M. d'Angerville. Serait-il indiscret?...

—Pas le moins du monde, interrompit miss Sylvia. Attendez que nous soyons au salon, je vous conterai cette belle aventure.

Ils étaient à ce moment-là sur le pont du "Météor", où des matelots circulaient, en train de procéder au nettoyage quotidien. Lorsqu'ils furent installés dans la petite pièce qui servait à la fois de salon et de bibliothèque, la jeune fille reprit:

—Qu'est donc devenu James Morgan?

—Heu! Je ne sais trop, murmura d'Angerville avec une nuance d'embarras. Je l'ai perdu de vue comme vous.

—Il n'y a pourtant pas longtemps que vous avez quitté Buffalo?

—Je suis rentré en France depuis un an.

—Ah! depuis un an déjà! Néanmoins, vous devez savoir ce qui s'est passé après mon départ.

—Je sais ce qu'on a raconté, rien de plus. Le bruit a couru que James Morgan, désespéré de n'avoir pu trouver le chemin de votre coeur, avait tenté de se suicider.

—Et l'on prétendra que les Américains ne sont pas romanesques? dit miss Greenway en riant.

—L'amour est le même sous toutes les latitudes, ma chère enfant.

—Oui, aussi égoïste, aussi exclusif et aussi bête.

—Vous êtes injuste. L'amour est la seule chose qui puisse embellir la vie, en atténuer les tristes réalités.

La jeune fille esquissa un hochement de tête équivoque.

—Alors, poursuivit-elle, James a tenté de se suicider?

—Oh! une tentative peu sérieuse. Une simple égratignure... Tout juste de quoi se rendre intéressant.

— Pauvre garçon, il a perdu son temps... Et après, qu'est-il arrivé?

—Après... Après... Je crois me souvenir que James, guéri de sa blessure et de son amour a fini par épouser miss Blackburn.

—Oh! quelle idée! Mais c'est une oie, cette petite, je la connais.

D'Angerville ne répondit pas. Il avait l'air songeur, préoccupé.

Après un court silence, il reprit:

—Eh bien, Sylvia, et le récit de cette cruelle déception?...

La jeune fille sembla sortir d'une lointaine rêverie.

— Oh! balbutia-t-elle, l'aventure est si banale que je me demande si cela vaut la peine d'en parler. En somme, c'est une histoire semblable à celle de ce pauvre James... en sens inverse.

—C'est-à-dire que c'est vous, cette fois, qui avez été la... comment dirai-je?... la victime. La chose est invraisemblable.

—Elle est vraie, pourtant.

—Comment! Il existe au monde un homme assez aveugle et assez impassible pour résister aux charmes de miss Sylvia Greenway, assez sot pour repousser ses millions? Voilà en vérité un étrange phénomène.

—Cet homme existe.

—Il faut que son coeur soit pris ailleurs.

—Il affirme le contraire.

—Il faut alors qu'il soit puissamment riche et blasé sur les avantages

de la fortune? Ou complètement détaché des biens de la terre?

—Je ne crois pas que ce soit son cas.

—Et vous lui avez nettement fait comprendre que vous seriez heureuse d'être sa femme?

—Je le lui ai déclaré très nettement, trop naïvement peut-être.

—Il n'y a pas de naïveté à s'expliquer franchement... Et il a refusé?

—Il a refusé.

—Quelle raison donne-t-il?

—Il prétend qu'il ne veut pas se marier.

—Le prétexte est bien vague. Et vous avez souffert, vous souffrez, car vous l'aimez?

La jeune fille fit des yeux un signe d'assentiment.

D'Angerville était devenu grave. Il regarda miss Sylvia longuement d'un air compatissant. Puis, tout à coup, affectant une désinvolture ironique:

—Bah! murmura-t-il, ces douleurs-là ne sont pas éternelles. L'histoire de James Morgan vous l'apprend. Moi aussi, d'ailleurs — s'il m'est permis d'évoquer un souvenir personnel — je puis dire que j'ai passé par là, et je n'en suis pas mort.

Après une légère hésitation, la jeune fille répondit:

—Si je vous pose une question un peu... indiscreète, vous ne m'en voudrez pas?

—Mais non, pas du tout. Parlez.

—Eh bien, quand vous avez émigré en Amérique, n'était-ce pas à cause d'une grosse déception?

D'Angerville tressaillit.

—Comment cette idée vous est-elle venue? interrogea-t-il.

—Mon père nous parlait souvent de vous, expliqua-t-elle, car il avait pour vous une grande sympathie. Lorsqu'il

a fait votre connaissance—il y a de cela une vingtaine d'années, je crois—vous arriviez d'Europe, n'est-ce pas? Et il paraît qu'à cette époque vous étiez toujours triste.

—Vous vous trompez, ma chère enfant. Quand j'ai rencontré votre père, qui a été pour moi, vous le savez, l'ami le plus dévoué, votre père dont l'appui m'a permis de mener à bien mes travaux sur l'aérostation qui ont été la passion de toute ma vie, j'arrivais en effet de France. Cependant, mon exil n'avait pas pour cause une déception d'amour. Celle à laquelle je viens de faire allusion était déjà lointaine à ce moment-là et, par conséquent, bien atténuée.

—La raison qui m'avait forcé à m'expatrier est beaucoup plus grave et, puisque nous sommes dans la journée des confidences, je peux vous l'avouer, je suis un grand criminel...

Miss Sylvia frissonna.

—Ne craignez rien, continua d'Angerville. Si j'ai commis jadis une mauvaise action, qui n'est pas d'ailleurs sans excuse, je suis aujourd'hui tout à fait inoffensif.

—Quand vous saurez de plus que ma présence en Corse a comme unique but de réparer le mal dont je me suis rendu coupable, ou tout au moins d'obtenir le pardon de mon crime, vous serez complètement tranquillisée sur mon état d'âme et vous me garderez votre estime, à laquelle je pense avoir toujours droit.

—Ah! je m'explique maintenant, observa Sylvia, pourquoi vous avez quitté Buffalo. Il fallait une raison puissante comme celle-là pour vous faire abandonner vos occupations favorites, vos relations, vos habitudes, d'autant plus que je crois me rappeler que jamais, au cours de ces vingt

dernières années, jusqu'à mon départ tout au moins, vous n'avez manifesté le désir de revoir votre pays.

—Pourtant, depuis vingt ans, le remords n'a pas cessé de me poursuivre. Si je n'ai jamais exprimé mon intention de rentrer en France, je n'en avais pas moins la ferme volonté d'accomplir un jour l'acte de réparation pour lequel je suis ici en ce moment. Mais vous ne pouvez rien comprendre à toutes ces réticences, permettez-moi de vous mettre au courant en deux mots.

—Parlez vite, murmura la jeune fille, je suis tout oreilles, car mon roman n'est rien en comparaison du drame que vous me laissez entrevoir.

—Donc, poursuivit M. d'Angerville, je vis un jour—il y a de cela un peu plus de vingt ans—entrer chez moi un de mes cousins... Son nom importe peu. Il m'annonça que sa soeur, mariée depuis un an, venait de mourir en mettant au monde une fillette, et il m'expliqua qu'ayant disposé de la totalité du patrimoine de ses parents, attendu que les partages n'avaient jamais été faits, il allait se trouver, par suite de mauvaises spéculations, dans l'impossibilité de remettre au père de cette enfant la part d'héritage lui appartenant.

—Je lui fis observer que, s'il se trouvait dans cette situation difficile, c'était uniquement par sa faute et que, dans tous les cas, je n'y pouvais rien. Il s'emporta, me reprocha de ne pas être reconnaissant des services qu'il m'avait rendus—il m'avait prêté un peu d'argent pour mes travaux, argent que je lui ai d'ailleurs rendu depuis. Lorsque votre père, en m'intéressant dans ses mines de cuivre, m'eut permis de reconstituer ma fortune—et tout à coup, il osa me de-

mander de le débarrasser de l'enfant de sa soeur, disant que la disparition de cette pauvre petite était le seul moyen d'éviter à sa propre famille la honte et la ruine.

—Comme je devais à peu de temps de là opérer une ascension nocturne, j'aurais emporté le bébé avec moi et lorsque j'aurais été au-dessus de la mer, je l'aurais jeté par-dessus bord, comme on jette un sac de lest.

—Indigné d'un pareil cynisme, je signifiai à mon cousin de sortir immédiatement. Il insista, me fit observer que j'avais pourtant là une belle occasion de me venger des dédains de ma cousine, car la jeune femme qui venait de mourir était précisément celle qui m'avait infligé, quelques années auparavant, la cruelle déception dont j'ai parlé tout à l'heure.

—Je lui répondis que ma cousine était libre de choisir comme mari qui lui plaisait et que, dans tous les cas, j'aurais été le dernier des lâches de me venger sur son enfant de l'affront que j'avais reçu d'elle.

—Puis, je lui réitérai l'ordre de sortir sur-le-champ. Malgré cela, il ne se tint pas pour battu. Il insinua qu'avec un peu d'argent, il trouverait aisément quelqu'un qui serait disposé à se charger de la mission que je refusais d'accepter. Et il ajouta que tous les moyens d'ailleurs lui seraient bons pour arriver à se débarrasser de cette enfant.

—Quand je le vis absolument résolu à faire disparaître cette innocente créature, je le rappelai, je fis semblant d'avoir changé d'avis et je lui déclarai que j'étais prêt à remplir le rôle qu'il m'avait offert. J'avais pris cette résolution brusquement, en un clin d'oeil, pour sauver la fillette et il m'avait fallu, pour cela, faire taire

mon ressentiment contre la mère.

—Mais c'est une très belle action, cela, observa miss Sylvia, vous n'avez pas lieu de vous en accuser comme d'un crime.

—Avant de juger, attendez la fin, répliqua d'Angerville. Le surlendemain donc, je partis, en pleine nuit avec mon fidèle domestique, Hercule, et le bébé que j'étais parvenu à me faire remettre grâce à la bêtise de la nourrice. Quatre heures après, nous atterrissions dans un petit village du département de Loir-et-Cher. Nous descendîmes aussitôt tous les trois : la fillette bien enveloppée dans de chaudes couvertures n'avait pas cessé de dormir.

“Mais à peine avions-nous mis le pied à terre que le ballon, par suite d'une fausse manoeuvre d'Hercule s'enleva avec la rapidité d'une flèche et disparut promptement dans les nuages. Nous nous dirigeâmes alors vers la gare la plus proche et nous prîmes le train pour Angoulême où je connaissais une personne très sûre à qui je me proposais de confier le bébé.

“Lorsque je lui eus remis le précieux dépôt, je repartis pour le Havre avec Hercule et la semaine suivante, nous nous embarquions pour l'Amérique. Entre temps, j'appris par les journaux que l'on avait vu du côté des Sables-d'Olonne un ballon ayant tout à fait la forme du mien, qui filait vers la haute mer avec une rapidité vertigineuse et que ce ballon n'ayant jamais été retrouvé, on supposait que les aéronautes avaient péri dans les flots.

“Je me gardai bien de dissiper cette erreur, car après ce qui s'était passé, j'avais tout intérêt à ce que l'on me considérât comme mort.

“A partir de ce moment, je ne don-

nai plus signe de vie. Et lorsque, un peu plus tard, je pus rendre à mon cousin l'argent qu'il m'avait prêté, je le fis par l'entreprise d'un intermédiaire qui lui laissa croire que cette restitution avait lieu en raison d'une clause de mon testament.

—C'était agir en galant homme, murmura miss Sylvia, et je ne vois décidément pas ce que vous pouvez avoir à vous reprocher dans toute cette affaire.

—Pardon, ma chère amie, poursuivit d'Angerville, vous oubliez que j'avais enlevé ce bébé à son père et que c'est là un crime exécrationnel. Mes intentions étaient bonnes sans doute. Je tenais avant tout à mettre cette innocente à l'abri de la haine de son ennemi mortel. Mais ce malheureux père n'en a pas moins été privé par ma faute de l'affection de son enfant. Et la fillette n'en a pas moins souffert d'être élevée dans une famille étrangère, sans état civil régulier, loin de celui qui seul avait qualité pour veiller sur elle. Ce double malheur, j'aurais pu l'éviter, je crois, en me montrant plus ferme, plus énergique.

“Aussi, je vous l'ai dit, le remords m'a poursuivi sans répit depuis vingt ans. Et en cherchant aujourd'hui à réunir ce père et cet enfant, que j'ai si cruellement séparés jadis, je ne fais que rendre le calme à ma conscience tout en réparant une atroce injustice.

— Votre but est évidemment très louable, approuva la jeune fille. Reste à savoir si vous pourrez réaliser votre désir.

— Je l'espère. Depuis mon retour en France, je me suis livré à de nombreuses recherches et j'ai retrouvé la trace de M. Georges Bryas, le père de l'enfant que j'ai enlevée. Il habite Ajaccio, où il dirige une industrie importante. Quant à l'enfant qui est

maintenant une grande jeune fille, je crois qu'il ne me sera pas difficile de remettre la main dessus.

— Alors, vous vous occupez d'abord du père? Vous vous rendez à Ajaccio?

— Oui, j'y serai dans quelques jours. Je partirai dès que j'aurai reçu certains renseignements que j'attends ici.

— Si vous le voulez bien, nous partirons ensemble, dit miss Sylvia, je vous emmène. Mon yacht vous conduira à destination presque aussi rapidement que le chemin de fer.

— Et beaucoup plus agréablement, ajouta d'Angerville.

— Voilà donc une affaire entendue. Nous quitterons Bastia dès que vous aurez reçu vos renseignements. En attendant, vous logerez à bord. Je vais envoyer quelqu'un chercher vos bagages au bateau qui vient de vous amener.

— J'accepte, j'accepte tout ce qu'il vous plaira de décider. Il y a si longtemps que je suis seul! Et je suis si heureux de vous avoir retrouvée! Seulement, vous allez me promettre une chose, c'est que, pendant toute cette croisière, vous serez toujours gaie.

— Ah! fit la jeune fille avec amertume, cela ne dépend pas absolument de moi.

— De qui, alors?

— De... celui...

Elle s'arrêta, confuse.

— De celui qui n'a pas su vous comprendre et vous aimer? acheva d'Angerville. Vous ne pensez pas, en tout cas, le rencontrer par ici?

— Oh! non. Je souhaite, d'ailleurs, de ne le revoir jamais, je ne cherche qu'à le fuir.

— C'est une sage résolution, à laquelle, après tout, vous n'êtes pas tenue de vous conformer rigoureusement, fit d'Angerville en souriant.

Mais, étant données vos dispositions actuelles à l'égard de cet étranger, il me sera peut-être permis de vous demander son nom.

Miss Sylvia regarda son interlocuteur longuement, d'un air perplexe. Puis, se décidant soudain:

— Bah! murmura-t-elle, à vous je n'ai rien à cacher. Ce... monsieur se nomme le vicomte Bernard de Vaudreuil.

D'Angoulême ne put dissimuler un geste de stupeur, que par bonheur son interlocutrice distraite ne remarqua pas. Il lui fallut quelques secondes pour se ressaisir; après quoi, il balbutia:

— C'est un joli nom. Je vois qu'à l'exemple de quelques-unes de vos compatriotes, vous "donnez" dans la vieille noblesse française.

Puis, comme s'il fut pressé d'interrompre cet entretien, il ajouta:

— Je vais, ma chère amie, vous demander la permission d'aller moi-même au bateau m'occuper de mes bagages, je préfère surveiller moi-même leur transport et leur installation ici.

IX

Quoiqu'elle eût été autrefois la résidence des comtes de Corse et que Paoli, il y a un peu plus d'un siècle, l'ait choisie comme capitale de l'île, Corte n'est pas une grande ville. Aussi le mouvement des voyageurs n'y est jamais très considérable et deux hôtels suffirent à leurs besoins.

Arrivés en pleine nuit à cause d'une fâcheuse panne d'auto, Maurice Reynès et Bernard de Vaudreuil, s'en rapportant aux renseignements de leur "Joanne", se logèrent à "L'Aigle d'Or". Et par bonheur, c'était à l'hôtel de France qu'étaient descendus deux

jours auparavant le comte de Vaudreuil, Mme Dalmont et Josette.

Chose étrange: à mesure que le terme du voyage se rapprochait, M. Albert de Vaudreuil se montrait de plus en plus nerveux et préoccupé.

—Est-ce que par hasard il regretterait déjà sa généreuse détermination? se demandait Mme Dalmont.

—Aurais-je vu juste en supposant que nous allions nous fourvoyer dans une aventure lamentable? pensait Josette.

Cependant, le comte était trop beau joueur pour ne pas réprimer rapidement ses inquiétudes en admettant qu'il pût en avoir. Et ce fut avec la plus parfaite assurance que, dès son arrivée à Corte, il se rendit à la mairie pour réclamer l'acte de naissance de sa fille.

Il n'attendit pas d'ailleurs qu'on eût fait les recherches. Il laissa seulement à l'employé chargé de ce service les indications nécessaires et se retira en disant qu'il reviendrait le lendemain matin chercher le papier en question.

Mais, le lendemain, il était malade.

Il est bon de noter ici que, depuis les premières confidences faites par M. de Vaudreuil à Mme Dalmont sur l'étrange filiation de Josette, il n'avait plus été question entre eux de cette histoire abracabrante. Et ce silence voulu sans doute de la part du comte, cette réserve forcée de la part des deux femmes avaient créé un véritable malaise entre ces trois êtres que la même obsession tenaillait.

Donc, M. de Vaudreuil fit tenir ce matin-là à Mme Dalmont un mot par lequel il lui expliquait qu'un accès de goutte l'obligeait à garder le lit. Il était navré de ce contretemps qui allait l'empêcher d'accomplir lui-même

les démarches pour lesquelles il avait entrepris ce voyage. Finalement, il pria Mme Dalmont, en s'excusant bien humblement de lui imposer cette corvée, de se rendre à l'hôtel de ville et d'y retirer l'acte de naissance de sa fille, qu'un employé, d'après ses indications, avait dû préparer.

Pour une corvée, c'en était une. Néanmoins, l'excellente Mme Dalmont toujours prête à se dévouer, ne songea pas un instant à s'y soustraire.

—Veux-tu que je t'accompagne, maman? demanda Josette.

—Non, mon enfant, c'est inutile. Tu es fatigué, repose-toi. Cette course sera d'ailleurs bientôt faite, je vais m'en débarrasser tout de suite.

Pendant que la jeune fille s'installait dans le salon de l'hôtel pour lire les journaux illustrés, Mme Dalmont gagnait l'hôtel de ville. L'employé auquel elle s'adressa était le même qui avait reçu, la veille, M. de Vaudreuil.

—Mais, répondit-il, lorsqu'il fut au courant de la question, je n'ai pas trouvé la moindre trace de l'acte dont m'a parlé ce monsieur.

—C'est incroyable, vous avez sans doute mal cherché.

—Dites-moi tout de suite que je suis incapable de remplir mes fonctions.

—Je ne prétends pas cela, mais personne n'est infailible.

—Il ne s'agit pas d'infailibilité, il s'agit de s'y reconnaître au milieu de toutes ces paperasses. Or, depuis dix-huit ans que je suis ici, je commence à savoir. Je puis donc vous affirmer que ni pendant l'année que m'a indiquée ce M. de Vaudreuil, ni cinq ans avant, ni cinq ans après, il n'a été déclaré d'enfant de ce nom-là.

—Je ne peux pas y croire, murmura Mme Dalmont à demi-voix com-

me se parlant à elle-même. Dès l'instant que le comte affirme que son enfant est née à Corte, a été déclarée à la mairie de Corte, cela doit être vrai, comme tout le reste.

— "Monsieur, ajouta-t-elle tout haut, vous devez vous tromper... Attendez, ne vous fâchez pas!... Ecoutez-moi plutôt... Je comprends fort bien que des recherches aussi longues vous paraissent fastidieuses et que, pour un gain de quelques sous, vous soyez peu disposé à vous donner tant de peine.

— Madame, je suis ici pour remplir ce service. La satisfaction du devoir accompli me suffit.

— Sans doute. Cependant, si l'on vous impose un surcroît de besogne, vous ne pouvez pas trouver mauvais que l'on vous indemnise de votre travail. Eh bien, M. de Vaudreuil est très riche, je puis vous dire ça entre nous. Et comme il tient essentiellement à retrouver l'acte de naissance de sa fille, il n'hésitera pas à donner un joli pourboire, cinq cents francs au moins mille peut-être, à celui qui lui procurera cette pièce.

— Mais, madame, ça ne dépend pas de moi, répondit l'employé.

— Si, ça dépend du plus ou moins d'activité que vous déploierez. Quand on veut trouver, on trouve...

— Enfin, je veux bien encore recommencer mes recherches, balbutia le bonhomme d'un ton hésitant, mais je doute fort de leur succès... A quel hôtel est descendu M. de Vaudreuil pour que, au cas où je trouverais quelque chose, je puisse lui communiquer ma découverte?

— A l'hôtel de France.

— Merci. Dites-lui que, ce soir ou demain, je lui ferai tenir une réponse définitive.

Mme Dalmont salua et se retira sous une excellente impression.

Le lendemain matin, M. de Vaudreuil, dont l'accès de goutte n'avait pas duré, était en train de s'habiller, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un certain M. Tomasini désirait l'entretenir. Au premier abord, ne sachant à qui il avait affaire, il hésita à recevoir. Puis réfléchissant:

— "Bah! murmura-t-il tout bas, je n'ai pas de créanciers en Corse."

Et se tournant vers le domestique, il lui donna ordre d'introduire le visiteur dans le salon de l'hôtel où il irait le rejoindre dans un instant.

Dès qu'il fut en présence de M. Tomasini, le comte reconnut tout de suite l'employé de la mairie auquel il avait parlé l'avant-veille, et il eut instinctivement une sensation de malaise. Néanmoins, il dit en souriant:

— Je suis charmé de vous voir, car je pense que votre visite est de bon augure et que vous m'apportez la copie de l'acte que je désire.

L'infortuné Tomasini était beaucoup plus troublé que son interlocuteur.

— Ah! monsieur, balbutia-t-il péniblement, j'ai eu bien du mal à trouver ce que vous m'avez demandé. J'ai passé la plus grande partie de la nuit à faire des recherches. J'allais les abandonner, lorsque tout à coup j'ai découvert cet acte, caché sournoisement au bas d'une page. Vraiment, mon prédécesseur tenait les registres d'une façon déplorable. Croiriez-vous que cet acte était inscrit sous le numéro "73 bis", comme s'il eût été inscrit après coup et qu'il n'était pas porté au répertoire général.

M. de Vaudreuil ne répondit pas. Il regardait d'un air ahuri l'employé qui débitait sa petite histoire et il souriait d'une façon étrange.

— Enfin, continua M. Tomasini, l'essentiel est que nous ayons trouvé ce que vous désirez. Tout est bien qui finit bien. Voici la copie de l'acte en question. Si vous voulez en prendre connaissance...

Le comte, qui était visiblement mal à l'aise, saisit le papier et se mit à le lire d'un air ennuyé.

— C'est bien cela, dit-il enfin, voici mes nom et prénoms, les noms et prénoms de ma femme, puis ceux des témoins... c'étaient deux grands-oncles de ma femme, ils étaient déjà très vieux à cette époque.

— Ils sont morts depuis, acheva Tomasini avec componction.

— Dieu ait leur âme ! soupira le comte.

Et après un court silence :

— Eh bien, c'est parfait, ajouta-t-il ; il me reste, mon cher monsieur très sincèrement de toute la peine que je vous ai donnée. Mais mon intention est de reconnaître d'une façon plus pratique le service que vous m'avez rendu. On vous a promis en mon nom, n'est-ce pas ? que je saurais récompenser généreusement votre complaisance. Je tiendrai cette promesse, mais je n'ai pas sur moi la somme nécessaire, il faut que j'aille à la banque négocier ma lettre de crédit. J'irai cet après-midi et je passerai ensuite chez vous.

L'honorable M. Tomasini ne put dissimuler d'abord une grimace significative. Puis, faisant contre mauvaise fortune bon visage, il murmura aussitôt :

— Oh ! monsieur, ma complaisance est tout à fait désintéressée. Si vous voulez faire quelque chose en ma faveur, j'accepterai, car j'ai une nombreuse famille et je n'ai que ma place pour la faire vivre. Mais, si vous ne

me donnez rien, je m'inclinerai sans la moindre amertume.

— Voilà un exemple de sage résignation qui mériterait d'être récompensé ! répliqua M. de Vaudreuil. Soyez tranquille, mon ami, je ne vous oublierai pas. A ce soir !

Et il tendit la main à son interlocuteur pour lui faire comprendre que l'entretien avait assez duré.

Lorsque l'employé eut disparu, le comte éclata de rire.

— Du diable si je comprends un mot à tout cela ! balbutia-t-il. Je marche dans un rêve et de surprise en surprise. Mais attention ! Je suis sur un volcan, la moindre imprudence pourrait amener une catastrophe.

Il considéra longuement le papier qu'il avait à la main et après l'avoir plié et glissé dans sa poche, il ajouta entre ses dents :

— Bah ! Puisque j'ai réussi à décrocher cela, pourquoi n'aurais-je pas autant de chance par la suite ?

X

Après avoir combiné cet étrange voyage pour suivre Josette à son insu, Maurice Reynès, depuis qu'il était à Corte, était hanté par la crainte de se trouver soudain nez à nez avec l'une des personnes dont il désirait contrôler les actes sans être vu.

Aussi, la première nuit qu'il passa à l'hôtel de "L'Aigle d'Or" fut-elle agitée et peu reposante pour lui.

"Ils sont sans doute logés au même hôtel que nous, songeait-il, et demain matin, en sortant de ma chambre, je me taperaï dans leurs jambes."

Son inquiétude tournait à l'obsession. Il résolut donc, dès qu'il fut levé, d'en avoir le coeur net. Il descendit au bureau et demanda à la gérant

te s'il n'y avait pas à l'hôtel un monsieur, une dame et une jeune fille—dont il donna le signalement—qui seraient arrivés deux ou trois jours auparavant.

—Quel nom, monsieur?

—Je ne sais pas, bredouilla Maurice, nous avons fait connaissance sur le bateau entre Livourne et Bastia et nous nous étions dit que nous nous retrouverions peut-être à Corte... Alors, vous ne voyez rien qui se rapporte à ce que je vous indique?

—Si, si, au contraire, répliqua la gérante, nous avons eu hier trois voyageurs dont le signalement correspond parfaitement à celui que vous venez de me donner, mais ils sont partis hier soir pour Ajaccio.

—Ah! tant pis! fit Maurice en poussant tout bas un soupir de soulagement.

Et il remonta immédiatement raconter à Bernard ce qu'il venait d'apprendre; après quoi, il conclut.

—Vraiment, je ne comprends rien à cette fugue rapide. Ont-ils donc pu, en si peu de temps, réaliser ce qu'ils avaient l'intention de faire à Corte?

—Voilà qui est parler pour ne rien dire, observa Bernard, puisque tu ne connais pas le but de leur voyage.

Maurice se troubla, prétendit qu'on pouvait toujours faire des hypothèses, s'embrouilla dans ses explications, et, finalement, pour cacher son embarras, proposa à son cher ami de faire un tour de promenade en ville. Mais Bernard répondit qu'il était fatigué et qu'il préférerait ne pas sortir tout de suite.

—Eh bien, je te laisse, déclara Maurice, pas fâché en somme, d'échapper à ce tête-à-tête. A tout à l'heure!

Il descendit, examina le plan de la ville qui était accroché dans le vestibule de l'hôtel, et s'éloigna lentement

en touriste qui a le temps de flâner. Une température délicieuse donnait à cette promenade matinale un charme exquis.

Il y avait environ un quart d'heure que le jeune homme marchait, le nez au vent, au hasard, en quête d'une impression, lorsque tout à coup jetant les yeux devant lui, il vit venir à sa rencontre un monsieur d'une cinquantaine d'années, dont il reconnut immédiatement la silhouette.

—Comment!... lui!... Serait-ce possible? mâchonna-t-il.

Le monsieur avait sans doute éprouvé la même surprise désagréable, car il eut une seconde d'hésitation comme si la pensée lui était venue de retourner sur ses pas. Puis, réfléchissant qu'il lui était impossible de se dérober, il continua à avancer. Et lorsqu'ils furent à quelques pas l'un de l'autre, une double exclamation retentit:

—Oh! monsieur de Vaudreuil, quelle rencontre!

—Tiens, Maurice! Si je m'attendais à vous trouver par ici!

—Vous n'avez donc jamais été amoureux, répondit le jeune homme, pour vous étonner des extravagances d'un malheureux en proie à ce genre de folie.

—C'est vrai... j'oubliais... Mais comment avez-vous su?...

—Il me semble que vous n'avez pas défendu à ma mère de me tenir au courant de vos projets et que vous lui avez même fait part de ceux-ci avec une précision, une abondance de détails, qui ne me laissaient aucune hésitation sur la route à suivre.

—Et si vous alliez rencontrer Josselte ou Mme Dalmont, comment expliqueriez-vous votre présence ici?

—Ma foi, je n'en sais rien du tout, balbutia Maurice

—Enfin, peu importe, mon cher, reprit le comte, il est inutile de discuter sur cette question, car nous sommes du même avis...

—Ah bah!... Comment cela?...

—Oui, si vous êtes content d'être venu à Corte, moi je suis ravi de vous y rencontrer, car je peux, grâce à cette circonstance, vous communiquer tout de suite la bonne nouvelle, vous faire partager ma joie...

—Je ne comprends pas...

—Cependant, vous n'ignorez pas dans quel but j'ai accompli ce voyage et pourquoi j'ai prié Mme Dalmont et Josette de m'accompagner

—Sans doute, je ne l'ignore pas. Mais devant ce que vous appelez une bonne nouvelle, je reste rêveur. Vous n'avez pas lieu, en effet, de considérer comme une faveur insigne d'avoir trouvé ici l'acte de naissance de votre fille, puisque vous saviez qu'il figurait sur les registres de l'état civil.

—C'est entendu, mais ce qui me réjouit c'est que j'aie osé, en réclamant cet acte, affirmer ma paternité. Et je ne m'explique pas pourquoi vous accueillez maintenant avec défiance cette solution qui paraissait vous être agréable, il y a quelques jours.

Maurice jeta à son interlocuteur un regard énigmatique et ne jugea point à propos de répondre.

—Voyons, poursuivit le comte, est-ce que vous n'êtes pas satisfait que Mlle Josette soit devenue Mlle de Vaudreuil? Ou craignez-vous que Madame votre mère, dont l'opposition à ce mariage avait comme prétexte la naissance mystérieuse de Josette, ne persiste, malgré la situation nouvelle, à se montrer inflexible?

Le jeune homme fit un signe de tête négatif.

—Alors, continua M. de Vaudreuil, pourquoi cette attitude étrange au lieu de la satisfaction que vous devriez manifester en voyant que je vous apporte le moyen de réaliser votre rêve? Ne m'avez-vous pas prié, supplié de vous aider à renverser le seul obstacle qui, selon vous, s'opposait à votre union?

—Si, je le reconnais.

—Pourquoi, dès lors, me faire grise mine parce qu'un concours de circonstances extraordinaire m'a permis de résoudre cette difficulté avec une rapidité inespérée?

—Vous tenez à ce que je vous dise franchement mon arrière-pensée?

—Je vous en prie même.

—Eh bien, je trouve que le concours de circonstance dont vous venez de parler est trop extraordinaire pour être naturel.

—Cela signifie?

—Cela signifie que vous vous êtes souvenu bien tardivement que vous aviez une fille, et que la soudaineté avec laquelle ce souvenir vous est revenu est tout au moins bizarre.

—Je n'ai jamais oublié mon enfant, et le remords de mon infâme conduite à son égard m'a toujours poursuivi depuis vingt ans.

—Mais vous ne vous êtes jamais préoccupé de faire cesser cette criante injustice.

—Le hasard seul pouvait me mettre sur la trace de celle que j'avais abandonnée. Or, il y a seulement trois mois que ce fait providentiel s'est produit. Cependant, craignant de me tromper, j'hésitais à parler. Il a fallu pour me décider...

—Il a fallu, acheva Maurice, que vous fussiez poussé par la nécessité de constituer à Mlle Josette un état civil régulier pour me permettre de

l'épouser. Voilà ce qui semble sujet à caution.

—Mais enfin, mon cher ami, riposta le comte nerveux, votre façon de juger les choses est absolument déconcertante. Croyez-vous donc que mon grand désir de vous être utile et agréable aurait suffi pour que Josette devint ma fille si elle ne l'était pas réellement?

—Je ne crois rien, je ne nie rien. Je suis dans un état d'esprit fort pénible, voilà tout.

M. de Vaudreuil hocha la tête d'un air ennuyé et fit quelques pas silencieusement à côté du jeune homme. Puis, s'arrêtant brusquement:

—Après tout, mon cher, reprit-il, que cela vous plaise ou non, vous ne pouvez toujours pas refuser de vous incliner devant l'évidence. Cet acte, sur lequel nous discutons depuis dix minutes, je l'ai. Il me semble que c'est la meilleure réponse à toutes vos objections.

Maurice ne put dissimuler un mouvement de stupeur.

—Vous avez ce papier sur vous ? demanda-t-il après un instant de réflexion.

—Parfaitement.

—Voudriez-vous me le montrer?

—Très volontiers.

Le jeune homme prit l'acte, le parcourut rapidement et son visage s'épanouit.

—Tout est pour le mieux, murmura-t-il. Permettez-moi maintenant de vous demander un service. Confiez-moi ce papier pour quelques jours.

—A quoi bon?

—Je voudrais l'envoyer à ma mère. Vous savez comme elle est défiante. Il faudra, pour qu'elle soit convaincue, que l'évidence lui crève les yeux.

—Vous confierez cette pièce à la

poste? objecta M. de Vaudreuil qui aurait bien voulu refuser et ne savait quel prétexte invoquer.

—Oui, sans aucune crainte, une lettre recommandée arrive généralement à destination. D'ailleurs, si cette copie était perdue, il n'y aurait pas grand mal: on vous en délivrerait une autre.

Le comte fit la moue, puis passant à une autre idée:

—Mme Reynès sait que vous êtes en Corse? demanda-t-il.

—Pas du tout. Je lui ai dit que j'allais excursionner dans l'Estérel.

—En lui écrivant, vous lui révélez votre présence ici.

—Peu importe, je n'ai plus besoin de lui cacher mon voyage qui sera justifié par son heureux résultat.

—Allons, soit! murmura M. de Vaudreuil, d'un ton moitié grognon, moitié résigné.

—Merci mille fois! dit Maurice en serrant avec effusion la main de son interlocuteur. Si le rêve que je poursuis devient bientôt une réalité, ce sera à vous que je le devrai. Je ne l'oublierai jamais. Maintenant, permettez-moi de vous quitter, car je tiens à écrire ce matin pour que ma lettre parte par le courrier de midi... Je ne sais si nous nous reverrons en Corse.

—C'est douteux, attendu que nous repartirons incessamment.

—Dans tous les cas, je préfère que vous ne parliez pas de cette rencontre. Vous comprenez, je ne voudrais pas que ces dames pussent croire que j'ai tout à fait perdu la tête. Passe encore si j'étais absolument sûr des dispositions de Mlle Josette à mon égard, mais je ne le suis pas...

—Ah!...

—Au fait, ce ne sera pas de vous

maintenant que viendront les difficultés? Vous n'allez pas me refuser la main de votre fille?

— Hé! qui sait? répondit le comte en riant.

Le jeune homme s'éloignait déjà. Il fit de la main un geste amical de menace et cria:

— A bientôt, n'est-ce pas? Et tenez-moi au courant de vos villégiatures pour que je sache où vous prendre.

— Soyez tranquille.

Maurice seul maintenant s'en allait, la tête basse, plongé dans de pénibles réflexions.

“Voyons, que vais-je faire de ce papier qui entre parenthèses ne me dit rien qui vaille?... L'envoyer à ma mère?... Et si c'est un faux?... En faire contrôler l'authenticité?... Le procédé serait brutal et profondément blessant pour le père de mon ami.

“Dans tous les cas, il me semble impossible maintenant de ne pas mettre Bernard au courant de la situation. Car, si cet acte est authentique, il faudra toujours qu'il apprenne la vérité et, s'il ne l'est pas, je dois avertir mon ami que son père s'engage dans une voie dangereuse.

Tout en monologuant, Maurice était arrivé devant la porte de l'hôtel. Sa résolution était prise. Il grimpa lestement l'escalier et entra dans sa chambre. Celle-ci communiquait avec celle de Bernard, qui, en l'apercevant par la porte entre-bâillée, s'écria:

— Tiens! te voilà déjà!

— Déjà!... Je croyais pourtant avoir bavardé un certain temps... car je viens de faire une rencontre... une rencontre, à laquelle j'étais loin de m'attendre... Devine...

— Josette?

— Non, ton père.

— Ce n'est pas extraordinaire! tu savais qu'il était à Corte.

— Je pensais qu'il était reparti, de sorte que j'ai éprouvé une réelle surprise.

— La surprise de mon père a dû être égale. Alors, qu'est-ce que vous vous êtes dit?

Après avoir esquissé un geste d'embarras et gardé un instant le silence, Maurice se décida:

— Ecoute, Bernard, j'aime mieux te parler franchement... Depuis une dizaine de jours, je te cache quelque chose et, comme c'est contraire à mes habitudes, cela me pèse affreusement. J'ai une excuse: j'avais promis de ne rien dire. Mais aujourd'hui, j'estime que mon devoir est de te révéler la vérité.

— Parle vite, s'écria Bernard, il me tarde d'être fixé.

— Tu ne devines pas?

— Non, pas du tout. Tu m'as prié de t'accompagner dans ce voyage en invoquant des motifs puérils ou mystérieux. J'ai accepté et je ne t'ai pas demandé d'explications, puisque tu ne paraissais pas disposé à m'en donner.

— Eh bien, continua Maurice, le voyage à Corte de ton père et de ces dames avait un but sérieux, un motif grave. Je n'ai pas voulu t'en parler tout de suite, tellement le fait me semblait invraisemblable et pour ne pas te causer une émotion inutile dans le cas où l'affaire n'aurait aucune suite. En deux mots, voici de quoi il s'agit.

“Tu sais que Mme Dalmont a tenu lieu de mère à Josette et que la famille de cette dernière est inconnue. Tu n'ignores pas, d'autre part, que mon projet d'épouser Josette est contrecarré par ma mère et que la principale raison de son opposition est cette absence d'état civil régulier.

“Or, un matin — il y a de cela huit ou dix jours — un matin que j'avais rencontré ton père sur la Promenade des Anglais, je lui exposai longuement cette pénible situation, et je le priai de m'aider à renverser le seul obstacle qui pût, selon moi, empêcher mon mariage. Ton père, après m'avoir assuré qu'il désirait vivement me voir heureux, me laissa entendre qu'il pourrait peut-être me rendre le service que je sollicitais de son obligeance. Et le soir même, il se rendait chez Mme Dalmont et lui déclarait qu'il était le père de Josette.

Bernard fut secoué d'un frisson et ses joues se colorèrent d'une fugitive rougeur. Après un court silence, Maurice continua :

— M. de Vaudreuil expliqua à Mme Dalmont que, très peu de temps après la mort de ta mère, il avait fait un voyage en Corse, au cours duquel il s'était remarié, que sa seconde femme était morte au bout de dix mois en donnant le jour à une fille et qu'il s'était débarrassé de cette enfant, dont il craignait que tu ne fusses jaloux, en la confiant aux soins d'une personne honorable et dévouée, qui s'était engagée à l'élever sans jamais chercher à percer le mystère de son origine.

“A première vue, n'est-ce pas? cette découverte extraordinaire pouvait paraître suspecte, étant donné surtout qu'elle avait tout l'air d'être provoquée par le désir de favoriser mon mariage. Mais Mme Dalmont ne la vit pas de cet oeil-là. En effet, tous les détails du récit de ton père étaient en conformité si parfaite avec les circonstances qui avaient accompagné l'arrivée de Josette chez elle, qu'elle n'eût pas un seul instant l'idée de mettre en doute cette invraisemblable paternité.

“Et son affection pour sa fille adop-

tive lui fit accepter d'autant plus volontiers cet événement imprévu, qu'il permettait à la pauvre enfant sans nom de reprendre dans la société la situation à laquelle elle avait droit.

“De sorte que, le jour où ton père proposa à l'excellente femme de partir pour la Corse avec elle et avec Josette, afin de rechercher l'acte de naissance de celle-ci, la bonne “maman” toujours dévouée n'eut pas une minute d'hésitation. Ne s'agissait-il pas d'effacer le plus vite possible la tare dont souffrait son enfant? Pour hâter ce moment, elle fût allée au bout du monde.

Bernard avait écouté ces révélations dans un silence absolu, les nerfs tendus. Lorsque son ami s'arrêta, il dit simplement :

—Et... la principale intéressée, que pense-t-elle de tout cela?

—Josette?... Je n'en sais rien, je ne l'ai pas revue depuis qu'elle est au courant. Et toi, qu'en penses-tu?

—Moi?... Je serais parfaitement heureux si je pouvais appeler Josette ma soeur. Je n'ai jamais eu pour elle qu'une affection fraternelle, mes vœux seraient donc comblés. Malheureusement, il est impossible d'admettre cette hypothèse.

—Impossible!...

—Oui, il suffit, pour détruire cette légende, de se reporter à la date de la naissance de Josette. Lorsque la pauvre petite est venue au monde, ma mère n'était pas morte. Par conséquent, mon père n'avait pas pu s'engager dans de nouveaux liens à moins que...

—Achève...

—Non, Mme Dalmont n'a pas réfléchi à cela, elle ne pouvait pas le faire, elle ignore la date de la mort de

ma mère. Mais comment mon père n'y a-t-il pas songé, lui?

Maurice, le front courbé, paraissait plongé dans une douloureuse méditation. Tout à coup, il releva la tête et dit:

—Cependant, j'ai là une pièce qui infirme ce que tu prétends.

—Une pièce?... quelle pièce?...

—Tout simplement, l'acte de naissance de Josette.

—Veux-tu me le montrer?

—Volontiers.

Jean prit le papier et après avoir lu le grimoire avec autant d'attention que son émotion le lui permettait, il murmura:

—Ce sont toutes les apparences de l'authenticité... jusqu'à preuve du contraire. Il n'y a qu'un point dont je peux dès maintenant affirmer la fausseté: la date. Et cela suffirait à démontrer la fausseté du reste. Où as-tu pris cela?

—C'est ton père qui me l'a remis tout à l'heure.

—Il faut que j'aie sans retard une explication avec lui sur ce sujet.

—Je t'en prie, pas d'éclat!

—Sois tranquille, je serai calme, mais il est nécessaire que ce mystère soit éclairci au plus tôt.

—Crois-tu, objecta Maurice, qu'il ne vaudrait pas mieux s'adresser à la mairie pour s'assurer si l'acte est authentique.

—Tu peux te rendre à la mairie, si tu le juges bon. Pour moi, c'est à mon père seul que je veux avoir affaire. Dis-moi, lorsque tu l'as rencontré, il y a un instant, t'a-t-il demandé si je t'avais accompagné?

—Il n'a pas été question de toi.

—Alors, on ignore ma présence à Corte. Quelle surprise lorsqu'on va

me voir apparaître!... Au fait, à quel hôtel sont-ils descendus?

—Je n'en sais rien. Tu chercheras et tu trouveras sans doute facilement: Corte n'est pas grand.

—Eh bien, je pars tout de suite, ajouta Bernard en prenant sa canne et son chapeau. A tout à l'heure!

XI

En quittant Bastia, le " Météor " prit d'abord la direction du nord. Puis lorsqu'il eut doublé le cap Corse, il inclina vers le sud-ouest et après être passé au large des golfes de Saint-Florent et de Calvi, il fila droit vers le sud, pour gagner Ajaccio.

Comme il faisait un temps splendide, Hector d'Angerville et miss Sylvia Greenway s'étaient installés sur le pont du yacht d'où ils pouvaient mieux admirer les paysages qui défilèrent sous leurs yeux, tout en bavardant de leur vie passée, de leurs préoccupations actuelles, de leurs projets d'avenir.

Bien qu'il eût accepté avec plaisir de se laisser emmener par la jeune fille, d'Angerville éprouvait une certaine confusion de lui imposer cette corvée, qui l'obligeait à modifier ses projets de voyage. Comme il s'en excusait pour la vingtième fois, miss Sylvia protesta énergiquement:

—Mais pourquoi revenez-vous toujours sur ce sujet?... Qu'importe mon excursion en Sardaigne et en Sicile; puisque je ne l'avais projetée que pour m'occuper, je l'accomplirai aussi bien plus tard. Croyez-vous donc qu'après avoir eu la bonne fortune de vous retrouver par le plus extraordinaire des hasards, je vais vous lâcher comme ça?... Du reste, je serai trop heureuse d'assister, de coopérer au

besoin à la mission que vous vous êtes imposée... je la trouve si belle...

—Je ne fais que remplir un devoir et encore bien tardivement, murmura Hector d'Angerville.

—Ça n'empêche que beaucoup d'autres à votre place se seraient épargné ce travail.

—Pourvu que je n'arrive pas trop tard!... Je m'imaginai, vous le savez, que j'allais retrouver à la place où je les ai laissées, il y a vingt ans, la jeune personne dont je vous ai parlé et sa mère adoptive. Pas du tout; elles ont disparu sans laisser de trace.

—Je ne m'explique pas ça, les agences auxquelles vous vous êtes adressé ont dû mal chercher... En tout cas, vous êtes sûr de voir prochainement le père de cette malheureuse jeune fille.

—M. Bryas?... Oui, je pense pouvoir bientôt lui demander pardon du mal que je lui ai fait jadis. Mais dans quelles dispositions vais-je le trouver? Sera-t-il inflexible? Ou consentira-t-il à m'absoudre? C'est une question que je ne me pose pas sans trembler.

—De plus, dans quelle situation cet homme se trouve-t-il à l'heure actuelle? Propriétaire de la plus grosse fabrique de pâtes alimentaires d'Ajaccio, il est, m'a-t-on dit, en possession d'une fortune considérable. Voilà tout ce que je sais.

—Pour le reste, je suis réduit à faire des conjectures. S'est-il remarié? A-t-il d'autres enfants qui lui ont fait oublier sa première fille? Dans ce cas, ma démarche aurait des chances d'être plutôt mal accueillie.

—Ou bien, au contraire, a-t-il vieilli seul, aigri par le malheur, toujours hypnotisé par le souvenir de la double catastrophe qui l'a frappé, il y a vingt

ans? Autant de mystères qui me tracassent vivement.

—Je comprends votre embarras. Mais que voulez-vous? vos intentions étant excellentes, vous n'aurez toujours rien à vous reprocher si le résultat n'est pas conforme à votre désir.

—Vous prenez facilement votre parti d'un insuccès, ma chère enfant, répliqua d'Angerville. On voit bien que, malgré l'intérêt que vous portez à mes deux victimes, M. Bryas et sa fille, la question ne vous touche pas personnellement.

—Oh! fit miss Sylvia d'un air boudeur, peut-on me reprocher d'être aussi égoïste, moi qui m'efforce de penser d'abord aux autres?...

—Je connais votre cœur, je sais combien il est charitable et généreux. Mais... tous les amoureux sont égoïstes.

—Suis-je donc amoureuse?...

—Je le crains, ma chère amie, car en dépit de votre indifférence affectée, celui qui a su trouver le chemin de votre cœur y occupe encore une place considérable.

—Qu'est-ce qui vous le prouve? balbutia la jeune fille en rougissant.

—La fréquence avec laquelle le nom de ce prince charmant revient sur vos lèvres.

—Est-ce donc un grand crime?

—Oh! non, certes, et je serais même ravi de vous voir dans ces dispositions enthousiastes— l'amour étant la seule chose qui donne quelque charme à la vie—si je ne sentais pour vous dans cette idée fixe une source de souffrances.

—Les idées fixes deviennent parfois des réalités.

—Sans doute. Alors, c'est le bonheur. Mais ne m'avez-vous pas dit que

votre cas était particulièrement douloureux, que vous deviez renoncer à tout espoir?...

—Pour abandonner tout espoir, il faut un caractère moins tenace que le mien, déclara gavement miss Sylvia.

—Bravo, s'écria d'Angerville, cette preuve d'énergie me plaît.

La jeune fille lança à son interlocuteur un regard étrange et se tut. Puis, après un instant de silence, relevant brusquement la tête, elle reprit:

—Je crois, cher monsieur, que vous n'avez pas exprimé toute votre pensée, il y a une minute.

—A propos de quoi?

—Lorsque vous avez affirmé que je devais renoncer à tout espoir.

—Je n'ai rien affirmé... je me suis contenté de répéter vos propres paroles.

—Non... Vous aviez une arrière-pensée. Voulez-vous que je vous l'indique?

—Je vous en pris, vous me ferez plaisir.

—Eh bien, lorsque j'ai prononcé le nom de Vaudreuil, vous avez fait un mouvement qui prouve que vous connaissez cette famille.

Hector d'Angerville ne put dissimuler un geste d'embarras.

—Ne niez pas, continua miss Sylvia, vous avez fait ce même mouvement, manifesté le même émoi, l'autre jour. C'est une preuve absolue.

—Et qu'en concluez-vous? demanda d'Angerville qui avait recouvré son sang-froid.

—J'en conclus... j'en conclus... que, même si M. de Vaudreuil consentait à m'épouser, vous feriez tout au monde pour m'empêcher d'entrer dans cette famille.

D'Angerville tressaillit, regarda la

jeune fille, réfléchit deux secondes et dit:

—Ma chère enfant, je ne puis pas vous répondre, car, si je vous répondais, je serais forcé de vous révéler certaines choses que je ne veux pas vous faire connaître, du moins pour le moment.

Miss Sylvia détournant les yeux prit une attitude rêveuse et la conversation tomba.

...A cinq heures du soir, le "Météor" entra dans la rade d'Ajaccio.

Une demi-heure plus tard, M. d'Angerville quitta le bord pour se rendre chez M. Bryas. Mais, parvenu à l'adresse qu'on lui avait indiquée, il eut l'ennui d'apprendre que l'industriel était, pour quinze jours ou trois semaines, à Corte, où il était en train de surveiller l'installation d'une nouvelle usine.

Il prit donc le lendemain matin le train pour Corte, tandis que miss Greenway, craignant d'être indiscrette se décidait, non sans regret, à rester à Ajaccio.

XII

En se dirigeant vers la mairie, Maurice Reynès n'était pas sans inquiétude sur l'issue de la démarche scabreuse qu'il se proposait d'accomplir. Il serait ridicule, en effet, si la loyauté de M. de Vaudreuil était démontrée. Et si, au contraire, les allégations de Bernard se trouvaient justifiées, la situation serait extrêmement délicate et pénible.

Il était, dans tous les cas, fort embarrassé sur la manière de procéder à cette périlleuse enquête. A qui s'adresser? De quel droit demander des renseignements? De quelle façon poser les questions?

Tout en marchant, le jeune homme envisageait les divers aspects de ce difficile problème.

—Bah! finit-il par conclure, je vais tout simplement demander à parler à M. le Maire. Nous verrons bien."

En arrivant à la mairie, il remit donc sa carte au concierge en le priant de la faire passer à M. le Maire. Deux minutes plus tard, il était introduit dans le cabinet du magistrat municipal qui répondant à son salut avec une grande courtoisie lui demandait:

—Que puis-je faire, monsieur, pour vous être agréable?

—Monsieur, commença Maurice, je ne me serais pas permis de vous déranger si je n'avais pas eu besoin de solliciter de votre obligeance un renseignement très important. Mais, avant de vous exposer l'affaire extrêmement délicate dont il s'agit, je veux vous prier de garder là-dessus un silence absolu.

—Vous pouvez compter sur ma discrétion, monsieur. Je vous écoute.

Maurice tira de sa poche l'extrait de naissance de Josette et, mettant le papier sous les yeux du maire, demanda:

—Pourriez-vous me dire si cet acte est authentique?

Après un mouvement de surprise promptement réprimé, le magistrat parcourut la copie, examina soigneusement les dates, les numéros d'ordre, les signatures et répondit.

—A première vue, je crois que nous sommes en présence d'un faux. Cependant, pour acquérir à cet égard une certitude absolue, il est nécessaire que je me livre à une enquête et j'ai besoin pour cela d'être délié du secret que je vous ai promis.

—Je vous donne toute liberté.

—Fort bien. Mais me permettez-vous de vous demander d'abord comment il se fait que cette pièce est entre vos mains et pourquoi vous tenez à être fixé sur son authenticité.

—Cette question m'est fort désagréable, balbutia Maurice. Néanmoins, je ne crois pas pouvoir refuser de satisfaire votre curiosité.

Et après un court silence, prenant son courage à deux mains, il raconta rapidement les événements qui se rapportaient à cette étrange histoire. Lorsqu'il eut terminé, le maire reprit en souriant:

—Votre récit confirme ma première impression. Toutefois, pour éclaircir complètement ce mystère, il faut que j'interroge l'employé qui est chargé du service de l'état civil.

Et pendant qu'il appuyait sur le bouton d'une sonnette électrique, il ajouta plus bas:

—Je devrais vous refuser ces renseignements. Mais il y aurait de la cruauté à prolonger la perplexité où vous vous morfondrez... Je suis toujours compatissant pour les amoureux.

Le concierge, qui sans doute remplissait aussi les fonctions d'huissier, venait de paraître.

—Dites à M. Tomasini que j'ai besoin de lui parler immédiatement, ordonna le magistrat municipal, et priez-le d'apporter le registre No 87.

—Bien, monsieur le Maire.

Trois minutes après, M. Tomasini entra, flanqué du registre demandé. Il avait une attitude assez embarrassée.

Il salua timidement et attendit qu'on l'interrogât.

Il y eut quelques secondes de silence. Enfin, le maire se décida:

—Voudriez-vous, dit-il, ouvrir le

registre à la page 46 et montrer l'acte No 73 b's dont voici la copie.

L'employé parut de plus en plus troublé. Il appuya l'énorme in-folio sur la table, comme pour commencer les recherches. Mais ses doigts tremblaient et il ne parvenait pas à décoller les feuillets.

Le maire ne le quittait pas des yeux et Maurice était sur les épines. Cette scène muette dura près d'une minute. Puis, tout à coup, un choc sourd se produisit: c'était le registre No 87 qui s'abattait lourdement sur le plancher. Et ce bruit fut aussitôt suivi d'un second, plus léger: c'était M. Tomasini qui tombait à genoux.

—Pardon, pardon, monsieur le Maire! gémissait le malheureux, en s'étreignant le front de ses mains jointes, ne cherchez pas... j'aime mieux tout vous dire... ne me condamnez pas sans m'entendre... Si vous saviez comme nous avons de la peine à vivre avec mes appointements. J'ai fait cela pour ma famille, pour lui donner un peu de bien-être... J'avais perdu la tête... Ah! comme je regrette maintenant ce moment de folie!...

— Voyons, expliquez-vous clairement! interrompit le maire d'un ton sec où perçait une colère difficilement contenue.

—Monsieur, je vous l'ai promis, je vous dirai tout... Voici ce qui s'est passé. Avant-hier, un monsieur très bien est venu me demander de lui fournir une copie de l'acte de naissance de sa fille, Claire-Denise Josette de Vaudreuil. A l'appui de cette demande, il me présenta un papier sur lequel étaient inscrites des indications qui ne s'inventent pas et qui me laissèrent l'impression que la demande était sérieuse.

“Je me mis aussitôt à faire les recherches nécessaires, mais à ma grande surprise, je ne trouvai rien qui se rapportât à la naissance dont on m'avait parlé.

“Le lendemain matin, au lieu du monsieur que j'avais déjà vu, ce fut une dame fort distinguée, d'aspect respectable, qui vint réclamer la copie de l'acte en question. Je ne pus que lui faire part de l'insuccès de mes recherches, ce qui parut lui inspirer un profond désappointement. Elle insista. Je lui répétais qu'il m'était impossible de trouver ce qui n'existait pas. Alors, elle me dit ceci ou à peu près:

“—Il est pourtant certain que cet acte est inscrit sur les registres de la commune. A quelle date exactement? Je ne saurais le dire, mais il y est, la chose est hors de doute. Seulement, je comprends fort bien que vous hésitez à vous livrer, pour le découvrir, à de longues et pénibles recherches. Eh bien, ne craignez pas de vous donner de la peine pour rien. M. de Vaudreuil qui tient essentiellement à posséder cet acte, remettra certainement une jolie gratification, cinq cents francs ou mille francs à celui qui le lui apportera.

“Cette déclaration me jeta dans un grand désarroi. Pendant toute la journée, je fus hanté par l'obsession de cette magnifique gratification — une vraie fortune à mes yeux—qui eût apporté tant de joie dans mon modeste intérieur. Certes, la voix de ma conscience me répétait que je devais repousser cette tentation. Mais, peu à peu cette voix se fit entendre plus faiblement et je finis par me laisser aller... Aussitôt que je fus arrivé à mon bureau, je fabriquaï donc de toutes pièces cet acte que je pus glisser

dans un espace libre sous le numéro 73 bis et dont je portai ensuite la copie à M. de Vaudreuil à son hôtel.

—Et vous avez reçu la gratification promise? interrogea Maurice Reynès, sceptique.

—Hélas! monsieur, je n'ai rien reçu du tout.

—Ce n'est pas une excuse, dit le maire d'un ton sévère.

—Je le sais, monsieur le Maire, je sais qu'il n'y a ni excuse ni circonstance atténuante à l'acte criminel dont je me suis rendu coupable. Aussi, c'est uniquement de votre générosité, de votre bonté, que j'implore mon pardon.

—Je ne peux pourtant pas couvrir de mon autorité le faux que vous avez commis, j'aurais l'air d'être d'accord avec vous.

—Oh! monsieur, je vous en prie, si vous n'avez pas pitié de moi, ayez pitié de ma femme, de mes enfants qui seraient réduits à la plus noire misère.

—Permettez-moi, monsieur le Maire, de joindre mes prières à celles du coupable repentant. D'abord, si tout cela est arrivé, c'est un peu de ma faute et de la faute de ma mère, de la faute également de M. de Vaudreuil et de Mme Dalmont.

—Il est évident, interrompit le maire sèchement, que s'il n'y avait pas eu de tentateur, M. Tomasini n'aurait pas été tenté. Et je vous avoue que la conduite de M. de Vaudreuil me paraît aussi répréhensible que celle de mon employé. Néanmoins, la responsabilité de ce dernier reste entière.

—Sans doute. Mais que gagnerez-vous à sévir contre lui? L'indulgence n'est-elle pas préférable? Il n'est pas impossible, n'est-ce pas? de faire disparaître toute trace de ce faux. Dès

lors, pourquoi faire supporter à ce malheureux et à son innocente famille les conséquences d'une faute pour personne?

—Nous verrons, répondit le maire après un instant de réflexion. Le cas est grave... il est nécessaire que j'examine l'affaire à tête reposée... je prendrai ensuite telle décision que je jugerai convenable. Vous pouvez vous retirer, Tomasini.

L'employé se releva, prit son registre, salua le maire et l'étranger avec une profonde humilité, et se dirigea vers la porte.

Dès qu'il eut disparu, Maurice reprit:

—Voyons, monsieur le maire, vous n'allez pas livrer cet infortuné aux tribunaux ni même lui enlever sa place. J'en éprouverais un vrai chagrin.

—Je tâcherai d'étouffer l'affaire, fit le maire, pour vous être agréable et éviter des ennuis à vos amis.

—Merci, merci de tout coeur. Je vous garderai une reconnaissance infinie pour cet acte de bonté d'abord et ensuite pour l'obligeance que vous avez mise à me rendre service. Maintenant, je me retire, je ne veux pas abuser de votre temps... Auparavant, je vais déchirer cet acte, n'est-ce pas? Qu'il ne soit plus question de ce vilain papier!

—Soit!

Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main et Maurice se retira. Sa perplexité avait cessé, mais il se trouvait maintenant devant une réalité douloureuse; et une cruelle angoisse le torturait.

XIII

Bernard de Vaudreuil ne mit pas longtemps à trouver l'hôtel où était

logé son père. Pour ne pas être éconduit, il lui fit dire que M. Maurice Reynès désirait lui parler et il fut introduit aussitôt dans sa chambre.

En voyant apparaître son fils au lieu du jeune Reynès, le comte fut stupéfait.

—Comment: toi ici! balbutia-t-il en cherchant à dominer son émotion.

—Vous y êtes bien, mon père!

—Que viens-tu faire à Corte?

—Je serais en droit de vous poser la même question. Mais il ne me convient pas de jouer l'étonnement, puisque je connais depuis une heure le motif de votre voyage.

—Ah! tu connais?...

—N'avez-vous pas rencontré Maurice ce matin? Vous devez bien supposer que nous sommes ensemble et que mon ami m'a mis au courant de la situation.

—Je l'avais prié de me garder le secret.

—Maurice a cru, en raison de la gravité des circonstances, devoir me prévenir... Il a trahi sa promesse par amitié pour moi... J'avoue que je lui en suis très reconnaissant.

M. de Vaudreuil eut l'air de s'attendrir.

—C'est vrai, mon ami, murmura-t-il, j'ai manqué de loyauté et de confiance envers toi. J'aurais dû te faire, à toi d'abord, l'aveu que j'ai fait à Mme Dalmont et à Mme Reynès; tu es si indulgent que tu m'aurais excusé.

—Mon père, répondit le jeune homme, je n'ai rien à vous pardonner, car il ne m'appartient pas de juger votre conduite. Je ne songe nullement d'ailleurs à vous reprocher de m'avoir donné une soeur—une soeur qui serait Josette—puisque mes vœux les plus chers seraient ainsi réalisés.

—Ce qui m'inquiète, c'est que vous

vous soyez souvenu si tardivement et si brusquement de l'existence de cette enfant, et que vous veniez chercher son acte de naissance dans un lieu où vous n'avez sans doute jamais mis les pieds.

—Ce qui m'épouvante, en un mot, c'est que tout prouve qu'il n'y a aucun lien entre Josette et vous. Et comme j'ai souci de votre honneur, je crois devoir vous prier, vous supplier de réfléchir, de rentrer en vous-même, afin que vous épargniez à notre nom, à notre race, la honte qui s'attache aux actions infâmes.

Le comte était médusé. Ce langage fier et calme lui en imposait; pendant un instant, il lui fut impossible d'articuler une phrase. Il finit cependant par se ressaisir et affectant de prendre la chose en riant:

—Voilà, mon ami, de bien grands mots pour exprimer de très petites choses. Je ne sache pas que je sois en train comme tu le prétends de ternir l'honneur de notre race. J'ai manqué de confiance en toi, je te le répète, en ne t'avouant pas, dès que tu as eu atteint l'âge d'homme, que j'avais une autre enfant, et ensuite, en ne te faisant pas tout de suite partager ma joie, lorsque j'ai cru reconnaître cette enfant dans la personne de Josette. Mais c'est là tout mon crime: il n'est pas impardonnable.

—Je vous en conjure, mon père, faites-moi l'amitié de ne pas prolonger la discussion sur ce terrain. Vous niez l'évidence... A quoi bon?... Je suis sûr, moralement sûr que vous n'êtes pas le père de Josette. Et la façon dont vous venez d'obtenir une copie de l'acte officiel qui établit cette soi-disant paternité est une preuve de plus.

—Mais enfin, s'écria le comte avec

violence, je ne comprends pas à mon tour un pareil entêtement; tu prétends que je nie l'évidence, je peux t'en dire autant.

—Rétroctez-vous et essayons d'étouffer le scandale, si c'est encore possible! répondit simplement le vicomte.

—Je n'ai rien à rétracter, rugit M. de Vaudreuil de plus en plus furieux. Je m'explique ton mécontentement... Parbleu!... Ce n'est pas drôle de découvrir tout d'un coup qu'on n'est pas seul, comme on le croyait, à attendre l'héritage paternel.

—Vous parlez de votre héritage? La chose est plaisante, en vérité.

—... Mais je ne saurais me laisser arrêter par cette considération, continua le comte sans sourciller, je suis mon chemin tout droit... La conscience avant tout.

—C'est un peu violent, gronda Bernard qui avait beaucoup de peine à ne pas perdre patience.

—Voyons, reprit M. de Vaudreuil, veux-tu me permettre de te démontrer que tu es dans l'erreur? Si tu es de bonne foi, mes arguments te convaincront facilement. Après tout, pour quoi serais-tu plus sceptique que Mme Dalmont qui m'a bien cru, elle, lorsque je lui ai ouvert mon cœur.

—Oh! s'écria le jeune homme, je voudrais qu'elle fût ici, Mme Dalmont car, malgré la confiance respectueuse qu'elle m'inspire, je me demande par moments quel rôle elle a pu jouer dans cette affaire... et je voudrais connaître ses impressions secrètes.

—Si Mme Dalmont, qui avait tous les éléments nécessaires pour contrôler mes dires, a ajouté foi à mon récit, c'est que celui-ci lui a paru véridique, c'est que tous les détails indiqués par moi sont conformes à ce

qu'elle savait déjà des origines de sa fille adoptive.

—De grâce, mon père, dit Bernard de plus en plus nerveux, n'essayez pas de vous abriter derrière la bonne foi de Mme Dalmont, dont la loyauté et le dévouement maternel sont au-dessus de tout soupçon, mais qui a pu se tromper...

—Chut! pas si haut! interrompit le comte à voix basse, j'entends du bruit dans la chambre voisine, qui est justement celle de Mme Dalmont.

—Peu m'importe! je veux la lumière, je la cherche par tous les moyens et je l'aurai, dussé-je pour cela casser les vitres.

—Mon Dieu, on frappe! gémit M. de Vaudreuil... Entrez.

La porte s'ouvrit lentement et Mme Dalmont parut, très pâle, mais parfaitement calme.

—Vous avez raison, monsieur, dit-elle en s'adressant au jeune homme, cette lumière que vous désirez, nous la chercherons ensemble. Aussi bien, depuis huit jours, je vis dans un cauchemar; il me tarde de le voir se dissiper. Je suis entrée, il y a un instant, dans cette pièce, d'où, malgré moi, j'ai entendu ce que vous disiez. C'est la Providence qui l'a voulu...

—Croyez-vous, interrompit M. de Vaudreuil, que mon fils ne veut pas admettre que Josette soit ma fille? Croyez-vous qu'il va jusqu'à mettre en doute ma bonne foi et jusqu'à prétendre que j'ai capté votre confiance par d'habiles mensonges?

—Monsieur, répondit doucement Mme Dalmont, je ne saurais dire si votre bonne foi dans cette affaire doit être tenue pour suspecte. Tout ce que je puis affirmer, c'est que la mienne est incontestable, et je le démontre

rai, car je tiens à dégager ma responsabilité.

—Il est très vrai que, lorsque vous m'avez déclaré être le père de Josette, je vous ai cru, car votre langage m'a paru sincère et votre démarche inspirée par un sentiment très louable. Mais mon rôle s'est arrêté là; il a été pour ainsi dire passif. Quant à savoir s'il y eut de votre part une supercherie quelconque, c'est affaire à démêler avec votre conscience.

—Ma conscience n'a rien à me reprocher, je n'ai fait que mon devoir.

—Il y aurait eu, il est vrai, poursuivit Mme Dalmont, un moyen bien simple d'arriver tout de suite à une certitude absolue: j'aurais dû vous demander le nom de l'homme à qui vous aviez confié votre enfant pour me la remettre.

M. de Vaudreuil devint blême.

—Vous savez, madame, balbutia-t-il, que vous vous êtes engagée comme moi à ne jamais révéler le nom de cet homme.

—Oui... à moins d'un cas de force majeure. Or, nous sommes aujourd'hui en face d'un cas de ce genre. Les circonstances actuelles nous donnent le droit, nous imposent même le devoir de prononcer ce nom, car il faut à tout prix éclaircir ce mystère: il y va de notre honneur, de notre tranquillité et de l'avenir de Josette.

—Et si je refuse d'obéir à votre invitation?

—J'aurai le regret de passer outre: on verra alors de quel côté se trouve la bonne foi.

—Mon père, intervint Bernard, il me semble que, devant une pareille mise en demeure, vous ne pouvez pas vous dérober. Je vous adjure donc de nommer celui à qui vous prétendez avoir confié votre enfant pour vous en débarrasser,

Le comte ne broncha pas.

—C'était un vieil ami de ma famille, reprit Mme Dalmont, j'avais apprécié depuis longtemps la noblesse, la générosité, la loyauté de son caractère; et je suis restée convaincue qu'en m'apportant cette enfant, il avait accompli un acte de dévouement.

Après une pause, elle ajouta:

—Vous avez eu le temps de réfléchir, monsieur. J'espère que vous n'allez pas refuser de répondre à la demande que je vous ai adressée.

—Je refuse, madame, gronda M. de Vaudreuil entre ses dents.

—Je ne peux pourtant pas laisser supposer plus longtemps, poursuivit Mme Dalmont, que mes allégations sont sans fondement. N'ayant aucune raison de craindre la lumière, je dirai toute la vérité... L'ami sûr et dévoué qui m'a confié Josette se nomme M. Hector d'Angerville.

Le comte devint livide et tout d'abord resta muet. Puis, soudain, il se mit à proférer des paroles incohérentes, incompréhensibles pour les deux spectateurs de cette scène:

—D'Angerville!... Lui que je croyais mort!... Non, sauvé... Et cette enfant maudite, sauvée aussi!... Il devait avoir son idée en acceptant ma proposition... Catastrophe simulée... Il m'a enlevé la fillette que pour la mettre en lieu sûr... Comme j'ai été naïf!...

Mme Dalmont et le vicomte atterrés n'osaient rien dire. Après s'être arrêté quelques secondes, M. de Vaudreuil recommença ses divagations:

—Bernard, tu ne te rappelles pas? Non, tu étais trop petit quand ta tante est morte... tu sais, ta tante, la mère de Josette... On avait conduit le bébé chez moi et la nourrice te faisait jouer... Quand nous sommes revenus

de Bretagne, elle avait disparu, la nourrice, elle était allée se noyer... Eh bien, tu ne me reconnais plus, mon fils?... Approche, va, je ne te ferai pas de mal... Nous allons rentrer tranquillement chez nous... nous n'avons plus besoin de ce ballon...

— Mon père, je vous en prie, calmez-vous! supplia Bernard.

Mais au lieu de répondre, M. de Vaudreuil ferma les yeux et s'abandonna, inerte, foudroyé par une congestion. Son fils n'eut que le temps de se jeter en avant pour le recevoir dans ses bras.

XIV

M. Georges Bryas qui, on le sait, venait d'installer à Corte une nouvelle usine pour la fabrication des pâtes alimentaires, avait été, pendant les premiers temps, complètement absorbé par le lancement de cette nouvelle affaire. Maintenant, la machine étant en mouvement, les rouages bien réglés, l'industriel jouissait d'un calme relatif.

Ce matin-là, M. Bryas, après avoir examiné le courrier et donné quelques ordres, se trouva soudain désoeuvré. Il se mit alors à faire des réflexions amères sur le vide de sa vie, sur l'inutilité de son activité. Puis, lorsqu'il eut pendant un bon moment chevauché ce dada, il se décida à parcourir les journaux. Le premier qu'il ouvrit au hasard était une feuille locale, "l'Avenir de Corte".

— Voyons si on s'occupe de mon usine, murmura-t-il en cherchant la chronique locale.

Après un rapide coup d'oeil aux titres, n'apercevant rien qui le concernât, il allait refermer le journal, lorsque tout à coup son regard tomba sur un entrefilet dont la première ligne

contenait un nom qu'il ne put lire sans éprouver une violente émotion.

C'était intitulé: "Un drame à l'Hôtel de France".

Et le récit de l'événement était fait de la manière suivante:

"Un voyageur, M. le comte de Vaudreuil, arrivé il y a trois jours, à l'Hôtel de France en compagnie d'une dame et d'une jeune fille, a été frappé hier matin d'une congestion cérébrale dans des conditions fort dramatiques.

"M. de Vaudreuil, qui est veuf et possède un fils unique, habite ordinairement Paris. Son voyage à Corte avait comme but le règlement d'une affaire délicate, dans laquelle était en jeu l'avenir de la jeune fille qui l'accompagnait. Il s'agissait en d'autres termes de régulariser la situation de cette jeune personne, dont l'état civil était jusqu'alors inexistant, bien qu'elle fût unie à M. de Vaudreuil par des liens indéniables.

"Prévoyant que son fils n'apprendrait pas sans peine cette frasque de jeunesse, le comte avait jugé inutile de prévenir ce dernier de l'intention où il était de réparer ses torts envers la jeune fille en question. Mais le jeune homme, averti par un de ses amis qui avait surpris le secret de cette machination, avait suivi son père. Et hier, au moment où M. de Vaudreuil se disposait à signer les pièces qui donnaient une soeur et une co-héritière à son fils, celui-ci s'est dressé brusquement devant lui.

"Le comte a été si violemment bouleversé par cette soudaine apparition qu'il a été frappé sur l'heure d'une attaque d'apoplexie. Son état est grave et les médecins ne peuvent pas encore se prononcer sur son cas."

M. Bryas, les nerfs tendus, le coeur serré par une indicible angoisse, avait

dévoré ces lignes en quelques secondes. Lorsqu'il eut achevé, il était haletant.

L'idée ne lui vint pas un seul instant que ce comte de Vaudreuil, dont on ne donnait pas le prénom, pût ne pas être celui qui avait été son beau-frère, celui à qui il devait tous ses malheurs. Et, en un clin d'oeil, le passé surgit devant ses yeux. Il évoqua la sombre tragédie qui avait brisé sa vie, les tortures qu'il avait endurées vingt ans auparavant, les projets de vengeance qui avaient tourmenté son âme, lorsqu'il avait soupçonné ce beau-frère d'être l'auteur de toutes ses souffrances.

Puis, des scrupules se mêlèrent à ses projets de représailles.

«Qui me prouve, après tout, la culpabilité de cet homme?... C'est peut-être cette folle de nourrice qui est seule responsable de la disparition de ma fille. Et c'est peut-être moi qui suis un monstre d'accuser mon beau-frère...»

M. Bryas en était là de ses réflexions, lorsqu'un coup discret frappé à la porte l'interrompit.

—Entrez! fit-il avec mauvaise humeur.

C'était le domestique de l'industriel qui apportait une carte de visite. M. Bryas la prit, lut le nom: Hector d'Angerville, et eut un hochement de tête qui signifiait: «Je ne connais pas.»

—Quel genre d'homme est-ce? demanda-t-il, quel âge?...

—C'est un monsieur très bien, qui peut avoir une cinquantaine d'années, répondit le valet de chambre.

—Il n'a pas dit ce qu'il voulait?

—Non. Il a déclaré seulement qu'il désirait s'entretenir avec Monsieur le plus tôt possible et qu'il s'agissait d'une affaire extrêmement importante.

—Allons, soit! fais-le entrer.

Le domestique disparut. Quelques secondes plus tard, il introduisit le visiteur. Celui-ci s'inclina respectueusement, demeura un instant silencieux, comme si l'émotion l'empêchait de parler, et dit enfin:

—Monsieur, il y a bien des années que j'aurais dû accomplir la démarche pour laquelle je suis ici en ce moment car j'ai à remplir près de vous un devoir sacré. Il me faut donc implorer d'abord votre pardon pour avoir tardé jusqu'à présent à m'acquitter de ce devoir.

—Mais, monsieur, répondit l'industriel sans pouvoir dissimuler sa surprise, je ne crois pas avoir l'honneur de vous connaître. Etes-vous bien sûr de ne pas faire une confusion...

—Non, aucune confusion n'est possible. Je comprends néanmoins que mon langage vous paraisse inexplicable, puisque c'est, en effet, la première fois que mon nom se présente sous vos yeux. Mais soyez bien convaincu que, si vous ne me connaissez pas, moi, je vous connais parfaitement.

—Vous m'étonnez.

—Je ne dis pourtant que la vérité. Je vais, d'ailleurs, en quelques mots, vous mettre au courant. Vous verrez alors que mes affirmations ne sont pas aussi insensées qu'elles en ont l'air. Excusez-moi si je suis forcé de vous rappeler d'abord un des événements les plus douloureux de votre vie. Il y a un peu plus de vingt et un ans, n'est-ce pas? que vous avez épousé Mlle Blanche de Vaudreuil et un peu plus de vingt ans que vous avez eu le chagrin de la perdre.

—Comment le savez-vous?

—Pour la raison bien simple que j'ai aimé Mlle de Vaudreuil et qu'elle repoussa mon amour pour vous don-

ner sa main. Ce sont des circonstances que l'on n'oublie pas.

—Je le reconnais et je trouverais même assez naturel que vous n'avez pas pour moi une très vive sympathie.

—J'avoue que vous m'avez inspiré, en effet, une profonde aversion, bien que je ne pusse pas vous rendre responsable de la déception que j'avais éprouvée... Les amoureux évincés sont capables de toutes les folies, de tous les crimes, vous ne l'ignorez pas.

“Cruellement blessé dans mon amour-propre, torturer par la jalousie et la haine, je ne cherchais qu'une occasion de me venger. La naissance de votre enfant me fournit bientôt cette occasion.

“Blanche de Vaudreuil était ma cousine. Depuis l'injure qu'elle m'avait infligée, j'avais cessé de la voir. Mais je continuais à fréquenter assidûment chez mon cousin Albert, le frère de Blanche. Comme vous n'aviez aucun rapport, nous ne nous sommes jamais rencontrés, et Blanche évidemment ne s'est jamais souciée de vous parler de moi. Voilà pourquoi vous m'avez ignoré.

“Je disais donc qu'il n'y avait aucun rapport entre votre beau-frère et vous. Cependant, la naissance de votre fille fut l'occasion d'un rapprochement. Vous avez eu alors le courage de vous présenter chez Albert de Vaudreuil. Vous veniez au nom de votre femme qui, se sentant très malade, désirait, prévoyant sa fin prochaine, désirait, avant de mourir, se réconcilier avec son frère.

“Albert, après une courte hésitation, se décida à vous accompagner chez vous, où, malheureusement, il arriva trop tard pour embrasser sa sœur vivante. Devant la mort, M. de Vaudreuil fit taire ses rancunes, se ré-

concilia avec vous, et vous offrit de faire inhumer votre chère défunte dans le caveau de la famille, en Bretagne; ce à quoi vous ne fîtes aucune objection.

“Le soir même, j'étais au courant de tous ces détails et mon plan fut aussitôt arrêté. Le surlendemain, pendant que vous seriez tous au fond de la Bretagne, votre fille serait seule chez vous, abandonnée à la garde d'une nourrice. Et ne s'agirait donc, pour faire disparaître l'enfant, que de suborner la nourrice; ce qui ne serait sans doute pas très difficile.

“Effectivement, le fait se produisit. Ce projet abominable fut exécuté tel qu'il avait été conçu: en rentrant de Bretagne, vous n'avez plus retrouvé votre enfant.

—C'est vrai, gronda M. Bryas, et je n'aurais jamais cru que l'auteur de ce crime infâme aurait l'audace de venir s'en vanter devant moi. Aussi... je ne crois pas un mot de votre récit.

M. d'Angerville ne put dissimuler un mouvement d'embarras. Mais, se ressaisissant vite, il continua sans prendre garde à l'objection.

—Je ne m'explique pas cette défiance.

—Elle est cependant bien naturelle. Il est très rare en effet qu'on fasse disparaître des enfants pour se venger d'une déception d'amour. Il faut habituellement un motif plus impérieux: l'intérêt. Or, vous n'aviez aucun intérêt à supprimer ma fille. Une autre personne, au contraire, une personne vous touchant d'assez près, pouvait s'imaginer que la mort de cet enfant lui serait utile.

D'Angerville était sur les épines. Après un court silence, il murmura:

—Pourtant, la confession que je

viens de vous faire n'est pas de celles qu'on fait pour son plaisir.

— Evidemment, dit M. Bryas en fixant son interlocuteur dans les yeux, vous pourriez être un criminel repentant.

— C'est justement mon cas.

— Ou un de ces gredins cyniques et féroces, qui tuent par dilettantisme et qui viennent ensuite narguer ceux qu'ils ont torturés.

— Je ne sais pas... je ne crois pas.

— Oh! ne vous défendez pas! Je n'ai pas du tout l'impression, en vous examinant attentivement, d'avoir en face de moi un de ces êtres-là. C'est pourquoi, de plus en plus, j'incline à croire que vous n'êtes pas le grand criminel que vous prétendez être... Si je croyais le contraire, c'est-à-dire si je croyais avoir en face de moi l'assassin de ma fille, vous ne sortiriez pas vivant d'ici. La justice humaine ne pouvant plus vous atteindre, puisque la prescription vous couvre, je me ferais justice moi-même.

— Je vous jure, répondit d'Angerville en souriant, que, si vous voulez me tuer, je n'y verrai aucun inconvénient. N'ayant pas de famille, ne tenant à rien, ayant réalisé les quelques rêves qui me sont passés par la tête, j'estime que j'ai suffisamment vécu. Je n'aurai qu'une grâce à vous demander : me permettre d'achever mon récit. Lorsque je vous aurai dit où est votre fille et par quels moyens vous parviendrez à la retrouver, vous pourrez disposer de ma vie.

Devant ce superbe sang-froid, M. Bryas eut honte de son emportement. Néanmoins, il ne songea pas à s'en excuser, tant il avait hâte de connaître ce que les derniers mots de son interlocuteur lui faisaient entrevoir.

— Vous savez où est ma fille? s'é-

cria-t-il, oh! je vous en prie, dites-le-moi vite! Que je cours vers elle... Il y a si longtemps que toutes mes pensées vont à elle, que je souffre de ne pouvoir la presser dans mes bras!

— Comme je suis heureux de vous entendre parler ainsi! murmura d'Angerville tout ému. Je tremblais de voir ma démarche mal accueillie. Vous auriez pu en effet être remarié, avoir d'autres enfants et voir dès lors d'un assez mauvais oeil cette grande fille...

— Non, interrompit l'industriel, je suis toujours seul et toujours fidèle au passé. Cet isolement m'a été parfois cruel, mais je me félicite de l'avoir supporté, puisqu'il me permet aujourd'hui de donner à ma fille toute l'affection qui lui est due... Voyons, ne me faites pas languir plus longtemps. Expliquez-moi ce que je dois faire pour retrouver mon enfant. Où est-elle? Dans quelle situation sociale?...

— Monsieur, j'ai le regret de ne pouvoir répondre immédiatement à ces questions, car j'ignore moi-même où se trouve actuellement votre fille. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'après avoir enlevé l'enfant, je l'ai confiée à une jeune femme qui était veuve et sans enfants et habitait près d'Angoulême. Depuis, je n'ai plus eu de ses nouvelles...

— Mais, alors, vous ne pouvez pas garantir que ma fille soit encore de ce monde.

— Elle existait encore, il y a quatre ans, et elle habitait toujours près d'Angoulême chez sa mère adoptive. C'est seulement depuis cette date que je perds sa trace.

— Que faire, en ce cas?

— Chercher, chercher toujours. J'ai mis vingt ans pour me décider à

réparer mon crime. Mais maintenant je suis décidé, je tiens à ce que la solution soit complète. J'y consacrerai ce qui me reste de vie.

— Évidemment, reprit M. Bryas en poussant un gros soupir, vous auriez mieux fait de ne pas me séparer de mon enfant. Ou bien, si vous ne l'envoyiez que pour la soustraire aux entreprises criminelles d'une autre personne, vous auriez pu me prévenir plus tôt, afin que je rende à ma fille sa place au foyer paternel. Mais, cette réserve faite, je ne puis pas vraiment, après votre aveu si loyal, vous garder rancune. Donnez-moi la main, monsieur d'Angerville.

— Que vous êtes bon! Votre générosité augmente ma confusion, mon repentir. Comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance?

L'industriel, qui suivait une autre idée, ne répondit pas. Après une minute de réflexion, il reprit:

— Il faut que je vous montre une chose extraordinaire. La vie a des surprises invraisemblables. Tenez, lisez ceci...

Il tendait à son interlocuteur l'"Avenir de Corte", en lui indiquant du doigt l'entrefilet intitulé: "Un drame à l'Hôtel de France".

D'Angerville lut le passage et, malgré l'émotion qui l'envahissait, il eut la force de cacher son trouble. Lorsqu'il eut achevé sa lecture, il répondit en affectant de prendre la chose en riant:

— En effet, voilà une coïncidence bizarre! On se croirait au deuxième acte d'un vaudeville... Il est probable que, si nous nous étions donné rendez-vous à Corte, nous n'aurions pas mieux réussi à nous rencontrer. Je voudrais bien savoir, par exemple, ce que M. de Vaudreuil peut avoir à faire ici.

— L'allusion du journal ne vous met pas sur la voie?

— Pas du tout... Vous oubliez que je n'ai pas vu mon cousin depuis vingt ans, que je ne sais rien de sa vie depuis ce temps-là, que j'ignore s'il est veuf ou remarié, s'il y a eu des aventures ou des mésaventures... Mais, au fait, ce Vaudreuil, dont on ne donne pas le prénom, n'est peut-être pas mon cousin... Si j'allais aux renseignements!

C'est une excellente idée, approuva M. Bryas, je ne serais pas fâché d'être fixé moi-même sur la personnalité de ce mystérieux voyageur.

D'Angerville se levait déjà pour se retirer, lorsque soudain il se frappa le front.

— Oh! fit-il, je crois pouvoir répondre à la question que nous venons de nous poser... Je me demandais pourquoi miss Sylvia Greenway rôdait sur son yacht autour de la Corse; j'ai maintenant l'explication de ce mystère. Elle savait que son cher Bernard de Vaudreuil était à Corte, et elle espérait qu'une occasion les remettrait en présence, car elle a beau répéter qu'elle ne veut plus revoir celui qui s'est moqué de son amour, je suis convaincu qu'elle désire le connaître. D'où je suis en droit de conclure que les Vaudreuil de l'Hôtel de France sont bien mes parents.

— J'avoue, murmura M. Bryas d'un air désorienté, que je ne comprends absolument rien à ce que vous racontez-là. Miss Sylvia... Bernard de Vaudreuil... Ce dernier se moquait de l'amour de l'autre... Tout cela, c'est de l'hébreu pour moi... Voulez-vous m'expliquer?...

— Volontiers... c'est tout ce qu'il y a de plus simple. Bernard est le fils de mon cousin Albert, par conséquent le fils de votre ex-beau-frère. Quant à miss Sylvia, c'est la fille d'un de mes

bons amis Edward Greenway, auprès de qui j'ai vécu pendant tout le temps que j'ai passé en Amérique, où je m'étais réfugié après avoir commis la mauvaise action que vous savez. J'eus malheureusement la douleur de perdre cet excellent ami, il y a quatre ans; et sa femme ne lui survécut que quelques semaines.

— J'avais eu l'illusion de trouver auprès d'eux un foyer, une famille: leur disparition me fut cruelle. Peu de temps après, miss Sylvia, prise de la passion des voyages, s'embarqua sur son yacht pour faire le tour du monde. Et moi, je restai seul là-bas. Mais je m'y ennuyai tellement que je ne tardai pas à prendre le parti d'abandonner à mon tour les Etats-Unis pour rentrer en France.

— Vous savez le reste. Je finis par découvrir le lieu de votre résidence, j'arrive en Corse et, débarquant sur le quai de Bastia, j'y rencontre miss Sylvia qui me prend à son bord et m'amène à Ajaccio. Pendant le voyage, je lui fait part de mes projets qu'elle approuve; et elle, à son tour, m'ouvre, me raconte son roman avec le vicomte Bernard de Vaudreuil.

— Mais cette jeune Américaine, à en juger par la vie qu'elle mène, doit être fort riche?

— Immensément riche: plusieurs millions de rente.

— Et ce vicomte de Vaudreuil refuse de l'épouser?

— Il paraît...

— Il faut donc qu'il soit très riche lui-même ou profondément dédaigneux des avantages de la fortune?

— Sa manière d'agir est incompréhensible, car je les crois tous les deux, lui et son père, dans une situation extrêmement précaire.

— Il est donc vrai que l'argent volé

ne porte jamais bonheur, murmura tout bas l'industriel.

Tout haut, il ajouta:

— Je serais heureux de faire la connaissance de cette charmante miss Sylvia, d'autant plus que j'aurais des renseignements intéressants à lui communiquer, sur la famille dans laquelle elle désire entrer. Où avez-vous laissé cette intrépide voyageuse?

— Je l'ai laissée à bord de son yacht en rade d'Ajaccio. Je pense qu'elle y est toujours.

— Fort bien, j'espère que vous aurez l'amabilité de me présenter lorsque je serai de retour chez moi. Quant à vous, monsieur, je pense que vous n'allez pas repartir sur-le-champ. J'ai besoin de vous voir souvent, de m'entendre avec vous afin d'atteindre le plus rapidement possible le but que nous poursuivons en commun.

— Je resterai ici et je me tiendrai à votre disposition.

— Merci... Nous partirons ensemble pour Ajaccio dans quelques jours. Car je ne veux pas quitter Corte avant d'avoir obtenu une satisfaction que... je ne puis pas vous indiquer d'une façon plus précise.

Bien que la menace contenue dans cette allusion l'attristât réellement, Hector d'Angerville ne se crut pas le droit de protester. Il serra sans mot dire la main de son interlocuteur et se retira.

XV

Maurice Reynès, après son entrevue avec le maire de Corte, était violemment surexcité contre M. de Vaudreuil. En sortant de la mairie, il se dirigea vers l'Hôtel de France avec l'intention bien arrêtée de confondre l'imposteur, si celui-ci, devant les obligations de son fils, n'avait pas déjà fait des aveux complets.

Mais il arriva à l'hôtel juste au moment où M. de Vaudreuil, anéanti par les révélations de Mme Dalmont, tombait, comme foudroyé entre les bras de son fils. L'aveu était assez net et la punition suffisante. Il eut été cruel d'insister.

Maurice se contenta donc d'aider son ami à transporter le malade sur son lit et à lui donner les premiers soins, en attendant le médecin qu'on était allé chercher aussitôt. Celui-ci se présenta au bout d'un quart d'heure et déclara, après examen, que la crise était grave, mais ne lui paraissait pas cependant comporter de danger sérieux. Néanmoins, pendant quatre jours, M. de Vaudreuil fut en proie à une fièvre violente et eut presque constamment le délire.

Durant ces heures sombres, Mme Dalmont et Josette, Bernard et Maurice, se relayant tour à tour auprès du malade, assurèrent seuls la pénible tâche de le soigner et de supporter ses caprices.

La vertu est toujours récompensée.

Il est probable que Maurice Reynès en sollicitant ce rôle de garde-malade, était bien un peu guidé par l'espoir que cela lui donnerait l'occasion de voir Josette: les amoureux pensent d'abord à eux. Mais il ne pouvait pas supposer qu'en accomplissant son devoir, il se rapprocherait du but vers lequel tendaient depuis trois mois tous ses désirs.

Les premiers jours, il entrevit à peine la jeune fille. Cherchait-elle à l'éviter? Et cherchait-elle à l'éviter uniquement pour être fidèle à son serment ou parce qu'elle craignait de voir sa résolution faiblir? Mystère.

Toujours est-il que, pendant près d'une semaine, Maurice fut dans l'impossibilité de prononcer un mot qui

rappelât la nature de ses sentiments, ses regrets et ses espérances.

Aussi, éprouva-t-il autant de surprise que d'émotion lorsqu'il se trouva soudain en face d'une éventualité qu'il n'osait plus escompter.

C'était le septième jour qui s'écoulait depuis que le comte était alité. Il allait beaucoup mieux. La journée et la nuit précédentes avaient été calmes. Maurice arriva vers six heures du soir pour prendre sa faction.

Lorsqu'il entra dans la chambre, Josette qu'il devait remplacer était debout près du lit. Et M. de Vaudreuil, qui paraissait dans un état tout à fait normal, tenait dans ses mains la main de la jeune fille. En apercevant l'ami de son fils, le comte sourit.

— Vous voilà fort à propos, mon cher Maurice, murmura-t-il. Tenez, asseyez-vous là, j'ai à vous dire, à tous les deux, des choses très importantes, je ne veux pas tarder davantage.

Le jeune homme se rapprocha du lit mais sans oser regarder Josette et habitia:

— Je crains, monsieur, que vous ne vous fatiguez... Cependant, si vous croyez...

— Oui, oui, il faut que je soulage ma conscience tout de suite, cela ne peut pas me faire de mal, au contraire... Voyons, commençons par le commencement. En me voyant si profondément accablé par les révélations de Mme Dalmont, vous avez supposé sans doute que j'avais à me reprocher un crime monstrueux.

— Votre supposition était juste. Le crime que j'ai commis jadis est en effet un des plus atroces que le cerveau humain puisse concevoir. Je tiens à vous le raconter.

— Ma mère, restée veuve assez jeune avec deux enfants, ma soeur Blanche et moi, avait pour moi une prédilec-

tion marquée. Aussi, lorsque je fus en âge de me marier, s'arrangea-t-elle de manière à m'avantager considérablement. Inutile d'ajouter que j'étais d'accord avec elle et que je la poussai dans cette voie de toutes mes forces.

“J'avais une excuse: ma soeur avait déclaré qu'elle ne se marierait pas. Mais un beau jour, elle changea d'avis. Un ingénieur, M. Bryas, qu'elle avait rencontré chez une de ses amies de pension, lui plut. L'inclination fut réciproque. Bref, trois mois plus tard, le mariage eut lieu, contre l'assentiment de ma mère qui mourut peu après — de chagrin peut-être.

“J'eus la cruauté de ne pas prévenir ma soeur sur-le-champ. Elle apprit ce triste événement au bout d'un mois, par hasard, et elle eut la générosité de ne pas m'adresser le plus léger reproche. Elle ne songea pas davantage à me demander des comptes de succession, que j'aurais été d'ailleurs dans l'impossibilité de lui fournir.

“Ma mère, en effet, ne laissait rien, puisqu'elle avait pris la précaution de faire passer entre mes mains toute la fortune de mon père et la sienne; et je dois ajouter que cette fortune compromise par des spéculations malheureuses était déjà gaspillée en grande partie. Si ma soeur avait exercé contre moi les revendications qu'elle était en droit d'exercer, je n'aurais pas pu lui remettre ce qui lui appartenait.

“Pendant dix mois, je n'entendis plus parler de M. et de Mme Bryas. Puis, un beau matin, mon beau-frère arrive chez moi après s'être fait précéder d'un télégramme annonçant sa visite. Il m'apprend que sa femme vient de mettre au monde une fille, mais que son état inspire les plus vives inquiétudes et qu'en prévision d'un dénouement fatal, elle désire se réconcilier avec moi. Je sors immédiatement avec

M. Bryas, mais nous arrivons chez lui trop tard: ma soeur était morte.

“Une horrible pensée me vient alors à l'esprit. Blanche de Vaudreuil n'est plus, mais elle a une fille qui hérite de ses droits. Cette fille, il faut qu'elle disparaisse à son tour. C'est le seul moyen pour moi d'éviter les réclamations du père à propos de ces misérables questions d'argent...

“Je quitte donc mon beau-frère en l'assurant de ma sympathie, et je cours aussitôt chez mon cousin Hector d'Angerville, pour le prier de m'aider à exécuter cet abominable projet. D'Angerville, aéronaute distingué, doit justement opérer une ascension dans la nuit du surlendemain. Je lui démontre qu'il lui sera très facile d'emporter l'enfant pendant que le père sera en Bretagne à l'enterrement de sa femme, et qu'une fois en pleine campagne, au-dessus d'une forêt par exemple ou au-dessus de la mer, il lui sera non moins facile de lancer ce petit colis par-dessus bord.

“Mon cousin repousse cette suggestion avec indignation et m'intime l'ordre de sortir. J'insiste, laissant entendre que je veux à tout prix me débarrasser de cet enfant et que j'y parviendrai coûte que coûte. Alors, Hector se ravise soudain. Il accepte de me délivrer de ce cauchemar. Il emportera l'enfant en pleine nuit, personne ne saura jamais ce qu'elle est devenue.

“En effet, trois jours plus tard, quand nous revenons de Bretagne, la fille de M. Bryas a disparu. L'aéronaute également a disparu. On a vu son ballon filant vers la haute mer: il a dû se perdre en plein Océan.

“Des semaines, des mois s'écoulaient. C'est le calme, l'oubli... Cependant quelques vagues remords me tourmentent. Mais j'essaie d'étouffer la voix de

ma conscience: c'est la fatalité qui est cause de tout... Et je commence à m'endormir dans une douce quiétude, lorsque tout à coup, M. Bryas se présente devant moi et me réclame la part de succession appartenant à sa fille — oui, à sa fille morte, et dont il a hérité. Je n'avais pas pensé à cela.

“Devant cette réclamation inattendue, je ne peux pas dissimuler mon anxiété. M. Bryas s'en aperçoit et je crois comprendre que mon trouble lui a donné l'éveil. Cependant, il n'insiste pas et se retire, en déclarant qu'il reviendra lorsque je serai en mesure de le satisfaire.

“Fausse alerte! Cette entrevue date de dix-neuf ans. Depuis, je n'ai jamais revu M. Bryas. Est-il mort ou vivant? Riche ou pauvre? Vit-il seul ou s'est-il constitué une nouvelle famille? Je ne sais... J'avoue, d'ailleurs, que, jusqu'à présent je ne tenais pas à le savoir. Aujourd'hui, c'est différent. Si ce malheureux que j'ai si cruellement fortuné, existe encore, je donnerais ce qui me reste de vie pour le retrouver, pour pouvoir me jeter à ses pieds, implorer son pardon, pour pouvoir surtout lui rendre sa fille.

“Car je n'ai pas besoin maintenant, n'est-ce pas, ma chère enfant?... je n'ai pas besoin de vous expliquer longuement comment mes yeux se sont ouverts à l'évidence en même temps que mon coeur s'ouvrait au remords; comment, en apprenant que d'Angerville n'avait pas péri dans le naufrage de son ballon et avait porté à Mme Dalmont un tout jeune bébé, j'ai aussitôt reconnu dans ce bébé c'est-à-dire en vous la fille de M. Bryas, que mon cousin a sauvée de la mort malgré moi.

“Brave Hector! Qu'est-il devenu, lui aussi? Je n'ai jamais eu de ses nouvelles depuis ce tragique événement.

Est-il encore de ce monde? Ah! comme je voudrais le revoir pour lui demander pardon et le remercier d'avoir rendu mon crime réparable.

Le malade, épuisé par ce long effort, se tut. Les deux jeunes gens, en proie à une émotion bien compréhensible, demeurèrent silencieux. Au bout d'un instant, le comte reprit:

— Il me reste maintenant, mes chers amis, à formuler un voeu, mieux encore, à réaliser un rêve. Vous, Maurice, vous aimez Josette, je le sais, de tout votre coeur. Je crois être autorisé, d'autre part, à dire que Mlle Josette n'a pas d'antipathie pour M. Maurice Reynès.

“Un simple malentendu d'un côté, un scrupule exagéré de l'autre vous séparent. Un peu de bonne volonté suffirait pour atténuer l'un et dissiper l'autre. Voulez-vous me permettre de vous y aider?

Maurice violemment, très pâle, lança à Josette un regard de muette supplication. Et la jeune fille leva lentement vers lui ses yeux humides de larmes.

— Allons, mes chers enfants, continua M. de Vaudreuil d'une voix attendrie, pas de fausse honte, je vous en prie! Désormais, il ne doit plus y avoir un seul obstacle entre vous. Puisque Josette va être pourvue d'un état civil régulier, Mme Reynès ne saurait empêcher son fils de l'épouser. Et Josette, de son côté, n'a pas le droit de refuser la main de Maurice sous le prétexte qu'il est plus riche qu'elle. Les inégalités d'argent ne signifient rien.

“Voyons, ne refusez pas d'exaucer la prière d'un malade, d'un mourant peut-être... Venez là plus près... Et donnez-moi vos mains, que je les unisse!

La jeune fille, réprimant avec peine

un frisson, tendit sa main que Maurice serra doucement, longuement dans les siennes.

— Je voudrais pourtant, dit-elle avec un soupir de regret, je voudrais avant de m'engager irrévocablement, avoir retrouvé mon père pour obtenir son approbation ou... tout au moins l'associer à ma joie.

— Votre désir est trop légitime, ma chère enfant, répondit le comte. Tâchez donc de retrouver votre père le plus vite possible. J'y travaillerai de mon mieux dès que je serai debout... si je me relève jamais. Mais je veux vous remercier tout de suite de m'avoir accordé la satisfaction que je sollicitais de votre loyauté et de votre indulgence.

XVI

Les révélations de M. d'Angerville avaient, est-il besoin de le dire, profondément troublé M. Bryas. Depuis cinq jours, il vivait dans un perpétuel cauchemar, était absorbé par la plus intense, la plus angoissante préoccupation.

... Levé ce matin-là de très bonne heure, après une nuit d'insomnie, l'industriel était descendu machinalement à son cabinet de travail. Il était sombre et las. Aussi, reçut-il fort mal son domestique, lorsque celui-ci vint lui annoncer qu'un monsieur assez bien mis et disant se nommer Mascarino désirait lui parler.

— Mascarino?... Connais pas. Qu'est-ce qu'il veut?

— Entretenir Monsieur d'une affaire qu'il prétend très importante.

— Allons, soit! Fais-le entrer.

Dix secondes s'écoulèrent. Mascarino parut, salua correctement et dit:

— Monsieur, comme je ne veux pas vous faire perdre votre temps, je vais

aborder immédiatement la question qui m'amène. Je viens vous apporter une lettre qui m'a été confiée dans des conditions bizarres et que je vous demande la permission de relater.

— Faites.

— Je me promenais hier sur la route de Calacuccia en compagnie de deux amis, lorsque nous voyons tout à coup déboucher d'un chemin de traverse une jeune femme suivie à quelques pas d'un homme d'une cinquantaine d'années. La jeune femme, une délicieuse blonde aux yeux bleus, s'avance vers nous et, d'un ton délibéré, nous prie de lui indiquer la route de Corte, tandis que l'homme qui l'accompagne s'arrête à une petite distance, dans l'attitude respectueuse d'un domestique qui attend des ordres. Je lui réponds aussitôt:

— Madame, nous nous ferons un plaisir non seulement de vous indiquer la route de Corte, mais encore de vous faire cortège, car la contrée que vous allez traverser n'est pas sûre pour les voyageurs isolés.

— Vous pouvez m'appeler mademoiselle, fait-elle d'un ton ironique, je ne suis pas mariée; je suis Américaine et je me nomme miss Sylvia Greenway. Quant à votre protection, je n'en ai pas besoin, car mon fidèle Joe et moi, nous sommes suffisamment armés pour repousser une agression.

— A mon tour, je réponds d'un ton non moins ironique:

— Je suis charmé, mademoiselle, de faire votre connaissance, car cette rencontre sera, j'en suis convaincu, très fructueuse pour moi. Je pense, en effet, que vous êtes riche et comme vous êtes dès maintenant ma prisonnière, vous ne recouvrirez votre liberté qu'en me laissant en échange un bon paquet de bank-notes.

— Miss Sylvia n'eut ni un mot de

protestation ni un geste de colère. Elle se contenta de me toiser avec une expression de parfait mépris et fit un signe au fidèle Joe qui sortit aussi son revolver. Voyant que les choses allaient se gâter, car mes compagnons avaient également tiré leurs armes, je suppliai la jeune fille de se rendre afin d'éviter une effusion de sang. Je lui promis au surplus qu'elle serait traitée avec tous les égards dus à son sexe et qu'elle serait libre dès qu'elle aurait payé la somme que je fixerais pour sa rançon.

— Après avoir réfléchi un instant, l'Américaine prit son parti de l'aventure.

— Soit! dit-elle, j'accepte. J'espère que nous serons bien traités et que vos exigences ne seront pas exorbitantes.

— Mon prix est uniforme pour toutes les personnes de qualité, répondis-je.

— Combien?

— Dix mille. —

— Entendu, nous sommes d'accord. Eh bien, le moyen le plus simple et le plus expéditif de me procurer cette somme est que j'écrive à un de mes amis, M. Hector d'Angerville, qui est en ce moment à Corte. Vous pourrez lui faire tenir ma lettre?

— Parfaitement.

— Dans le cas où vous ne parviendrez pas à mettre la main sur ce monsieur, qui est inconnu à Corte, puisqu'il n'y est que depuis quelques jours, vous vous adresseriez à un M. Bryas, qui est en relations avec M. d'Angerville et lui ferait remettre ma communication.

— Tout étant ainsi réglé, miss Sylvia écrivit sa lettre. Mais le cas qu'elle avait prévu s'est réalisé: il m'a été impossible de trouver M. d'Angerville; c'est pourquoi je me suis décidé à vous

apporter cette lettre. Tenez, la voici, vous pouvez la lire.

L'industriel parcourut le papier que lui tendait Mascarino. La jeune fille pria son ami de se procurer le plus vite possible une somme de dix mille francs et de la faire porter par un homme sûr à un nommé Conti habitant Calacuccia. Mais après la signature, elle avait ajouté ces mots:

— Vous voyez que depuis le jour où nous nous sommes séparés en rade d'Ajaccio, je ne suis pas restée inactive, puisque je suis actuellement à me reposer dans une auberge de Calacuccia, après avoir parcouru à pieds toute la région s'étendant entre ce village et la côte. Ces fatigantes pérégrinations m'ont laissé cependant assez de liberté d'esprit pour me permettre de réfléchir longuement à la sombre tragédie dont le dénouement vous préoccupe en ce moment.

— Et hier matin, j'ai été frappée d'une inspiration soudaine. Si la jeune femme à qui vous avez confié la fillette dont il s'agit a habité près d'Angoulême, ne serait-ce pas une dame Dalmont? Si oui, je la connais, je sais où elle habite maintenant, elle et sa fille adoptive.

— Si je ne me trompe pas, rien ne vous manquerait plus pour que la réparation soit complète. Vous comprenez quelle émotion s'est emparée de moi à cette pensée. Aussi, n'ai-je pu résister au désir de vous en parler tout de suite. A bientôt! Nous reviendrons plus longuement sur ce sujet.

— "Sylvia".

En lisant ce post-scriptum, M. Bryas sentit un trouble profond l'envahir. Lorsqu'il eut achevé, il resta un moment silencieux pour se donner le temps de se ressaisir. Enfin, se tournant vers Mascarino:

— C'est bien, dit-il, je ferai tenir cette lettre à M. d'Angerville. . . Non, ce serait trop long, nous allons nous arranger autrement. Miss Sylvia sera libre, n'est-ce pas? dès que la somme aura été versée.

— Aussitôt.

— Eh bien, un de mes domestiques va vous accompagner avec les dix mille francs dans sa poche. Seulement, vous prierez miss Greenway de vouloir se rendre chez moi dès qu'elle sera libre; vous lui direz que j'ai besoin de la voir tout de suite et vous ajouterez qu'elle trouvera chez moi M. d'Angerville que j'aurai le temps de prévenir d'ici là, car je ne compte pas sur elle avant le soir.

— Elle peut être ici dans l'après-midi, si vous envoyez une voiture pour la ramener.

— C'est mon intention. . . Ainsi, tout est convenu, bien entendu? . . . J'ai votre parole? . . .

— Parole d'honneur.

— Parfait.

M. Georges Bryas sonna son domestique qui parut aussitôt:

— Tu vas, dit-il, passer à la banque où tu prendras dix mille francs, voici un chèque. Après quoi, tu reviendras ici. Une voiture sera prête, tu y monteras avec Monsieur et vous irez où il te priera de le conduire. Une fois à destination, tu remettras les dix mille francs à la personne que Monsieur te désignera et, en échange, tu prendras dans la voiture une jeune fille et le domestique qui l'accompagne. Tu as compris?

— Oui, monsieur.

— Alors, dépêche-toi: il me tarde que tu sois de retour.

XVII

M. de Vaudreuil était maintenant en pleine convalescence. Tout son entou-

rage était heureux de le voir reprendre ses forces tout doucement. Lui seul, en dépit des efforts qu'on faisait pour l'égayer, restait soucieux, car en revenant à la vie, il avait mieux en mieux conscience de son abominable passé.

Un après-midi qu'il était seul avec son fils en train de broyer du noir comme d'habitude, le domestique de l'hôtel vint dire au vicomte:

— Monsieur, il y a dans le vestibule quelqu'un qui voudrais vous voir seul. Qu'est-ce qu'il faut répondre?

— Il n'a pas donné son nom?

— Non, mais je l'ai déjà vu souvent. Depuis que Monsieur le comte est malade, il vient chaque jour demander des nouvelles. . .

— Je ne comprends pas. . .

— Fais-le entrer dans la chambre d'à côté, interrompit M. de Vaudreuil, tu verras bien.

— C'est vrai, au fait, approuva Bernard. . . Eh bien, faites entrer cet étrange visiteur.

Quelques secondes plus tard, le vicomte se trouvait en face d'un homme d'une cinquantaine d'années, à l'abord sympathique, qui, après l'avoir regardé silencieusement pendant un instant, s'écria tout à coup:

— Je n'ai pas besoin de vous demander si je suis bien en présence de M. Bernard de Vaudreuil; votre ressemblance avec M. Albert de Vaudreuil est une preuve suffisante. . . Permettez-moi donc, mon cher cousin. . . Ah! pardon, mon langage vous déroute. . . Evidemment, j'aurais dû vous fournir d'abord les explications nécessaires. . . Ce ne sera pas long. Je suis M. Hector d'Angerville, cousin germain de votre père.

— Oh! est-ce possible? balbutia Bernard désorienté. Il y a quinze jours, j'ignorais encore votre existence. J'ai entendu prononcer votre nom pour la

première fois le jour où mon père est tombé malade.

— A propos, comment va-t-il, votre père??... Mieux, n'est-ce pas?

— Oui, il est maintenant hors de danger.

— J'en suis très heureux pour vous, et je m'en félicite également, car je veux l'associer, s'il y consent — ce que j'espère fermement — à la grande oeuvre de réparation que je poursuis en ce moment. Vous ne comprenez pas?

— Si, à peu près. Je sais ce que mon père a à se reprocher et je sais aussi qu'il désire vivement réparer le mal qu'il a commis. Je suis donc convaincu qu'il vous accueillera avec la plus grande joie.

— Ah! tant mieux! s'écria M. d'Angerville. Mais, voyons, en attendant, donnez-moi quelques éclaircissements sur le drame qui s'est déroulé ici. Quels liens existent-ils entre M. de Vaudreuil et les deux dames qui l'accompagnent?

— Ma réponse à cette question sera courte, murmura Bernard en rougissant. Il me suffira de vous dire que ces deux dames se nomment l'une, Mme Dalmont et l'autre, Josette.

M. d'Angerville ne put retenir un cri de stupeur.

— Comment! Mme Dalmont est ici! et Josette aussi, Josette la fille de M. Georges Bryas, votre cousine germaine. Moi qui les cherche partout depuis un mois!

Le grincement d'une porte tournant sur ses gonds l'interrompit. C'était M. Albert de Vaudreuil qui entra, pâle, chancelant, appuyé au dossier d'une chaise. Les deux cousins se regardèrent un instant sans pouvoir parler. Enfin, M. de Vaudreuil balbutia d'une voix étranglée:

— Hector, pourras-tu jamais me pardonner?

— Te pardonner! qu'ai-je donc à te pardonner? De m'avoir donné un mauvais conseil que je n'ai pas suivi?... Vraiment, ce n'est pas grave.

— Ah! quelle reconnaissance, je te dois pour n'avoir pas suivi ce mauvais conseil. Grâce à toi, la pauvre enfant dont j'avais projeté la mort et que nous avons privée de sa famille peut encore garder l'espoir de retrouver son père... s'il est toujours de ce monde.

— Non seulement M. Bryas est vivant, mais il habite Corte où il est propriétaire d'une importante fabrique de pâtes alimentaires.

— M. Bryas habite Corte!... C'est inouï!... Et il ne s'est pas remarié?

— Non. Il vit toujours seul dans l'attente du miracle qui lui rendra sa fille.

— Pauvre homme! Enfin, il sera bientôt récompensé de ses sacrifices puisqu'il va retrouver son enfant, à qui il pourra se consacrer tout entier. Mais quel châtement ne serait-il pas en droit de m'infliger?

— Rassure-toi! M. Bryas est plein d'indulgence, il n'exercera aucune représaille contre ceux qui l'ont fait souffrir. Il n'aspire qu'à la paix.

— Comment se fait-il donc que tu sois si bien renseigné sur les dispositions du père de Josette?

— Tout simplement parce que je le vois tous les jours depuis que je suis à Corte et d'ailleurs, je ne suis venu à Corte que pour le voir, parce que, depuis vingt ans, je suis hanté par le remords et poursuivi par le désir de rendre à ce malheureux père l'enfant que je lui ai ravie. Cédant à ce bon mouvement, j'ai fini par quitter l'Amérique, où je me cachais depuis vingt ans; et rentré en France, je me

suis mis à la recherche de ton beau-frère.

«Une agence m'ayant indiqué qu'il habitait la Corse, j'ai couru aussitôt vers lui et depuis que je suis ici, nous cherchons ensemble le moyen de retrouver sa fille. Nous nous disposions, dans ce but, à partir d'ici peu pour la France, lorsqu'une lettre reçue ce matin par M. Bryas est venue soudain éclaircir ce mystère.

«Cette lettre, qui m'était destinée et que M. Bryas s'est empressée de me faire parvenir, est écrite par une jeune fille que vous connaissez, paraît-il, fort bien et qui se nomme miss Sylvia Greenway.

Le comte et son fils ne purent dissimuler un mouvement de surprise.

— Vous vous demandez comment cette jeune fille peut avoir eu l'idée de m'écrire. C'est très simple. J'ai été l'ami de son père, qui, lors de mon arrivée en Amérique, s'est montré pour moi d'une obligeance et d'un dévouement sans borne.

«Depuis quatre ans, j'avais perdu de vue miss Sylvia, lorsque, en débarquant à Bastia, je me trouvais nez à nez avec elle. Nous renouvelons connaissance, elle me prend à son bord et m'emmène à Ajaccio où je pensais trouver M. Bryas, qui possède dans cette ville une fabrique semblable à celle-ci.

«Obligé pour atteindre M. Bryas de pousser jusqu'à Corte, je me sépare de miss Sylvia à Ajaccio, et tandis que je prends le train, elle part pour une excursion dans l'intérieur de l'île. C'est d'un village tout proche d'ici qu'elle m'écrivit pour me prier de lui procurer dix mille francs dont elle a besoin immédiatement pour payer la rançon qu'exige un certain Mascarino, bandit de grand chemin, dont elle est prisonnière.

«Mais passons... cette affaire n'est pas intéressante pour nous, d'autant plus qu'elle est déjà réglée, grâce à l'obligeance de M. Bryas et occupons-nous de ce qui fait l'objet de nos préoccupations actuelles.

«Voici donc ce que miss Sylvia, qui a beaucoup réfléchi depuis notre séparation, m'écrivit en post-scriptum:

« Si la jeune femme à qui vous avez confié la fillette en question a habité près d'Angoulême, ne serait-ce pas une dame Dalmont? Si oui, je la connais, je sais où elle habite maintenant, elle et sa fille adoptive.»

«Je crois inutile de vous dépeindre la joie de M. Bryas en lisant ces lignes. C'était la fin d'un affreux cauchemar. Il était sûr maintenant que sa fille était vivante, qu'il la reverrait bientôt. Ah! s'il savait, le pauvre père, que sa chère Josette est ici, à quelques pas de lui, sa joie deviendrait du délire.

— Hélas! soupira M. de Vaudreuil, en apprenant que sa fille est ici, il apprendra aussi que j'y suis, que nous y sommes.

— Il le sait déjà, comme tout le monde, par le récit du drame qui s'est déroulé ici et qu'il s'est, d'ailleurs, comme tout le monde, fort mal expliqué; car tu avoueras qu'il y a là dedans toutes sortes de choses mystérieuses.

— Ce sont des mystères très faciles à expliquer, déclara le comte. Ecoute.

Et rapidement, il exposa dans quel but il avait eu l'idée d'amener à Corte Mme Dalmont et Josette, puis à la suite de quels événements s'était produit le coup de théâtre qui lui avait causé une si violente émotion. Après quoi, il conclut:

— Si toutes les machinations infernales auxquelles je me suis livré peu-

vent être excusés, j'ai une excuse: la misère.

— Allons, interrompit d'Angerville, nous avons remué assez de vilains souvenirs, nous pouvons nous borner là. En somme, les événements ont tourné de telle sorte que nous n'avons rien de bien grave à nous reprocher.

— Tu oublies la mort d'une femme: la nourrice de Josette.

— Bah! c'était une folle — c'est du moins l'impression qu'elle m'a laissée — elle était donc destinée tôt ou tard de mort violente.

— Voilà une oraison funèbre lestement enlevée.

— Parfaitement! conclut d'Angerville, car je suis d'avis que nous devons jeter un voile sur le passé et songer exclusivement à l'avenir. Allons, je te demande de me donner carte blanche pour arranger les choses au mieux.

— Je te donne tout ce que tu voudras, mon ami, répondit le comte en serrant avec effusion les mains de son cousin, car j'estime que tu es beaucoup mieux qualifié que moi pour dénouer cet imbroglio.

— Alors, à ce soir, sans doute!... En attendant, j'emmène ton fils, j'ai besoin de lui... Courage!... A bientôt!....

XVIII

En sortant de l'Hôtel de France, M. d'Angerville et Bernard de Vaudreuil se dirigèrent vers la demeure de M. Georges Bryas. D'Angerville avait son idée: il voulait, avant de conduire Josette à son père, prévenir ce dernier que sa fille était à Corte. Et, dans la crainte que l'industriel ne fût mal disposée en apprenant que la jeune fille se trouvait en compagnie des Vaudreuil, il avait imaginé de lancer en éclaireur un membre de la famille

pour tâter le terrain et recevoir au besoin le premier choc.

Le jeune homme, évidemment, n'éprouvait pas beaucoup d'enthousiasme pour le rôle qu'on lui demandait de jouer. Mais ce petit sacrifice étant susceptible de faciliter le dénouement de la situation, il l'acceptait d'un cœur léger.

La corvée fut d'ailleurs plus douce qu'il n'était permis de l'espérer. En arrivant chez M. Bryas, d'Angerville et le vicomte trouvèrent l'accueil le plus sympathique. L'industriel, en effet, encore tout ému par la joie que lui avait causée la lettre de miss Sylvia, était trop attendri pour ne pas être indulgent.

Quand d'Angerville, désignant son compagnon, dit: "Je vous présente M. Bernard de Vaudreuil, votre neveu", M. Bryas eut un haut-le-corps. Mais ce fut une impression fugitive, un mouvement presque involontaire, réprimé aussitôt par la raison. Néanmoins, la conversation dans le premier moment eût peut-être manqué d'animation, si d'Angerville n'eût ajouté:

— Nous vous apportons, mon cher monsieur, une grande nouvelle, qui mettra le comble à votre bonheur. Et si votre neveu est ici en ce moment, c'est qu'il a tenu à vous communiquer lui-même cette bonne nouvelle au nom de son père, qui... que... que la maladie retient encore dans sa chambre.

— De quoi s'agit-il? demanda M. Bryas. Est-ce une confirmation du renseignement donné par miss Greenway?

— Justement, Miss Sylvia déclare dans sa lettre qu'elle connaît la résidence de Mme Dalmont et de sa fille adoptive. Nous, nous venons vous dire que Mme Dalmont et Josette sont à Corte.

— Comment!... Ma fille est ici!... Vous rêvez!...

— Pas le moins du monde. Ces dames sont venues avec M. Albert de Vaudreuil dans le but de...

— Ah! oui, je comprends... le récit du journal... Mais, non, au fait, je ne comprends pas du tout.

— Il est inutile que vous compreniez, murmura d'Angerville. D'ailleurs, c'est une affaire très embrouillée, que je ne me charge pas de vous expliquer.

M. Bryas eut un geste de défiance et balbutia à voix basse:

— Serait-ce une nouvelle vilénie de ce malheureux?

Quoique ces mots eussent été prononcés d'une façon à peine distincte, Bernard les entendit et devint tout pâle.

— Monsieur, implora-t-il, ne soyez pas sans pitié. Sans doute, mon père est très coupable, mais il se repent sincèrement de ses fautes et, s'il n'était pas malade, il serait venu lui-même implorer votre pardon... Soyez donc indulgent!

— Mon pardon! Pourquoi?... Il faut des preuves pour accuser. Or, je n'ai jamais su exactement de quelle façon je devais qualifier la conduite de mon beau-frère à mon égard.

— Hélas! fit Bernard tristement, je viens de vous dire la vérité.

— Eh bien, soit! Dans tous les cas, vous n'en êtes pas responsable. Par conséquent, à vous, mon cher neveu, je ne peux que tendre très franchement la main.

— J'espère que vous agirez de même avec mon père, murmura doucement le jeune homme en serrant avec effusion la main de l'industriel.

— Je vous le promets, répondit M. Bryas après une courte hésitation. Si Albert est aussi bien disposé que moi,

il ne restera rien de ce maudit passé.

— Voyons, reprit M. d'Angerville, voulez-vous me permettre maintenant de terminer mon histoire? Vous savez que Mme Dalmont et Josette sont à Corte.

Un bruit de voix dans le vestibule l'interrompit.

— Qu'est-ce donc? dit M. Bryas, en ouvrant la porte. Ah! c'est toi déjà? ajouta-t-il en apercevant son domestique; tu as pu remplir ta mission?

— Sans aucune difficulté, monsieur, et je ramène miss Greenway...

— ...qui est en excellente santé et vient remercier son libérateur! acheva l'Américaine en apparaissant soudain à côté du domestique.

— Soyez la bienvenue, mademoiselle! murmura M. Bryas.

La jeune fille s'avancait, souriante, la main tendue. Mais tout à coup, elle aperçut Bernard de Vaudreuil à côté de M. d'Angerville; elle s'arrêta et demeura muette autant de surprise que d'émotion. Cependant, elle se ressaisit vite et après avoir serré la main de d'Angerville, puis adressé un salut cérémonieux au vicomte, elle reprit en s'adressant à l'industriel:

— Je vous dois, monsieur, une reconnaissance infinie, vous m'avez tirée d'une situation fort pénible, qui m'inspirait de vives inquiétudes en dépit du calme que j'affectais.

— J'ai été très heureux, mademoiselle, de rentre service à une amie de M. d'Angerville, mais je vous avoue qu'en agissant comme je l'ai fait, j'ai obéi à une arrière pensée d'égoïsme: j'avais hâte de vous voir.

— Je m'explique votre impatience: il vous tardait d'avoir sur ma lettre des explications complémentaires. Mais je vois que j'arrive trop tard, puisque la présence chez vous de M.

Bernard de Vaudreuil m'indique que vous êtes au courant de la situation.

— De quelle situation voulez-vous parler?

— Vous savez maintenant que Mme Dalmont et Josette sont à Corte?

— Oui.

— Eh bien, je vous les amène... Je n'ai pas grand mérite, je les ai rencontrées tout à l'issue sur la route en compagnie de M. Maurice Reynès. Ils n'attendent tous les trois qu'un signe de moi pour entrer... car j'ai cru devoir vous préparer à cette invasion.

Tout en parlant, miss Sylvia avait ouvert la porte qui était restée entrebâillée et fait un geste convenu, tandis que M. Bryas, mordu par une angoisse soudaine, devenait tout pâle.

Pendant que Mme Dalmont Josette et Maurice pénétraient dans la pièce, il y eut quelques secondes d'attente poignante. M. d'Angerville fit cesser ce silence pénible en s'avancant vers Mme Dalmont, à qui il tendit les mains avec un élan de cordialité attendrie.

— Merci de tout coeur, madame, dit-il, pour le bien que vous avez fait!

L'excellente femme, toute troublée qu'elle fût de se retrouver en face de l'homme qui lui avait confié vingt ans auparavant la fillette à laquelle elle s'était attachée si profondément, se sentit reconfortée par cette parole affectueuse. Elle leva vers son interlocuteur des yeux pleins de reconnaissance et murmura:

— J'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas trahir votre confiance. D'ailleurs, ma tâche a été facile: j'ai été tout de suite récompensée de mes peines. Mais ne vais-je pas regretter maintenant de m'être habituée à considérer cette enfant comme ma propre enfant.

— Madame, répondit aussitôt M. Bryas, le dévouement que vous avez témoigné à ma fille est un titre à sa

reconnaissance et à son affection beaucoup plus sérieux que ma paternité. Mon unique ambition sera donc que mon enfant veuille bien m'accorder une toute petite part de l'affection qu'elle vous a vouée à si juste raison. A part cela, rien ne sera changé.

— Oh! que vous êtes bon! s'écria Josette en se jetant dans les bras de l'industriel. Merci, merci!

— Chère, chère petite! balbutia M. Bryas en pressant la jeune fille sur sa poitrine.

— Comme il me sera doux, continua Josette, de partager mon coeur entre vous et ma chère maman d'adoption.

— Ça, c'est très joli en théorie, objecta d'Angerville, mais en pratique, c'est beaucoup plus compliqué. Heureusement, le mariage a été inventé pour faciliter la solution de ce problème embrouillé.

— Pardon! interrompit Maurice Reynès, le mariage a été inventé surtout pour les jeunes filles qui désirent se constituer une famille. Il est donc probable que Mlle Josette aura un jour ce désir. Et ce jour-là, son ami ayant droit à une part d'affection égale, sinon prépondérante, les autres se trouveront lésés.

— Eh bien, fit Josette, si les autres pouvaient se consoler mutuellement, leur déception serait moins amère.

— J'en conclus, dit Maurice, que vous aurez peut-être un jour, le désir dont je viens de parler. En prévision de cette éventualité, permettez-moi, mademoiselle, de poser ma candidature. Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'industriel, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Josette Bryas, votre fille, ici présentée.

— Ma foi, monsieur, répondit Georges Bryas, je suis tout disposé à vous l'accorder, mais comme je ne sais

même pas qui vous êtes, je préfère me récuser et vous adresser à Mme Dalmont qui vous connaît et qui doit savoir si vous pouvez faire le bonheur de sa fille.

— Mme Dalmont me renvoie à vous, monsieur, mais je crois pouvoir affirmer qu'elle est favorable à ce projet.

— Et la principale intéressée, qu'en pense-t-elle?

— Mon Dieu, je crois qu'elle en pense du bien, fit Maurice, pendant que Josette baissait la tête en rougissant. En tous cas, elle a déclaré, il y a quelques jours, au chevet de M. de Vaudreuil, qui venait d'unir nos mains, qu'elle consentait en principe à devenir ma femme, mais qu'elle désirait, avant de s'engager définitivement, avoir retrouvé son père.

— Alors, conclut M. Bryas, votre affaire me paraît claire, car ma fille ne peut plus maintenant éluder la réalisation de ses promesses... Mes enfants, je suis presque aussi heureux que vous... A propos, comment s'appelle mon futur gendre?

— Maurice Reynès.

— Fort bien. Vous n'êtes pas seul. Vous avez des parents qui consentent?

— Je n'ai plus que ma mère qui, jusqu'à présent, refusait son consentement à cause de la situation... bizarre de Mlle Josette, mais qui maintenant le donnera avec joie, j'en suis sûr. Mais, d'ailleurs, nous n'avons pas lieu de nous plaindre de sa précédente opposition, car sans elle nous ne serions pas ici.

M. Bryas, ne comprenant rien à cette réflexion, allait interroger Maurice. Mais un coup d'oeil de Bernard à son ami lui rappela que toute explication sur ce sujet lui serait pénible. Et il en résultait entre tous une impression de malaise, que M. d'Angerville

voulut dissiper en créant une diversion.

— Et vous, mon cher neveu, dit-il en s'adressant au vicomte de Vaudreuil, vous ne songez pas à imiter votre ami? Son projet de mariage, qui me semble en si bonne voie maintenant, ne vous rappelle pas que vous n'auriez peut-être pas à chercher bien loin une affection capable de faire votre bonheur?

L'allusion était si transparente, que miss Sylvia baissa les yeux en rougissant. Et Bernard, très troublé lui aussi, regarda l'Américaine d'un air attendri.

— Vous êtes bien indiscret, mon bon ami, balbutia enfin la jeune fille en se tournant vers d'Angerville.

— Que voulez-vous, on ne fait pas de mariage sans indiscrétion.

— Comment! intervint M. Bryas, il est encore question de mariage de ce côté! Mais c'est une véritable épidémie! Ah! cette fois, par exemple, je me récuse, ça regarde M. de Vaudreuil, mon beau-frère. D'ailleurs, j'allais justement vous proposer de nous rendre tous auprès de lui. Ça me fait pitié de penser que ce malheureux se morfond à l'hôtel, tout seul et malade, pendant que nous sommes gaiement réunis ici.

Cette proposition reçut une approbation unanime. Et un quart d'heure plus tard, tous étaient rassemblés dans la banale chambre d'hôtel où quelques jours auparavant s'était déroulée la scène tragique qui avait été en quelque sorte la première partie de l'épilogue de ce drame.

Il y eut d'abord quelques secondes d'anxiété; ce fut lorsque se produisit le premier contact entre M. Bryas et M. de Vaudreuil. Mais tous les deux étaient à ce moment-là dans de telles dispositions, l'un de repentir, l'autre

d'indulgence, que le malaise se dissipa aussitôt.

Le comte s'avança vers son beau-frère et dans une attitude de profonde humilité demanda :

— Voulez-vous me pardonner ?

— Vous pardonner ! . . . Quoi ? répondit l'industriel.

— Comment ! vous ne savez pas ? D'Angerville n'a rien dit ? . . . C'est un héros . . . Il faut pourtant que vous sachiez . . .

Et M. de Vaudreuil commença aussitôt sa confession, en dépit des objurgations de tout son courage qui voulait lui épargner cette humiliation. Il n'omit rien, ne laissa dans l'ombre aucun détail des abominables machinations auxquelles il s'était livré pour faire disparaître l'enfant de sa soeur, puis il raconta sa vie toujours misérable, ses embarras d'argent, toujours croissants, l'acculant à une nouvelle vilénie, celle du voyage en Corse. Et après avoir expliqué comment il espérait se faire payer sa complaisance en établissant qu'il était le père de Josette, il ajouta :

— Cependant, je regrette moins cette dernière infamie, car c'est grâce à elle que mon premier crime est réparé et que mon coeur s'est ouvert au repentir.

— Donc, je n'ai plus rien à vous reprocher, conclut M. Bryas.

— Par conséquent, vous n'avez plus rien à vous dire, ajouta Hector d'Angerville en riant. Ainsi, vous pouvez vous occuper des autres. Il y en a qui attendent . . .

— Quoi ?

— Des solutions importantes que notre intervention peut faciliter. Nous avons deux mariages en train. L'un, celui de Mlle Josette et de M. Maurice me paraît presque réglé à moins d'op-

position, bien improbable maintenant de Mme Reynès . . .

— Oh ! je crois pouvoir répondre des bonnes dispositions de Mme Reynès déclara, le comte.

— Parfait . . . Alors, occupons-nous du second mariage ; celui de miss Sylvia et de M. Bernard. Là, il y a un peu de tirage, mais c'est, à mon avis, du tirage factice. En d'autres termes, je soupçonne la réserve de notre ami Bernard de n'être qu'une façade . . .

— C'est-à-dire, interrompit le comte, qu'après ce qui vient de se passer, mon fils se trouve dans une situation fort embarrassante et ne peut guère briguer la main de miss Sylvia.

— Oh ! monsieur, répliqua vivement l'Américaine, ce qui vient de se passer est tout à votre honneur. L'aveu d'une faute aujourd'hui sincèrement regrettée ne diminue en rien l'honorabilité de votre nom. Et si cette considération est la seule qui inspire des scrupules à M. Bernard, je peux le rassurer et lui tendre loyalement la main, en lui affirmant que je serai toujours fière d'entrer dans votre famille.

Une pareille déclaration faite publiquement était la meilleure preuve que l'affection de miss Sylvia pour le vicomte de Vaudreuil non seulement n'avait pas été affectée par les événements récents, mais encore était assez forte pour ne pas craindre de s'afficher au grand jour.

Cette fois Bernard était vaincu. Ce dernier témoignage d'amour avait eu raison de ses scrupules. Avec un véritable élan de tendresse, il saisit la main de miss Sylvia et la porta à ses lèvres. Puis, relevant la tête, il murmura :

— Est-il vrai que vous consentiez encore à être ma femme, malgré ce que je vous ai répondu jadis, malgré ma froideur et mes rebuffades, malgré

ce qui s'est passé depuis, malgré tout?

— Je n'ai pas d'autre ambition, répondit simplement la jeune fille.

— Mon père, reprit Bernard, voulez-vous me permettre d'épouser miss Sylvia?

— Je t'ai souvent répété, mon ami, que ce mariage comblerait mes vœux les plus chers, tu t'en souviens. Aujourd'hui, puisque vous êtes enfin

d'accord, mes chers enfants, je ne peux que vous bénir et vous remercier de la grande joie que vous me procurez.

— Allons, tout est bien qui finit bien conclut M. Bryas.

— En tous cas, ajouta M. Hector d'Angerville, tout finit beaucoup mieux qu'il n'était permis de d'espérer.



Vol
L
l'
l'E
Ma
un
Ce
de
bo
vo
po
il
A
fr
As
Ac
ve

n'
de
la
bo
br
co
po
il
av

gr
re
eu
no
ne
no
no



POUR LIRE AUX ENFANTS A L'HEURE DU COUCHER



Histoire d'une princesse qui se fit mendiante

I.—Les jeunes gens de la forêt

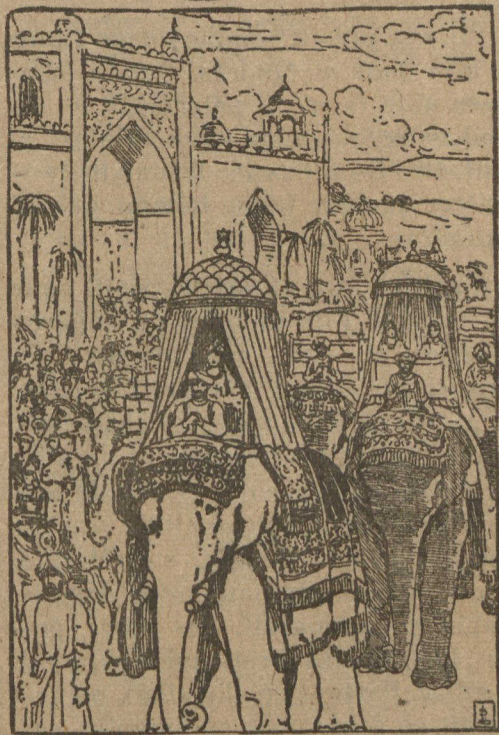
Il y a bien, bien longtemps, quand l'Inde ne faisait pas encore partie de l'Empire britannique, le riche Etat de Madras, au sud-est, était gouverné par un très bon Rajah, nommé Asvapiti. Ce Rajah, ou Prince, était très aimé de tout son peuple et vivait en très bons termes avec les rajahs des Etats voisins. Il était heureux et favorisé pour tout, sauf pour une seule chose: il n'avait pas de fils pour lui succéder. A sa mort, le trône devait passer à son frère cadet, Acman. Et cela rendait Asvapiti bien malheureux, parce que Acman était cruel et paresseux et gouvernerait sûrement très mal le pays.

Quoiqu'il n'eût pas de fils, Asvapiti n'était pas privé d'enfants: il possédait une fille unique, Savitri; c'était la plus belle jeune fille de l'Inde, aussi bonne que belle, aussi sage et aussi brave qu'un homme; mais néanmoins, comme elle était une femme, elle ne pourrait un jour gouverner Madras, et il était certain que le pays reviendrait avec le temps au méchant Acman.

Savitri était alors tout à fait une grande jeune fille et, un jour, son père et sa mère la firent appeler devant eux. "Ma fille, lui dit son père, nous nous faisons vieux, tous deux, et nous ne savons pas combien de temps il nous reste à vivre. Avant de mourir, nous voudrions bien vous marier, afin

de partir contents en vous laissant au soin d'un mari. Comme vous êtes Princesse, vous ferez vous-même votre choix. Qui voulez-vous épouser?"

La Princesse rit avec enjouement et répliqua: "J'espère, ô mes parents bien-aimés, que vous vivrez tous jusqu'au jour de mon mariage, car je ne me marierai jamais.



La princesse Savitri part pour un étrange voyage

—Allons, allons, enfant, répondit la Princesse, sa mère, nous désirons que vous vous mariiez.

—Puisque tel est votre désir, je vous obéirai, dit Savitri. Mais, vraiment, je ne connais pas d'homme que je me soucie d'épouser.”

Alors, la Princesse ajouta: “Pour- tant, ma chère fille, il y a beaucoup de jeunes nobles et de braves capitaines à la Cour, et la plupart sont de beaux jeunes gens. Sûrement, l'un d'eux a fixé vos regards?”

—Il y a en effet quantité de jeunes gens à la Cour, mais aucun ne m'a jamais assez attirée pour que j'aie désiré le regarder deux fois et voir s'il était de bonne mine,” répondit la jeune fille avec insouciance.

Asvapiti et la Princesse consultèrent alors un sage, Marada, sur cette question et il leur donna ce bon conseil:

“Il y a plus d'hommes dans l'Inde qu'à la Cour de Madras. Que la princesse aille faire un pèlerinage de six mois dans toutes les villes saintes, et peut-être les dieux lui feront-ils rencontrer quelque jeune homme qui lui plaira.”

Ainsi fut fait, et Savitri partit pour son voyage. Elle montait un superbe éléphant et était accompagnée de deux de ses dames d'atours favorites. Dix autres éléphants et cent chameaux transportaient les bagages, et un millier de soldats en cotte de maille dorée l'escortaient. Elle allait de ville en ville, en grande pompe, s'arrêtait à chaque cité sainte pour prier dans le temple et parcourait, des jours entiers, les grandes forêts qui séparaient les villes. Partout où elle allait, on accourait en foule pour contempler ses magnifiques bijoux, ses beaux soldats et, surtout, sa beauté; elle rencontra donc des milliers de gens, mais, parmi eux, jamais elle n'aperçut un hom-

me qu'elle eût envie de regarder une seconde fois.

Cinq mois et vingt jours s'écoulèrent. Encore dix jours, et les voyageurs seraient de retour au palais. On était au matin du vingt et unième jour du sixième mois, et ils poursuivaient leur route à travers la belle forêt de Média. C'était une jolie journée ensoleillée, et la Princesse, lasse de tous jours voyager en grande pompe, appela sa dame d'honneur préférée et le capitaine de l'escorte. “La forêt me tente, dit-elle; je vous en prie, allez tous deux mettre vos vêtements les plus vieux, tandis que je ferai de même. Le reste du cortège continuera son chemin par la grand'route; mais nous trois, nous irons à l'aventure: à notre gré, et nous le rejoindrons à la tombée de la nuit de l'autre côté de la forêt.”

Les éléphants et les soldats poursuivirent, donc leur chemin, et la Princesse et ses deux compagnons s'éloignèrent dans les profondeurs de la forêt. Ils s'amuserent beaucoup. Savitri et son amie couraient de tous côtés, à travers les fourrés et les clairières, luttant de vitesse avec les grands papillons et les tout petits oiseaux qui ne les fuyaient pas, sachant bien que les jeunes filles à la voix douce ne leur feraient aucun mal; elles s'arrêtaient ici et là pour admirer les gracieuses petites grenouilles vertes et les lézards éclatants. Le capitaine de l'escorte avait fort à faire pour les suivre, en vérité, et ils passèrent des heures joyeuses jusqu'au moment où la nuit arriva et où ils s'aperçurent qu'ils avaient perdu leur chemin.

Ils cherchèrent, cherchèrent longtemps, mais ne purent découvrir leur route, et la forêt ne leur paraissait

plus aussi agréable depuis que la nuit l'enveloppait.

"Les bêtes féroces vont nous manger!" sanglota la dame d'honneur.

"Je le crois, en effet; et puis votre père, le Rajah, me blâmera de ne pas avoir pris plus de soin de vous, Princesse," s'écria le capitaine d'un ton lugubre.

"Nous ne sommes pas encore dévorés, répliqua bravement Savitri. Allons, nous devons chercher la route tant que nous pourrons marcher."



Ils entendirent une voix qui chantait et virent briller une lumière dans la nuit.

Et ils continuèrent leur chemin à tâtons dans l'obscurité, d'un arbre à un autre, et bientôt, à leur grande joie, ils entendirent une voix qui chantait et virent une lumière arriver vers eux.

La lumière venait d'une quantité de mouches lumineuses placées dans une cage d'herbe tissée que le chanteur

portait en guise de lanterne, et le chanteur était le Prince Sativan, fils du Rajah exilé, Dumasena. Ce Rajah avait gouverné le pays de Salva; mais, il y avait de cela vingt ans, il était devenu aveugle et, pendant qu'il était malade, le coeur brisé par son malheur, le Rajah de l'Etat voisin lui fit la guerre, et s'empara de son royaume. Depuis lors, le pauvre Rajah Dumasena avait vécu dans une hutte de la forêt de Média, avec sa femme et Sativan, qui était maintenant un très beau jeune homme, la seule joie de ses parents. Ils étaient, vous vous l'imaginez bien, très pauvres, mais Sativan faisait beaucoup de choses pour leur donner du bien-être; il coupait du bois en hiver pour faire du feu, chassait les cerfs et les oiseaux pour leur procurer de la nourriture, et rapportait des provisions de miel sauvage et de baies.

Quand, à la lueur de la lanterne, Sativan vit la charmante Princesse, il fut si étonné que, pendant un moment, il ne put parler. Quant à la jeune fille, elle fut stupéfaite en se trouvant devant un étranger qui, avec l'air et les manières d'un Prince, portait des vêtements si grossiers. La Princesse lui expliqua qu'ils avaient perdu leur chemin et désiraient rejoindre leurs amis à la lisière sud de la forêt. Sativan répondit qu'il pourrait les y conduire par un sentier très court, et il prit les devants avec la Princesse, tandis que les deux autres suivaient.

Chemin faisant, il dit à Savitri qui il était et lui raconta toute l'histoire émouvante de son père. De son côté, simplement, elle lui dit qu'elle était allée en pèlerinage avec ses amis, mais elle tut son nom, et Sativan était trop poli pour lui poser des questions,

Pourtant, d'après ses vêtements, il jugea qu'elle était pauvre.

Enfin, ils virent les lumières du camp où sa suite attendait la Princesse. "Il faut maintenant que je vous quitte, dit-il, de peur que mes parents ne s'alarment de mon absence. Mais je suis navré de me séparer de vous, ô ravissante jeune fille, en pensant que jamais peut-être nous ne nous reverrons.

—Mais, répondit Savitri, je désire beaucoup connaître vos parents, et demain, si cela vous est agréable, je vous ferai visite."

En conséquence, le lendemain matin, la Princesse se déguisa de nouveau et, avec ses deux compagnons, également déguisés, elle se rendit de jour à la hutte.

Le Rajah aveugle et la Reine étaient assis dehors, à l'ombre d'un grand arbre. Ils la reçurent avec bonté et furent bientôt tellement charmés de son esprit et de sa douceur qu'ils lui causèrent tout le temps, et que Sativan ne trouva l'occasion de lui parler qu'en la conduisant au camp.

Il lui dit alors: "J'ai rêvé de vous cette nuit, ô jeune fille!"

Et Savitri répondit: "Et moi aussi, j'ai rêvé de vous cette nuit, ô Sativan.

—J'ai rêvé de vous parce que je vous aime.

—Puisque vous m'avez dit cela, répondit Savitri, je puis dire sans honte que j'ai rêvé de vous parce que je vous aime.

—Je vous ai aimée, dit Sativan, dès que je vous ai vue à la lueur de ma lanterne.

—Et moi, reprit Savitri, dès que je vous ai vu à la lueur de votre lanterne.

—Je suis pauvre, ô Savitri, mais voulez-vous être ma femme?"

Et Savitri dit oui. Et, ne pouvant avoir de secret pour lui, elle lui dit qui elle était réellement.

Le visage de Sativan se troubla. "Quel que soit mon amour pour vous, Savitri, je ne vous aurais pas demandé de m'épouser, si j'avais su cela, dit-il; car je répugne à épouser une femme qui m'apportera plus de richesse que je ne puis lui en donner."

Mais Savitri se mit à rire. "Cela est facile à arranger, reprit-elle. Je vais retourner chez mon père, je lui dirai que j'ai l'intention de renoncer à toutes mes richesses, et puis je reviendrai vers vous, aussi pauvre que vous-même."

II.—La prédiction du sage

La Princesse s'en revint en hâte à Madras et dit à ses parents quel choix elle avait fait. Ils furent bien fâchés qu'elle n'eût pas choisi un Prince riche et puissant, et essayèrent de la faire changer d'idée.

Et Marada, le Sage, se leva et dit: "Tu n'épouseras pas ce Sativan, ô Princesse.

—Mais, mon père et ma mère, j'ai promis," répondit Savitri.

Et ses parents soupirèrent et s'inclinèrent, sachant bien qu'elle ne pouvait manquer à sa parole. Mais le Sage n'était pas satisfait.

"Il est juste, ô Princesse, que tu deviennes pauvre pour l'amour de l'homme que tu aimes, dit-il; d'ailleurs, je ne trouve rien à redire sur le Prince Sativan, car il est bon, brave et sage; c'est un Prince parfait, à qui il ne manque qu'un royaume. Mais j'ai le don de prédire l'avenir, et je te dirai que le sort a décidé ceci: le dernier jour de sa vingt-cinquième année, Sativan mourra: il a mainte-

nant vingt-quatre ans et, dans moins d'un an, le jour de son vingt-cinquième anniversaire, il sera mort."

Savitri devint pâle de douleur, car elle savait que toutes les prédictions de Marada se réalisaient, mais elle répondit pourtant d'une voix ferme : "Malgré tout, je l'épouserai."

Et son père chuchota à l'oreille de la Reine: "Cela est juste. Notre fille doit tenir sa promesse, mais quand son prince sans le sou sera mort, elle nous reviendra et nous lui trouverons un meilleur mari."

—Ainsi soit-il, dit le Sage à Savitri, et un bon sourire passa sur son visage sévère. Je t'ai avertie par devoir, ô Princesse, mais j'admire et je respecte ton amour et, bien que je ne puisse changer le destin, je suis sûr que tu seras très heureuse aussi longtemps que tu as le droit de l'être."

Alors, en grande pompe, Asvapiti remmena sa fille dans la forêt de Média. Le mariage eut lieu, et puis il retourna à Madras, et laissa Savitri avec son mari condamné par le destin.

Comme elle se sentait heureuse et triste à la fois, Savitri! Heureuse, car elle aimait chaque jour son mari davantage et était, chaque jour plus aimée, non seulement de Savitri, mais aussi du Rajah aveugle et de la Reine, et même des bêtes et des oiseaux de la forêt qui, bientôt, ne la craignirent plus du tout et vinrent lui demander la pâture et des caresses chaque fois qu'ils la voyaient. Mais elle était triste à cause de ce terrible jour: le vingt-cinquième anniversaire de Sativan.

Elle ne disait rien à personne sur le sort qui attendait bientôt Sativan, et encore moins à Sativan qu'aux autres; mais elle avait décidé, puisqu'il avait si peu de temps à vivre, de lui donner pendant ce temps autant de

bonheur qu'il serait en son pouvoir, et elle y réussissait très bien. Sativan avait en elle une compagne gaie et courageuse, qui l'accompagnait de longues heures à travers la forêt; mais il l'aimait encore mieux quand ils étaient à la maison et qu'elle s'occupait à distraire le pauvre vieux Rajah, au point de lui faire oublier qu'il était aveugle et malheureux.



Les bêtes de la forêt venaient toutes se faire caresser par elle.

Mais le temps passait et, à mesure que les jours s'enfuyaient, elle trouvait de plus en plus pénible d'être gaie, en songant que le moment terrible approchait à grands pas. Les efforts qu'elle faisait la rendirent pâle et maigre, et Sativan et sa mère le remarquèrent et craignirent qu'elle ne fût malade. Elle leur dit que leur affection pour elle les égarait et se moqua d'eux doucement. Mais son rire

se termina presque par un sanglot, car maintenant onze mois avaient passé, et dans trois jours ce serait l'anniversaire de Sativan,

III.—La baguette qui mordait

Pendant tout ce temps, Savitri avait prié main et soir Brahma, Dieu de l'Inde, pour qu'il épargnât Sativan et, à la veille du fatal anniversaire, elle décida de passer toute la nuit et tout le lendemain, jusqu'au coucher du soleil, en jeûne et en prières, dans l'espoir que Brahma lui garderait son mari. Elle dit à Sativan ce qu'elle allait faire, mais sans lui dire pourquoi, et Sativan voulut absolument lui tenir compagnie.

"Je demanderai seulement à Brahma d'exaucer tes prières," lui dit-il. Ils annoncèrent aux vieux parents qu'ils seraient absents jusqu'au lendemain soir, préparèrent ce dont ils pouvaient avoir besoin, et puis s'en allèrent dans la forêt.

Là, dans un petit coin solitaire, ils se mirent à la tâche. Toute la nuit ils prièrent en silence; au crépuscule et dans les ténèbres, au clair de lune et à l'heure qui précède l'aube, ils prièrent sans se laisser distraire par rien. Les créatures qui dorment le jour et rôdent la nuit s'éveillèrent et, en allant à leurs occupations habituelles, furent bien étonnées de voir ces deux êtres calmes et silencieux.

Comme elle priait, les yeux de Savitri étaient ouverts et tournés vers le ciel; ils étaient si brillants que les papillons les prenaient pour des flammes et voltigeaient par essaims autour de son visage. Les chauves-souris venaient les regarder, et les oiseaux de nuit oubliaient d'attaquer les chauves-souris et se perchaient sur les ar-

bres voisins, discutant entre eux pour savoir si ces drôles de créatures étaient des êtres vivants ou bien une nouvelle espèce d'arbres. Même un de ces tigres, mangeurs d'hommes, qui se trouvait passer par là, fut effrayé de leur calme et de leur silence, et se retira sans tenter de leur faire mal. Et une très petite créature à l'air inoffensif, ressemblant tout à fait à un morceau de baguette sèche, traversa l'herbe en rampant et s'installa à l'aise sous une plante dont le feuillage traînait à terre, près de Sativan.

L'aube vint, brumeuse et glacée, et Savitri interrompit un moment ses prières pour jeter un coup d'oeil sur Sativan. Jamais il n'avait eu l'air si fort et si bien portant. Rassurée, elle se remit à ses prières et les autres créatures s'en allèrent pour se glisser dans les nids ou les tanières qui les abritaient pendant le jour.

Seule, la chose qui ressemblait à une baguette sèche resta où elle était. La fraîche matinée s'écoula; l'heure brûlante de midi passa; encore une fois le soleil commença à descendre à l'horizon. Sativan s'étira et se mit à rire.

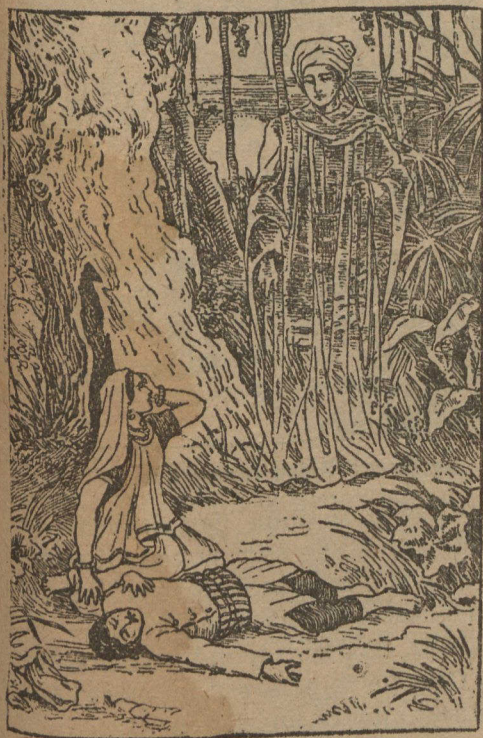
"La journée est finie! s'écria-t-il. Notre tâche est faite, chère Savitri!

—Et elle a réussi, Dieu soit loué!" répondit joyeusement Savitri, qui croyait que Brahma avait exaucé sa prière.

Mais le soleil n'était pas encore au-dessous de l'horizon, la journée n'était pas vraiment terminée, et comme Sativan se tournait vers elle en faisant un pas, il marcha sur la petite créature qui avait l'air d'une baguette.

Et la baguette redevint vivante tout d'un coup, fit entendre un petit sifflement furieux et planta ses crocs dans

le pied de Sativan. Puis elle s'éloigna en se glissant sous les arbres, et Savitri poussa un cri, car elle avait tout vu et savait que c'était un des serpents venimeux dont la blessure est mortelle et qu'une morsure de lui tuait n'importe qui, en quelques minutes. Sativan, lui aussi, cria de douleur, et il serait tombé si elle ne l'eût soutenu et étendu sur l'herbe épaisse. Bientôt il fut trop faible pour parler et elle s'agenouilla près de lui, en pleurant désespérément. Toutes ses prières avaient été inutiles.



Jama, le grand esprit.

En levant les yeux, elle vit un jeune homme, plus grand qu'aucun mortel, qui venait vers elle dans le crépuscule. Il portait des vêtements rouge sang et tenait à la main une longue corde. Son visage était doux et beau, et ses yeux brillaient comme des étoiles.

Savitri, poussant un cri, courut se placer entre lui et Sativan, car elle savait que c'était là Jama, le Grand Esprit, qui conduisait devant Brahma les âmes des morts.

IV.—Le triomphe de la Princesse

Bien doucement, Jama repoussa Savitri et, s'avancant vers Sativan, il enleva l'âme du Prince et la plaça sous sa propre tunique.

“Ne pleure pas, ô Savitri, dit-il; il faut que j'emporte l'âme de ton mari dans l'Autre Monde, où Brahma l'attend pour lui souhaiter la bienvenue.

—O miséricordieux Jama, emporte mon mari, mais emporte-moi aussi, je t'en prie! s'écria Savitri.

—Non, car le chemin qui mène à l'Autre Monde est long et fatigant,” répandit Jama en s'éloignant.

Savitri le suivit. “Ce ne sera ni trop long ni trop fatigant pour moi si je suis avec Sativan, s'écria-t-elle.

—Savitri, dit Jama en s'arrêtant, sache que tes prières à Brahma ont été entendues, et, quoiqu'il ne m'ait pas ordonné d'épargner ton mari, il m'a dit d'apparaître devant toi pour que tu voies que je ne suis pas, comme beaucoup le pensent, un Esprit cruel, mais un Esprit très doux, et pour que tu sois, par suite, moins affligée de savoir Sativan sous ma garde. Retourne chez toi maintenant, car voici la nuit.

—Rends-moi l'âme de Sativan, ou bien prends la mienne pour lui tenir compagnie, ô doux Jama! répondit la Princesse. La nuit ne me fera pas peur si nous sommes ensemble, mon mari et moi.”

Et Jama lui sourit et lui dit avec bonté: “Ton courage me plaît, brave Savitri. Demande-moi une faveur et

je te l'accorderai, à condition que ce ne soit pas la vie de ton mari.

—O Jama, je te remercie! dit Savitri. Je vais te demander une faveur pour mon père; voilà longtemps qu'il désire un fils: envoie-lui-en un, je t'en prie.

—Ce sera fait; et ce n'est pas un, mais douze brave fils que j'enverrai à ton père. Et maintenant laisse-moi."

Mais la Princesse continua à le suivre: "Si mon père doit avoir beaucoup d'autres enfants, je ne lui manquerai pas autant. Laisse-moi partir avec Sativan, implora-t-elle.

—Non, Savitri, impossible. Il se peut que ton père trouve de la joie dans ses nouveaux enfants; mais le père de Sativan sera malheureux, maintenant qu'il est privé de son fils unique. Retourne près de lui pour le consoler, et je t'accorderai une autre faveur—excepté la vie de ton mari.

—Mille fois merci! cher Jama, s'écria Savitri. Je vais te demander une faveur pour le pauvre Rajah Dumasena: fais qu'il retrouve son royaume, je t'en prie!

—Qu'il en soit fait ainsi, Savitri, répliqua Jama. A cette heure même, le peuple de Salva se soulèvera et chassera l'usurpateur, et demain un de leurs messagers ira prier Dumase-na de revenir et de régner à nouveau.

—O Jama, je ne puis assez te remercier, et maintenant que le Rajah aveugle va remonter sur son trône, il n'aura plus besoin de moi. Laisse-moi partir avec Sativan!

—Non, Savitri, mais je t'accorderai encore une faveur, n'importe laquelle, sauf la vie de Sativan.

—Alors, ce sera pour le père de Sativan. Je voudrais qu'il recouvrât la vue et pût rentrer dans son royaume en voyant clair.

—Dans quelques instants, il y verra aussi bien que n'importe qui. Et maintenant, pars, Savitri, car la route que je suis avec les âmes des morts est sombre et glacée, dit Jama.



Le pauvre Rajah recouvre la vue.

—O le plus doux des Esprits, ce monde splendide sera pour moi sombre et glacé sans mon Sativan! reprit la Princesse. Emmène moi!

—Non, Savitri, répondit encore Jama. Cela ne se peut pas; mais je t'accorderai encore une faveur.

—Vraiment? s'écria fiévreusement Savitri. Tu m'en as déjà tant accordé?

—J'ai dit que je t'en accorderais encore une, et je ne reprends jamais ma parole, répondit fièrement Jama.

—Alors, Jama, cette fois, tu n'as pas dit: tout, sauf la vie de Sativan, et c'est cela que je te demande."

Jama ouvrit les yeux tout grands, stupéfait de son étourderie, puis il

sourit, dans le ravissement. "Tu as vaincu, ô Savitri! s'écria-t-il. Tu as été plus forte que moi. J'ai promis de te donner l'âme de Sativan et je lui accorderai aussi autant d'années de vie que tu dois en avoir toi-même. Vous vivrez ensemble jusqu'à un âge avancé et mourrez ensemble. O la plus brave et la meilleure des femmes! JAMAIS s'incline devant toi pour te rendre hommage et, dans les siècles à venir, on dira d'une femme de bien: "Elle ressemble à Savitri!"

Alors, Savitri baisa le bord de la tunique de l'Esprit, pour le remercier, et elle le ramena à l'endroit où reposait le corps de Sativan; arrivé là, il disparut.

La vie revint à Sativan; il se redressa et demanda à Savitri ce qui était arrivé.

"Tu as été malade, mais tu vas mieux maintenant, cher mari, répondit-elle. Je te raconterai tout plus tard. Rentrons chez nous maintenant, car la nuit vient."

Quand ils approchèrent de la hutte, ils entendirent une voix forte et joyeuse qui criait: Sativan, il est arrivé un miracle! Et toi, Savitri, où es-tu? Je veux voir si ton visage est aussi doux que la voix qui me consolait dans mon malheur."

Et, ô merveille! le Rajah courut à leur rencontre pour les étreindre lui-même dans la demi-obscurité, car personne, maintenant, n'y voyait mieux que lui.

On ne dort pas dans la hutte, cette nuit-là. Ils veillèrent tous jusqu'au matin, tandis que Savitri leur redisait plusieurs fois ses aventures. Et, au lever du jour, on entendit des éléphants et des chevaux, et un grand cortège arriva pour remmener Dumasena dans son royaume. Ils se préparaient à par-

tir quand arriva un autre cortège. c'étaient Asvapati et la mère de Savitri qui venaient pour la consoler, croyant que Sativan était mort la veille. Vous pensez combien la réunion fut joyeuse.

* * *

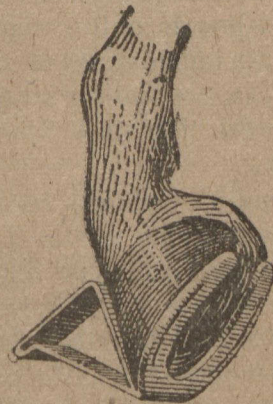
Douze fils furent accordés à Asvapati, et l'aîné, le meilleur, gouverna Madras après lui. Quant à sa fille et à l'époux qu'elle avait choisi, ils vécurent jusqu'à un âge très avancé et, aujourd'hui encore, on dit dans l'Inde: "Heureux comme Savitri et Sativan."

—o—

POUR UN CHEVAL BLESSE

Un cheval s'était douloureusement coupé sur une clôture de fil de fer barbelé, juste au-dessus du sabot.

Comme résultat le pied de la bête se tordit et ne pouvait reposer librement sur le sol; le cheval devait marcher le pied plié.



Un forgeron de village eut l'idée de fabriquer un fer à cheval ingénieux et que vous montre notre vignette.

Le cheval peut maintenant marcher avec la plus grande facilité et cela sans nullement boiter.

LE COMMERCE DES CHEVEUX CHINOIS

La Chine est le principal pays producteur de cheveux humains. Un grand nombre de jolies femmes et de messieurs chauves portent, dans l'univers entier, des cheveux qui, jadis, ornaient des têtes de Célestes.

Le 20 novembre 1911, après la chute de la dynastie mandchoue, on adopta une résolution favorable à l'abolition de la natte et, en conséquence, la majorité des Chinois se débarrassèrent de celle-ci. Dans un grand nombre de régions du sud et du centre de la Chine on ne voit presque plus de nattes, mais les Chinois du Nord y tiennent toujours.

De 1910 à 1915 les exportations de cheveux chinois ont été comme suit: 1910, 3,526,933 livres; 1911, 2,583,867 livres; 1912, 3,259,600 livres; 1913, 3,667,867 livres; 1914, 1,926,800 livres; 1915, 1,912,200 livres.

Si l'on évalue à 3 onces le poids d'une natte chinoise (ceci étant la moyenne de 500 nattes qui ont été pesées), le nombre de nattes exportées pendant ces six années s'est élevé à 90 millions; or, la population masculine de la Chine est d'environ 180 millions d'âmes.

Depuis deux ou trois ans les nattes d'hommes sont moins faciles à obtenir et les commerçants de cheveux recherchent de plus en plus les pignes des femmes. Nombre de Chinois qui ont coupé leur natte laissent leurs cheveux croître jusqu'à huit pouces et plus. Les barbiers conservent ces cheveux pour les vendre aux petits commerçants qui passent régulièrement chez eux, ainsi que dans les familles chinoises. Tous les cheveux

sont ensuite expédiés aux grands marchés où des commerçants en gros les achètent.

Les Etats-Unis sont le pays qui achète la plus grande quantité de cheveux chinois.

Les "manufacturiers" de cheveux mélangent souvent aux cheveux humains des poils de yack, de chèvre, etc. Les crins de la queue du yack blanc sont particulièrement recherchés, à cause de leur couleur et de leur longueur.

— 0 —

CE QU'ON PEUT FAIRE EN DORMANT

On parlait récemment d'une jeune fille de Birmingham qui fait du crochet, lit et écrit pendant son sommeil, ce qui est un cas très remarquable du somnambulisme, mais on peut citer d'autres exemples plus intéressants encore:

La célèbre "Sonate du Diable", de Tartini, est l'exacte reproduction de la musique que le compositeur avait cru entendre jouer pendant son sommeil par Satan en personne.

En dormant, dans une ferme isolée, Coleridge rêva deux cents lignes ou plus de son ouvrage intitulé "Kubla Khan".

La "Divine Comédie" de Dante a été inspirée par un rêve, et c'est en sommeillant que Voltaire composa le premier chant de "la Henriade".

En dormant le célèbre mathématicien français Condorcet parvint à résoudre un problème difficile auquel il ne comprenait rien à l'état de veille.

Stevenson rêva la scène de la fête nocturne de "Jekyll et Hyde".



COURRIER --- ARCHE DE NOE

Nouvelles locales de Ste. Décoction de Pavot, P. Q.

(Spécial à la "Revue Populaire")

Alphonse Otoncasse, notre populaire entrepreneur de pompes funèbres, a donné un banquet en l'honneur du professeur Sapotio, actuellement dans nos murs. La fanfare de Ste. Décoction s'est fait entendre dans les plus jolis morceaux de son répertoire.

* * *

La grande soirée donnée par le maître de poste de Ste. Décoction a eut un succès inouï. Le piano tenu par Mademoiselle Evaseline Lafélicité; le chant fourni par Madame Polycarpe Laframboise (née Eugénie Lachique), tout cela ajouté aux meubles et aux décorations nous transporta dans une des mille et une nuits. Il ne s'était jamais rien vu de plus beau jusqu'à ce jour à Ste. Décoction de Pavot, P. Q.

* * *

Ste. Décoction a d'x-huit maisons d'après le dernier recensement. Ça prospère. Ça prospère.

Le garçon de Baptiste Quietoében s'est senti la semaine dernière des dispositions pour la poésie. Baptiste ne sait pas s'il doit le tuer immédiatement ou le laisser crever de faim plus tard.

* * *

Abraham Ephraïm Saloponsky a dépensé 35 cents pour du savon à l'épicerie de Ste. Décoction.

* * *

Arthémise Lapincette a reçu une ruade de sa mule la semaine passée et elle s'est fait couper la langue sous la violence du coup. Depuis ce jour son mari a refusé plusieurs offres de 1.000 dollars pour sa mule.

* * *

Un étranger est venu vendre des livres la semaine dernière et a acheté coction. Personne n'en a acheté. Il est inutile d'encourager les étrangers tant que nous aurons parmi nous notre populaire maître d'école.

* * *

La bonnè du Palace Hotel, le populaire établissement (réc) de Ste. Décoction de Pavot, a secoué ses tapis avant-hier. L'hôtel a l'air neuf.

Oscar Louison est tombé en bas d'un toit alors qu'il regardait travailler un ouvrier. L'échelle sur laquelle il regardait travailler s'est rompue sous son poids et Oscar est tombé dans le vide. Oscar a l'intention de poursuivre la municipalité, car l'échelle appartenait aux pompiers.

* * *

Un cochon appartenant à Nézime Lapincette s'est pris le cou dans une pagée de cloture la semaine dernière. Cet incident a attiré beaucoup de curieux.

* * *

Le cheval aveugle d'Alphétus, notre populaire mendiant, a frappé une automobile de la ville, il y a eu des dégâts considérables.

* * *

Les vêpres auront lieu comme d'habitude dimanche prochain. Monsieur le curé compte sur une très grande foule. Les hommes qui désirent avoir des sièges en arrière de l'église sont priés de se rendre de bonne heure.

* * *

Mademoiselle Evaseline a reçu la visite de son cavalier de la Ville dimanche dernier. Jeunes gens de Ste. Décoction, ne mangez pas d'avoine. Méfiez-vous.

* * *

Un étranger est passé à nos bureaux la semaine dernière et a acheté une copie de notre populaire journal. Merci.

* * *

Polycarpe Laframboise s'est égratigné en enjambant une cloture en fil de fer barbelé, hier matin en allant traire sa vache. Sa femme (née Eugénie Lachique) l'a pansé du mieux qu'elle a pu.

La population de Ste. Décoction de Pavot a augmenté de six citoyens depuis le mois dernier. En effet, A. E. Salopinsky a six petits cochons de plus dans sa soue.

* * *

Vendredi dernier, une vingtaine d'invités se sont réunis chez monsieur le maire Bellavoine. On s'est amusé jusqu'aux petites heures. Il y a eu des sandwiches, des gâteaux, du café et de la danse.

* * *

Le docteur pharmacien-dentiste de Ste. Décoction, a fait une opération assez importante la semaine dernière, mais, qui, soit dit en son honneur, s'est très bien terminée. Il a arraché une dent à la vieille jument du maire Bellavoine.

* * *

Baptiste Quietoében a eu besoin de 17 clous et de deux planches d'épINETTE pour réparer sa grange qui menaçait ruine.

* * *

Avec les beaux jours, les gens de la ville et les maringouins commencent à arriver dans notre populaire village de Ste. Décoction.

* * *

La fanfare sortira dimanche prochain après les vêpres, elle passera sur les rues Du Roi, rue Abraham, rue des Vaches et reviendra à ses quartiers généraux. Qu'on se presse en foule sur le parcours pour applaudir nos populaires musiciens.

P. C.

Rédacteur en chef du "Petit
Ste. Décoction".

Ste. Décoction de Pavot, P. Q.



Réflexions

— de —

Célibataires



HOMMES

Un célibataire est mûr pour le mariage lorsque les amies de ses nièces l'appellent: mon oncle.

* * *

Il ne faut jamais craindre de faire un compliment à une femme ou de flatter un homme.

* * *

L'opportunité doit être masculine, car si elle était féminine et jolie, on la saisirait plus facilement lorsqu'elle passe.

* * *

Le célibataire qui épouse une veuve avec trois enfants épouse quatre voleurs.

* * *

Un homme, une femme et un clair de lune font un mariage.

* * *

Un célibataire ressemble à un calendrier. Chaque mois il faut changer la feuille; et plus ça change, plus c'est pareil!

* * *

Il y a beaucoup plus à apprendre avec une seule femme vivante que dans tout un musée d'anthropologie.

FEMMES

Jeunes filles ne mariez jamais un homme qui a les cheveux roux, ni un homme qui a les cheveux bruns, ni un qui a les cheveux blonds.

* * *

Plusieurs célibataires vous diront qu'ils vous comprennent lorsqu'ils s'imaginent que vous ne connaissez pas ce dont vous parlez.

* * *

C'est inouï la quantité de choses qu'une jeune fille apprend dans une école de cuisine et dont elle ne se sert jamais une fois mariée.

* * *

Lorsqu'une femme ne parle jamais de son mari; c'est qu'elle l'aime.

* * *

La cérémonie du mariage ne dure qu'un quart d'heure, mais les conséquences durent toute la vie.

* * *

L'amour tient allumé la lampe qui éclaire la vie de deux amoureux.

* * *

La tâche d'une femme est de plaire à son mari. La tâche d'un homme est de plaire à toutes les autres femmes.

HOMMES

Un célibataire ne devrait jamais se marier lorsqu'il a des embêtements ailleurs. Un nouvel embêtement ne fera jamais disparaître les autres.

* * *

Chaque célibataire devrait adopter un bébé. Cela serait très bon pour le célibataire. Serait-ce aussi bon pour le bébé?

* * *

Le célibataire: "J'ai un frère qui est marié. Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre. Je reste célibataire."

* * *

Le pessimiste voit les épines dans les roses et les femmes. L'optimiste voit les roses et les femmes dans les épines.

* * *

Comment se fait-il qu'un homme ne peut pas avoir d'autres confidentes que sa femme, sans se croire obligé de lui raconter ses secrets, ses affaires de coeur et critiquer sa femme.

* * *

Si vous ne tenez pas à être remarqué lorsque vous marchez sur un trottoir, suivez une jeune fille qui porte une robe courte.

* * *

Il est très difficile de persuader une femme qu'on l'aime, lorsqu'on l'aime réellement. Ce n'est que lorsqu'on ne l'aime pas qu'elle consentira à croire tout ce qu'on lui dira.

FEMMES

Une femme économe est un trésor; et une femme alerte vaut son pesant d'or.

* * *

Une femme jalouse peut aimer son mari, mais elle sera toujours déçue de ne rien trouver de compromettant en fouillant dans ses poches.

* * *

Les plus belles romances ne seront jamais écrites car elles dorment enfouies dans le coeur de tant de vieilles filles.

* * *

Plusieurs jeunes filles ont épousé le jeune homme de qui elles ont ri la première fois qu'il est venu leur rendre visite.

* * *

Si vous mariez un homme que vous n'aimez pas vous serez malheureuse mais jamais autant que si vous épousez celui que vous aimez. Choisissez.

* * *

Qui doit avoir le dernier mot dans une discussion entre femmes?

* * *

Cupidon a été le premier à trouver que dans l'union réside la force.

* * *

Etre marié signifie que l'on voit l'être aimé le matin au lieu de le revoir le soir, comme durant le doux temps des fiançailles.

MÉTIS MILLIONNAIRE QUI NE PEUT PAS MÊME SIGNER UN CHEQUE

Oh! le pauvre Métis qui, ne sachant ni lire ni écrire, a tout de même un revenu de \$50,000 par mois! Quelle misère, pensez donc!

Expert au lasso et habitué à la vie nomade de ses ancêtres de la prairie américaine, il a tout de même acheté pour \$1,400,000 de bons de la victoire, au cours de la grande guerre. Une bagatelle, quoi!

Dame Fortune a parfois de curieux caprices, et cette fois, elle a posé sa baguette magique sur le front de ce brave mais illettré métis américain, Jackson Barnett, de Henryetta, Okla. dont la fortune personnelle est évaluée à près de quatre millions de dollars.

En le voyant se promener paisiblement par les rues de sa ville, et surtout en voyant tant de citoyens distingués saluer respectueusement ce vieux brave aux habits d'homme du peuple, un étranger ne s'imaginerait jamais qu'il a rencontré l'un des richards de la grande république voisine. Et, si, ayant conversé avec Barnett, l'étranger apprenait toute la vérité, il serait tout de même en droit de se demander comment un homme qui ne peut même pas signer un chèque, a pu amasser une fortune aussi... colossale?

Ecoutez donc son histoire. Barnett baquit aux jours lointains déjà où tout le district avoisinant Fort Sill, était territoire indien. En ce temps-là, Barnett était comme tous les autres Indiens, ni plus riche ni plus pauvre, ni plus savant ni plus ambitieux. Lorsque le gouvernement américain lui offrit l'instruction gratuite, il refusa,

préférant la liberté des grands bois et de la prairie, avec son lasso, son couteau de chasse et son bon fusil.



Barnett préférerait son lasso à toute forme d'instruction.

Il n'apprit donc jamais à lire, à écrire ou compter. Il apprit seulement la langue anglaise à force de la parler avec les voyageurs et les "cow-boys" de l'ouest américain. Seulement, Barnett était doué d'un esprit naturellement pratique, et de plus, il était né sous une étoile d'influence favorable.

Lorsque le gouvernement américain offrit à chaque Indien ou métis, un lopin de 160 acres de terre, en dédommagement du vaste territoire qu'il leur enlevait, Barnett, eut en partage un quart de section situé dans le comté Omulgee, près de Henryetta. Rien n'indiquait alors que la nature de ce sol fut plus privilégiée là qu'ail-

leurs. Barnett s'y installa et établit une petite ferme fort modeste. Comme il préférait la chasse et les aventures à la culture du sol, il ne fit pas de prodiges de défrichement du sol et d'installation, et les événements se seraient déroulés fort paisiblement, si des prospecteurs ne s'étaient pas avisés de découvrir d'immenses sources de pétrole, dans l'Oklahoma. L'une des traces de ces sources conduisait directement à la petite ferme de Jackson Barnett.

Le gouvernement obtint un bail de ce dernier et l'on perça un puits. On trouva de l'huile de belle qualité du premier coup, et dans une telle abondance qu'on dut creuser un autre puits, puis un autre et d'autres encore.

Alors le compte de banque du médis commença à s'enfler dans une proportion vertigineuse. Aujourd'hui, il est l'Indien le plus riche de l'Amérique du Nord, et toute cette richesse lui est venue en moins de six ans. On a jusqu'ici retiré de ses puits, plus de 14,000,000 de barils de pétrole, et un huitième de la recette lui fut versée en propre. Son revenu actuel est de \$600,000 ou \$50,000 par mois, ou encore \$1.33 pour chaque pas qu'il fait dans les rues de la ville de Henryetta.

Sur ses vieux jours, Barnett est devenu excessivement religieux et il construit des temples complets de ses seuls deniers. Ses souscriptions pour les bonnes oeuvres varient entre \$25,000 et \$65,000.

Barnette ne s'est pas marié et il avoue qu'il n'a même jamais eu une "blonde". Il vit heureux et content de son sort. Seulement, comme il manque de l'instruction nécessaire à l'administration de cette énorme fortune,

le gouvernement lui a nommé un administrateur dont l'honnêteté est reconnue et lui a aussi donné tout un personnel de serviteurs chargés de voir à ce qu'il ne manque de rien. Les "tapeurs" nombreux qui ont essayé de lui extorquer de l'argent n'ont pas eu de chances.

— 0 —

LE CALENDRIER DE L'ÈRE REVOLUTIONNAIRE EN FRANCE

En septembre 1793, la Convention décréta que l'ère ancienne devait être abolie dans toutes les affaires civiles et que la nouvelle ère française devait commencer le 22 septembre 1793, le jour de la vraie équinoxe d'automne et que chaque nouvelle année devait commencer à minuit le jour de la vraie équinoxe d'automne.

L'année révolutionnaire était divisée en 12 mois de trente jours. Dans les années ordinaires il y avait cinq jours extra, du 17 au 21 de notre mois de septembre, et à la fin de chaque quatrième année il y avait un sixième jour supplémentaire.

Cette ère commença le 22 novembre 1793 et se continua jusqu'en décembre 1805, alors qu'on l'abandonna et qu'elle fut remplacé par le calendrier Grégorien en usage dans tout le reste de l'Europe.

Les dates que nous donnons ici sont les dates de l'année 1804, la dernière année complète de l'ère de la révolution.

Vendémiaire (vendanges) 23 septembre au 22 octobre.

Brumaire (brumeux) 23 octobre au 22 novembre.

Frimaire (frimas) 22 novembre au 21 décembre.

Nivose (neigeux) 22 décembre au 21 janvier.

Pluviose (pluie) 21 janvier au 20 février.

Ventose (vent) 20 février au 19 mars.

Germinal (germes) 22 mars au 21 avril.

Floréal (fleurs) 21 avril au 20 mai.

Prairial (pâturages) 21 mai au 20 juin.

Messidor (moissons) 20 juin au 19 juillet.

Thermidor (chaleurs) 20 juillet au 19 août.

Fructidor (fruits) 19 août au 18 septembre.

Les mois étaient divisés en 3 décades de 10 jours chacune, mais afin d'avoir les 365 jours de l'année, on ajoutait à la fin de septembre 5 jours épagomènes ou "sans-culottes".

Les dix jours se nommaient: Primi-di, Duodi, Tridi, Quartidi, Quintidi, Sextidi, Septidi, Octidi, Nonidi, et Décadi. Tous ces noms sont dus au poète Fabre d'Eglantine.

A chaque dix jours étaient assignés 36 fêtes décadaires décrétées par la Convention Nationale le 18 Prairial en l'honneur de: l'Être suprême et la Nature; la Race Humaine; Le Peuple Français; Les Bienfaiteurs de l'Humanité; Les Martyrs de la Liberté; Liberté et Egalité; La République; La Liberté du Monde; l'Amour du Pays; la Haine des Tyrans et des Traîtres; la Vérité; la Justice; la Modestie; la Gloire et l'Immortalité; Amitié; Frugalité; le Courage; la Bonne Foi; l'Héroïsme; le Désintéressement; le Stoïcisme; l'Amour; la Fidélité conjugale; la Tendresse Maternelle; la Piété Filiale; l'Enfance; la Jeunesse; l'Age viril; le Vieil âge; la Maladie; l'Agriculture; l'Industrie; Nos Ancêtres; notre Postérité; la Bonté.

L'ère révolutionnaire dura exactement 13 ans et 100 jours. Le Sénat

français abolit cette institution par un sénatus-consulte du 22 Fructidor, an XIII, et le 10 Nivose, an XIV fut immédiatement suivi du 1er janvier 1806.

LE MOT "COW-BOY"

Qui a-t-il dans un nom, a dit Shakespeare? La plupart d'entre nous s'occupe peu ou prou de savoir pourquoi tel objet ou tel chose porte tel ou tel nom.

D'autres recherchent la signification ou l'origine d'un nom. Si quelques-uns de ces derniers portaient plus d'attention à certains noms, il y aurait de notables changements dans les noms géographiques et autres.

Dernièrement, un lecteur nous écrivait afin d'écrire d'où venait l'appellation de "cow-boy" que l'on donne aux gardiens de bestiaux de l'ouest canadien et américain.

Le mot "cow-boy" éveille immédiatement en nous une idée de shérif, de bronchos, de ranch, etc.

Le mot cependant ne nous vient pas de l'ouest, mais bien de New-York même. Les premiers individus à qui l'on a donné le nom de "cow-boy" habitaient dans le nord de l'île de Manhattan, île sur laquelle est construite à l'heure actuelle la ville de New-York.

C'était une bande de maraudeurs qui venait la nuit voler dans les fermes plus ou moins bien protégées de l'île et qui emportaient le bétail avec eux.

Ce fut cette manie qu'ils avaient de dévaster les fermiers et de les voler de leurs propriétés qui leur valurent ce nom de "cow-boy".

Par une ironie, on a donné ce titre à tous les gardiens de bestiaux de l'ouest américain puis, plus tard, à ceux de l'ouest canadien.

LES BAISERS

Est-il dangereux de s'embrasser? Les uns disent oui, les autres disent non.

Est-il dangereux de s'embrasser?

Le professeur A. M. Worthington, du Harvard Medical School, répond par un "non" catégorique à cette question.

On a fait dernièrement une campagne formidable, aux Etats-Unis et même dans certaines parties de notre Ontario, contre l'usage qu'ont les amoureux de s'embrasser.

Les théories énoncées par certains médecins grincheux ou par des puritains en mal de réclame contre le baiser sont absolument idiotes et ne tiennent pas debout.

D'après ces malades du cerveau, s'embrasser est un des plus dangereux passe-temps que l'on puisse prendre; c'est la cause première de toutes les maladies épidémiques qui ont fondu sur nous depuis quelques années. Lorsque deux lèvres se rencontrent cela signifie le passage d'une bouche à une autre de milliers et de milliers de microbes et de bacilles; les germes de la typhoïde, de la tuberculose, de la diphtérie sont ainsi transmis. C'est toujours les puritains qui parlent.

On nous défend d'embrasser sur les lèvres et même sur les joues, l'être que l'on aime, sous le fallacieux prétexte que les lèvres de l'être adoré portent en elles le microbe qui devra nous donner la mort, comme si ces mêmes lèvres portaient un poison violent.

Pour la vérité des faits nous de-

vons avouer que ces théories stupides ont fait durant ces dernières années des adeptes nombreux. Heureusement pour nous que des autorités sont venues à notre secours; car les amoureux timides commençaient à être hanté par la crainte des bacilles se promenant en liberté sur les lèvres roses de la dulcinée de leurs rêves.

Voilà, entre autres réflexions, ce que nous dit le savant professeur de Harvard: "Il n'y a aucune raison pour que deux amoureux qui viennent de s'embrasser soient contaminés à tout jamais par les maladies imaginaires que l'autre pourrait avoir. Il n'y a aucune preuve établissant que des maladies ont été contractées par des baisers. La seule "maladie" qui peut résulter des baisers trop fréquents est une maladie au "coeur", et cela règle la question à tout jamais."

Les théories émises par le docteur Worthington ont besoin d'être divulguées, car dernièrement encore on voyait un monsieur Creighton, de Seattle, s'écrier: "S'embrasser est un des principaux moyens de se communiquer et de se transmettre des maladies dangereuses, et comme tout le monde a la manie de s'embrasser, le danger d'une épidémie grandit à vue d'oeil."

Pensez-vous?

Quelle est la jeune fille qui aimerait épouser monsieur Creighton?

Malheureusement ce monsieur n'est

pas le seul énergumène à penser ainsi. Il y en a des centaines comme lui qui n'oseraient pas embrasser sans avoir auparavant fait leur testament et leur acte de contrition parfaite.

Le docteur M. P. Ravenel pense exactement comme le docteur Worthington sur la question du baiser. Quelques personnes lui ayant demandé s'il considérait les baisers comme une des principales causes des maladies contagieuses qui ont fait des ravages dans le pays, dernièrement, voici la réponse que fit le savant docteur: "Non, répondit-il, il peut être vrai, qu'en certaines occasions le baiser est dangereux, mais quoique le baiser soit dangereux parfois, je ne dis pas toujours, il n'y aura que les imbéciles pour ne pas courir le risque".

Voilà. Quoique le baiser soit dangereux parfois (il ne dit pas très dangereux) il vaut bien que l'on prenne la chance.

Le baiser est de nouveau remis en place et continue d'être une question de goût et de conscience.

Le magistrat Corrigan, de New-York, va même plus loin, il permet de s'embrasser dans les parcs; et le chef de police de Pittsburg également.

Le général Latrobe qui fut plusieurs fois maire de Baltimore, permet de s'embrasser dans les parcs et les rues, sous le prétexte que la nature humaine est la nature humaine, et que si l'on défend aux gens qui s'aiment de s'embrasser, on vient en contravention avec l'instinct naturel."

Nous applaudissons de tout coeur à ces paroles, quoiqu'il est bon que le baiser ait ses limites.

Il faut évidemment de la liberté, mais où cette liberté doit-elle s'arrêter?

Voici par exemple deux cas où il

est assez difficile de rendre un jugement qui tant soit peu raisonnable et précis.

Dans le Minnesota, il y a trois ans, Madame Lina Hayworth demandait le divorce d'avec son mari sous le prétexte qu'il ne l'avait pas embrassée depuis dix ans. Elle obtint son divorce.



A Trenton, N. J., Madame McCrew demanda à la cour une injonction pour défendre à son mari de l'embrasser aussi souvent qu'il le faisait. Il commençait le matin et ne finissait que le soir. Elle ne pouvait dormir sous les baisers continuels de son mari. Elle prétendit que dans le cours d'une journée son mari devait l'embrasser plus de 600 fois.

Si le juge avait pu diviser les baisers du mari amoureux avec la pauvre femme du Minnesota!!

Monsieur John L. Scudder, de Jersey City, vient de découvrir que le baiser est mauvais à tous les points de vues, et spécialement au point de vue de la santé. Il prétendit encore récemment que le baiser était le grand propagateur de la tuberculose

et de la phytisie et que son usage devait être aboli.

Les théories contre le baiser ne sont pas très fortes quoiqu'elles aient fait beaucoup de bruit en ces dernières années. Tout ce que les adversaires du baiser affirment c'est que les baisers sont dangereux. Et c'est tout.

S'il en eut été ainsi, et à supposer même que les baisers soient dangereux, il n'existe aucune preuve comme quoi leurs germes tueront la personne qui les reçoit, puisque celle qui avait ces germes ne s'en est jamais trouvée incommodée; et puis, comme dit le docteur Ravenel: "qui ne voudrait pas courir les risques?"

Selon toute probabilité, les générations futures continueront de s'embrasser en dépit de tous les démagogues et de tous les énergumènes de tous les pays et de toutes les époques.

Il n'y a aucun substitut au baiser, il n'existe rien d'aussi bon, comme disent les marchands de remèdes brevetés; et il n'existe au monde qu'une seule catégorie d'individus saint: la catégorie qui a toujours considéré le baiser comme étant le summum de la joie et du bonheur!

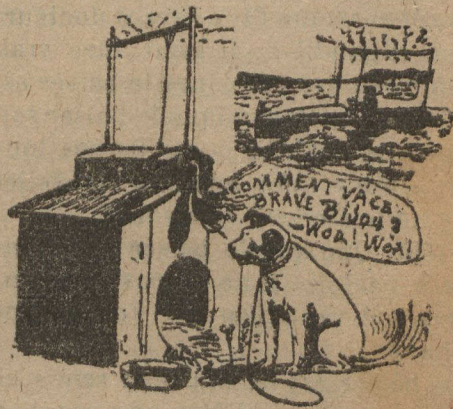
Dans l'intérêt de ce même bonheur, n'allons pas écouter ces déshérités de l'amour, et aimons le baiser et Cupidon qui réunit deux lèvres l'une contre l'autre.

— o —

TELEPHONE SANS FIL POUR LES CHIENS

Un amateur d'inventions modernes, et particulièrement de télégraphie sans fil, vient d'inventer un moyen de communication avec son chien, même lorsqu'il se trouve passablement éloigné de lui. Il possède un chien qu'il

aime beaucoup parce qu'il lui aurait sauvé la vie, et naturellement, le chien s'est pris d'une telle affection pour son maître qu'il ne saurait s'en passer. Comme, cependant, les deux amis doivent parfois se séparer, l'amateur a songé à munir la "cabane" de son chien d'un minuscule système de téléphoné sans fil, avec appareils pour la réception et la transmission des messages. S'il lui arrive d'être obligé d'aller en excursion ou à la pêche sur le lac, il a sur son embarcation à ga-



zoline, un appareil de radio-téléphonie qui le met immédiatement en communication avec son chien fidèle. Ce dernier, aussitôt qu'il entend le signal d'appel, s'empare du récepteur et il peut entendre la voix de son maître lui donner des ordres ou lui répéter des paroles d'encouragement, afin qu'il ne s'ennuie pas trop. Maintenant qu'on a pensé aux chiens, peut-être s'avisera-t-on de penser aux parents qui restent à terre tandis qu'on est en excursion.

— o —

PLUS DE SEL ET MOINS DE SUCRE

En faisant cuire des fruits bien sûrs, mettez un peu de sel et alors beaucoup moins de sucre sera nécessaire.

UNE VISITE A ALKMAAR

LA CAPITALE DES FROMAGES DE HOLLANDE

Un des spectacles caractéristiques de la Hollande est le grand marché aux fromages qui se tient le vendredi de chaque semaine à Alkmaar, à 33 milles au nord d'Amsterdam.

Cette curieuse petite cité, dont les vieilles et pittoresques maisons se pressent autour du haut beffroi de son antique halle, est la capitale, le centre commercial de cette industrie, une des plus importantes du nord des Pays-Bas.

C'est à ces marchés hebdomadaires que la ville doit sa richesse et sa prospérité, et tandis qu'en temps ordinaire elle semble à demi déserte et comme endormie sous le poids des siècles, elle se réveille ces jours-là pour devenir une des cités les plus animées de la Hollande; ses rues et places encombrées d'une foule affairée offrent alors un fort curieux spectacle que nous retrace, d'une plume alerte, M. Edmond Dugdale, dans le récit d'une récente visite à Alkmaar.

* * *

Après une tournée assez complète en Pays-Bas et sur le point de rentrer chez moi, je me trouvais, un jour de l'été dernier, à la table d'hôte du Krasna palsky, à Amsterdam. J'avais pris place entre deux aimables indigènes, un journaliste et un négociant qui fort gracieusement avaient lié conversation avec moi.

Le repas s'achevait et les garçons nous présentaient le fromage. Comme

j'achevais de me servir, mon voisin le négociant me dit, avec un malicieux sourire:

— C'est tout un art que de savoir couper le fromage...

— Vraiment? interrogai-je, un peu surpris.

— Du moins ici, en notre bon pays de Hollande, reprit-il. Voyez-vous, il faut que la tranche soit taillée bien droit. Un vieux dicton de nos ménagères néerlandaises nous impose cette règle d'une façon absolue: "Que celui qui fait un bateau de mon fromage quitte ma table" Et je partage cette opinion; combien l'aspect d'un beau fromage gagne à nous présenter ses tranches lisses et dorées...

— Je m'excuse, dis-je en riant, car j'avoue que j'ai creusé le fromage, à la mode anglaise; mais je vous remercie de votre aimable avis et en tiendrai compte à l'avenir. Il est toujours bon de connaître les questions d'étiquette locale et de s'y conformer..."

Réponse qui excita la bruyante hilarité de mes joyeux compagnons.

— Mais, repris-je, attaquant à mon tour, comment se fait-il que, depuis que je voyage dans votre beau pays, je n'ai encore vu dans aucun hôtel servir votre fromage national, le vrai fromage de Hollande? Car celui-ci...

— ... Est du vrai fromage de Hollande, interrompit le journaliste. Qu'est-ce qui vous en fait douter?

— Je ne lui trouve aucune ressemblance, répondis-je, sauf sa forme ronde peut-être, avec ce que l'on nous

présente sous ce titre en France et en Angleterre. Notamment cette belle carapace rouge...

— Rouge! intervint le marchand avec un gros rire. Mais nous ne les faisons de cette couleur-là que pour vous autres étrangers, et sans doute parce que, pour une raison que j'ignore, cela vous plaît mieux ainsi. Pour nous autres Hollandais, le vrai fromage de Hollande conserve sa couleur naturelle, une croûte d'un beau jaune d'or.

— Et alors, dis-je, ce n'est que pour nous autres étrangers, comme vous dites, que vous les teignez en rouge?

— Parfaitement, et nous les badigeonnerions aussi bien en bleu, en vert ou en noir, si les Anglais les voulaient bleus, les Espagnols verts ou les nègres noirs...

“Ce qui amena encore la bruyante hilarité de mes voisins. Et l'on dit que les Hollandais sont flegmatiques!

“Je suis moi-même marchand de fromage en gros, reprit le négociant, et je considère qu'il faut toujours satisfaire la fantaisie du client; surtout, je me hâte d'ajouter, lorsque, comme dans ce cas, cette coloration de fantaisie, tout extérieure, ne nuit en rien à l'excellence du produit.

“Si donc vous ne voyez jamais figurer sur vos tables de “croûtes rouges” vous les verrez par milliers dans nos entrepôts pour l'exportation.”

La conversation étant sur ce sujet, mon aimable compagnon me fournit sur cette industrie nationale quelques curieux renseignements et il conclut en me disant:

“Mais, au fait, puisque la question paraît vous intéresser, c'est demain vendredi, je vais au marché aux fromages, accompagnez-moi. Ça vaut le voyage. L'express nous conduira en moins d'une heure à Alkmaar.

“La petite ville, qui a joué un rôle dans notre histoire, puisqu'elle résista aux Espagnols, en 1573, est fort curieuse, quoique bien peu nombreux soient les touristes qui fassent ce détour pour aller voir sa vieille halle et ses maisons à façades de bois sculpté; mais, croyez-m'en, son marché est un spectacle peut-être unique au monde.”

J'acceptai avec empressement l'offre gracieuse et, le lendemain matin, en compagnie de mon aimable cicerone, je prenais le train pour Alkmaar.

Notre route nous faisait traverser les “Polders”, cette si curieuse région de prairies, coupée d'innombrables canaux, qui s'étend à perte de vue, plate, uniforme, mais non sans charme, comme une mer de verdure.

C'est à la mer que les Hollandais ont arraché ces plaines dont, par un labeur opiniâtre, ils ont fait une des plus riches régions de leur pays. Et comme j'admirais ce riant tableau, mon compagnon me dit:

“On prétend généralement que c'est notre système de digues qui nous défend contre la ruine dont la mer nous menace. C'est possible, mais pour moi la question se pose d'une façon différente. Nos véritables défenseurs ce sont les belles bêtes que vous voyez là”.

Et sa main me montrait, disséminées en nombre considérable sur la verte étendue des “polders”, les superbes vaches aux corps trapus, aux cornes courtes que l'on voit dans tous les paysages des grands peintres hollandais.

Chacune d'elles était vêtue d'une épaisse couverture retenue par une sangle de cuir et destinée à la protéger contre les intempéries et le froid de la nuit, car elles ne quittent jamais

le paturage pour l'étable durant la belle saison.

— "Oui, continua le jovial marchand de fromages, ces beaux animaux sont nos meilleurs défenseurs. La vache fait le lait, le lait fait le beurre, le beurre fait le fromage, le fromage nous donne l'argent, l'argent paie la digue et la digue arrête la mer."

— C'est, observai-je en riant, comme dans la fameuse chanson d'enfants de la "Maison que Jacques a bâtie."

— Sans doute, mais ici en cette province de Nord-Hollande, tout repose vraiment sur l'élève des bêtes à cornes. Plus de vaches, plus de fermiers, plus de fermiers, plus de pays. Car, si l'homme abandonne un instant la lutte, la mer aura tôt fait de reprendre la terre que nous lui avons arrachée."

L'arrêt du train vint interrompre cet amusant cours de philosophie néerlandaise. Descendus du wagon, nous sortions de la gare et pénétrions dans Alkmaar par une longue rue tortueuse, encaissée de maisons basses, avec ces façades étroites, à pignons aigus, propres et nettes, qui caractérisent si bien toutes les cités de Néerlande.

Chemin faisant, mon guide, toujours désireux de m'instruire, attira mon attention sur les trottoirs bordant la rue que nous suivions.

— "Remarquez, me dit-il, qu'il y en a de deux sortes, établis parallèlement. Le premier en briques, sur lequel s'achemine le passant ordinaire, vous, moi, le commun des mortels; le second, au long des maisons, un peu surélevé et dallé en ardoises, et sur lequel vous ne devez vous aventurer que si vous êtes un ami, un intime de la maison qu'il borde. Celui-ci est un trottoir particulier, et, comme vous le voyez, quelques propriétaires, pour en

écarter les intrus et les étrangers peu au courant de nos usages, le séparent au moyen de chaînes du trottoir banal."

La Hollande est vraiment un curieux pays.

Il était environ onze heures, lorsque nous débouchons sur le marché. Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut le calme de la foule, l'absence de bruit, le silence, pourrait-on presque dire, qui régnait sur cette vaste place encombrée de vendeurs et d'acheteurs.

Du pied de la haute façade de la vieille halle surmontée par un élégant beffroi, jusqu'aux bergers des canaux remplis de lourdes barques, s'alignaient par milliers les fromages empilés symétriquement par tas comme les boulets dans un arsenal. De larges toiles cirées, portant les noms et marques des producteurs, recouvraient la plupart des pyramides de globes dorés, et il fallait voir avec quel soin les clients reposaient ces couvertures, écartées un instant pour examiner la marchandise.

Fussions-nous arrivés plus tôt, nous aurions assisté au pittoresque déchargement de ces milliers de fromages arrivant par charrettes et bateaux de la soixantaine de villages disséminés dans le polder autour d'Alkmaar, et, aussi aux discussions animées qui président aux premières transactions destinées à établir le cours du marché. Les vendeurs sont tenus d'arriver de très bonne heure, souvent avant le lever du jour, car la clôture du marché et l'arrêt des transactions sont inflexiblement fixés à deux heures, toutes les marchandises devant être expédiées par les acheteurs ou reportées par les vendeurs avant la fin de la journée. Du reste, une fois les cours établis, les affaires sont menées rondement. La qualité de chaque mar-

que est bien connue des clients et ce n'est que de loin en loin que l'on voit un de ceux-ci tirer de sa poche une petite sonde d'acier qu'il enfonce dans un des fromages pour en extraire une minuscule parcelle qu'il déguste avec gravité.

Les porteurs du marché d'Alkmaar sont des hommes d'une remarquable force musculaire. C'est exclusivement à eux qu'incombe la manipulation des savoureux mais pesants projectiles, et la besogne est fort pénible, car il s'agit, en ces quelques heures de la durée du marché, d'opérer le déchargement puis le chargement en bateaux ou en wagons de ces milliers de fromages.

Ceux-ci, durant ces opérations, sont transportés au moyen de brancards de bois, assez semblables à des traîneaux et que les portefaix suspendent à leurs épaules à l'aide de fortes bretelles de cuir.

On empile sur ces brancards trois à quatre étages de fromages et comme chacune pèse environ quatre livres, le poids total d'une charge varie de 300 à 350 livres.

Les "forts" d'Alkmaar trimbalent ces énormes poids sans sourciller. Il faut les voir emporter ces civières qu'ils soulèvent à peine au-dessus du sol et partir au trot au milieu de la foule en balançant leur fardeau d'une façon dangereuse pour les badauds. Parfois, dans leur course impétueuse, deux équipes se heurtent et les boules d'or de rouler de tous côtés au milieu des jurons et des rires.

"Après une journée d'un pareil labeur, me dit mon compagnon, je vous promets que ces braves gens en ont assez, et il est fort heureux qu'ils aient le reste de la semaine pour se reposer, car ils ne résisteraient pas à faire ce métier tous les jours. Ils forment une corporation qui avait autrefois son

costume particulier, vareuse en futaine blanche et grand chapeau galonné, mais ces traditions pittoresques se perdent et aujourd'hui ils sont vêtus comme de vulgaire portefaix.

"Il en est de même pour nos fermiers: autrefois, pour venir au marché, ils ornaient de bouquets leurs carrioles dont les panneaux peints portaient des sentences, des proverbes, des vers. . . Tout cela disparu.

—Oui, fis-je, la poésie s'en va, notre époque devient pratique.

— Il le faut bien, car la vie devient de plus en plus difficile. Les salaires s'élèvent et les "boers" travaillent moins; mais, quelle que soit la raison c'est un fait que l'existence du fermier hollandais n'est pas un lit de roses. Cette province exporte au moins vingt mille tonnes de fromages par an, mais les prix baissent, à cause de la concurrence des autres pays et aussi parce que nos fermiers s'endorment dans leur séculaire routine.

"Le "keezer" — comme nous appelons nos fabricants de fromage — se plaint, mais sa misère vient un peu de sa faute.

"Lorsque le fermier, continua-t-il, et sa femme ou sa fille vont pour traire les vaches — et souvent pour cela ont à faire un long trajet en bateau — ils emportent, avec les cantines pour le lait, une cuve à fromage et un peu de presure. Pendant le trajet de retour, la presure est ajoutée au lait et en arrivant à la ferme le caillé est prêt à être pressé. On le pétrit à la main au lieu de le presser au pressoir mécanique comme dans les laiteries modernes.

"Jusque-là tout cela en somme ressemble à ce qu'on fait partout, mais commencent les opérations toutes spéciales aux vrais fromages de Hollande. Le "keezer" se sert de deux

moules hémisphériques dans lesquels il presse une certaine quantité de caillé qu'il débarrasse ainsi complètement du petit-lait.

«Puis, il enveloppe dans un linge fin la boule ainsi obtenue qu'il fait passer successivement dans des moules de plus en plus petits. Enfin, la pâte étant bien séchée, on retire le linge et on place les fromages dans des boîtes hémisphériques, où on les laisse huit à dix jours, durant lesquels on les retourne plusieurs fois par jour en les saupoudrant chaque fois d'une pincée de sel.

— Les fromages sont-ils terminés et prêts pour le marché au bout de dix jours?

— A la rigueur, répondit le marchand, mais il faut d'abord qu'ils soient lavés à l'eau, puis passés à l'huile. Dans les modernes fromageries, on garde les fromages au moins quatre à cinq semaines et durant la dernière semaine, on les trempe dans de la bière fraîche, ce qui intensifie la coloration de la pâte. Quant à la couleur jaune d'or, la brillante apparence de la croûte, c'est par le polissage à l'huile de lin qu'on les obtient... A l'étranger, on commence à apprécier ces belles croûtes dorées, mais cependant on en est encore réduit à passer au rouge la plupart des fromages pour l'exportation."

A deux heures, le quai du canal était bordé d'une longue file de brancards attendant leur déchargement. Les fromages, un à un, étaient saisis sur le brancard, puis lancés à un des "forts" qui recevant adroitement le lourd projectile, le faisait rouler sur une glissière de bois l'amenant à l'intérieur du bateau où il était reçu par un autre portefaix.

Et ainsi, passant de main en main, la précieuse marchandise s'alignait

sur les étagères qui remplissent la cale des bateaux, et j'étais frappé de voir avec quel soin respectueux ces hommes rudes traitaient jusqu'au bout le délicat produit de leur industrie nationale.

— o —

CHRONIQUE MÉDICALE

Comment enlever une poussière de votre oeil

Quand vous recevez une poussière quelconque, dans votre oeil, plus souvent qu'autrement, vous tentez toutes sortes de moyens plus ou moins sots, pour vous en débarrasser.

Il y a cependant un moyen efficace de faire cette opération. Il ne consiste pas à fermer une des narines et à souffler au moyen de l'autre; encore moins à se lever et à se descendre fortement le pied gauche, si la poussière est dans l'oeil droit et vice-versa.

On condamne aussi l'habitude de certaines personnes qui se frottent rudement l'oeil, dans l'attente de faire sortir le petit objet encombrant. La plupart du temps, ce procédé l'enfoncé davantage, et le résultat est souvent une opération chirurgicale.

Cependant, avec de la précaution et de la patience, vous parviendrez à débarrasser votre oeil, sans l'aide d'autre personne.

Une méthode pratique d'examiner la partie intérieure de la paupière inférieure de l'oeil, est illustrée ci-dessus. Elle consiste à placer le pouce, près du bord de la paupière inférieure, et de la descendre, afin d'exami-

ner la paroi intérieure. De cette manière vous pouvez retracer l'objet encombrant.

Très souvent, vous le trouverez sous l'indication d'une simple irritation rouge. Prenez alors un petit morceau de coton absorbant que vous tournerez autour de l'extrémité d'un cure-dent et par ce moyen vous enlèverez la particule de votre oeil.

Quand vous n'avez pas obtenu d'heureux résultat, il faut que le mal soit ailleurs, alors examinez la paupière supérieure. Cette opération est plus difficile et demande plus de soin et une pratique plus considérable.

D'abord jetez un regard vers le plancher, et saisissez les cils qui ornent la paupière supérieure de votre oeil vers le milieu et montez en la renversant, cette dernière.

Prenez alors un morceau de coton absorbant que vous tournez autour de l'extrémité d'un cure-dents et placez-le au milieu de la surface découverte de la paupière, tenez-le dans cette position et renversez votre paupière au moyen du cure-dents ouaté.

Au moyen d'un autre cure-dent, préparé pour l'occasion, vous pourrez enlever toute substance que vous apercevrez sur la surface intérieure de la paupière supérieure de votre oeil.

On doit, cependant, être très prudent dans l'examen des yeux, particulièrement de la cornée. Avec un peu de pratique, vous parviendrez à séparer la partie inférieure et la supérieure de l'oeil, avec le pouce et les doigts, en utilisant les muscles des paupières.

Une lumière très puissante est nécessaire, par exemple, un miroir placé dans une fenêtre, de manière à ce que les rayons du soleil vous frap-

pent dans la figure, sera l'idéal. Et ceci parce qu'il est plus difficile de voir les particules sur la cornée que sur la surface des paupières.

Au moyen d'un morceau de coton pointu, enlevez la poussière de la prunelle de l'oeil. Mais ne tentez pas cette opération si la particule est sur le bord ou dans la pupille.

Si la poussière est trop imprégnée dans la cornée, ailez chez un opticien ou oculiste et faites-vous enlever l'étrange substance.

Un compte-goutte spécial pour les yeux, bien propre et une solution de nature à empêcher l'inflammation, vous seront recommandés par le praticien.

Quelquefois, une terrible irritation vous fera croire que vous avez, dans votre oeil, un objet aussi gros qu'un pois, quand seulement un cil de la paupière inférieure ou supérieure, s'en est détachée pour s'introduire dans votre oeil.

Alors, avant de faire l'examen de votre oeil, tel qu'indiqué ci-dessus, procurez-vous un bol d'eau froide et ouvrez-vous l'oeil en-dessous de l'eau.

Ouvrez-le et fermez-le plusieurs fois, et plus souvent qu'autrement, le cil égaré disparaîtra, tout au moins, il deviendra tellement peu attaché à l'oeil qu'au moyen d'un cure-dent ou d'un morceau de coton absorbant, vous pourrez l'enlever facilement.

BAIN AROMATIQUE

Espèces aromatiques, 1 livre.

Eau bouillante, 40 pintes.

Laissez infuser pendant une heure, passez et ajoutez au bain.

Ce bain donne de la fermeté et de la fraîcheur à la peau.



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

Une balance perfectionnée pour peser le globe terrestre. — Nous ne pesons que la bagatelle de douze septillions de livres. — Hautes mathématiques. — Comment fabriquer les perles fausses qui se rapprochent le plus des vrais.

Si l'on vous demandait, jeunes amis, de peser la terre, ou n'importe laquelle des planètes, des étoiles, y compris la lune, peut-être seriez-vous fort embarrassés de trouver une balance capable d'accomplir ce tour de force.

Cet instrument existe cependant, et comme vous pouvez le constater par l'une de nos illustrations, il n'est ni encombrant, ni lourd, ni compliqué. Le tout c'est de savoir le comprendre et surtout de bien savoir calculer au moyen des hautes mathématiques si nécessaires aux astronomes.

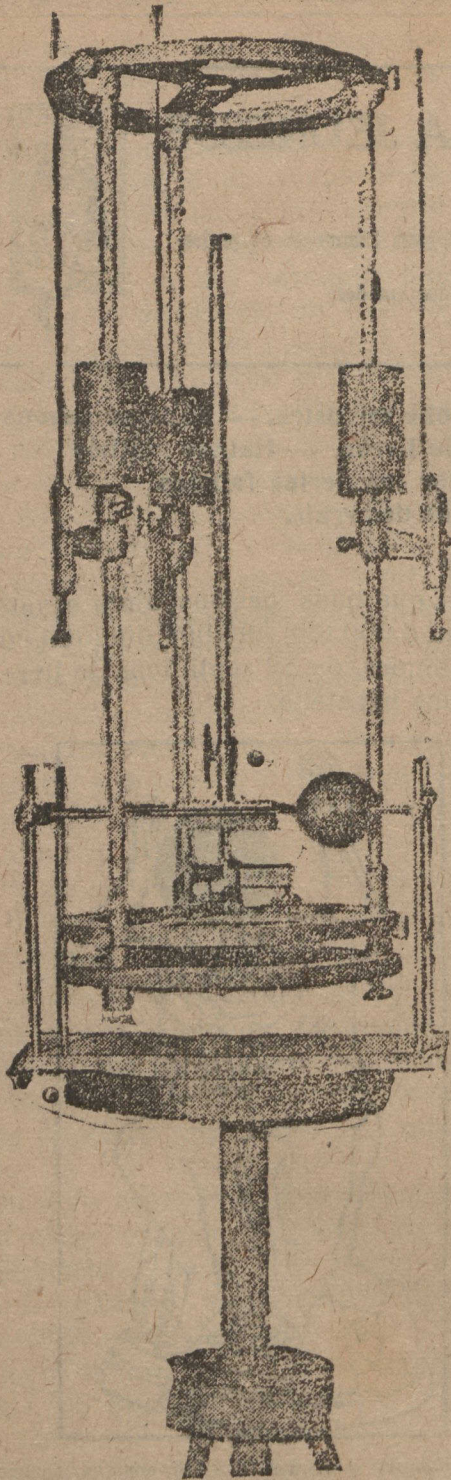
C'est au moyen de cette "balance" à peine plus grosse qu'une machine à coudre ordinaire, mais d'une précision mathématique infinitésimale, dont le principe est basé sur la loi de la gravitation et de la pesanteur découverte par le grand Newton, que les savants s'occupent, de temps à autre, comme on fait pour une personne sous traitement, de peser notre planète.

La dernière fois qu'on a ainsi pris le poids exact de notre globe, ce fut au Massachusetts's Institute of Technology, à Cambridge, Mass., et il ap-

pert que nous pesions alors exactement 6,000,000,000,000,000,000 de tonnes, ou 12 septillions de livres, —une bgaatelle.



Diagramme montrant les dimensions proportionnelles d'Atlas et de la Terre, en partant du principe établi que la densité et le poids de notre terre sont comparables proportionnellement à la densité et au poids d'une boule de fer solide.



Photographie de l'instrument extrêmement délicat en usage au laboratoire de Technologie du Massachusett, pour peser le globe terrestre.

Ce fut Newton qui découvrit et établit la grande loi de l'attraction des corps. Avant lui on s'imaginait que la cause de la chute d'une pomme sur le sol se trouvait dans le fait que la quantité d'air, entre la pomme et le sol, n'était pas suffisante pour supporter l'objet. Ce n'était pas cela du tout. La grande vérité découverte par Newton, c'est que tous les corps s'attirent les uns les autres, et que naturellement les plus petits se déplacent beaucoup plus vite que les plus gros. Il eut été insensé de prétendre qu'une simple pomme pouvait attirer la terre à elle, mais il était logique de dire que la terre attirait la pomme. C'est du reste sur ce principe d'attraction de tous les corps entre eux, que se trouve établie la grande et admirable harmonie de tout le système planétaire.

Prenez un morceau de plomb de un pouce cube comme volume, et laissez le tomber sur le sol. Il tombera ainsi à une certaine vitesse. Prenez-en un autre de volume double, sa vitesse d'attraction sera exactement du double. Donc, la vitesse d'attraction augmente en raison de la pesanteur ou du volume de l'objet attiré; c'est ce qu'en termes scientifiques on appelle le "poids".

Partant de ce principe, le célèbre chimiste anglais Cavendish, avait déjà essayé de mesurer le poids de la terre à l'aide des oscillations du pendule pendant 24 heures, tout en tenant compte de la force d'attraction de la terre. Il fit de nombreux calculs mais il ne fut pas satisfait.

Ce fut alors que le professeur Louis E. Derr, de l'institut scientifique du Massachusett plus haut mentionné, inventa un instrument d'une grande délicatesse lui permettant de peser presque aussi exactement que



Un homme qui, comme Atlas, serait assez robuste pour porter la Terre sur ses épaules, serait assez large de torse, que dix comme lui, s'appuyant les uns sur les autres, combleraient la distance qui sépare la terre de la lune.

possible, le volume de la planète, que nous habitons. Il prit deux petites billes de cuivre du poids atomique de la millième partie d'un gramme, les suspendit à un fil si ténue qu'il ne mesurait en diamètre que la douzième partie d'un cheveu humain, et il enrôla ces fils autour d'une baguette de cuivre de la grosseur d'un crayon de mine. Cette baguette était à son tour suspendue par un imperceptible fil de quartz auquel était attaché un minuscule miroir pouvant projeté un léger reflet sur un mur placé à 40 pieds. Il était évident que le moindre déplacement du miroir se trouverait immédiatement enregistré sur le mur. Enfin, on plaça fixes, près des petites billes de cuivre, deux boules de plomb de dix livres chacune. Comme le plomb exerce une attraction sur le cuivre, il était évident que les deux billes atomiques se déplaceraient et déplaceraient en même temps, dans une proportion égale, le miroir. Ces déplacements se trouvant grossis en proportion, il arriva qu'on pouvait constater sur le mur, des écarts allant jusqu'à une verge.

Alors, on avait le volume exact des deux billes minuscules de cuivre; on savait l'exacte force d'attraction du plomb sur ces deux presque atômes, et l'on savait d'avance la force d'at-

traction de la terre sur le plomb, par une simple expérience de chute, et l'on savait que la force d'attraction d'un corps sur un autre était absolument subordonnée au volume des deux corps. Or le volume de la terre étant connu depuis longtemps, il ne restait plus à faire que des équations mathématiques pour trouver l'inconnu. On recommença ces calculs bien des fois, et l'on arriva toujours au poids de douze septillions de tonnes. On tint même compte des vibrations accidentelles du sol causées par les tramways ou autres accidents, mais on considéra qu'un écart disons d'un million de tonnes n'était qu'une quantité négligeable comparée à l'énorme somme totale obtenue.

Et, par ce procédé, on peut non-seulement peser notre planète, mais nombre d'autres corps célestes assez rapprochés de nous pour permettre les observations astronomiques sur leurs lois propres de gravitation autour du soleil, dont, par exemple, on sait depuis longtemps le poids total, selon que nous avons déjà eu l'occasion d'en parler.

* * *

Au point de vue purement chimique, qu'est-ce qu'une perle? En gran-

de partie du carbonate de calcium—de la craie—un peu de sulfate — du plâtre—et de phosphate. Le tout imprégné de matières organiques de nature kératinée ou plus simplement gélatinée et de l'eau, c'est tout. Une perle est toujours, la chose est aujourd'hui démontrée, le résultat d'une maladie du mollusque qui la produit. Un parasite attaque l'animal. Pour se défendre celui-ci sécrète les produits que nous avons énumérés, très exactement comme font les poumons lorsque pour se défendre contre la tuberculose, ils garnissent les points attaqués de carbonate de chaux. On pourrait donc définir la perle "un produit calcaire d'élimination d'une huître malade."

Il n'y a pas motif à justifier les prix fabuleux que nous connaissons et qui sont dus surtout à la rareté des perles de forme et d'éclat irréprochables.

Cette valeur marchande considérable a forcément conduit les chercheurs à essayer de produire artificiellement des perles, et il faut avouer qu'ils y sont parvenus avec une telle perfection que les moyens d'investigation ordinaires, même pour les praticiens les plus exercés, sont devenus insuffisants pour discerner le faux du vrai.

Il y a deux catégories bien distinctes de perles fausses; les perles imitées ou perles fausses vulgaires et les perles dites perles reconstituées ou perles lourdes.

Les premières n'ont que vaguement l'aspect et la forme des perles vraies, elles manquent d'orient, c'est-à-dire de l'irisation caractéristique qu'ont celles-ci et qui est due à l'interposition de l'eau entre les couches successives de produits calcaires. Ce sont de simples petites sphères en verre

soufflé dont l'intérieur est enduit d'une sorte de vernis qui est destiné à lui donner par transparence et par réflexion l'aspect des vraies perles et auquel on a donné une appellation qui ne saurait révéler sa composition: l'essence d'orient!

Les perles ainsi obtenues sont extrêmement fragiles. Le moindre choc, la moindre compression les brisent. Elles ne présentent pas d'irisation.

On a essayé un autre procédé. Le chlorure de titane, chauffé sur du verre lui donne une belle teinte irisée. On prépare donc des petites boules de verre plein. On les trempe dans une solution de chlorure de titane et on chauffe au bec Bunsen. On refait plusieurs fois la même opération. Pour atténuer l'éclat par trop brillant ainsi donné au verre on le trempe dans une solution étendue d'acétate de cellulose. Par évaporation une couche de cet acétate, quelque chose de très voisin du coton hydrophile en somme, se dépose sur la perle et voile les irisations trop vives. Les perles ainsi faites sont fort jolies et solides. Leur poids trop faible les différencie seul des perles vraies. Mais il faut pour les fabriquer une extrême habileté.

Venons-en aux perles dites reconstituées et lourdes. Physiquement et chimiquement, elles se rapprochent excessivement près des perles fines. Aussi ce sont elles qui donnent le plus l'illusion, tant au poids et au toucher qu'à l'irisation, des perles naturelles.

On utilise comme matière première la partie nacrée qui revêt l'intérieur des écailles d'huître et qui est comme composition chimique voisine de la composition des perles.

Après un choix attentif, on les nettoie soigneusement, puis on les fait

bouillir pendant deux heures dans l'eau pure et on les rince.

On les place ensuite dans un bain d'acide acétique maintenu à une température de 65 degrés pendant 72 heures. Rincées et brossées elles sont alors mises dans une solution de soude caustique que l'on porte aux environs de 100 degrés. Sous l'influence de ce traitement les lamelles nacrées se détachent peu à peu de la couche blanche à laquelle elles adhèrent. On les retire, et on les jette dans un nouveau bain d'acide acétique qui finit de les désagréger. On obtient finalement par filtration une véritable pâte de nacre qui se conserve sans durcir dans un acide faible. C'est elle qui sert à la confection des perles. On en fait à la main des boulettes que l'on place dans des alvéoles revêtues de cristal et creusées dans un moule en terre réfractaire. On les soumet ainsi pendant une heure et demie à une température de 280 degrés, au four électrique. Au bout de ce temps, on élève brusquement la température à 335 degrés et on la maintient pendant 20 minutes. On laisse refroidir en ayant soin d'éviter tout changement brusque de température.

Il reste à donner l'orient aux perles ainsi obtenues, qui sont un peu mates. On y parvient en les immergeant dans un mélange de silicate de potasse et de coton-poudre dissous dans l'éther et la benzine. On peut préalablement les tremper dans l'essence d'orient dont nous avons parlé.

Fabriquées suivant la technique dont nous n'avons donné que les grandes lignes, les perles sont semblables aux naturelles, et le seul examen à l'oeil ne permet pas de les distinguer les unes des autres. Leur densité moyenne est la même. 2,665, leur dureté extérieure également.

Au point de vue chimique, elles présentent une différence caractéristique: les perles reconstituées ne contiennent pas du tout de phosphate de chaux.

Enfin l'examen radiographique montre les perles véritables formées d'une succession de couches concentriques alors que les perles reconstituées en présentent peu et ont un noyau massif assez considérable.

On voit quelles grosses difficultés rencontre l'homme pour reconstituer imparfaitement, un produit que la nature fabrique toute seule, sans laboratoire, sans instruments, sans produits chimiques, et qui ne donne du tracés et du tourment, pour revenir au collier, que lorsqu'il est sorti du milieu qui l'a ainsi créé.

—o—

COLLE POUR FAIENCE

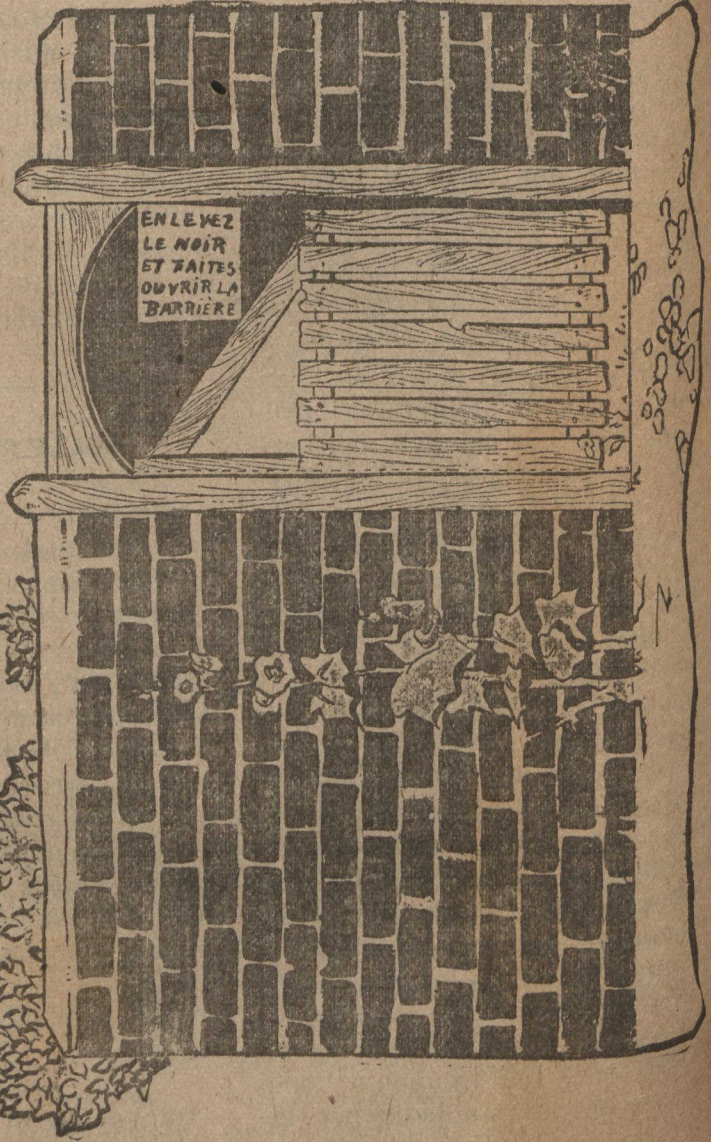
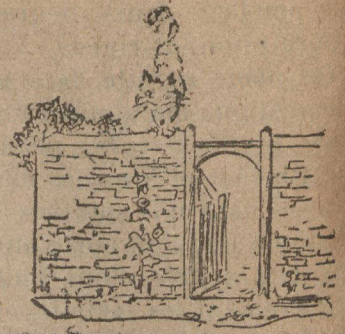
Dissoudre 1 once de mastic en larmes dans assez d'esprit de vin rectifié. Ramollir dans de l'eau 1 once de colle de poisson qu'on dissoudra ensuite dans de l'eau-de-vie, jusqu'à l'état gélatineux. Y ajouter $\frac{1}{4}$ d'once de gomme arabique bien pulvérisée. Mettre ces deux substances dans un vase en terre à une douce chaleur; bien les mélanger et y ajouter le mastic dissous dans l'esprit de vin pour garder ensuite en fioles et ramollir dans une cuillère au-dessus d'une lampe, lorsqu'on voudra s'en servir. On tiendra serrés les deux morceaux enduits pendant une journée pour les coller.

—o—

Du vinaigre et du pain rassis, appliqués sur les cors comme un cataplasme, pendant la nuit, guériront les cors en trois nuits.

LE CHAT DU VOISIN

Page à découper pour les enfants.





LE COIN DES VRAIS POETES

L'IDYLLE ETERNELLE

par Jacques Madeleine (1)

Autrefois je vous ai chantés,
Rêves aux splendeurs décevantes,
Et j'ai mis des sonorités
Dans l'or pur des formes savantes.

Mes vers ardents, audacieux,
Ailes blanches et larges rimes,
Se perdaient dans les vastes cieux,
Ne se posant que sur les cimes.

Mais, par un matin de printemps,
Une fleurette à peine éclos
(O blonde qui n'as pas vingt ans)
M'a charmé, si fraîche et si rose...

Et, l'âme en fête, j'ai compris
La chanson discrète et naïve,
Les mots doucement attendris
Que voulait son âme pensive.

—Le souvenir triste et charmant
D'une enfant qu'on a trop aimée
Sans avoir été son amant,
Rose de passé parfumée;

Un reproche dans un baiser,
Une larme dans un sourire,
L'aveu qu'on ne voulut oser
Et le mot qu'on n'a pas su dire;

Le profond, le subtil frisson
Des amours troublantes et brèves,
Voilà ma vie et ma chanson,
Et je ne veux pas d'autres rêves.

Et, je vais, me laissant charmer
Dans l'extase de vivre en Elle
Et dans l'enivrement d'aimer,
En chantant l'Idylle éternelle.

(1) Jacques Madeleine, mieux connu sous le nom de Jacques Normand, né à Paris en 1859, ne ressemble à aucun autre poète. Il a l'inspiration jeune et charmante, et il a chanté toute sa vie de menus vers tendres, de rêve et de mystère, dans la plus élégante et la plus parfaite des formes.

LE ROLE ECONOMIQUE DE LA POMME DE TERRE

La pomme de terre, découverte par les colons espagnols, au Chili où dès le milieu du sixième siècle, elle servit à l'état sauvage, à l'alimentation de la population, doit à cette guerre mondiale une vogue sans précédent.

Jamais, en effet, elle n'a joué un rôle si important qu'à l'époque actuelle, où tant d'autres aliments se font de plus en plus rares.

Si l'Allemagne, malgré le blocus où l'on tente de la resserrer, a jusqu'ici pu assurer son alimentation, elle le doit en partie à son énorme production de pommes de terres.

De tous les pays du monde, l'Allemagne produit en effet les moissons les plus riches de ce précieux tubercule soit, en Russie, considérablement plus grande — 4,3 contre 3,3 millions d'hectares — le rendement relatif, grâce aux méthodes de culture plus intensives, est bien plus grand en Allemagne, dont la récolte moyenne est de 46 millions de tonnes (de 2,000 livres) contre 33 millions en Russie.

Ayant la guerre, moins de trois dixièmes de cet imposant total étaient affectés à l'alimentation humaine ; plus de 36 % servaient à l'alimentation du bétail, moins de 15 % à l'ensemencement des champs, 10 % aux applications techniques ; le 10 % qui restait généralement compté comme déchets

A l'époque actuelle, la portion correspondant à l'alimentation humaine est naturellement incomparablement supérieure ; celle qui nourrit le bétail est d'autant plus petite, tandis que les nécessités techniques, en temps

de guerre, sont aussi urgentes qu'en temps ordinaire.

On peut même constater à ce point de vue une augmentation considérable, des établissements de séchage de plus en plus nombreux étant venus s'ajouter aux distilleries et aux fabriques d'amidon.

Dans ces séchoirs, dont les premiers étaient installés en 1903, mais qui, à l'heure qu'il est, comptent un bon millier, les pommes de terre, cuites — et si elles sont destinées à la consommation humaine, pelées — au préalable, sont, sur des cylindres fortement chauffés, privées de la presque totalité de leur eau.

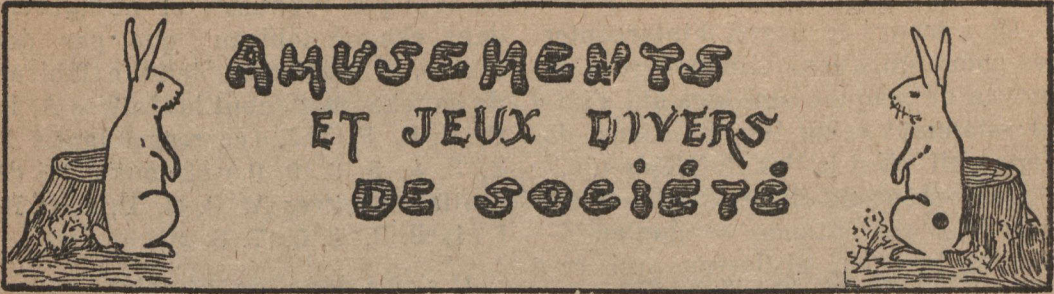
Les flocons d'un blanc éclatant ainsi obtenus sont d'une durabilité illimitée ; ils constituent, par conséquent un excellent moyen d'utiliser les excédents des bonnes récoltes.

Jusqu'en ces temps derniers, on considérait la pomme de terre comme un aliment de qualité inférieure. Or, les recherches du Dr Hinhede, à Copenhague, ont fait voir qu'on peut parfaitement se nourrir, travailler et se bien porter avec la pomme de terre comme aliment unique.

Si elle est pauvre en graisse, elle renferme en effet des quantités extrêmement considérables de fécule, qui sont presque l'équivalent de la farine, et l'albumine qu'elle contient est assimilée bien plus complètement que celle provenant d'autres sources.

LE LAIT SUR

Le lait sûr peut être d'une grande utilité dans les tartes, poudings ou gâteaux. Il les rendra plus légers.



NOUVELLES RECREATIONS POUR LES SOIREEES AU SEIN DE LA FAMILLE

Les tubes.—La Phototéléphonie.—Le carré mystérieux.—Les 4 proverbes.

Les dernières récréations que nous avons publiées nous ont valu de la part de plusieurs lecteurs de la "Revue Populaire", une demande de con-

tinuer la publication d'autres moyens semblables de passer honnêtement le temps, sous l'abat-jour, le soir, avant l'heure du coucher. On a aussi profité de l'occasion pour nous féliciter de donner la solution, en le posant, au lieu de faire attendre nos lecteurs tout un long mois. Nous nous empressons d'accéder au désir formulé si clairement par un grand nombre de nos fidèles abonnés.

Les tubes—Problème

APAYR	LSOIT	SETOC	MRLEG	ARUBP	NSICO	POTEN
-------	-------	-------	-------	-------	-------	-------

Notre figure représente toute une série de tubes qui rentrent les uns dans les autres, comme les différentes parties d'une longue vue.

Si vous poussez ces différents tuyaux les uns dans les autres, les

tuyaux blancs recouvriront certaines des lettres inscrites sur les autres, et il ne restera plus visible qu'une expression littéraire couramment employée dans la conversation. Quelle est cette expression?

Solution

PA	S	SE	RLE	RUB	ICO	N
----	---	----	-----	-----	-----	---

Une fois les tubes rentrés les uns dans les autres, on obtient l'expression littéraire suivante:

PASSER LE RUBICON

Voici comment il fallait pousser les tubes.

La Phototéléphonie—Problème

On a trouvé le moyen d'intercepter les communications téléphoniques au moyen de plaques sensibles qui s'impressionnent selon les vibrations de l'appareil. c'est la "phototéléphonie."

Malheureusement, cette science est encore en son enfance, comme en témoigne le cliché ci-dessous qui reproduit une conversation entre deux abonnés, le 10639-452 dont les paroles sont dans le tableau de gauche et le 12437-589 dont les réponses sont dans le tableau de droite.

Par un hasard singulier, les lettres qui prennent place dans l'alphabet au

rang des chiffres de chaque numéro ne sont pas "venues" et ne figurent dans chaque tableau que par des croix; de sorte que, dans le tableau de gauche, manquent les lettres A, B, C, D, E, F, I, J. (correspondant à 1, 2, 3, 4, 5, 6, 9, 0,) et dans celui de droite les lettres A, B, C, D, E, G, H, I (1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9).

Il s'agit donc de remplacer, dans chaque tableau, les croix par des lettres y afférentes et d'espacer convenablement les mots, qui se suivent ici sans intervalles.

On pourra ainsi reconstituer la conversation des deux abonnés.

10639-452

...!...T...S...U'

TUS...SQU...T...S...N...L
...L...SU...T...MON...S?

...VUL...M...N

OU...T...LM'...A
AUN...UR...NSUN...ST...T...
ON...LN...R.

...LL...UTUN...R...M'
TT...N...N...

OU...S...R...NSL...TR...
...N...M...V...M...MM...

...RT...S...SMON...RR...V...
...U...M...!

o

12437-589

...!

...N?

...R?

T...UR...R...TTUP...RS
...M...T...N?

...R...T...S...S?

...L...!...P...TO...!L...
...R...STLO...N...!...R...SM
O...L...S...N?

...U...R...M...ONN
...N...TM...LL...UR
...SENT...!

Solution

—Allo! je te dis adieu!
 —Tu sais que j'étais bien faible à la suite de mon abcès!
 J'ai vu le médecin.
 —Oui, et il m'a décidé à faire une cure dans une station balnéaire.
 —Il le faut; un fiacre m'attend en face.
 —Oui, je serai dans le train, à midi, avec ma femme.
 —Certes, dès mon arrivée. Adieu, ami'

—Bah!
 —Eh bien!
 —Hier?
 —Tâche de te guérir! Et tu pars ce matin?
 —Chargé de tes bagages?
 —Diable! dépêche-toi! La gare est loin, écris-moi de là-bas, hein!
 —Adieu, cher ami, bonne chance et meilleure santé.

Les quatre proverbes.—Problème

Voici quatre proverbes dont on a séparé les voyelles des consonnes. Dans les deux premiers les consonnes sont restées dans l'ordre qu'elles doivent occuper, les voyelles sont clas-

sées dans l'ordre alphabétique.

Dans les deux derniers ce sont les voyelles qui sont à leur place, et les consonnes qu'il faut intercaler.

Rétablir les quatre proverbes.

1

MX VT TR MRT Q NCLM
 AAA EEEEE I UUUU

2

BNVNPNTDNSGN
 A EEE III OO

3

A EE UE AI EI IIE
 F LLL M P RR SS TTTT VV

4

EAAAUIOUOUE
 CDGGIIJMNNNPQRSSSTT

Solution

Nous avons demandé à nos lecteurs de rétablir le texte de quatre proverbes tronqués. Voici les proverbes qu'il fallait retrouver:

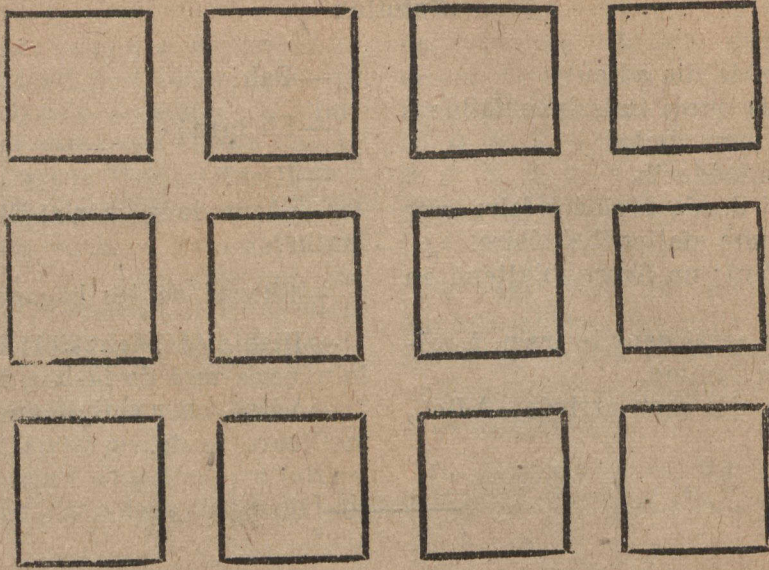
1—Mieux vaut être marteau qu'enclume.

2—A bon vin point d'enseigne.

3—La lettre tue mais l'esprit vivifie.

4—N'est pas marchand qui toujours gagne.

Le carré mystérieux.—Problème



16	17	28	33	24	19
31	15	70	45	12	11
15	17	16	22	69	69
29	18	63	53	18	14
10	19	28	28	11	22
10	• 26	33	17	83	• 99

Sur le carré ci-dessous, collez les 12 petits carrés placés en dessous, de telle sorte que "dans chaque ligne horizontale" et "dans chaque ligne diagonale", vous obteniez un total de 70.

Les petits carrés peuvent être collés à cheval sur deux nombres, de façon à ne laisser qu'une seule chiffre visible de chaque nombre.

Solution

Notre carré indique comment devaient être collés les douze petits carrés pour qu'il reste un total de 70

dans chaque ligne horizontale et dans chaque ligne diagonale.

16		28	3		4	19
31	15	7		5	12	
	17	16	22	6		9
29		6		3	18	14
	1		8	28	11	22
10	26		17	8		9

UNE GIGANTESQUE ENCYCLOPÉDIE CHINOISE

Le département chinois de la Librairie du Musée Anglais contient une oeuvre qui comprend pas moins de 5,020 volumes. Cette production extraordinaire de la presse chinoise a été payée, il y a quelques années, \$6,000 et il n'en reste actuellement qu'un nombre de copies très restreint.

Ce travail constitue une encyclopédie de la littérature chinoise couvrant une période de 28 siècles. On en doit l'origine à la littérature de proclivité de l'Empereur Kong-he, qui régna de 1662 à 1722.

Dans le cours de ses études de l'ancienne littérature de son pays, cet Empereur fit la découverte que les corruptions extensives avaient été permises dans les éditions modernes et conçut l'idée de reproduire les textes originaux et de les protéger dans une forme autorisée.

Ce fut une heureuse conception et l'exécution d'un tel projet est unique dans son genre. Aussi, dans le but d'accomplir le travail, Kong-he s'est adjoint une commission de savants qui ont choisi, classifié les documents tandis qu'il eut recours à des missionnaires jésuites qui furent chargés de l'impression d'une telle encyclopédie. Le travail dura 40 années.

OISEAUX DE BON AUGURE

La tradition veut qu'une hirondelle attardée apporte la bonne fortune à celui qu'elle visite et dans bien des pays on considère cet oiseau comme demi-sacré, on refuse même de toucher à son nid déserté pendant les froides journées de l'hiver.

Avec le printemps, elles retournent vers leurs demeures primitives et si elles négligent leurs anciens nids, les habitants de la maison affectée, y prévoient des moments malheureux.

L'hirondelle qui voltige au-dessus de la surface de l'eau amène le désastre, mais lorsqu'elle vole sur la plage sablonneuse elle est considérée comme le précurseur de bon augure.

Même l'humble moineau a droit à sa part de notoriété, sur ce rapport, parce que l'on prétend que la maladie frappe un des occupants d'une maison, dans laquelle il a accès.

Le roitelet mort est un autre petit trésor et le superstitieux marin ne s'aventurerait jamais sur mer sans en avoir un dans son embarcation. Le roitelet vivant ne donnera pas le même résultat tandis que le mort peut rivaliser avec la fameuse résille des superstitions de la mer.

OU L'ON VIT VIEUX

Le village de Danbury, près de Chelmsford, dans le comté d'Essex, se proclame être l'endroit le plus sanitaire de toute l'Angleterre.

Cette prétention originale est peut-être excusable, si l'on considère que sur les 850 habitants de ce village, on en compte vingt-cinq, dont les âges unis, forment un total de 2,008 années.

En effet, le plus âgé compte quarante-deux ans, le moins: soixante-huit et la moyenne d'âge est de quatre-vingt-quatre ans.

Les femmes occupent une place prépondérante parmi ces vieillards, puisque dix-huit appartiennent au sexe féminin et sept seulement au genre masculin.



PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

PIEGES A MOUSTIQUES

Voici la belle saison qui approche et avec elle les villégiatures.

Ce serait le plus beau temps de l'année, à la campagne, s'il n'y avait pas les moustiques qu' viennent gâter tout le plaisir qu'on y éprouve.

Les moustiques sont excessivement ennuyeux sans compter que leurs morsures sont douloureuses et parfois même dangereuses.

Ces insectes que l'on rencontre depuis les régions tropicales jusqu'aux marécages de la Laponie, se développent à l'état de larves, dans les eaux stagnantes des ruisseaux et des étangs sur lesquels on verse du pétrole pour les détruire.

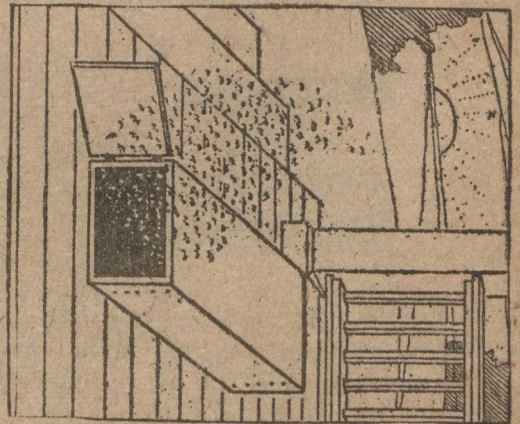
Dans les pays chauds pour se préserver de leurs piqures, on se prémunir d'une moustiquaire portative où bien l'on s'enduit les parties découvertes de graisse, d'essence de giroflée ou d'absinthe.

Dans les contrées très chaudes, les moustiques que nous appelons maringouins, sont du genre anophèle et transmettent quelquefois par leurs piqûres des maladies telles que la fièvre paludéenne et autres.

Les autorités sanitaires préposées à la surveillance et au bien-être du public, viennent de démontrer que les moustiques peuvent être détruits au moyen de pièges simples et qui ont

déjà été mis en usage aux Indes et aux Iles Fidji.

Ce piège consiste en une boîte de 18 par 12 pouces, dont on garnit l'intérieur d'un papier vert foncé. On la place le soir sur la véranda de la maison en ayant soin de laisser la porte de la boîte ouverte.



La figure ci-jointe nous fait voir le dispositif du piège. Au lever du soleil, les moustiques se cherchent un abri sombre et, attirés par l'odeur de la benzine dont on a légèrement enduit l'intérieur de la boîte, ils se précipitent prenant la couleur verte pour un feuillage.

Une heure ou deux plus tard on n'a qu'à refermer la porte sur les prisonniers dont le nombre dépassera les milliers.

On a ajouté alors une forte dose de benzine à l'intérieur de la boîte et au bout d'une demi-heure, on peut ou-

vrir, les moustiques sont tous morts.

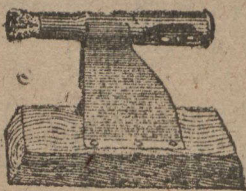
On répète ainsi l'opération tous les matins et les expériences ont démontré toute l'utilité de ces simples boîtes attrape-moustiques.

—o—

CANON JOUET

Notre vignette vous fait voir un petit canon pour enfant. Ce canon est fait d'une cartouche explosée de fort calibre.

La cartouche est montée sur un support de bois et tenue dans sa position horizontale par une petite pièce de fer blanc taillée comme l'indique notre vignette.



Un bouchon fermant hermétiquement l'ouverture de la cartouche et dans lequel bouchon on a enfoncé une petite broquette sert de projectile.

La charge explosive consiste en deux têtes d'allumettes.

On place les deux bouts d'allumettes dans le fond du canon et on place le bouchon.

Une bougie allumée est placée sous la cartouche à l'entrée où se trouve les deux allumettes, les allumettes prennent feu et le bouchon part.

Si on place à l'intérieur un plus grand nombre d'allumettes le bouchon partira avec plus de violence encore.

UN PROJET GIGANTESQUE

Vous savez que certaines parties des côtes de la France doivent leur température au voisinage du Gulf-Stream. C'est un courant marin dont les eaux sont relativement chaudes.

Certaines géographies vous offrent une carte du monde sur laquelle on trouve les courants marins. Vous pouvez y voir que le Gulf-Stream part des Antilles, longe la côte est de l'Amérique du Nord, et remonte à peu près jusqu'à Terre-Neuve. Là, il se divise en deux branches, dont l'une va vers la baie de Baffin, à l'ouest du Groenland, tandis que l'autre traversant l'Atlantique, se dirige vers l'Europe.

Cette explication ne sera pas inutile pour vous faire saisir un audacieux projet qui sera peut-être réalisé quelque jour.

Un savant américain se fait fort de pouvoir donner aux pays ouest de l'Europe une température quasi tropicale. Il affirme qu'il fera fondre les glaces des environs du Pôle et qu'il pourra tempérer les régions torrides de la côte ouest africaine.

Comment s'y prendra-t-il? Simple-ment, en construisant, à l'est de l'île de Terre-Neuve, une sorte de digue qui aura à peu près 160 milles de long. Suivez maintenant la très curieuse explication du projet préconisé.

Au nord de la digue, le courant du Labrador descend des régions polaires. Il est froid et il charrie, à certaines saisons, ces montagnes de glace, dont l'une causa, en 1912, la perte du "Titanic". C'est ce courant du Labrador qui refroidit l'eau très chaude du Gulf-Stream. Sans lui, le Gulf-Stream parviendrait en France avec assez de chaleur pour que l'on puisse

récolter dans les jardins de France des bananes et des mandarines. Il s'agit donc de jouer un mauvais tour au courant du Labrador. Et c'est la jetée qui s'en chargera.

Une minute d'attention, et vous allez comprendre. Le Gulf-Stream et le courant froid se rencontrent, à côté de Terre-Neuve, en une région de l'Atlantique dont les eaux n'ont guère plus de 80 verges de profondeur. Les deux courants, chaud et froid, se mélangent, s'amalgament comme des oeufs dans une omelette.

La digue, au contraire, arrêterait les deux courants nez à nez. Et comme ils chercheraient forcément une issue, pour continuer leur promenade, ils la trouveraient à l'autre bout de la digue, 162 milles plus à l'est, dans une région océanique très profonde. Or, en cet endroit, ils ne se mélangeraient pas, mais ils s'évitent au contraire. Car, en vertu d'une loi physique, l'eau froide étant plus lourde que l'eau chaude, le courant du Labrador circulerait au fond de l'Océan, tandis que le Gulf-Stream circulerait à sa surface. Une nappe d'eau de plusieurs centaines de verges les séparerait donc et, ne se mélangeant pas, ils conserveraient chacun sa température propre.

Alors, tandis que le courant du Labrador, toujours très froid, irait apporter un peu de fraîcheur aux nègres le Gulf-Stream, toujours chaud, dispenserait la France de faire du feu en hiver et irait dégeler les malheureux ours du Pôle.

— o —

Contre le rhume de cerveau.— Aspirer par le nez de la teinture d'iode coupée d'un peu d'eau, ce remède est souverain.

L'INDUSTRIE DE L'AMBRE JAUNE

L'ambre jaune, résine fossile des forêts de conifères, qui, dans un lointain passé de notre terre, recouvraient le bassin actuel de la Baltique, était connu et apprécié dès l'antiquité la plus reculée.

A l'époque biblique, ce furent les Philistins et, après eux, les Phéniciens qui entretenaient des relations de commerce avec les tribus habitant alors la Prusse orientale; plus tard, les Romains et, après la chute de leur empire, les Arabes, faisaient le trafic de l'ambre précieuse.

A partir du 12^e siècle, les chevaliers de l'ordre teutonique, établis en Prusse orientale, en détenaient le monopole.

Aujourd'hui encore, on se sert beaucoup de la méthode la plus ancienne et la plus primitive d'extraction de l'ambre jaune, celle qui consiste à le recueillir sur la plage ou à la pêcher avec des filets.

D'autre part, depuis la fin du 18^e siècle, on l'extrait dans des mines en règle, dont le rendement annuel est de 800,000 à 900,000 livres; cette industrie occupe 1400 ouvriers et employés.

La terre "bleue" extraite dans ces mines est d'abord soumise à un lavage, après quoi l'on sépare, par un triage assisté du passage à travers des tamis, l'ambre jaune y contenu.

Les morceaux de grandes dimensions sont classés d'après leur grandeur, leur forme et leur couleur; les morceaux ronds de dimensions moyennes servent à la fabrication des perles; les tout petits sont exclusivement employés à la confection de vernis.

En premier lieu, il s'agit de débar-

rasser les morceaux de leur écorce, produit d'un long effritement. A cet effet, on les introduit dans des barils renfermant de l'eau et du sable et animés d'un mouvement de rotation. On les taille ensuite avec une scie, après quoi on les dépèce avec une lame aiguisée. Le travail proprement dit des morceaux d'ambre se fait à l'aide d'une lime ou au tour.

Ce sont bien souvent des femmes qui se chargent, à domicile, d'enlever l'écorce et de couper l'ambre en morceaux de dimensions appropriées.

UN PETIT-FILS DE NAPOLEON

William Gordon, qui est à l'emploi d'un moulin à scie de Los Angeles, est reporté par la "Crittenden Memorial Society", de San Francisco, comme petit-fils de Napoléon Bonaparte. Ce descendant du grand Empereur des Français est âgé de 70 ans.

Son père, John Gordon, n'était pas né à Ste-Hélène, mais près d'Edinburgh, le 11 novembre 1818. La grand-mère de ce dernier était une écossaise qui fut matrone de l'hôpital à Ste-Hélène, à l'arrivée du "petit caporal", sur le "Bellerophon", John prit le nom de famille de sa mère. Les records indiquent que John Gordon épousait, à Londres, Amélia Jones, une femme d'origine galloise.

Ils émigrèrent à New-London, dans le Connecticut, en 1845. William vint au monde deux ans après. Plus tard, il devint bijoutier à San Francisco.

C'est un travailleur ordinaire, humble et honnête et semble indifférent à ceux qui le visitent pour le déliciter de sa descendance.

"Le fait d'avoir du sang du grand

Empereur Français ne m'a jamais troublé, disait-il à un représentant des compagnies de cinématographes qui désirait l'engager à paraître sur les théâtres.

LA PECHE AU SAUMON

Vous avez admiré le saumon pour sa grande taille et la couleur rose de ses chairs. Ce qui fait surtout sa valeur et lui interdit de paraître ailleurs que sur les tables luxueuses, c'est qu'il est rare en France. On doit le faire venir de Belgique, de Hollande, d'Ecosse, de Suède ou de Norvège.

Il y a de nombreux moyens de pêcher le saumon. Le plus simple consiste à s'armer d'une gaule et à amorcer son hameçon avec des mouches artificielles. Le poisson a-t-il mordu, aussitôt commence avec lui une lutte acharnée. La bête pèse souvent plus de 30 livres; si l'on tirait trop fort, on perdrait tout: ligne et saumon. Il faut donc "rendre de la ligne" au saumon avec le dévidoir, le laisser filer un peu, puis, quand le saumon commence à se fatiguer, on le ramène petit à petit, jusqu'à ce que l'on puisse s'en emparer.

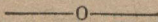
Un autre procédé, employé dans les régions où le saumon pullule véritablement, comme dans l'Alaska, en Amérique, consiste à placer en travers des fleuves des barrages de filets.

Le saumon est un poisson migrateur. Pendant une certaine partie de l'année, il vit en mer, pas trop loin des côtes. Un beau jour, il remonte les cours d'eau, par bandes innombrables.

On dispose alors, en travers des fleuves ou des rivières, des barrages. Des guetteurs sont installés sur les poutres et épient constamment l'eau.

Sitôt que les saumons sont venus, en bandes serrées, donner dans le filet, les guetteurs sonnent la cloche et les pêcheurs arrivent dans des barques pour lever les filets. Il est certaines pêcheries où le saumon ainsi capturé est si abondant que l'on est obligé d'employer des treuils à vapeur pour la relève des filets, souvent longs de 1200 pieds. Il n'est pas rare de voir capturer plus de deux mille saumons d'un coup.

Nous donnions tout à l'heure 30 livres comme poids moyen du saumon d'Europe. Dans l'Alaska, les pêcheurs prennent des pièces souvent longues de 4½ pieds et qui pèsent plus de 80 livres.



LES GROS-BECS OU REPUBLICAINS

On désigne sous ce nom des petits oiseaux d'Afrique qui vivent en communauté. Voici comment.

Plusieurs centaines d'entre eux se réunissent pour construire sur un arbre une sorte de toiture tissée avec de grandes herbes, et tellement serrée qu'elle est imperméable à la pluie.

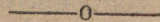
La forme de cet abri descend assez de la disposition des branches de l'arbre, mais elle offre généralement l'aspect que donne l'idée. Le diamètre de cette toiture atteint parfois 5 à 6 verges. Lorsque cette toiture est terminée, chaque oiseau édifie sous elle son propre nid. Il est fait avec des herbes plus fines que celles de la toiture, et garni de duvet.

Tous les nids sont de même grandeur et sont contigus. Ils sont soudés les uns aux autres, tous à égale distance du bord du toit, et chacun a son ouverture.

Lorsque la population du "village"

augmente, les nouveaux nids ne peuvent être placés que derrière les anciens, sur une seconde rangée, puis sur une troisième et ainsi de suite. Pour permettre d'y parvenir, les républicains condamnent certains nids du premier rang, d'espace en espace, et les transforment en couloirs qui fournissent l'accès aux autres appartements de la caserne.

Des naturalistes ont compté jusqu'à cinq cents nids sous un toit. On a donné le nom de républicains à ces oiseaux, pour rendre hommage à la parfaite égalité qui règne dans la répartition des nids. Ces oiseaux vivent, en outre, dans une entente parfaite et s'entraident pour les menus travaux de leur existence. En somme, ils vivent un peu comme des abeilles et leurs nids rappellent les alvéoles des ruches.



LA MORT DE PAUL I^{er} EMPEREUR DE RUSSIE

Paul I^{er}, avait une horreur instinctive et profonde pour le tabac. Il l'interdisait d'une façon absolue, et il ne pouvait, sans souffrir, même en soupçonner l'odeur.

Dans la soirée qui précéda la nuit où devait être exécuté le complot, le comte Pahlen, chef de la conspiration se trouvait dans une salle où il se croyait à l'abri de toute visite indiscrète. Il venait de recevoir et il lisait une lettre du grand duc Alexandre où il était longuement parlé du projet.

Tout-à-coup, la lettre est arrachée des mains de Pahlen. Il se retourne irrité. C'est Paul I^{er} qui, en souriant, lui dit: "Ah! une lettre d'amour?" Pahlen, loin de se troubler, se met à rire, et reprend la lettre des mains de

l'empereur, en lui disant: "Oui, sire", et il la met dans sa poche. Mais Paul, sent redoubler sa curiosité et veut reprendre la lettre. Il tend les mains vers la poche du comte. Celui-ci semble perdu, car il ne peut plus insister sur son refus sans exciter la méfiance du souverain. Quant tout-à-coup:

—Il y a du tabac dans la poche, sire, s'écrie-t-il.

—Pouah, du tabac! dit l'empereur. Quelle cochonnerie! et il s'éloigne avec dégoût.

Pahlen était sauvé.

La nuit suivante, Paul Ier était égorgé.

Paul dormait, gardé par deux soldats de confiance qui veillaient à la porte extérieure de sa chambre à coucher. La troupe conduite par Benning-sen arrive sans bruit, surprend les factionnaires, tue l'un, blesse l'autre qui s'enfuit, enfonce la porte et se précipite dans la chambre de l'empereur.

Au bruit de la lutte, Paul, subitement réveillé, avait sauté hors de son lit et cherché un refuge chez l'impératrice, dont la chambre communiquait à son alcôve par un escalier intérieur. Mais, dans sa méfiance, le malheureux prince avait barricadé cette issue et s'était ainsi fermé lui-même la retraite. Eperdu, il court à la cheminée et s'y cache tant bien que mal à l'aide d'un paravent. Les conjurés marchent droit à son lit, le trouvent vide, et s'écrient avec stupeur: "L'empereur n'y est plus; nous sommes perdus!" Déjà ils s'apprêtent à fuir quand l'un d'eux, mieux avisé, leur dit: "Le lit est encore chaud; il doit être ici; cherchons." Ils cherchent en effet, déplacent le paravent, aperçoivent les jambes du malheu-

reux Paul, dont le corps était caché par la cheminée et l'attirent au milieu de la chambre.

Alors se passa une scène indescriptible. Que vous ai-je fait? s'écria l'empereur reconnaissant parmi les conjurés plusieurs de ceux qu'il croyait ses amis? Et recouvrant en présence de la mort, la majesté de son rang, reprenant devant ces indignes courtisans l'attitude d'un souverain, il leur parla pendant quelques minutes avec une grandeur si simple, avec une éloquence si touchante, que plusieurs d'entre eux, émus jusqu'aux larmes étaient prêts à se jeter à ses pieds et à lui demander pardon. "Il est trop tard! Il ne peut plus nous pardonner! Il faut qu'il abdique!" répondirent tumultueusement les autres. Et serrant de plus près l'empereur, ils le pressaient de signer son abdication. Paul résiste, supplie. A dessein ou par hasard, la lampe qui éclairait cette scène lugubre tombe à terre et s'éteint. Benning-sen, sort et va en chercher une autre. A ce moment, un des conjurés frappe Paul au visage avec le pommeau de son épée et lui brise à demi le front et le nez. Un autre veut le percer: le malheureux prince saisit le fer de sa main et trois de ses doigts sont coupés. Il tombe renversé, les assassins le frappent de toutes parts. On l'étrangle, on lui coupe la carotide. Quand Benning-sen rentra dans la chambre, il rendait le dernier soupir.

—o—

UNE ENCRE SYMPATHIQUE

Faites dissoudre un peu de sulfate de fer dans l'eau et écrivez avec ceci. Faites chauffer ensuite et l'écriture paraîtra brun foncé ou noire.

UNE FARCE DE COMEDIEN QUI TOURNE AU TRAGIQUE

Un théâtre est poursuivi pour la somme de 15,000 dollars par une femme qui a été embrassée en public par un comédien.

Toutes les femmes n'aiment pas à être embrassée en public. Il faut bien se rappeler cela en regardant le cas de Mme Evelyn Glenn, de Cleveland, Ohio, qui se plaint d'avoir été embrassée contre sa volonté, publiquement, violemment, vigoureusement et en présence d'un vaste auditoire en délire durant une représentation théâtrale, et, par le ministère de son avocat, elle poursuit les propriétaires du théâtre en dommages-intérêts pour la somme de 15,000 dollars.

La petite traggi-comédie eut lieu récemment à Cleveland, E.-U.

Avant d'entrer dans les détails de cette cause concernant la loi non-écrite régissant le baiser; la théorie et la pratique du baiser doivent être bien ancrées dans l'esprit du lecteur.

Par un arrangement tacite passé entre le beaux sexe et le sexe... fort, les baisers qui sont le mieux appréciés ne sont pas donnés ni reçus sous des termes écrits ou verbaux. Les baisers volés sont universellement reconnus comme étant les meilleurs et les plus appréciés malgré la quantité innombrable de variétés de baisers.

Evidemment, il faut que la partie volée soit consentante d'être volée, sans quoi l'autre partie passe pour un goujat ou une exaltée.

Malheureusement ce paradoxe a empêché nombre de très jolies femmes d'être embrassées.

D'un autre côté, par faute d'avoir ignoré les lois non-écrites régissant les baisers volés, nombre de jeunes

gens parfaitement bien inspirés se sont vus forcés de vendre la maison des ancêtres ou d'aller sur la paille humide des cachots faire des réflexions sur la psychologie féminine.

Ils auraient dû auparavant faire des études et apprendre que:

1° Toutes les femmes aiment à être embrassées;

2° Il est idiot de leur demander l'autorisation, car cela enlève 50% du plaisir que l'on éprouve;

3° Un homme qui ne peut pas deviner quand une femme désire être embrassée n'est pas digne de vivre;

4° Il a été béni par des générations celui qui a inventé les clairs de lune, les tunnels de chemin de fer, les "scènes de nuit" dans les théâtres, les escaliers sombres et les derrières de portes;

5° Aucune femme aime à être embrassée publiquement.

Mais le numéro 5 ne paraît être qu'une partie de la plainte de Mme Glenn. Elle prétend que non seulement elle a été embrassée en public, mais qu'elle le fut par un homme à qui elle n'avait pas été présentée. Bien plus, c'était un comédien dont la figure était maquillée d'une façon ridicule et burlesque, et qui sentait le "cold cream" et le rouge gras à plein nez; et qu'elle ne tenait pas à être embrassée par un tel "visage".

Le comédien accusé par Madame Glenn est un acteur de burlesque très apprécié par le public amateur de ce genre de spectacle, monsieur Georges Stone.

Ce petit drame eut lieu au "Cleveland Empire Theatre", le jeudi, 25 septembre 1915, durant une représentation de "Busy Little Cupid" dans laquelle monsieur Stone jouait le premier rôle.

La plainte formulée par Madame

Glenn se lit ainsi: "Le spectacle comportait entr'autres scènes une promenade des acteurs et actrices dans la salle. La demanderesse acheta un billet qui lui donnait l'autorisation d'assister à la représentation sous la protection des gérants de théâtre, des acteurs et des employés; le dit billet lui donnant droit à un siège de baignoire la mettant ainsi en évidence du public.

Comme toute la troupe se trouvait dans la salle, Stone, pour le grand amusement du public, malicieusement et dans le seul but de faire rire, comme l'acte relaté dans la plainte, Stone vint dans la baignoire où se trouvait Mme Glenn et contre sa volonté et sans son consentement, embrassa la demanderesse sur les deux joues, lui barbouillant le visage de rouge gras.

L'assaut fut commis devant tous les spectateurs; l'audience applaudissait et trépignait de plaisir à la grande humiliation de madame Glenn.

Monsieur Stone étant en devoir ne fut pas mentionné dans la poursuite qui fut intentée au théâtre Cleveland Empire. La cour a condamné la compagnie du théâtre à 15,000 dollars de frais.

Monsieur Georges Stone n'a pas du tout paru froissé du dégoût qu'il avait inspiré à madame Glenn, car lorsqu'on voit monsieur Stone démaquillé, il a une figure très présentable que beaucoup de jeunes filles voudrait avoir près; bien près, encore plus près que cela de la sienne.

Ce qui ressort de ceci, c'est que madame Glenn ne tenait pas à être embrassée par le premier rôle de "Busy Little Cupid", du moins en public, ce qui est en contravention directe avec l'article 5 plus haut mentionné.

COMMENT LAVER LE LINGE

La vie des tissus peut être prolongée de vingt-cinq pour cent si on sait et si on connaît bien les procédés à employer pour laver le linge convenablement.

Le procédé ordinaire est de faire tremper le linge pour éviter du travail et une perte de temps.

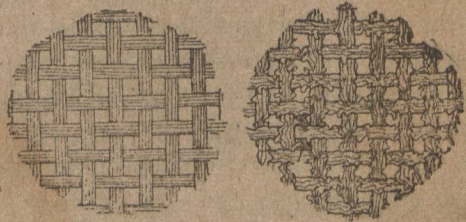
Mais une erreur que la plupart des blanchisseuses commettent est de mettre tremper le linge dans l'eau chaude en premier. Ceci coagule l'empois qui s'y trouve et force le tissu à s'étirer.

Il faut toujours commencer par mettre le linge dans de l'eau froide, car l'eau froide fait dissoudre l'empois et les matières albumineuses et en débarrasse le linge.

On ne doit pas non plus prendre n'importe quelle eau. Des tissus en laine sont quelquefois entièrement gâtés par de l'eau trop "dure".

Il est toujours bon de préparer d'avance l'eau que l'on veut avoir pour le lavage en ajoutant un minimum d'ammoniaque, de borax de soda à laver.

Il ne faut jamais mettre de soda-caustique dans l'eau car cela ruine la force, la couleur et l'apparence générale des tissus.



Nous donnons avec cet article deux illustrations montrant la manière dont les tissus sont tissés. La première illustration nous montre le tissu alors qu'il sort de la fabrique et la deuxième vignette nous fait voir le même tissu

après avoir été lavé par une blanchisseuse incompetente.

Il faut que le linge soit parfaitement asséché; il ne faut pas que l'humidité reste longtemps dans le tissu car alors la vie du tissu en est diminué de moitié.

— o —

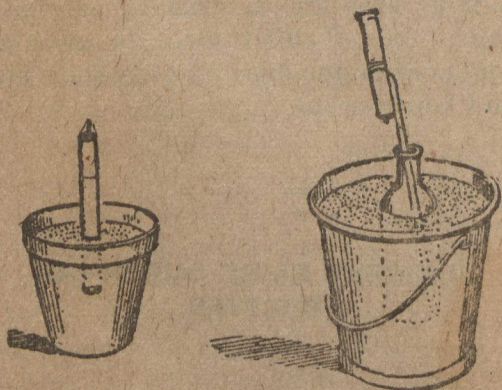
POUR LES FEUX D'ARTIFICES

Beaucoup de nos lecteurs vont sans doute célébrer la fête de la reine ou le jour de la St-Jean Baptiste le mois prochain, par un feu d'artifice.

Voici pour eux quelques conseils à ne pas oublier:

Tenez votre provision de fusées et de pétards bien à l'écart de la bougie ou du rat-de-cave que vous pouvez employer; pour aller les chercher au moment donné.

Ne faites partir aucune fusée près de la maison, de peur que quelqu'étincelle n'y mette le feu. Fermez aussi vos portes et vos fenêtres avec soin, sans quoi vous trouveriez ensuite vos appartements remplis de fumée et de gaz fort désagréables.



Une bonne précaution consiste à porter des gants de peau en allumant les pièces d'artifice, ce qui évitera de vous brûler les mains au contact des étincelles ou du papier en flammes.

Un bon procédé pour les chandelles romaines, consiste à employer un petit pot de fleurs, à le remplir de sable et à y planter la chandelle de la façon indiquée dans notre dessin de gauche.

Pour les fusées volantes, placez leurs baguettes dans une bouteille dont le corps est enfoncé dans un seau rempli de sable, ainsi que le montre notre dessin de droite.

Les pétards lancés à la main doivent être, autant que possible, tenus à l'écart du corps, ce qui évitera de brûler vos habits, ou pire.

Quoiqu'il arrive conservez toujours votre sang-froid.

— o —

LES VAISSEAUX-FANTOMES ET LA REALITE

Sait-on que l'un des plus redoutables dangers qui menacent les grands transatlantiques, provient de "vaisseaux-fantômes"? nous dit M. Bouchery de Grandval.

Il ne s'agit point de l'opéra de Wagner, non plus que de la vieille légende, hollandaise disent les uns, norvégienne affirment les autres, bretonne déclarent certains, chère aux gens de mer d'autrefois.

Elle est connue de tout le monde: au travers des océans du globe, un navire maudit, conduit par un capitaine damné, servi par un équipage de réprouvés, erre inlassablement, traînant dans son sillage la mort et le désespoir. C'est lui qui durant les nuits de brume vient éventrer perfidement les vaisseaux égarés, puis s'éloigne, accueillant d'un éclat de rire satanique, les lamentations des pauvres matelots. Son aspect seul est redoutable... Malheur à l'esquif qui voit dans la lueur rouge du crépuscule se profiler à l'horizon l'effroyable vision du vais-

seau-fantôme! Qu'il soit une simple barque de pêche, un brick finement voilé, une goélette légère ou un puissant trois-mâts, que le ciel soit pur et la mer sans rides, son destin n'en est pas moins assuré: l'équipage du navire auquel apparaît le vaisseau-fantôme ne doit pas voir se lever l'aurore suivante et les ténèbres de la nuit voileront son agonie...

Eh bien! le vaisseau-fantôme existe... Bien plus, depuis l'époque de la vieille légende, il s'est multiplié. Chaque année il ajoute quelques unités à sa redoutable escadre et si l'on n'y met point bon ordre, promptement, il constituera une force avec laquelle il faudra compter.

Tout récemment encore, un grand transatlantique l'a rencontré sous la forme d'un trois-mâts, en apparence en bon état mais assez profondément enfoncé et qui flottait à l'aventure. Personne à bord! C'était la nuit. Les fanaux électriques du transatlantique éclairèrent à temps l'épave formidable; mais, par fort brouillard, on eût peut-être eu à déplorer un terrible drame nouveau.

En 1904, en face des côtes charentaises, on vit errer au large un grand bateau, en partie démâté, qu'une tempête poussait vers la côte. Il louvoya ainsi durant trois jours: les pêcheurs n'osaient sortir. Une nuit enfin la vieille carcasse vint s'éventrer sur les rochers.

En 1909, des pêcheurs d'Islande sur le chemin du retour virent courir sur eux, comme pour les couler bas, un brick sans voiles, sans beaupré, ouvert en partie à l'arrière et duquel le vent apportait une effroyable odeur de putréfaction. Ils parvinrent à éviter le choc, mais le vaisseau-fantôme passa assez près d'eux pour leur permettre

d'apercevoir sur le pont plusieurs cadavres décharnés autour desquels voltigeaient des oiseaux de mer.

La présence de ces navires errants n'a, en soi, rien de très extraordinaire. Qu'une tempête en rase la mâture et jette à la mer une partie de l'équipage, laissant les autres mourants ou blessés sur une coque désemparée, qu'une épidémie terrible — choléra ou fièvre jaune — éclate à bord et fasse de cette goélette un cercueil livré aux caprices des courants, et voilà deux fléaux errants de plus pour les navires qu'ils rencontreront. Il y a aussi les cas de révolte, d'abordage, de pillage que la solitude des mers couvre si souvent de sa protection... en en garantissant l'impunité.

L'Army and Navy Register des Etats Unis signalait qu'en l'espace de quatre années, dans les mers fréquentées par les transatlantiques on avait pu relever le passage de 625 bateaux abandonnés ne provenant d'aucun naufrage connu. Sur ce nombre, 139 ne furent rencontrés qu'une fois, ayant eux-mêmes sombrés sans doute un jour de gros temps, mais 16 parcouraient très régulièrement la grande route océanique dans les deux sens, au au fil du courant.

— 0 —

COMMENT FAIRE DURER LES BROSSES

Les brosses rudes après leur usage doivent être serrées de manière à ce que le poil soit en bas. Si vous les tournez de l'autre côté, l'eau pénétrera dans le bois de la brosse et les soies ne tarderont pas à s'enlever.

UNE EXECUTION A PEKIN

Si l'on s'en rapportait à l'édit impérial, il n'y aurait d'exécutions à Pékin qu'une fois l'an. Telle est en effet la règle, celle-ci est sujette à exceptions. Par exemple, lorsque le nombre des condamnés à mort devient trop considérable et que les prisons regorgent, on procède, de temps à autre, à des exécutions partielles. Les exécutions ont lieu avec un sans-façon remarquable.

A une heure quelconque de la journée, le condamné, accompagné du bourreau, de quelques soldats et d'un mandarineau quelconque, est amené dans la rue; on le fait agenouiller entre deux boutiques, sa tête tombe, le sang jaillit et inonde les curieux qui se sont trop approchés. Un moment après le cadavre a disparu, des baquets d'eau ont effacé la trace sanglante, et la circulation interrompue reprend, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

On comprendra que me trouvant à Pékin, à l'époque d'une de ces expéditions, la curiosité de voir par mes yeux un spectacle sur lequel j'étais mal fixé par les rapports chinois, a dû l'emporter sur l'horreur qu'il devait naturellement m'inspirer.

Les grands mandarins avaient été convoqués pour neuf heures. J'eus soin d'être à cette heure au lieu du supplice. Une multitude de petits mandarins à boutons de cuivre, faisaient la police de l'enceinte, frappant à coups de bambou les imprudents qui ne se rangeaient pas assez vite. La permission de l'empereur, indispensable pour l'exécution, se fit attendre au moins une heure.

Les condamnés, au nombre de onze, étaient enfermés dans une espèce de cage couverte en nattes, qui les déro-

bait aux regards des curieux. De temps en temps, un chant partait de cette cage, ou bien une exclamation violente, jamais une plainte. On distribuait de l'eau-de-vie de riz à ceux qui en manifestaient le désir. Les coupes dans lesquelles boivent les condamnés sont neuves. On les brise après qu'ils s'en sont servis.

Un pavillon provisoire avait été dressé également pour les mandarins chargés d'assister à l'exécution. La partie antérieure, ouverte, laissait voir une longue table couverte d'un tapis rouge; derrière étaient trois larges fauteuils, destinés aux trois hauts fonctionnaires. Cette sorte de tribunal était situé à peu près à moitié chemin de la prison de nattes au lieu d'exécution, de sorte que les condamnés, en se rendant au supplice, devaient d'abord passer devant leurs juges.

Déjà l'impatience commençait à gagner le public, lorsque le cri jeté au loin "lai l'ao (il est arrivé!)" passa en un instant de bouche en bouche. C'était du décret impérial qu'il s'agissait. Il arrivait dans un coffre recouvert de soie jaune, que tenait respectueusement élevé au-dessus de la foule, un cavalier dont le cheval était conduit par deux hommes à pied.

Sur ce, la police chinoise redouble de zèle, les coups de bâton, pleuvant drus comme grêle, frayent un passage au porteur du message impérial.

Tout à coup, un frémissement parcourt la foule. Le premier condamné vient de paraître. Trois hommes le poussent devant eux. Il a les mains liées derrière le dos. Ses traits pâles et fatigués portent les traces de longues souffrances. Une pancarte est fixée au-dessus de sa tête; elle porte son nom et le crime qu'il a commis. Les conducteurs le jettent à genoux devant les mandarins. Le président du

tribunal s'assure de son identité.

—“Chen pou chen” (oui ou non) ?

C'est-à-dire :

—Etes-vous bien, oui ou non, celui qui répond au nom de...

—“Chen” (Oui), répond le condamné.

Alors en sentence lui est lue; puis les gardes l'entraînent vers le bourreau qui l'attend.

Dans ce court trajet tous les vêtements qui couvrent la poitrine du malheureux lui sont violemment arrachés de sorte qu'il arrive devant l'exécuteur le torse tout à fait nu. Un aide passe alors dans la bouche du supplicié une corde qui, lui bridant les yeux, va s'attacher sur les cheveux au sommet de la nuque; puis il le jette à terre; et, tandis qu'un autre aide tient le dos du patient, il amène la corde qui lui tient le cou. L'homme à la corde est, après le bourreau, celui qui joue le rôle le plus important dans une exécution chinoise. La secousse qu'il donne, au moment où le sabre s'abat, est considérée comme favorisant beaucoup l'oeuvre de la décollation. Deux autres aides écartent encore les genoux du malheureux, de manière à rapprocher son corps du sol. Enfin le bourreau s'avance, armé d'un sabre dont la lame très épaisse est d'une extrême pesanteur. Il saisit son arme des deux mains, la soulève, prend son temps, puis, la laissant retomber, sépare d'un seul coup la tête du tronc. A ce moment, les aides font tous entendre le cri :

—“Chao-tchi!” (Voici la tête du rebelle!)

Les cris qui suivent immédiatement le bruit du sabre s'abattant sur le cou du condamné; la vue du sang qui s'échappe d'un jet puissant, en sifflant et bouillonnant, sont deux

horribles souvenirs qu'oublie difficilement l'oreille et les yeux.

Un aide ramasse alors la tête du supplicié, la débarrasse des cordes qui l'entourent, et la porte par les cheveux, jusqu'à l'endroit où se tiennent les mandarins. Arrivé à une dizaine de pas du tribunal, il s'élançe, met un genou en terre, et levant la dépouille sanglante à bout de bras :

—“Chao tchi tao!” (La tête du rebelle est coupée), s'écrie-t-il.

Puis il se relève, et vient jeter près du corps d'où elle a été détachée, la tête sanglante.

Le second condamné qui fit son apparition, était un Chinois mahométan, condamné pour avoir fabriqué de faux cachets officiels. Son attitude était bien différente de celle qu'avait montrée le premier. Loin que les aides eussent besoin de le pousser, c'était lui au contraire qui les entraînait en avant. Il allait la tête haute, le regard assuré, en chantant des hymnes. Aux questions que les magistrats lui adressèrent, il répondit avec calme et soumission, puis continua son chemin, reprenant d'une voix vibrante le chant interrompu. A quelques pas du bourreau, un homme fendit la foule, s'approcha de ce malheureux, lui dit quelques paroles à voix basse, fit sur son front et sur ses lèvres un signe particulier, puis se retira. La figure du condamné parut rayonner de joie; ses yeux étincelèrent, et ce fut avec une ardeur nouvelle qu'il entonna un nouveau chant, interrompu cette fois par le tranchant de l'acier. Il y avait encore dix condamnés à exécuter; mais la vue de tant d'agonies était au-dessus de mes forces. Je me retirai, incapable de supporter plus longtemps cet affreux spectacle.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTRÉAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Établissements d'Éducation*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février, 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans
chaque
numéro
on trouve :

SEPT ou HUIT chansons;
DEUX ou TROIS morceaux de piano;
Aussi Musique de Violon;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50

Un an.

Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est,

Montréal.

☞ Demandez notre catalogue de primes. ☞

DESIREZ-VOUS DEVENIR ACTRICES DE VUES ANIMEES ?
SI OUI, LISEZ

LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
: : EN 25 JOURS GRACE AU : :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL.



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tendent, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE
 DEPARTEMENT 2, — BOÎTE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

**Disparition des Creux des Epaules et
 de la Gorge par l'emploi du**

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL



Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



LES

PILULES PERSANES

de Tawisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer et creux des les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée!"

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an ou \$1.75 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal *Le Samedi*.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier, Bessette et Cie,

131, rue Cadieux, - - Montréal.

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie treize pages d'un magnifique roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires sentimentales ou dramatiques complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième feuilleton, genre détective et très mouvementé, des articles d'actualité, des notes instructives, quantité d'historiettes et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de 7 cents, il donne au moins quarante pages grand format et qui qu'il est un véritable modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas encore, essayez-en un numéro et

VOUS SEREZ CONVAINCU.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

PROTEGEZ LA SANTE DE VOTRE BEBE CET ETE



Le LAIT CONDENSE marque "EAGLE"

Le lait Borden, marque "Eagle" est le meilleur allié de la mère durant l'été. Simplement parce qu'il est absolument pur, de qualité uniforme et facilement digestible. L'aliment modèle du Bébé pendant 63 étés et 63 hivers.

Si l'alimentation naturelle vient à faire défaut, choisissez le lait condensé, marque "Eagle" c'est le produit le plus pur, le plus économique. Une boîte dure longtemps et se conserve mieux que les autres marques.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

THE BORDEN MILK COMPANY LIMITED

MONTREAL